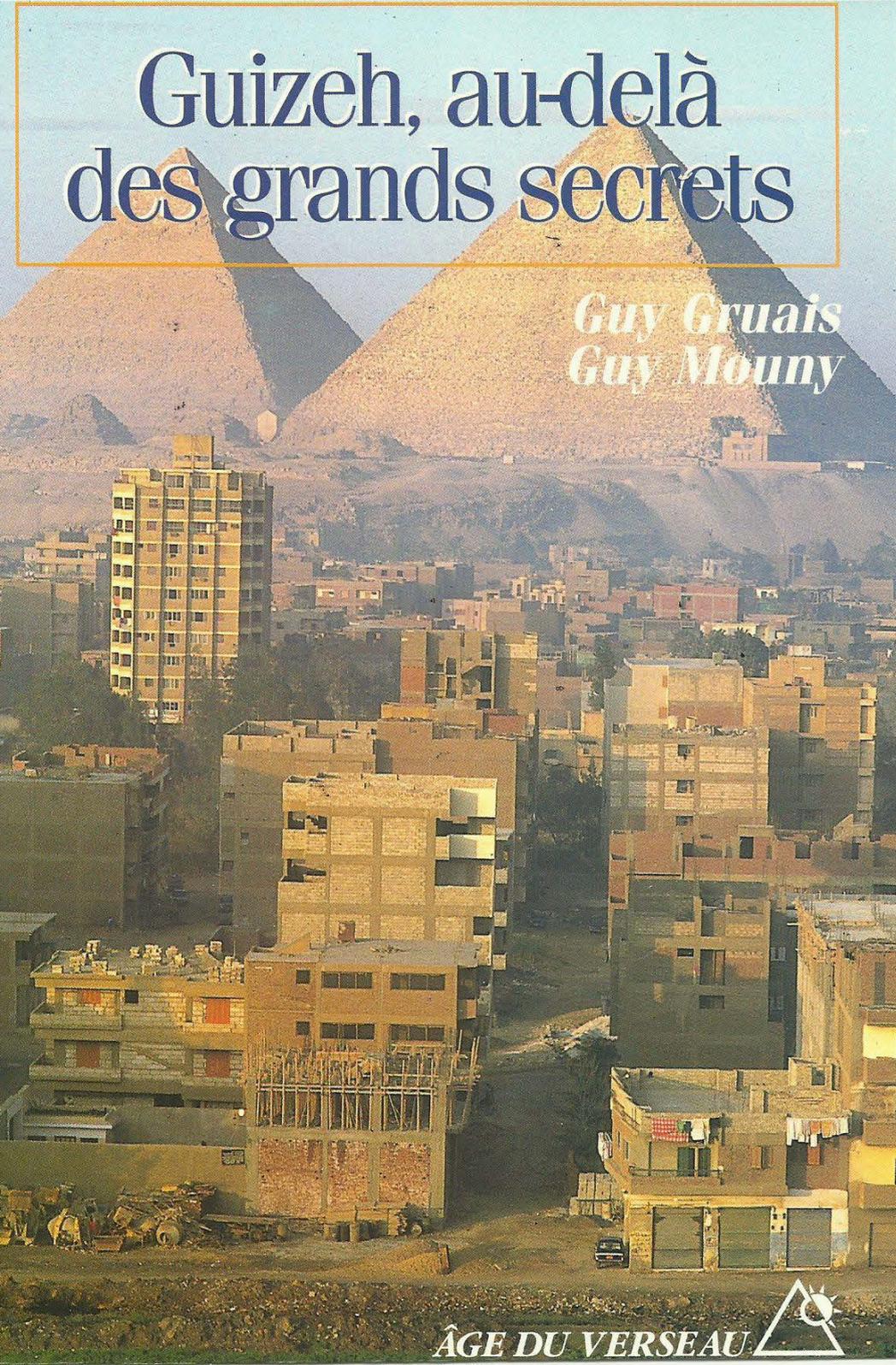


Guizeh, au-delà des grands secrets

Guy Gruais
Guy Mouny



ÂGE DU VERSEAU



Guizeh, au-delà des grands secrets

Guy Gruais - Guy Mouny

Quel lien entre la merveilleuse combinaison du plateau de Guizeh, l'ovni de Marliens, la Jérusalem céleste, Pétra, les Mayas et Mars ?

Depuis que Gruais et Mouny se sont penchés sur la question, les pyramides du plateau de Guizeh ont livré leurs secrets. Une nouvelle lecture des hiéroglyphes, une approche novatrice de la psychologie des Égyptiens mais surtout la mise en évidence d'une fabuleuse géométrie, leur ont ouvert la plus étonnante piste qui soit.

Leurs travaux leur ont en effet permis d'observer différemment les photos martiennes de la NASA. Sur certaines, on distingue nettement des structures rectangulaires, fermées, ce qui géologiquement n'est pas naturel. Alors qui et quand ? Quels sont ces êtres intelligents à l'origine de la réalisation de ces monuments ?

Guy Gruais et Guy Mouny ont déjà publié aux éditions du Rocher Le Grand Secret des pyramides de Guizeh et Le Grand Secret du Sphinx de Guizeh.

Imprimé en France S.A.G.I.M. Courtry

9033629 149 F
ISBN 2 268 025934



9 782268 025933

ÉDITIONS DU
ROCHER

DES MÊMES AUTEURS

Le Grand Secret des Pyramides de Guizeh

Éditions du Rocher (1992), épuisé.

Le Grand Livre du Mois (1992), épuisé.

Réédité, Éditions du Rocher « Âge du Verseau », 1996.

Le Grand Secret du Sphinx de Guizeh

Éditions du Rocher, collection « Âge du Verseau », 1994, et, en espagnol, *El Gran Secreto de la Esfinge de Gizah*. (Ediciones Tikal, 1995.)

Le Grand Secret du Signe de Vie

Éditions Mézarek, Mulhouse, 1996.

GUY GRUAIS et GUY MOUNY

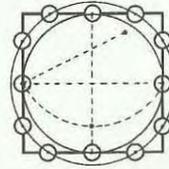
GUIZEH, AU-DELÀ DES GRANDS SECRETS

Préface de Gérard Demarcq
professeur honoraire de Géologie-Paléontologie
de l'Université de Lyon



Âge du Verseau

ÉDITIONS DU ROCHER
Jean-Paul Bertrand



À ce lieu céleste de perfection...

*À mes parents,
qui vécurent dans le devoir et la foi,
facilitant mon parcours
sur le chemin de la vérité.*

Guy Gruais.

*À Virginie, ma fille,
et Sylvain, mon gendre,
en les remerciant de leur aide
permanente.*

Guy Mouny

Tous les dessins et plans ont été réalisés par Guy Gruais.
L'implantation des monuments et temples est tirée de documents officiels, à l'échelle.
Leur reproduction dans l'ouvrage peut subir quelques déformations dues aux procédés de transfert.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 1997

ISBN 2 268 02593 4

PRÉFACE

Nous nous sommes rencontrés sur la planète Mars, un jour de juin 1996, dans la région de Cydonia Mensaé. Le vent de sable venait de cesser. Nous avons visité la pyramide éventrée et parcouru les quadrilatères voisins. Nous sommes montés sur la colline ronde, par la rampe Ouest, en s'arrêtant au niveau de la terrasse circulaire, avant de grimper sur la coupole sommitale. Nous avons vu aussi bien d'autres lieux voisins.

Nous n'étions pas gênés par nos combinaisons spatiales car cette étude avait lieu... dans un petit coin de France, d'après les clichés de la NASA étalés sur la table, bien au calme dans mon parc, et il n'y avait pas de vent de sable.

Qu'aurions-nous trouvé comme nouvelles découvertes que les auteurs n'ont pas encore décelées ? Que trouvera-t-on dans une mission qui ne manquera pas (!) d'avoir lieu spécialement sur la planète rouge, dans la première décennie du III^e millénaire ? Entre-temps, y aura-t-il une résolution plus fine des images de ce site avec les résultats des missions américaines « Mars Global Surveyor » puis « Mars Pathfinder » ? Elles partent pendant que j'écris ces lignes... Mais leurs buts sont différents. Si, en 2005, l'autre mission de la NASA est de ramener un échantillon du sol martien, nous apprendrons peut-être que les conditions de la planète étaient compatibles avec une vie bactéroïde il y a 3 milliards d'années, ce dont je me réjouirais. Mais si, entre-temps, les scientifiques devenaient grands et sages, et qu'ils aient lu le présent livre, aura-t-on l'occasion d'apprendre qu'il y a eu des formes intelligentes de vie humaine

il y a plusieurs millénaires, ce dont je me réjouirais autant : les concepteurs de Cydonia sur le modèle de Guizeh... ?

À la question posée dans ce livre : « *Les scientifiques sauront-ils se dépasser, ne serait-ce que pour ne pas courir le risque de laisser se perdre un indice ?* », mon collègue le professeur Buisan a répondu : « oui », par la grâce des deux auteurs. J'en ai fait autant, personnellement, dans d'autres domaines. Ah ! mes dieux, que c'est dur ! On est peu ou mal perçu par l'intelligentsia – qui est à l'opposé de l'intelligence –, car il est bien vrai que « le conservatisme freine le seul fait de pouvoir réfléchir, afin de sauvegarder les positions acquises. Nul, ces fatuités dépassées ! » (*cit.*). J'aurais bien voulu discuter avec le professeur Buisan, mais Guy Gruais et Guy Mouny ont apporté les réponses, comme en jugeront les lecteurs...

Forts de sept années de labeur dans l'étude des Pyramides et du Sphinx du plateau guizéhien, ainsi qu'en témoignent leurs livres précédents et les trois quarts de celui-ci, l'application de leur méthode, aussi rigoureuse que prudente, nous mène sur cette planète voisine, qui, décidément, continue et continuera à faire beaucoup parler d'elle.

La géologie est l'étude des constituants de la Terre afin d'en comprendre la nature, son évolution et sa genèse. Un géologue a donc les pieds sur terre : or, j'en suis un. Cela ne veut pas dire qu'il faut rester terre à terre : on peut avoir les pieds sur terre et la tête dans les étoiles... ou dans les planètes. C'est ce que je me suis efforcé de faire.

J'ai suivi avec passion la suite des publications de Guy Gruais et Guy Mouny et j'ai admiré l'évolution du cheminement de leurs recherches, de leurs réflexions et de leurs pensées. En tant que scientifique, j'ai l'impression de voir en eux « une équipe d'avant-garde » bien qu'elle ne travaille pas en physique des particules ou en biologie moléculaire. Mais, ayant dépassé le stade du scientifique, j'ai la certitude de voir en eux une équipe de « garde et de mise en garde » ! Oui, que cette fin de siècle se tienne bien ! Il va y avoir des surprises ! Plusieurs publications actuelles, en France et à l'étranger – certaines, hélas ! réfrénées –, vont dans le même sens, celui des Nouvelles Découvertes, des Déchiffrements, des Révélations, des Hypothèses Extra et Paraterrestres... Alors, l'Homme de maintenant saura-t-il se dépasser lui-même et évoluer, avec sa grosse petite tête d'*Homo sapiens* ? Optimiste de toujours, je crois

qu'il y parviendra et qu'il saura tirer de son Grand Passé les chances d'un Grand Futur. Le plus difficile est de franchir le mur du Présent. Eh bien, suivons nos auteurs, ils nous montrent la voie...

Ce livre a aussi un grand mérite : il est facile à lire, malgré un sujet aussi nouveau et parfois difficile. Ayant enseigné pendant longtemps, je ne puis qu'applaudir à sa bonne pédagogie. Décidément, Buisan est formidable, avec ses deux étudiants et ses disciples Siis, Souhr et Phtysen – dont on décrypte avec plaisir l'anagramme – et ils font très bien passer le message : en somme, les auteurs les font parler d'eux, procédé peu fréquent. Gageons qu'ils continueront à faire parler d'eux au niveau le plus large, celui du grand public comme celui des scientifiques. Ce livre peut et doit changer beaucoup de choses dans les mentalités et dans les découvertes.

Dans la partie qui traite de Mars, les structures rectangulaires ont particulièrement attiré mon attention : elles sont « fermées », c'est-à-dire non prolongées sur leurs côtés, ce qui, géologiquement, n'est pas naturel. Que ce soit sur Terre ou sur Mars, on ne peut concevoir un compartiment crustal isolé et d'une telle géométrie, ainsi détourné par un système de fractures à l'emporte-pièce. Qui plus est, beaucoup de ces figures sont délimitées par un « mur », ce qui les rend artificielles. Ainsi, je rejoins tout à fait les auteurs dans l'aspect intentionnel de ces structures : ce sont bien des ruines. Et que dire de la pyramide éventrée ! Ce ne peut être une chambre volcanique brute, la paroi est trop régulière, mais plutôt un dôme de lave initialement creux, intentionnellement évidé géométriquement et aménagé. Du reste, les autres pyramides martiennes ne sont pas bâties mais taillées, comme en partie du moins le Sphinx de Guizeh. Même raisonnement, pour une structure différente, avec la « colline ronde », rendue d'une parfaite régularité, et cela doublement puisqu'elle montre un replat bien circulaire à mi-hauteur, soulignant la forme en coupole du sommet. Mais suis-je bête ! les lecteurs vont découvrir cela tout seuls !...

Et puis il y a tous ces alignements, avec leurs angles privilégiés, leurs rapports numériques stupéfiants. Oui, le lecteur pourrait être stupéfait s'il n'avait pas préalablement la démonstration qu'apporte l'étude des pyramides de Guizeh et du contexte général du plateau décrypté. Les années de travail des auteurs sont la garantie de la bonne transposition de leur méthode sur le site de Cydonia. Sans leur long et fertile cheminement égyptien, on serait assurément « passé

à côté » des comparaisons déductives entre tous ces hauts lieux intercontinentaux et interplanétaires. Tous témoignent d'une combinaison intelligente.

Alors, qui et quand ? Quels sont ces êtres intelligents à l'origine de la réalisation de ce que je serais tenté d'appeler des « banques de données » ? Quel lien entre la merveilleuse combinaison du plateau de Guizeh, l'OVNI de Marliens, la Jérusalem Céleste, Pétra, les Mayas et Mars ? Il y en a un, assurément. L'avenir est à nous pour en sonder les mystères, et peut-être aussi pour en trouver la réponse...

Lecteur, comme vous avez de la chance de commencer à lire ce livre !

Gérard Demarcq,
professeur honoraire de Géologie-Paléontologie
de l'Université de Lyon

AVERTISSEMENT DES AUTEURS

Après trois livres édités, dont un traduit à l'étranger, nous avons la faiblesse de pouvoir penser être connus, du moins un peu.

Ce seront donc des retrouvailles pour ceux qui nous ont lus et qui connaissent notre démarche. Ce sera, en revanche, une découverte, voire une confrontation sinon au moins une surprise, pour les nouveaux venus dans *Les Grands Secrets*. Pour eux, nous devons rappeler quel a été notre cheminement.

Nous ne relevons d'aucune école de pensée, nous n'appartenons à aucun courant et nous nous trouvons aussi disponibles vis-à-vis des rationalistes que des ésotéristes ou des spiritualistes. L'un et l'autre, nous essayons d'être honnêtes et connaissons le prix du travail. Dans ce contexte, nous avons eu la chance de « lever » une extraordinaire affaire, qui aurait pu frapper n'importe qui. En fait, comme c'est à nous qu'elle s'est présentée, c'était à nous de l'assumer. C'est ce que nous avons fait.

À notre propre surprise, l'**affaire était effectivement extraordinaire**, car il s'est avéré qu'une petite interrogation, innocente, trouvait sa réponse, puis continuait par d'autres interrogations, suivies de réponses de plus en plus surprenantes.

En revanche, ce qui n'est pas simple, c'est la transmission de ces petites découvertes successives. Certes, nos livres y contribuent, nos conférences également, mais on peut reconnaître que les médias n'ont pas relayé comme on aurait pu le souhaiter. Il y a donc aujourd'hui un vaste décalage entre le public resté à une conception « autre » et le catalogue de nos découvertes pourtant faciles à

contrôler. C'est un problème de société, grave parce qu'il occulte les conséquences immenses de ce qu'impliquent les éléments tangibles que nous avons fait émerger de la nuit des temps.

Il n'y a pas que la presse qui ait manqué à ce que l'on peut appeler ses obligations, il y a aussi les scientifiques. Mais, pour ceux-là, si l'on connaît leurs qualités on connaît aussi leurs défauts, et il n'est pas nécessaire de s'étendre là-dessus. Pour revenir à la presse, le meilleur vecteur qui soit, il faut déjà que le public fasse son *mea culpa*, car c'est lui qui achète le papier et en inspire indirectement le choix.

Ensuite, c'est à la profession qu'il faut adresser le reproche. Elle en est d'ailleurs consciente. On peut, par exemple, retenir une remarque intéressante d'un des esprits les plus éclairés du journalisme, M. Dominique Jamet : « ... *le métier devrait avoir mauvaise conscience. Celle-ci, selon Balzac, est le bâton que chacun prend pour battre son voisin et dont il ne se sert jamais pour lui. La seule morale qui régisse les médias est celle de la force, c'est-à-dire de l'opinion dominante, de la mode, du succès...* ».

On peut donc espérer, grâce au lecteur, qu'un jour cet état de choses changera et que nos observations passeront le mur du... silence pour casser ce que le défunt comte de Marenches appelait, en se confiant à l'un de nous, la « **désinformation** ».

Alors, chacun fera son « affaire » de celle que nous avons soulevée et qui reste à déchiffrer pour sa partie la plus mystérieuse, toujours remontée, la vie. L'homme.

À la lumière de ces explications, on peut comprendre qu'il n'était guère facile de rapporter au public des constats – évidents pour nous et ceux qui les ont intégrés mais pratiquement ininterprétables pour qui les reçoit de volée. Ces difficultés sont d'autant plus aiguës que les indices trouvés ne sont pas faciles à décrire. Chaque fois, nous avons tenté d'adapter au mieux notre langage et notre style. Nous ne pousserons pas de cris de joie et de victoire, mais nous avons l'impression d'avoir fait du mieux que nous pouvions.

Dans ce présent livre, nous avons repris une méthode dialoguée pour échapper à la forme d'enseignement magistral, trop ingrate dès lors que l'on doit développer des raisonnements géométriques. Nous l'avions déjà utilisée pour écrire *Le Grand Secret du Sphinx de Guizeh*. Cependant, pour échapper à ce que nous n'avions pas

aimé chez d'autres – animation artificielle de dieux et personnages historiques dialoguant comme nos voisins de palier –, nous n'avons mis en œuvre que quelques personnages ordinaires et prêté quelque allusion qu'à Sekhmet, la déesse-lionne. C'est tout.

Nous sommes loin de tout le bavardage sacré dont les Égyptiens ont saturé leurs papyrus et les murs des tombeaux. Mais, comme eux, modestement, nous aurons contribué à donner un peu de support au verbe. Et puis, n'est-il pas bien d'apporter un peu de rêve ? Einstein, évoquant le « mystère », a dit : « ... *Celui qui n'a jamais connu cette émotion, qui ne possède pas le don d'émerveillement, autant vaudrait qu'il fût mort : ses yeux sont fermés.* »

Nos personnages, créés, n'en sont pas moins la compilation de quelques hommes et femmes, rencontrés, compris, remodelés par nous, mais – en tout cas – plausibles. Nous n'avons donc pas commis de crime de lèse-majesté, ni de tromperie. Tout juste une aimable animation qui nous fait retrouver les protagonistes du *Sphinx*... auxquels nous nous étions d'ailleurs attachés, au point de ne pas être surpris lorsque quelqu'un nous avait écrit pour demander un autographe de Siis.

La belle et impertinente Siis n'a pu signer puisqu'elle n'a pas de main. Cependant, si vous nous autorisez à entrer un peu dans le second degré, disons que Siis en a souri avec tendresse, et Sekhmet la lionne en a laissé tomber une larme.

PROLOGUE

Une foule grouillante accueille les passagers à l'aéroport Roissy/Charles-de-Gaulle en ce milieu de matinée, chaude et lourde. Le vol de New York n'avait que peu de retard, celui-ci ajoutant toutefois à l'impatience que manifestait déjà Phtysen lorsqu'elle s'était présentée en avance, elle-même venant du Caire.

Cette belle femme, brune, mince, aux yeux vifs, occupe des fonctions importantes et variées dans des organismes scientifiques égyptiens, ce qui explique qu'elle vit en permanence au Caire alors que sa sœur jumelle, Siis, réside aux États-Unis où elle travaille. Il est vrai que cette dernière ayant épousé un Égyptien architecte à Washington, sa vocation américaine était inéluctable. Mais le couple venait souvent retrouver Phtysen pour se ressourcer, généralement en Égypte, surtout depuis qu'ils avaient fait, ensemble, de folles découvertes.

Apparemment, ce n'était pas terminé, et c'est parce que Souhr venait de faire parler des hiéroglyphes rebelles que le trio avait décidé de ne rien confier aux postes internationales et de faire le point de vive voix. Le choix de Paris n'avait pas été dicté par la seule raison de sa position centrale mais par commodité, pour faire connaître enfin, à Phtysen et sa sœur, le professeur Buisan. Ce génial chercheur français avait été le condisciple de Souhr pendant quelque temps (à l'occasion de ses études à Paris) et avait reconnu, plus tard, le « flash » de ses théories. Cela avait donné lieu, depuis,

à des correspondances et à des échanges fructueux. Apprenant ainsi leur désir de se retrouver à Paris, le professeur avait mis à leur disposition les bureaux de sa petite société d'édition sur les quais de la Seine et leur avait même proposé de les héberger tous trois chez lui, dans sa propriété de Saint-Cloud. Voilà qui promettait un séjour utile et agréable.

Il était assurément là, dans l'aérogare, parmi ces gens anonymes, mais sa célébrité ne suffisait pas à le distinguer. Bien sûr, Phtysen pouvait éliminer quelques jeunes hommes, distingués ou négligés, ou quelques vieillards dont on pourrait se demander s'ils seraient eux-mêmes en état d'embarquer un jour. Mais il restait beaucoup de candidats possibles à l'étiquette d'« éminent personnage ».

Enfin, sa sœur apparaît, et elles se font de grands signes de joie dès qu'elles s'aperçoivent. Phtysen se précipite vers Siis, heureuse, récompensée de son attente. Les embrassades se répètent, les exclamations fusent, et elles-mêmes s'amuse de leurs débordements affectifs, bien orientaux.

– Tu as perdu ton mari ?

– Non, pas de danger, ironise Siis, il récupère les bagages.

Mais, assez rapidement, le ton devient sérieux pour s'inquiéter du professeur, qu'elles ne connaissent que par les photographies accompagnant les nombreux articles le concernant, lui-même n'étant pas mieux pourvu à leur égard. Seuls lui et Souhr se connaissent effectivement, même s'ils ne se sont pas vus depuis longtemps.

Après un coup d'œil circulaire, Siis avoue ne pas distinguer le professeur :

– Pourtant, un homme si « brillant » devrait rayonner comme les pointes d'obélisque au soleil levant. Phare ou pyramidion...

L'expectative ne dure guère. Un homme grand, sympathique, décidé, arrive avec un large sourire, main tendue. La rencontre se scelle par un solide *shake-hand*. Le ton quasi mondain est vite abandonné et Phtysen, conquise, lâche :

– Alors, c'est vous ?

– Apparemment... Déçue ?

Rougeâtre comme la lycéenne qu'elle n'est plus depuis longtemps, Phtysen répond :

– Non mais, pardonnez-moi, j'imaginai un homme beaucoup plus âgé.

Toujours souriant, amusé, le professeur ajoute :

– Malgré l'immensité de mes tâches, je suis resté un grand enfant, du moins si j'en crois ma collaboratrice. Oh ! qu'en ai-je fait ?

Il se retourne, confus, et fait avancer sa secrétaire, une jolie métisse, qui se tenait à l'écart, légèrement en arrière, les bras pris par un attaché-case, un porte-documents, son sac...

– Elle préfère les porter elle-même par peur que je ne perde quelque chose, précise le professeur qui présente la jeune fille :

– Tama, la grâce même. Française, mais originaire d'Afrique du Sud ; j'avais bien connu son père.

– Bonjour, dit gentiment Phtysen, en lui tendant la main en un geste spontané d'adoption. J'arrive de moins loin, du Caire. Avez-vous déjà vu nos pyramides d'en haut ? Impressionnant ?

– Ah oui ! c'était l'année dernière. On ne peut retrouver leur volume réel en les voyant ainsi d'en haut. Chéops et Chéphren se ressemblent naturellement, mais il est émouvant de voir Mykérinos si petite, à proximité.

– Oui, mais vous ne savez pas, mademoiselle, dans quelle aventure vous vous lancez en voulant aider à pénétrer leur mystère.

– Oh si ! répondit Tama, pas du tout intimidée mais manifestement partagée entre une certaine réserve et une envie folle de s'exprimer.

– Évidemment, reprend Phtysen, je suppose que nous n'avons pas grand-chose à vous apprendre, le professeur vous en a certainement dit suffisamment pour vous passionner. Il reste cependant tant de faits latents *a priori* insensés mais tellement probables à vous expliquer... Mon beau-frère le fera mieux que moi. Attendez, le voici enfin...

Phtysen s'écarte pour faire place au chariot que pousse Souhr, surpris de voir que les présentations sont faites. Dans l'allégresse générale, après quelques mots, elle en revient au sujet qui l'intéresse au plus haut point et qui est l'objet de la rencontre :

– Soyons pragmatiques, dit-elle à l'intention de Souhr, tu aurais donc trouvé ce qu'exprime la coudée au-delà d'une banalité de centimètres ? Ce qu'elle est réellement ?

Tama suit attentivement ces propos, car elle sait que si la coudée est une unité de mesure égyptienne, dédaigneusement rejetée par les chercheurs occidentaux qui ne veulent utiliser que leurs unités de mesure propres, on peut présumer qu'elle articule autre chose que la longueur des champs. Elle n'est pas un vague élément de mesure, mais une clé.

Elle n'a pas le temps de trop méditer car c'est Siis, assez agitée, qui répond vivement à la place de son mari, comme pour l'empêcher de restreindre l'ampleur de la découverte :

– Oh oui ! il a tout trouvé : les multiples jeux de la coudée, son origine et sa portée, et puis, dans la même foulée, il a aussi décrypté le **Dy**, ce hiéroglyphe insolent, provocateur par son innocence, alors qu'il devait manifestement être aussi une clé. Eh bien, mon mari a maintenant trouvé... le trousseau. Tu vas voir comme c'était logique, et personne n'y avait pensé jusque-là. Tu sais...

– Je sais... que l'on ne peut en parler ici, interrompt fermement le professeur Buisan. Allons à ma voiture et nous regarderons tout cela chez moi, à Saint-Cloud, après un bref arrêt à ma maison d'édition.

D'enjoué, le ton était devenu grave. Il y avait de quoi.

CHAPITRE 1

DEVANT LE MIROIR (LA CHIRALITÉ)

Après une assez longue traversée du nord de Paris, le professeur parvient à trouver une place pour garer son véhicule près de son bureau, quai Anatole-France. Il devait y déposer la secrétaire et relever son courrier.

– Si vous le permettez, demande Souhr, nous pourrions en profiter pour laisser, ici, ceux de nos documents qui nécessitent des moyens techniques : les diapos, les transparents... que nous ne pourrions utiliser chez vous.

– Excellente idée, reconnaît le professeur, toujours accompagné de sa collaboratrice qui avait aidé à porter les bagages, ce qui paraissait être une partie incontournable de son destin.

Souhr lui remet plusieurs paquets et, après une brève présentation des locaux, obéit aux conseils de ne pas s'attarder s'il veut, avec son épouse et sa belle-sœur, arriver à temps à Saint-Cloud pour le déjeuner.

Le groupe parti, avant de se mettre à l'ouvrage, la jeune secrétaire rectifie son maquillage. Elle est devant la glace et brosse ses cheveux légèrement crépus. Elle les aurait voulu blonds. Un de ses soupirants – à qui elle s'était confiée un jour –, déçu de la voir lui préférer les thèmes de l'Égypte mythique, lui avait répondu qu'elle perdrait dans ce cas toute assimilation égyptienne alors qu'ainsi on pouvait songer à une origine nubienne. « Pas probant... », avait-elle rétorqué en pensant à la fille étrangement

blonde du Pharaon Chéops. Dépité et insistant, le garçon avait ajouté, narquois : « Tu finiras en épouse de ces dieux à tête animale... » Là, Tama avait mis fin au dialogue. Elle avait ses idées propres, inspirées par ce qui avait été écrit dans *Le Grand Secret du Sphinx de Guizeh*, mais comment expliquer cela, à froid, à quelqu'un n'étant pas entré dans le processus d'acquisition des théories de Gruais et Mouny, les deux auteurs de cet ouvrage géométrique et philosophique ?

Pour l'instant, c'est le miroir qui l'interpelle. Influence de Jean Cocteau ? Elle connaît bien ses œuvres et, précisément, dans *Orphée*, sa définition du miroir comme porte par laquelle on accède à d'autres mondes. Plus d'une fois, elle-même a réutilisé la petite phrase du poète, en forme de message de Radio-Londres : « *Les miroirs feraient bien de réfléchir un peu plus avant de renvoyer les images.* » Mais c'est surtout une découverte de Pasteur qui relançait et excitait sa curiosité, d'autant plus que le professeur Buisan avait apprécié qu'elle s'y intéressât. Longtemps oubliée, la définition de **chiralité** (du grec *kheir*, main) revenait à la mode. Elle avait donc été discernée par Pasteur étudiant les cristaux de la levure, et pouvait se définir par le reflet que restitue un miroir. Reflet anonyme quand c'est une table, par exemple, placée devant une glace. **Reflet inversé** quand c'est un corps qui s'y expose. La main gauche devient main droite, etc. Cela oblige à évoquer l'expression égyptienne qui fait dessiner souvent les deux mains à l'identique, deux mains gauches ou deux mains droites. Y a-t-il un lien, un clin d'œil ? Que dire du concept nouveau d'étude d'un « ensemencement » de la terre, pour le développement de la vie, dérogeant au principe main gauche/main droite ? ou du positionnement des trois pyramides de Guizeh en « reflet optique » de la constellation d'Orion ?

C'est à tout cela que songeait Tama, maintenant parée, belle, descendante ou non de la fille de Chéops, mais assurément persuadée d'être impliquée dans le décryptage de ces théories qu'elle venait encore d'approfondir lors des échanges passionnés qui avaient fusé dans la voiture pendant le trajet. Cela malgré les difficultés de circulation, peu propices aux conversations. Phtysen avait d'ailleurs dit que cela se passait mieux qu'au Caire, où chaque déplacement est un véritable gymkhana, dans un brouhaha de klaxons, de vociférations et d'invectives.

– Mais, avait-elle ajouté, c'est une autre histoire, bien loin du

rythme du temps de l'Égypte ancienne, celle qui est le cœur de l'enquête.

De manière paradoxale, la même scène se déroule un peu plus tard dans la villa de Saint-Cloud, où Phtysen a pris possession de sa chambre et se trouve devant le miroir.

D'abord, chacun avait été surpris en arrivant à cette jolie villa ombragée, et le professeur s'en était excusé, expliquant que ce havre de paix venait de la famille de sa femme et qu'au décès de celle-ci, il y a cinq ans, il n'avait pas voulu s'en séparer même si, déjà grande, la propriété devenait trop vaste. Puis chacun s'était installé dans sa chambre, appréciant la douceur de cette belle propriété. Le temps, propice à la baignade, promettait de belles soirées-détente au bord de la piscine et, en particulier, évite à Phtysen un contraste trop marquant avec le climat du Caire.

Installée dans cette agréable petite chambre de l'étage supérieur, d'où elle a une très belle vue sur des parties boisées, elle a tenu à mettre un peu d'ordre dans sa tenue. En faisant le tour des lieux, elle avait été tentée de déplacer quelques bibelots dont le rangement déroutant montrait manifestement que son hôte vivait effectivement seul. Le couple de vieux Égyptiens qui assurait gardiennage et entretien ne remplaçait pas une femme pour la délicatesse dans l'ordonnancement des choses.

Rafrâichie, devant la glace, Phtysen est confrontée avec le problème dont ils ont débattu dans la voiture. Symétrie, main gauche, main droite, chiralité.

Cela pourrait être étranger à son pays, à l'Égypte, si Gruais-Mouny n'avaient, dans leur premier livre, posé une interprétation originale du site de Guizeh, cet immense plateau près du Caire. Ils n'avaient pas adhéré aux dires d'auteurs qui présentaient l'ensemble monumental (la Septième Merveille du monde) comme trois pyramides « pas même alignées » et un Sphinx « posé à l'écart »... un peu au hasard. Les deux Français, dans *Le Grand Secret des Pyramides de Guizeh*, avaient vite balayé cette vue simpliste, non conforme à la psychologie des anciens Égyptiens. Ils avaient posé l'hypothèse d'un ordre, sans doute différent à l'attente mais en tout cas formel. C'était une **géométrie par symétrie**. Ils avaient présumé un équilibre, une harmonie passant par l'axe de Chéops et créant donc

deux pyramides fictives : Chéphren bis et Mykérinos bis. Si l'ampleur des monuments pouvait freiner la réflexion quant à l'extrapolation, il suffisait – avaient dit les deux auteurs dans une de leurs conférences – de s'en tenir au tracé au sol, à l'emprise sur le terrain, comme le marquage d'un terrain de football. Bref, c'était un concept discutable mais simple et plausible. Alors – coup de tonnerre ! – cette hypothèse permettait de tracer un triangle pyramidal tout à fait conforme à la coupe de la pyramide Chéops, et dont l'un des côtés passait par la tête du Sphinx !

Balayée, la tradition. Balayé, le concept primaire. Il y avait bien une géométrie farouche, assurément inattendue, mais bien verrouillée, cette fois tout à fait dans la ligne des géniaux constructeurs. Cela en dehors de toute référence ésotérique, cet aspect n'étant pas à éliminer mais venant seulement après et au gré de chacun. Comment le monde scientifique avait-il pu ne pas réagir aussitôt pour se lancer dans une série de contrôles et de prospections chiffrées ou techniques ? Sans doute la force de l'habitude, un certain conservatisme, des raisonnements figés issus des découvertes initiales, pourtant révolutionnaires à leur manière (fig. 1).

Monsieur Alain A., professeur de l'INSERM, à qui l'un des deux auteurs expliquait le contexte géométrique, l'avait éconduit avec superbe parce que – rétorqua-t-il – « le coin inférieur du triangle **ne reposait sur rien** ». Effectivement, les bâtisseurs n'ayant pas laissé de piquet justificatif visible à cet angle, la géométrie ne reposait sur rien... que le bon sens et la **notion de symétrie**.

Ah ! si les deux hommes avaient connu, à l'époque, le principe et le mot sacro-saint de « chiralité », comme les choses eussent été différentes ! Quoique... Effectivement, plus tard, initiés à cette chiralité, Gruais et Mouny s'empressèrent de rendre compte à leur détracteur qu'il convenait de substituer le terme scientifique de « chiralité » à celui, contesté ou insuffisant, de « symétrie ». Alors, avec ou sans superbe – sans doute dérouté –, celui qui pouvait aider n'a toujours pas répondu. Encore ne lui avaient-ils pas parlé de l'**ensemencement** de la terre, notion que l'on sentait latente dans leur livre sur le Sphinx, et fréquemment énoncée dans leurs exposés. En fait, selon le professeur de Gennes et le biologiste Francis Crick, il pourrait y avoir eu une sorte d'ensemencement, d'ailleurs très curieux. Nous sommes tous constitués d'acides aminés, et quand

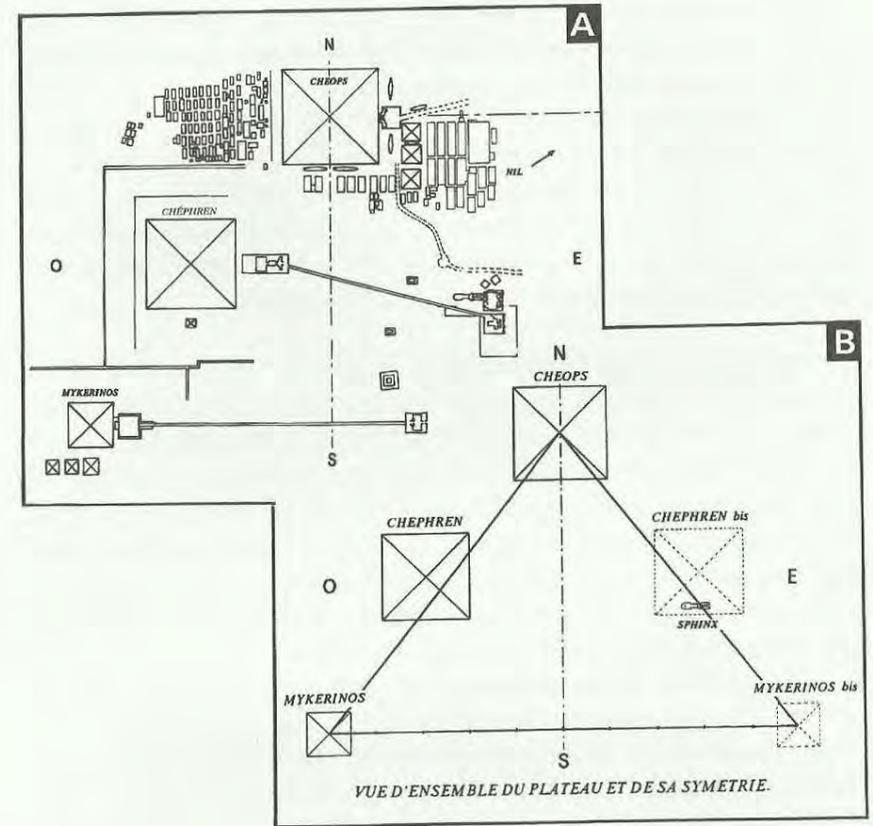


Figure 1 : A – Disposition des trois pyramides de Guizeh, sur le plan officiel du plateau.

B – Géométrie de symétrie passant de part et d'autre de l'axe de Chéops et formant ainsi un grand triangle qui est 5 fois la coupe de Chéops. La pente droite passe par la tête du Sphinx et permet une réplique virtuelle des pyramides de Chéphren et de Mykérinos.

on synthétise ceux-ci en laboratoire, on dégage une chiralité. Cette dernière donne inéluctablement, comme devant la glace, moitié type main gauche et moitié type main droite. Or, dans la matière vivante, il n'y aurait pas de partage, tout serait du type main gauche, comme si cet ensemencement du vivant avait été fait avec des molécules gauches, ce qui interpelle.

Déjà, l'étude des ondes dites de forme en la pyramide semble pouvoir attribuer à ce phénomène le dessèchement des chairs. L'expérience connue du non-pourrissement d'un morceau de viande déposé dans une pyramide, à hauteur de la chambre dite « du Roi », pourrait reposer sur un partage d'ondes gauche-droite, d'ailleurs démontré – pour d'autres raisons – par des scientifiques. Par jeu de bascule en symétrie, les bactéries passeraient de l'actif au non-actif. Ainsi protégée de la putréfaction, la chair desséchait au lieu de pourrir, origine possible de la volonté de momifier.

L'interrogation sur la chiralité ne tarde pas à reprendre dès que les voyageurs sont tous regroupés dans le confortable salon du professeur, qui vit peut-être en célibataire mais sait accueillir. Le plateau garni de divers rafraîchissements en témoigne. Le maître des lieux avait failli adresser à Phtysen d'amicaux et ironiques reproches sur sa lenteur à descendre. Mais devant la mine épanouie de la jeune femme qui reprenait ses propos embrasés sur la chiralité, il oublie vite ses griefs et invite Souhr à reprendre les explications qu'il donnait. C'est une sorte de mise à niveau.

– Voyez-vous, la représentation classique de la coupe de Chéops, telle qu'elle est montrée dans tous les ouvrages, avec les entrées – donc le nord – à droite est une erreur. Bénigne au départ, mais grave par sa répétition. Erreur, parce qu'il faut la voir de l'autre côté, ce qui donne le nord à gauche et met ainsi l'observateur dos à l'ouest et face à l'est, comme le Sphinx. Jamais l'Égyptien ne regarderait vers l'ouest, royaume des morts ! Bénigne, parce que le premier à avoir dessiné une coupe a vraisemblablement surtout pensé à la précision du contenu. Grave, parce que de dessin en dessin, on entérine une méconnaissance des pratiques de nos anciens et on entretient un immobilisme qui figera la découverte physique ou psychique (fig. 2).

– Cela, tout le monde l'a compris, croit devoir préciser Siis.

– Bien sûr, reprend Souhr, mais j'en reviens à la chiralité. C'en est une forme si l'on veut. Certes involontaire, sans conséquence pratique, mais qui montre bien les faiblesses de lecture des spécialistes de l'Égypte, prisonniers d'une ligne conventionnelle. Il ne s'agit pas de tout remettre en cause mais de savoir relire en tenant compte des acquis. Bref, de savoir évoluer... comme le monde ! D'ailleurs, n'est-ce pas une de tes théories, Phtysen ?

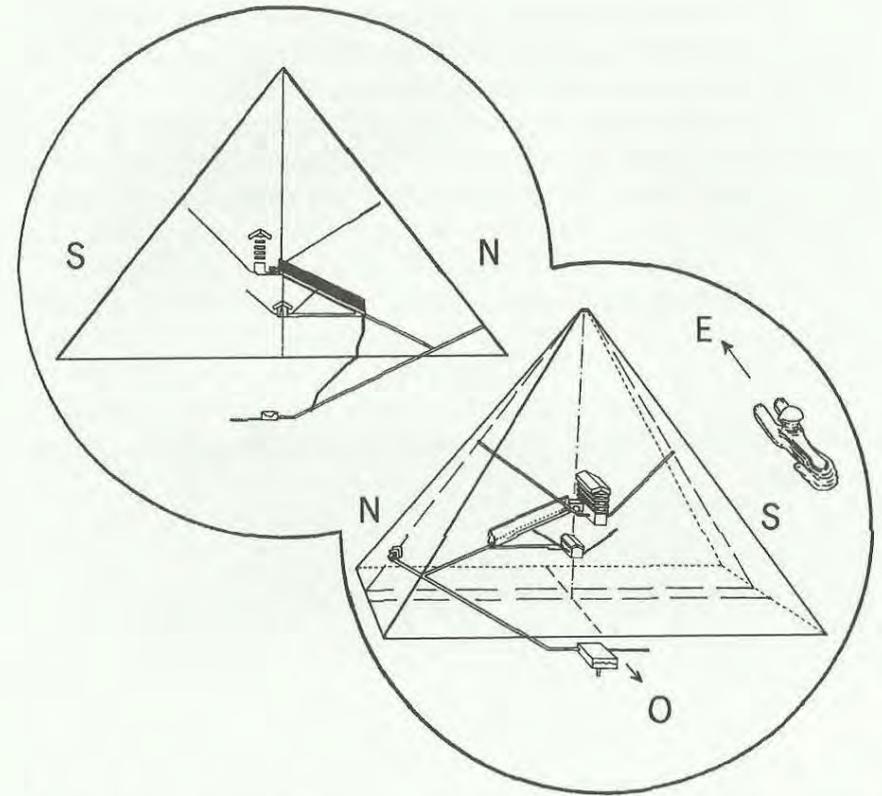


Figure 2 : La vision (rectifiée) des chambres de Chéops, regardées d'ouest en est, démontre qu'elles sont disposées d'un même côté, en superposition, avec un décalage global. Cela évoque un plan redressé du sous-sol.

– Évidemment, mais je songe que si cette affaire égyptienne – et peut-être mondiale – va à son terme, ce sera certes dû à beaucoup de personnes, mais indirectement aussi à Pasteur. Il faudrait alors ajouter une plaque de marbre sur sa sépulture ; au Panthéon, je crois ?

– Non, lui oppose Buisan. Le gouvernement l'avait proposé à sa veuve mais cette dernière avait refusé. Aujourd'hui, elle repose avec son époux, dans une étrange chapelle funéraire à l'Institut Pasteur. C'est à la fois simple et grandiose. Il s'agit d'une crypte dite byzantine, agrémentée de quelques symboles tels que l'alpha et l'oméga.

– Merci, lui dit son invitée, j’ignorais cela, et je suis troublée de voir que si ce tombeau n’est pas d’inspiration égyptienne, il est tout de même plus proche de l’Orient que des... Gaulois.

Le professeur approuve mais suggère d’arrêter le débat pour passer à d’autres sujets, tant est vaste le programme qu’ils se sont promis de traiter durant ce séjour parisien. En particulier, il voudrait vite passer à l’étude du palais du Louvre et à sa pyramide. Les voyageurs égyptiens sont d’accord. Phtysen s’en fait l’interprète :

– Si j’en juge par ce que j’ai aperçu tout à l’heure, il n’y aura pas de problème de chiralité avec la Pyramide du Louvre. La place manquerait pour reporter des symétries. Qu’en dis-tu, l’architecte ?

– Pas sûr, ma chère belle-sœur, mais si j’en crois mon ami, il y a beaucoup plus à dire sur cette nouvelle pyramide qu’on ne le supposerait...

CHAPITRE 2

LES REFLETS DE L’HISTOIRE

« Impressionnant contraste » jugea Phtysen quand, sur sa demande, le groupe s’y rendit le lendemain matin. Elle avait laissé le professeur et ses deux passagers descendre directement au garage souterrain, ayant préféré elle-même quitter la voiture dans la cour du Carrousel afin de s’imprégner d’abord de l’ambiance de surface.

Elle pensait qu’il y avait une différence extraordinaire avec la photographie qu’elle avait vue dans la presse au début de 1984. Il s’agissait d’une expérience préalable sous forme de simulation. Une immense grue maintenait, réunis en l’air, quatre filins d’acier bien ancrés au sol et servant de support à une résille. Cette pyramide fictive – encore une – avait eu une existence éphémère. C’était simplement un moyen d’esquisser pour imaginer avant l’heure, et... aujourd’hui, c’était l’heure.

Elle regarde d’abord ce qu’éclaire le soleil : à gauche, l’immense galerie reliant le Louvre aux Tuileries, ces dernières disparues après l’incendie imputé à la Commune. Bizarrement, elle en connaît l’histoire parce qu’un jour, visitant l’Équateur, elle s’était arrêtée à Quito, devant le Palais du Gouvernement. Son guide lui avait alors expliqué que les grilles venaient des Tuileries et avaient été achetées aux démolisseurs. Elle se souvient aussi avoir lu, quelque part, que cette galerie-palais est due à Henri IV, qui aurait dit à cette occasion : « *Je fais la guerre, je fais l’amour, et je bâtis.* » Elle sourit en songeant à cette évocation. Elle porte ensuite le regard sur toute une

enfilade marquée par l'arc napoléonien, l'obélisque, les Champs-Élysées. Encore une bouffée d'histoire. C'est pourtant la mort de Louis XVI qui lui vient à l'esprit, peut-être parce que s'il n'habita pas les Tuileries durant son règne, c'est cependant ici qu'il fut guillotiné, sur cette « place de la Révolution », heureusement baptisée plus tard « place de la Concorde » et sublimée par l'obélisque venant de Louqsor. Cette fille d'Égypte doit-elle voir un symbole dans l'aiguille de pierre dédiée au Dieu-Soleil, placée là où s'éteignit le descendant du Roi-Soleil ? C'est peut-être aller bien loin.

Se retournant, le dos à l'Arc de triomphe de l'Empereur, elle contemple cette fois la cour Napoléon, solennelle, vaste avec ses 220 m sur 130, bordée de façades chargées d'histoire, essentiellement antérieure. Bien que de base réduite (35,4 m pour une hauteur de 21,64 m), la pyramide de M. Ieoh Ming Pei paraissait imposante. Elle brillait comme jadis, probablement, celles de son pays. Il y avait même trois petites pyramides, à l'instar de celles dites satellites ou des reines, à Guizeh, mais ici elles étaient comme posées pour le charme du décor.

– 85 tonnes d'acier inoxydable et 105 tonnes de verre, lui annonce une voix tout près de son oreille.

C'est le professeur qui, n'ayant pas voulu l'abandonner, est remonté rapidement pour l'assister. Il a laissé Siis et son mari au garage, leur expliquant la marche à suivre pour gagner, depuis le sous-sol, le département des Antiquités égyptiennes. Dans la gravité du moment, elle ne l'avait pas entendu venir.

– Vous m'avez presque fait peur.

– Oh non ! pas moi ! Veuillez m'excuser et je vais essayer de me faire pardonner en étant un bon guide.

Il prend gentiment le bras de Phtysen et l'entraîne vers l'entrée en lui fournissant de multiples explications. En marchant, il lui rapporte même que des pavés de la cour carrée ont émigré à proximité de Paris, à Cergy-Pontoise, pour contribuer à la décoration d'un monumental et étrange complexe. Arrivés à la porte, il lui fait remarquer que, selon les propres termes de son concepteur, la pyramide a été ajoutée mais pas attachée au Louvre. De l'extérieur, elle reflète la vie mouvante des façades historiques et, de l'intérieur, laisse découvrir sereinement leur majesté prenante. Cette dualité des perceptions se poursuit durant la longue descente par les escalators. Ceux-ci permettent toujours de réaliser un paradoxe : celui d'être

immobile tout en se déplaçant. Là encore, c'est de l'attitude contras-tée. Tout en répondant au salut respectueux d'employés qui le reconnaissent, le professeur poursuit ses explications :

– Chère collègue, vous disiez qu'il ne manquait que le Sphinx. Or, savez-vous que l'ancien Président de la République française, François Mitterrand – l'homme qui a imposé cet ensemble – a été souvent qualifié de Sphinx ? Je ne peux oublier l'avoir vu ici même, lors de l'inauguration. C'était le 14 octobre 1988 !

– Vous vous fabriquez des souvenirs, vous avez raison.

Phtysen, qui cultive aussi les siens, reste songeuse en contemplant l'imposant escalier hélicoïdal mis en valeur par la verrière de cette pyramide translucide, et le professeur, se méprenant sur ses motifs, lui précise :

– C'est un pur chef-d'œuvre dont seules la première et la dernière marches ont un point d'appui. C'est littéralement lancé dans le vide.

– Oh oui j'apprécie ! Cependant, je reste toujours troublée par les spirales, car l'on dit, chez nous, qu'« *il est interdit à l'homme de toucher aux forces macrocosmiques symbolisées par la spirale* ». Il y a sans doute quelque mystère sacré dans le trait qui s'envole et s'incurve. Je n'ai pas peur, mais je suis toujours inquiète et respectueuse, car je suis convaincue de la magie de la spirale.

Les motifs d'interrogation et de réflexion ne lui manquent pas car, après un long dédale, elle se trouve face aux deux pyramides inversées : une grande qui vient d'en haut, pointe en bas, reposant sur une petite pointe en l'air. Cette dernière fait penser au pyrami-dion-voyageur maintes fois évoqué dans *Le Grand Secret des pyra-mides*. Stalactite/stalagmite, voilà une colonne curieuse... et audacieuse. L'effet est saisissant, car deux pyramides accolées par leur pointe donnent une image insolite, elles forcent la mobilité du raisonnement, sans forcément aboutir à une conclusion. À défaut de la fournir, le professeur fixe un jalon :

– Cela me fait penser au double cône inversé que donnerait l'interprétation du fameux hiéroglyphe Dy sur lequel vous vous interro-giez. Vous savez, avec votre frère, nous avons une ébauche de réponse, mais il est trop tôt pour en parler. Nous y reviendrons.

Plus loin, attendant leur retour, Siis et son mari, parvenus à la section égyptienne, étaient tombés en arrêt devant une des statues de Sekhmet, la déesse au corps de femme et à tête de lionne.

Énigmatique visage à la pluralité d'effets surmontant la féminité typique d'une ligne mince et callipyge. Sekhmet, celle qui régnait sur le delta et était l'épouse du dieu Ptah. Il est vrai que Souhr était toujours captivé par ces formes félines et il avoue volontiers que, lors de sa première rencontre avec celle qui devait devenir sa femme, il avait été séduit tout de suite par son visage de chatte. De là à monter en puissance et rêver à la tête de lionne... il n'y avait pas résisté. Pris par tout ce qu'exprimait cette statue, ils étaient songeurs.

– Tu sais, je ressens la même impression que lorsque nous étions au pied d'Houroun, dit Siis, en frissonnant. Je t'assure que j'ai le même froid en moi qu'au moment où le Sphinx nous a parlé, à Guizeh.

– Calme-toi, répond Souhr. D'ailleurs, c'est tout l'inverse. Houroun est un lion à tête d'homme. Sekhmet est une femme à tête de lionne. De plus, elle ne nous a pas parlé, tu peux constater qu'elle est bien restée de pierre.

La pierre contribuait d'ailleurs à donner cette impression de force et ce n'est pas pour rien que les textes anciens qualifiaient la déesse de **Sekhmet la puissante** dans un esprit de traduction intégrale. Il y a particulièrement une grande statue de granit noir qui la représente, dans le temple de Ptah à Karnak. Les témoins oculaires disent être impressionnés quand les rayons du soleil, passant par un orifice du plafond, viennent frapper son seul visage, surmonté du globe solaire, à près de deux mètres de haut. Sa présence à Karnak pourrait surprendre mais la remontée de la capitale de Memphis vers la haute Égypte a fait transplanter au sud des dieux du nord ; ce fut le cas pour Ptah, mais dans le complexe thébain, c'est bien dans sa partie nord que le temple du dieu a été édifié.

Sekhmet a d'autres qualificatifs complétant celui de la puissance, **la terrifiante, l'implacable**. Cela vient probablement de ses yeux fascinants. Son regard pénètre les âmes et les consciences. Rien ne lui échappe. Elle est la force dévastatrice du Dieu **Rê** et s'insère dans les vibrations qui régissent le monde. Pour certains, son action permet de décomposer l'énergie universelle et la répartition des différentes formes de vie, *abolissant temps et espace*. Cela justifie peut-être qu'elle ait régné sur la médecine et qu'une autre de ses appellations soit **la Grande Magicienne**. Et là, on entre dans le flou troublant égyptien qui qualifie de « magique » tout ce qui

échappe à l'entendement courant. On voit où cela peut mener... En tout, c'est forts de cette perception que les deux auteurs français ont décrypté la série de hiéroglyphes qui démontrent la connaissance de la chaîne électromagnétique à travers le signe de vie.

Pour Souhr, qui ne tenait pas trop à s'arrêter sur une autre version qui veut présenter Sekhmet comme symbole universel de l'androgynie, la déesse c'est plutôt celle qui a bénéficié également de la double définition : la **mystérieuse** ou la **bienveillante**. C'est sa manière à lui de faire son choix dans un partenariat vibratoire. « Mystérieuse » mais comprise. « Bienveillante » pour qui le mérite. Porteuse d'amour, ce qui était déjà le message d'Houroun voulant démontrer que rien n'est possible sans amour dans la chaîne humaine.

– Non. Oh non ! s'exclame Siis. Ce n'est pas possible. Ça ne va pas recommencer ! Regarde. Elle pleure !

C'est vrai, Sekhmet pleurait. Du moins, deux grosses larmes coulaient de ses yeux. Souhr n'en croyait pas les siens. C'était probablement un effet d'optique, quelque suintement venant du plafond. Le texte ancien revenait à la mémoire de ce fils d'Égypte : « *Écoute mon enfant, tu cherches à découvrir ce que je signifie. Sache que je n'ai point d'âge car j'existais avant que l'humanité fût... Je suis Sekhmet.* » Et puis, après tout, quelle importance pouvait avoir l'origine de ces pleurs ? Souhr sait qu'il a des rapports privilégiés avec le panthéon égyptien. Sekhmet pleure. C'est tout. Elle pleure (fig. 3).

– Mais pourquoi ? Sur quoi ?

– « *Sur les malheurs du monde.* »

– Hein ?

Le couple a sursauté. Qui a parlé ainsi ? Ce n'est quand même pas Sekhmet ! Après avoir reçu l'enseignement du Sphinx sur le site de Guizeh, vont-ils dialoguer maintenant avec la déesse-lionne ? Pourquoi ce reflet de l'histoire ? Quelle nouvelle étape vont-ils devoir parcourir ?

Si la déesse a parlé, elle s'est tue. Elle ne bouge pas. C'est pourtant elle qui aurait dit, selon des textes : « *... Pour terminer, j'avance un pied devant l'autre en commençant du côté gauche pour évoquer le sens de la marche de la vie.* » Phrase assurément lourde de



Figure 3 : La salle du Louvre réservée à Sekhmet, la Grande Magicienne, déesse à corps de femme et à tête de lionne. Elle réunit de nombreux qualificatifs : puissante, terrifiante mais bienveillante pour ceux qui le méritent.

Photo (non retouchée) de la statue en larmes, en 1994-95, à la station de métro « Louvre ».



sens, parce que, si l'on ne prête généralement pas d'attention au départ de sa propre marche, cette notion du premier pied avancé est soigneusement définie par d'autres que la déesse. Les militaires, au commandement *en avant, marche !* partent aussi d'un même pied, le **gauche**. Il en va de même pour les francs-maçons du rite écossais, quoique ceux du rite français partent du pied droit. Et puis, ce départ du côté gauche précisé par Sekhmet, effectivement pratiqué par les dieux toujours représentés pied gauche en avant, ne faudrait-il pas le rapprocher de la chiralité ? Est-ce un message ? De toute façon, Sekhmet ne bouge pas !

Figés, mais se ressaisissant, les deux époux conviennent, cette fois encore, de ne rien dire à leur sœur et encore moins au professeur, sauf de lui demander ce qu'il pense des larmes ou du moins des gouttes sous les yeux de la statue.

Celui-ci ne s'explique donc pas leur mine défaite quand, accompagné de Phtysen, il les rejoint.

– Eh bien, le retour aux sources ne vous réussit guère ! ne peut-il s'empêcher de leur dire. Est-ce l'influence de la pyramide ? Pyramide exportée et retrouvée ? Si c'est le cas, vous n'êtes pas au bout de vos peines, car il y a longtemps qu'une pyramide devait être bâtie ici.

– Ah ? Mais avant, que pensez-vous des larmes de la déesse ?

Buisan, surpris, regarde attentivement, et rétorque :

– Je ne vois rien. Revenons plutôt aux pyramides prévues ici. Plus particulièrement, Louis-Ernest Lheureux avait, en 1889, dessiné un projet curieux de monument qu'il définissait comme *à la gloire de la Révolution française*. Cela tenait du mausolée et de la pyramide aztèque, ce qui n'empêchait pas la présence de sphinx tout autour ! Peu avant, il y avait eu début de construction d'une pyramide, mais servant seulement de socle à un monument à la gloire de Gambetta.

– Ah ?

Effectivement, c'est peu connu, mais des bronzes avaient été coulés pour honorer Gambetta entouré de personnages, dont « la démocratie » incarnée par une jolie femme assise sur un... lion. Pour des raisons inconnues, le tout fut installé sur une pyramide de pierre (ou de marbre) dans les Tuileries et dont des débris sont conservés au Musée d'Art moderne, d'autres ayant été utilisés dans le square Édouard-Vaillant. La cérémonie d'inauguration, en avril 1888, avait été évidemment honorée de la présence du Président de la République, Sadi Carnot, heureusement élu l'année précédente. Au début du siècle, en 1801, selon Jean Prasteau dans *Il était une fois le Louvre*, un projet de Pierre Giraud visait un crématorium, en forme de pyramide, et au cours du conflit Girondins/Montagnards, un monument en bois de cette forme fut édifié sur un des bassins. De cette pyramide partit la procession de l'Être Suprême, après quoi elle fut incendiée. Bien avant encore, en 1666, François Dubois proposait une chapelle, elle aussi pyramidale, à Louis XIV. Quoi qu'il en soit, cela montre bien la permanence d'une idée de pyramide au Louvre.

Le professeur met fin aux rêveries :
– Je vous avoue que je préfère l'œuvre de Pei. Elle est hors du temps !

Phtysen, surprise par cet aspect inattendu du Louvre qui n'apparaissait pas dans sa collection d'ouvrages – pourtant importante – de sa villa au Caire, manifeste l'envie de s'en procurer quelques-uns. Cela semble parfaitement convenir au professeur, ravi de rester avec elle pour la conseiller, autant qu'à Siis qui voulait faire quelques emplettes avec son mari.

Ils se séparent donc en se fixant rendez-vous à la maison d'édition, les deux époux prenant le chemin du métro. Celui-ci leur paraît un peu vieux par rapport au tout nouveau réseau qui vient d'être construit au Caire (par les Français d'ailleurs), libérant au passage quelques momies qui, passées au compteur Geiger, se révélèrent radioactives sans que quiconque ne s'en émeuve particulièrement.

Dans la station « Louvre », ils attendent leur rame en contemplant les copies de statues qui décorent le quai et, tout à coup, Souhr pâlit et s'exclame :

– Regarde, c'est Sekhmet... et elle pleure.

C'était vrai. Pleurs ou suintements, Sekhmet avait des traces de larmes sous les yeux.

CHAPITRE 3

À TRAVERS LE MIROIR (LES STRATES DE L'HISTOIRE)

Sans s'accorder de pause, le quatuor, reconstitué dans les bureaux de Buisan, prend le chemin de Saint-Cloud en récupérant au passage la secrétaire qui avait évidemment travaillé durant l'escapade culturelle des hôtes de son patron.

Songeant à faciliter le tri des documents apportés par ses invités et le démarrage de leurs travaux communs, le professeur a demandé à Tama de venir avec eux pour le déjeuner. Elle était libre et accepta la proposition du professeur.

La discussion reprend à table, au grand dam de la vieille servante-cuisinière qui savait, par son mari promu maître d'hôtel, que nul ne prêtait attention aux mets qu'elle avait si bien élaborés. Soupissant, elle continue à dresser les plats mais, au fond d'elle-même, elle est fière de contribuer à la réussite d'un débat aussi important. De réception en réception, le vieux couple égyptien a appris beaucoup de choses, bien persuadé d'être devenu un puits de culture occidentale. C'est pourquoi l'un et l'autre ont retenu que M. de Talleyrand avait fait de la gastronomie française un élément de la politique extérieure. Si les détails lui échappent, le couple a compris les grandes lignes de ce qu'il se dit, et frémit devant toutes ces perspectives qui bousculent ses conceptions d'anciens paysans, même évolués.

Souhr répond aux questions incessantes de la secrétaire médusée par la conception de maquette prêtée à la pyramide de Chéops, décalée de 14 coudées à gauche de l'axe et donnant le plan – redressé puis réduit au cinquième – d'un fabuleux sous-sol. Comme une fourmière derrière une plaque de verre livrant le secret de ses galeries.

Phtysen insiste :

– On découvre, à plat, tout ce qui n'était pas compréhensible ni même décelable verticalement.

Le professeur, qui a compris depuis longtemps cette théorie, laisse faire afin de bien verrouiller le postulat de base.

– C'est bien le schéma d'un complexe technologique, admet Tama, subjuguée.

Pour ne pas être en reste, Siis lance le « catalogue » :

– Vous voyez ainsi que les conduits *dits d'aération* deviennent des canaux, peut-être de refroidissement, qu'il y a des sas de sécurité, des puits d'évacuation ou de décompression, le tout révélé et confirmé par une géométrie élémentaire, même si elle relève du sacré. C'est un formidable jeu angulaire qui éclate sous nos yeux.

Tama a tout compris. Presque tout, car elle interrompt :

– Les puits ? Celui de Campbell, c'est ce qui est appelé le « tombeau » ?

Approuvé par le professeur qui a un air entendu, Souhr éclaire la secrétaire :

– Quand le colonel Wyse, en 1837, après avoir fait dégager une masse de sable, a trouvé un sarcophage et une table de basalte, tout le monde en est resté là. C'était une tombe. Personne n'a apparemment songé à suivre les énormes blocs de pierre qui continuent plus bas. Réaction logique pour l'époque, alors qu'aujourd'hui on voudrait au moins découvrir l'assise de ces pierres. Gruais et Mouny s'en sont largement expliqué (fig. 4).

Tama, heureuse de cette nouvelle compréhension du site, veut aller vite et son doigt se pose aussitôt sur l'étalon angulaire appelé l'**Atalante**. Elle fait la synthèse de ce qu'elle croit comprendre :

– Cette figure, deuxième géométrie, se combine avec la première, pour en donner une troisième, globale, décisive, laquelle permet de nouvelles interprétations. Je discerne deux niveaux géométriques. L'un de surface, invisible au profane, mais formel et aux prolongations inimaginables, au minimum vers d'autres lieux. L'autre est souterrain, simple plan-masse de ces installations cachées. On le voit

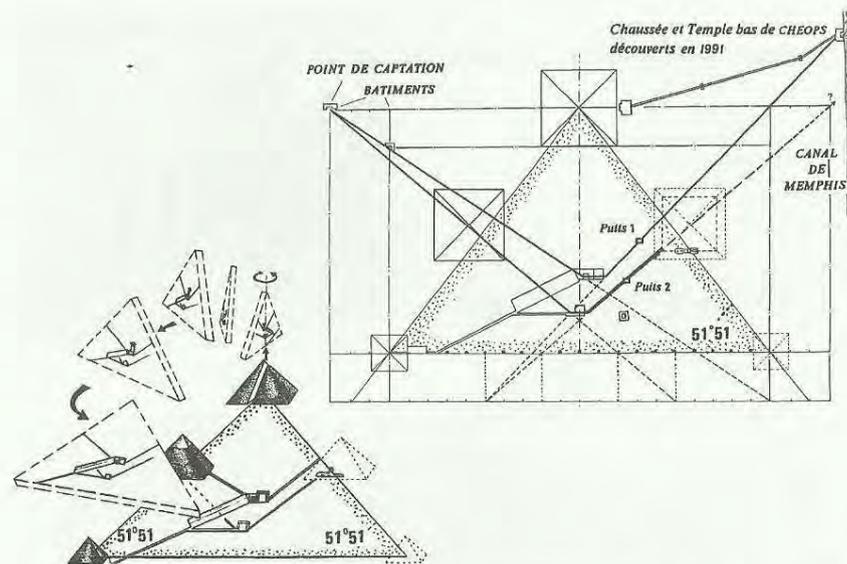


Figure 4 : Le réseau de canaux souterrains est, en sous-sol, la réplique exacte (agrandie 5 fois) de ce que sont les conduits d'aération de la pyramide de Chéops. Ils sont en parfaite corrélation avec deux puits principaux. Ils se prolongent vers le canal de Memphis (donc bien au-delà de la projection du triangle) en une géométrie rigoureuse, déterminant même l'emplacement du Temple bas de Chéops, avant même qu'il ne soit retrouvé (1991).

grâce à cela comme si son plafond était de verre... un peu à l'image de la pyramide du Louvre dont vous avez visité le dessous, ce matin. Je suis même certaine, si vous m'autorisez cette remarque, que vous n'avez pas pu tout trouver... (fig. 5).

L'éclat de rire des trois invités la fixe instantanément sur ce point. Non, tout n'est pas trouvé mais le trio a un certain nombre d'idées sur la suite.

– Excusez-moi, plaide Tama, je m'exprime mal. Mais il est fatal que Michaël Maïer, l'auteur de l'**Atalante**, en 1617 dites-vous, ait voulu aller plus loin. L'alchimie n'est certainement pas le rêve de quelques fous. Elle doit prendre, elle aussi, une autre dimension. Pourquoi pas même dans ce sous-sol originel de Guizeh ?

– Bien sûr, dit Phtysen, mais n'allez pas trop vite, jeune fille. Restez pragmatique et souvenez-vous toujours que l'évolution géo-

LE TRACÉ DIRECTEUR DE GUIZEH

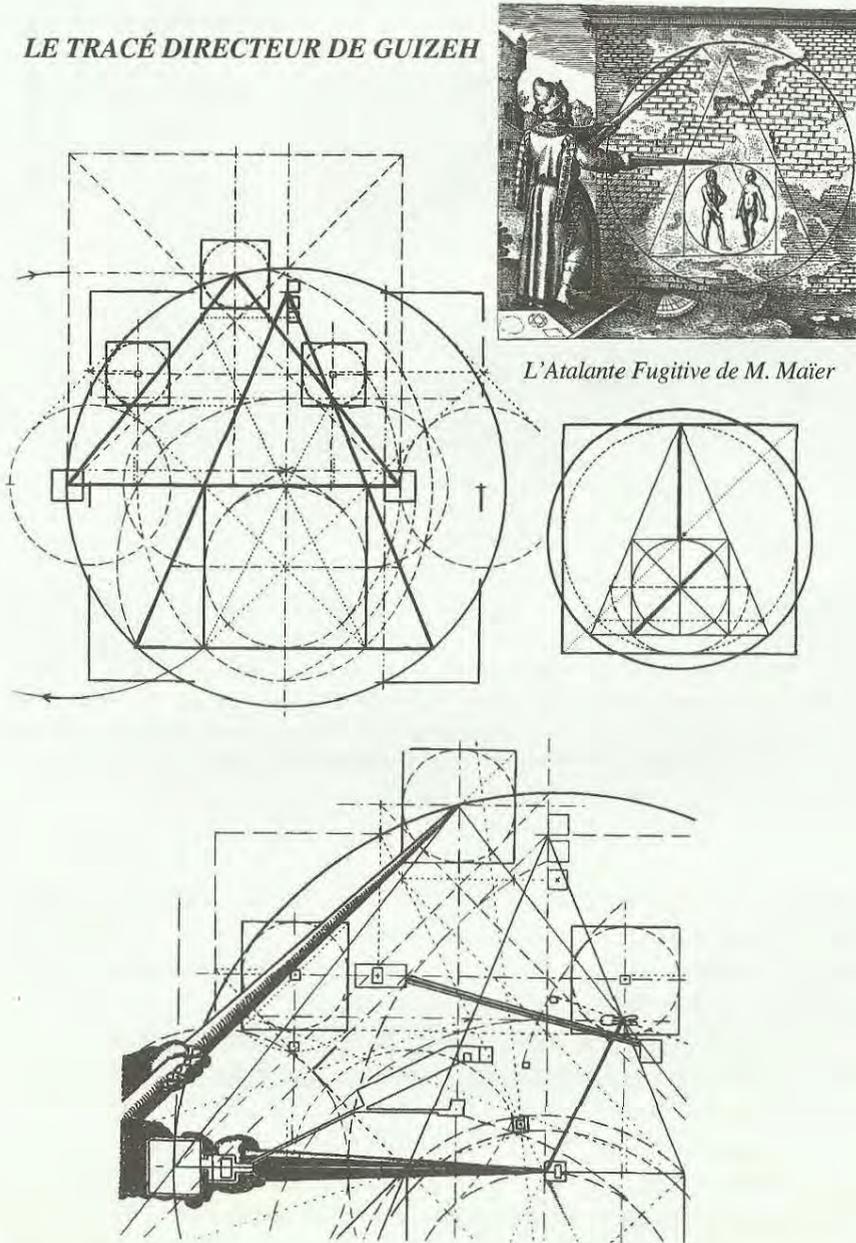


Figure 5 : Cette figure géométrique, dite « L'Atalante (Fugitive) de Michaël Maïer », permet de tracer, par report du compas, l'ensemble des pyramides et des salles souterraines du plateau de Guizeh.

métrique du site a amené les auteurs des *Grands Secrets* à situer le Sphinx antérieurement aux pyramides. Théorie confirmée, pour d'autres raisons, par deux chercheurs du Boston Institute.

– Oui, oui, je sais, j'ai même lu que la date de construction de celles-ci était probablement plus ancienne que celle communément admise de 2 500 ans avant le Christ. N'est-ce pas vous, professeur, qui disiez récemment que l'historien Zacharieb Sitchin affirmait que la grande pyramide fut construite 9 000 ans av. J.-C. et... conçue par des êtres venus de l'espace ?

– Possible, reconnaît-il, mais il y a mieux. La revue française *Incroyable*, dans son n° 3, avance même que des inscriptions relevées dans Chéops, et influençant la datation, furent gravées sur ordre du colonel-égyptologue-découvreur Wyse (celui qui a fait creuser le puits Campbell) par un de ses ouvriers-maçons. Les deux Français avaient fait allusion à tout cela, et ce qui est intéressant dans leur méthode, c'est qu'eux n'hésitent pas à poser publiquement des questions lorsqu'ils ne savent pas.

– Oui, reprend Phtysen, qui avait ouvert un livre et cherché une page. Troublés de voir que les principaux axes de la géométrie du site passaient par la tête du Sphinx, ils en avaient même publié (dans leur deuxième livre, page 163) une photo montrant au sommet un large trou rebouché dont l'origine leur échappait.

– Entrée, cachette ou... restauration ?

– Si vous voulez, mais le plus étonnant est qu'une de mes relations a pu retrouver, en France d'ailleurs, en chinant, un exemplaire de cette vieille revue *L'Illustration*, du 11 avril 1914, qui évoque ce trou. Attendez...

De la pile de livres apportés, que la secrétaire avait commencé à trier, elle sort sa nouvelle acquisition.

– Voilà, regardez le dessin. Selon son auteur, il ne s'agit que d'un trou, et sa profondeur est annoncée pour 3 mètres. Il faut probablement entendre 6 coudées ! Voilà comment nos sources remontent allégrement de plus de 80 ans ! À l'époque, ce n'était pas rebouché et il n'y avait pas de mystère sur ce point.

– Pas sûr, dit Siis, qui lisait par-dessus l'épaule de sa sœur et ménage ses effets.

Elle montre la partie de texte qui explique la théorie de M. P. Hippolyte-Boussac. Il suppose que cette cavité pouvait servir à caler une immense coiffe surmontant le némès, comme en portent les

Dieux, en particulier Osiris. Puisqu'il a choisi celui-ci, il en retient donc l'ornement avec la couronne blanche, les deux plumes d'autruche, le disque solaire, les deux uræus et les deux cornes de bélier (fig. 6).

– Attention ! tempère son mari, c'est une hypothèse que rien ne confirme, à tel point que cet éventuel développement ne figure même pas, j'en suis certain, sur un bas-relief de l'époque Thoutmès IV (XVIII^e dynastie) qui représente l'animal. Certes, à 1 600 ans de la naissance du Christ, la coiffe – de surcroît obligatoirement plus fragile – pouvait déjà être détruite. En revanche, je sais qu'on y voit le Sphinx figurer sur un haut piédestal, confirmant l'importance du socle qu'avancent Gruais et Mouny pour le calcul des mesures de ce monument.

– Intéressant, concède le professeur, mais je crois détenir un détail supplémentaire confortant l'existence de ce trou mystérieux. Tama, voulez-vous m'apporter le livre que Hervé Champollion a écrit sur son illustre ancêtre ? Il est dans ma bibliothèque, en haut, vers la droite. Le titre est **L'Égypte de J.-F. Champollion**.

Et, pendant que la secrétaire va quérir l'ouvrage, Buisan explique qu'il s'agit d'une originale conception présentant les lettres et journaux de voyage de celui qui fut un précurseur décrié, jaloux, contrarié. Puis, le livre entre ses mains, le professeur le feuillette rapidement.

– Voilà, c'est bien ce que je pensais. Je n'y avais pas prêté spécialement attention. C'est une note de Nestor L'Hôte, dessinateur et archéologue, compagnon de Champollion. Il rapporte effectivement, dans cette note du 9 octobre 1828, qu'il existe sur la tête du Sphinx un trou d'un pied de diamètre.

– Il pense aussi qu'il servait à encastrer une coiffe, lance Siis, qui persistait à vouloir déchiffrer en même temps.

– Oui, et peut-être est-ce cela qui a inspiré Hippolyte-Boussac. Mais, attendez, L'Hôte mentionne un autre trou, d'un diamètre plus considérable, sur le dos du Sphinx et se demande s'il n'aurait pas servi de support pour des ailes... Mais, c'est une nouvelle enquête qui nous dépasse. Alors, si nous terminions notre repas...

– Oui, vous avez raison, s'excuse Phtysen. Laissons là cet aspect historique du problème. Il nous éloigne du fond du sujet, impose-t-elle, et revenons plutôt à Gruais-Mouny en dégageant que s'ils ont fait leurs séries de découvertes, c'est parce qu'ils ont eu le réa-

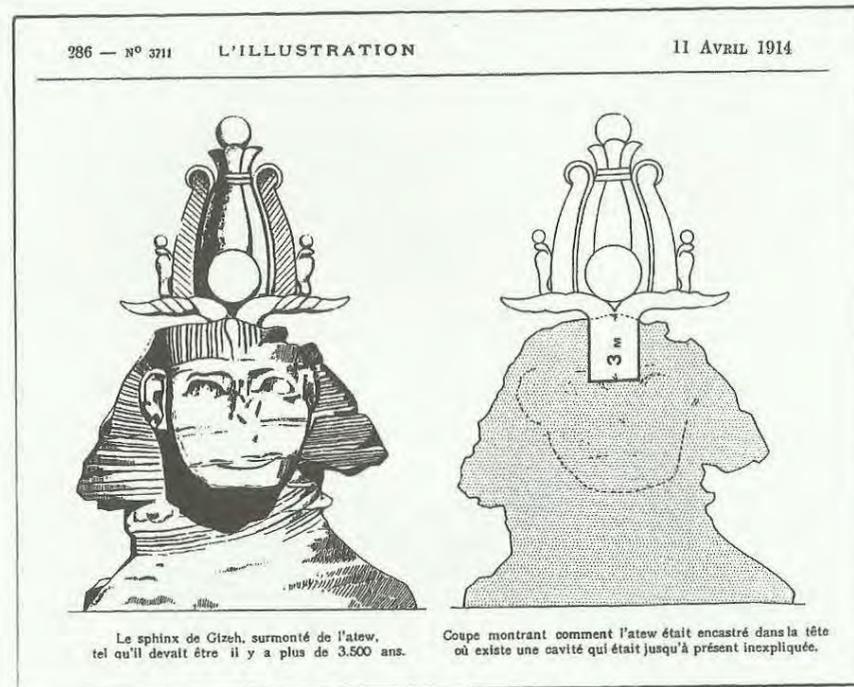


Figure 6 : Gravure originale du journal L'Illustration, d'avril 1914, développant l'hypothèse d'un atew sur la tête du Sphinx.

lisme d'utiliser comme unité de mesure la **coudée royale de Memphis** et non le mètre ou les mesures anglaises. Sans cela, aucun calcul n'aurait débouché sur ces révélations.

– Je vous l'accorde bien volontiers, d'autant plus que personne n'avait jusque-là vraiment prêté attention à cet élément de mesure. On y voyait quelque chose de précis, mais vide, inerte. Or, si j'en crois ce que votre beau-frère m'a dit, plus qu'une unité, c'est une manifestation du Verbe. Et alors... on peut s'attendre à toutes les formes d'extrapolation. Comment faire comprendre cela à une population qui fuit les données chiffrées ou ne s'en empare qu'à des fins matérialistes ?

CHAPITRE 4

LA COUDÉE, TELLE QU'ELLE SE PRÉSENTE

Le salon où le café est servi n'échappe pas à la fièvre qui a régné dans la salle à manger.

– Mais vous, architecte, comment expliquez-vous ce que vous appelez l'étonnant jeu de la coudée égyptienne ? J'avoue que je n'y avais jamais prêté attention, plaide Tama. Je n'y avais vu qu'un moyen de mesurer, d'ailleurs compliqué puisqu'il y a plusieurs chiffres après la virgule des mètres.

Avec un sourire entendu, le professeur la met à l'aise :

– Il n'y a pas que vous ; mes propres confrères ont bien souvent oublié de s'inspirer de cette mesure originelle et, travaillant avec les leurs, sont passés à côté de bien des faits patents, n'est-ce pas, Souhr ?

– Évidemment, mais je n'explique pas tout. Je mets simplement en avant une évidence : ses propriétés montrent qu'elle n'est pas d'origine égyptienne comme on l'a laissé supposer. Elle est **seulement d'application égyptienne**. Il est de plus en plus flagrant qu'elle n'est pas un point de départ de mesure, mais une suite, la prolongation de quelque chose de beaucoup plus puissant. Elle provient manifestement de règles antérieures et beaucoup plus ambiguës, probablement universelles, en tout cas **pas de l'avant-bras d'un habitant de la basse ou haute Égypte**.

La **coudée royale** de Memphis est prise généralement pour 0,52 m, et fluctue, suivant les auteurs qui laissent percevoir ainsi leur inat-

tention, de 0,50 à 0,55 m. Or, elle est très exactement de **0,5236 m**. C'est dire que ce détail a été considéré comme négligeable par de grands chercheurs qui portaient ailleurs leur compétence. Pourtant, il est déterminant, mais c'est une autre voie.

Il y a eu, dans l'histoire des Hommes, deux sortes d'unité de mesure : celles **absolues**, liées au ciel et à la terre d'une façon universelle, et celles dites **relatives**, liées à des caractéristiques locales et temporelles, choisies arbitrairement par les hommes. La coudée ferait ainsi partie de la première catégorie, comme d'ailleurs le mètre. Cela même si ce dernier est une fraction des dimensions de la terre (quarante millionième partie du tour de notre globe), car, avant tout, il est lié au nombre **Pi**, comme la coudée.

– Effectivement, confirme le professeur, personne ne songe (ou ne se risque) à donner l'origine de celle-ci, même si quelques rares auteurs – dans des ouvrages d'arithmétique généralement – la rapprochent du périmètre du **triangle-rectangle de côtés 1 et 2** sans, pour autant, justifier ni expliquer la décimalisation. C'est pris dans la valeur brute des chiffres. En effet, on sait que, dans le cas de ce triangle de côtés 1 sur 2, l'hypoténuse est la racine carrée de 5, soit 2,236.

Siis, qui attendait ce moment, ressort sa calculette et lance :

– À titre indicatif, ce serait plus précisément 2,23606797749979000, ce qui oblige à aller très loin pour trouver des zéros répétés, mais on peut s'arrêter au premier, donc à 2,236, très simplement. Cela dit, on voit que l'addition des côtés donne : $1 + 2 + 2,236 = 5,236$. Les chiffres sont bons, seule la virgule flotte. Ce qui est un constat intéressant, à fouiller, mais personne ne s'y arrête (fig. 7).

– Oui, c'est vrai, reconnaît Tama, stupéfaite, c'est très curieux.

Souhr reprend :

– Au passage – parce qu'on verra qu'il y a un lien – ce même triangle-rectangle donne le fameux **nombre d'or**.

Ne voulant pas compliquer l'exposé, il ne raconte pas tout ce qu'exprime le nombre d'or. On le trouve partout dans la nature ou dans les arts. C'est un rapport d'harmonie, inévitable, et pourtant rarement mis en avant. Conférencier involontaire, il se borne à le situer à l'intention de Tama et poursuit :

– La somme du petit côté et de l'hypoténuse divisée par le grand côté donne ainsi **Phi** : $(1 + 2,236)/2 = 1,618$. Si la coudée vient du périmètre, Phi y reporte encore car il peut se calculer par un arc de

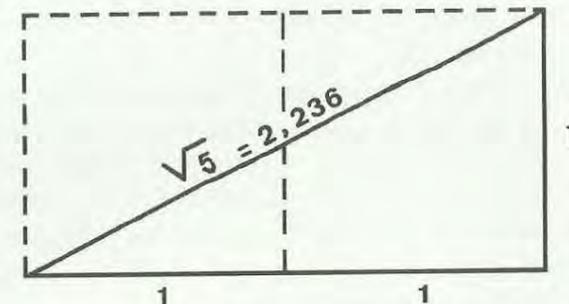


Figure 7 : Un rectangle de 1 x 2. La diagonale est racine de 5, soit 2,236. Plus 3 (3 x 1), c'est l'origine de la coudée.

cercle de rayon 1 (petit côté) arrêté sur l'hypoténuse d'où repart un autre arc de cercle jusqu'au grand côté. Ce dernier point permettra le rapport donnant 1,618. La demi-coudée ($0,5236/2 = 0,2618$), qui est le **piéd** égyptien, s'obtient également par Phi + 1, ou Phi au carré.

– Toujours virgule négligée, croit devoir préciser Siis.

– Bien sûr, elle a compris, coupe assez sèchement son époux. Mais rappelons-lui, en cas de besoin, qu'une figure connue est appelée **carré long**. En fait, c'est un double carré, mais aussi un demi-carré (en hauteur ou largeur). De côtés 1 et 2, on voit que c'est le double triangle-rectangle précédent accolé par l'hypoténuse. Le périmètre du nouveau rectangle est de $1 + 2 + 1 + 2 = 6$. Or, six fois la coudée donne 3,1416, **Pi**. On n'en finit plus (fig. 8).

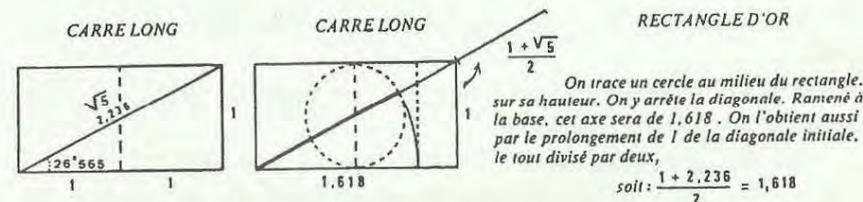


Figure 8

Le professeur reprend la démonstration à son compte et, s'adressant surtout à Phtysen, dit :

– Votre beau-frère a l'avantage d'avoir tout remis en surface et en ordre. La figure dite rectangle d'or a deux largeurs de 1 et deux longueurs de Phi (1,618), ce qui fait encore 5,236 (1 + 1 + 1,618 + 1,618) ! Comme d'ailleurs le triangle dit de Chéops, de demi-base 1, donnant des côtés de 1,618 et, là encore, un périmètre de 5,236. Même si cela n'est pas dit expressément, c'est la conséquence de la présence de Phi dans toute figure.

Siis n'osant plus intervenir, c'est Phtysen qui remercie et clôt la démonstration :

– Cette volée d'informations précises démontre le rôle particulier, relativement conjoint, de la coudée, du triangle-rectangle de côtés 1 et 2 ainsi que du carré long et de Phi, sur lesquels il nous faudra revenir.

Un long silence, collectif, sanctionne l'ingestion des données, banales mais peu souvent traitées.

À cet égard, il convient de noter que ceux qui travaillent sur l'Égypte ne se passionnent guère pour les chiffres et ceux qui s'intéressent à ces derniers n'ont guère d'inclination pour l'Égypte. Cela peut expliquer la large plage de curiosités non résolues.

Cherchant les éventuels effets des éléments ainsi relevés, on pourrait s'interroger sur ce que donneraient divers rapports tels que coudée/Pi appliqué à des nombres. Ne pouvant utiliser une valeur trop poussée de Pi à 3,14159265358979 par exemple, on le limiterait à 3,1416 et on négligerait partout les virgules, le but de la recherche n'étant pas à ce niveau. On remarque alors très vite que l'on débouche sur des nombres irrationnels ou transcendants.

C'est avec cela que Souhr reprend son exposé, qu'il appuie de quelques données chiffrées :

– Voyez par exemple 937. On peut poser $937 \times 5236 = 4.906.132$, que l'on divise par 31416 = 0,156166 ou 156166. En revanche, si l'on prend des nombres dont la résolution ou somme théosophique donne **9**, on obtient en finale un **nombre de zéros significatif** permettant de considérer que l'on obtient un nombre ou des chiffres dits ronds.

– Par exemple ?

– Eh bien : $162 \times 5236 = 848232$ que l'on divise par 31416 = 2700000000 et $540 \times 5236 = 2827440$ également divisé par 31416 = 90000000.

Le professeur Buisan, qui avait déjà examiné l'étude de Souhr, précise aux trois femmes, tout de même surprises, que cela continue :

– Vous avez même la suite dans l'annexe que je vois là (Annexe I).

Elles ont bien suivi la démonstration et comprennent qu'à partir de là, on peut créer une certaine cohérence (absente du fait de la non-virgule) en rapprochant les ordres de grandeur : 162-270 et 540-900. La pose adaptée d'une virgule donnerait un coefficient de 1,66666 et on voit que ce serait une progression arithmétique de raison 9, donnant (pour une augmentation de 9 à la base) chaque fois 15 à l'arrivée.

Chacun a bien compris les infinies possibilités qu'offre la coudée dans cette gymnastique. Mais chacun a bien compris aussi que personne ne s'amuse à jouer avec. Pourquoi le ferait-on ? En fait, ces multiples manipulations de la coudée permettent d'en maîtriser l'action, de la mieux connaître, de la pousser dans ses retranchements. On devine qu'elle est subtile et qu'elle représente bien autre chose qu'une division conventionnelle ou fortuite de l'espace linéaire.

Ce constat arrache une remarque à Siis :

– Pour moi qui n'aime pas les chiffres, je regrette que la coudée ne vienne pas de l'avant-bras d'un de nos ancêtres...

CHAPITRE 5

LA COUDÉE – AU-DELÀ DU BRAS... LA BALLE !

– Attends, ma pauvre, tu n'en as pas terminé, et puisque tu parles d'avant-bras, permets-moi une image audacieuse et symbolique. Au tennis, ton avant-bras donne tout son effet au revers. Eh bien, de la même manière, comme pour la balle, nous allons faire progresser encore la coudée, impose Souhr, qui enchaîne surtout pour sa belle-sœur, car la secrétaire est maintenant dépassée. Cette progression peut se faire par tranches de 3, 6 et 9, avec les mêmes effets, donnant au terminal chaque fois 5 avec une raison 3 et 10 pour une raison 6.

– Oh ?

– Si, regardez le début de la grille :

$$3 \times 5236 = 15708 \text{ et } 15708/31416 = 50000000$$

$$6 \times 5236 = 31416 \text{ et } 31416/31416 = 10000000$$

$$9 \times 5236 = 47124 \text{ et } 47124/31416 = 15000000$$

– Et cela continue...

Cela ne pouvait que surprendre les auditeurs mais confirme bien la régularité du mouvement, puisque l'on obtient avec 3 et 6, comme pour 9, des nombres sinon rationnels (ce qui n'est pas tout à fait possible à cause de Pi) mais d'un arrondissement suffisant. Le constat global est que les nombres résolus en 3, 6 et 9 **donnent un résultat** juste lorsqu'on leur applique le **rapport coudée/Pi**. Ces résultats évoluent, suivant le cas, de 5, 10 et 15.

À la rigueur, la série 3-6-9 pourrait être considérée comme le début d'une chaîne style Fibonacci (Léonard de Pise). Dans sa fameuse « suite », chaque terme est égal à la somme des deux précédents :

1, 1, 2, 3, 5, 8, 13, 21, 34, 55, 89, 144, 233, 377... progression pas innocente puisqu'elle donne **Phi** en divisant chaque nombre par le précédent.

$89/55 = 1,618$ déjà approché au rang précédent $55/34 = 1,6176$ et cela continue : $4181/2584 = 1,618$ ou $6765/4181 = 1,618$.

Lorsque les nombres, au départ, sont donnés en coudées, il suffit de les multiplier évidemment par 0,5236 pour obtenir des mètres.

Qui aurait osé avancer de tels prolongements à la coudée ? Et encore, ce n'est pas terminé dès lors que le lien a été prouvé avec la règle d'or. L'importance de Phi a été déjà largement montrée par sa présence dans la musique, la nature, etc. Elle a été soulignée également, et plus récemment, par J.-C. Pérez qui annonce que les nucléotides répondent à un ordre précis reposant sur les nombres de Fibonacci. Ceux-ci, et Phi en lui-même, créent une résonance mathématique, une amplification telle qu'une modification infime au départ provoque d'énormes perturbations à la sortie. Pérez en conclut qu'existe un langage caché de l'A.D.N. dissimulant des milliers de résonances entrant en harmonie, et il peut enchaîner sur une idée de **loi unique régissant toutes les espèces** montrant la profonde unité du vivant. Il pressent, en conséquence, une possibilité d'anticiper par exemple les mutations de virus et l'on devine tout ce qui suit ou en découle.

Phtysen, qui a tout assimilé, veut extrapoler et schématiser :

– Pour certains, il existe des **nombres cosmiques** qui auraient un effet vibratoire. Les valeurs irrationnelles iraient vers le spirituel alors que les nombres entiers (ou ramenés à une valeur rationnelle) seraient du niveau matériel.

La petite secrétaire ajoute, heureuse de rejoindre le peloton :

– Ce serait même un des secrets révélés aux Rois de France lors de leur initiation avant le couronnement et le sacre, à Reims. Hypothèse déjà appliquée aux Compagnons pour qu'ils bâtissent cathédrales et châteaux selon des lois dites cosmiques. Auquel cas, votre relation 3-6-9 pourrait peut-être s'y rattacher et être une sorte de clé secrète.

Souhr enregistre mais veut alléger l'étude :

– Si, pour ne traiter que l'apparement utile, on négligeait quelques remarques non résolues, on se priverait de réflexions pour l'avenir. Aussi, pour simple information et à titre conservatoire, on peut ajouter que la démonstration révèle des arrondissements assez inattendus et peu fréquents, même en poussant le rapport coudée/Pi assez loin après la virgule. Parmi ceux, spectaculaires, que j'ai relevés, il y a 4 zéros pour 540 par exemple mais aussi 5 zéros pour 180 (qui donne en finale 0,03000007). C'est assez curieux, mais n'alourdissons pas, vous trouverez cela dans l'annexe que je vous ai préparée.

Les chiffres faisaient la ronde dans les esprits, ce qui avait provoqué un temps de pause dont Phtysen avait encore profité pour aller feuilleter discrètement un autre ouvrage, vite trouvé, de la pile apportée de sa bibliothèque cairote inépuisable.

– Mon beau-frère pense comme vous, admet Phtysen. Mais la série 3-6-9 me faisait penser à autre chose, ou plus précisément à son absence dans une autre chaîne. Elle est là, dans le livre de Maurice Rosart intitulé *Une cathédrale se dévoile*. Il pose que, pour passer de 7 à 1 000 – équation que lui suggère la cathédrale de Strasbourg –, il convient d'utiliser le coefficient 142,857.

– Et alors ?

– Attendez. Déjà ce rapport comprend tous les chiffres sauf 3, 6 et 9 ! Ce n'est pas tout. On peut reprendre ce nombre de base 142857 et le multiplier par 2, 3, 4, 5, 6 ; on obtient les mêmes chiffres, dans une sorte d'ordre tournant.

– Fais voir, dit Siis, je n'ai pas bien compris.

Elle s'empare du livre et consulte la grille :

$142857 \times 2 = 285714$ $142857 \times 3 = 428571$ $142857 \times 4 = 571428$.
 $142857 \times 5 = 714285$ $142857 \times 6 = 857142$ $142857 \times 7 = 100000$.

– C'est vrai, dit-elle, médusée.

Le silence avait repris, solennel, enfin rompu par une sentence du professeur :

– Déjà Pythagore écrivait : « *Tout est arrangé d'après le nombre.* » Et on trouve dans la Bible (*Sagesse*, XI, 20) un texte adressé à l'Éternel : « *Tu as tout disposé avec mesure, nombre et poids* », ce qui ne peut manquer d'interpeller.

C'est à ce moment que Souhr, jugeant l'heure venue, frappe un grand coup :

– Attendez et écoutez. LA COUDÉE, c'est UN SIXIÈME DE PI. D'abord, cela apparaît dans la présentation du rapport coudée/Pi que l'on peut simplifier en notant qu'une coudée de 5236 sera le sixième de Pi pris pour 31416, toujours en faisant abstraction de la virgule, c'est-à-dire en restant dans l'absolu des chiffres.

Siis, qui jouait depuis quelques minutes avec sa calculette, s'empresse d'occuper le terrain :

– ... Donc, comme conséquence pratique, un cercle de diamètre 1 aura une circonférence de 3,1416, laquelle, partagée en 6, donnera des arcs de 0,5236.

– Oui, mais il faut continuer. Quittons le diamètre pour descendre au rayon. C'est-à-dire, encore, qu'une roue de rayon 1 donnera un cercle de 6,2832, lequel, partagé en 12 – comme le zodiaque de Dendérah –, donnera la coudée de 0,5236 (fig. 9) !

Pour la jeune Française, le petit salon de Saint-Cloud semble être devenu le centre du monde. Tout ce qui s'y passe est simple, mais cette simplicité est à la dimension de l'univers.

– La coudée semble être une merveille que vous diriez **cosmique**, propose-t-elle.

Souhr acquiesce et ajoute :

– C'est également une petite merveille mathématique dont on ne connaît pas encore toutes les données. Et, déjà, il apparaît que l'on aura des surprises en donnant cette dimension de 0,5236 m au dessin du hiéroglyphe **Dy**. Vous savez, celui qui accompagne très souvent l'Ankh et dont la traduction est : élévation, offrande, pain blanc, quoique je sois sceptique sur cette dernière appellation. On découvre alors une règle dont les effets seront explosifs !

– Lesquels ?

– Ah non ! Plus tard ; je ne peux tout vous dire en une seule fois. Terminons l'enquête sur la coudée, d'abord. Et retenez que tout ce qui en suivra vient de l'emploi de normes « coudéennes »...

– Oh ! Ah ! Oh ! Les interjections ont fusé.

– Je dis bien « coudéennes », vous verrez cela avec votre Académie, chers amis français. Je disais qu'avec des normes « coudéennes », le petit hiéroglyphe insolent a fini par parler, mais nous y reviendrons vous ai-je dit.

– Oui, ponctue le professeur, car j'ai une information pour vous. À la lumière de vos explications, je relie les **Talatats** à la coudée.

– Les « quoi » ? interrompt Siis, vous dites « taratats » ?

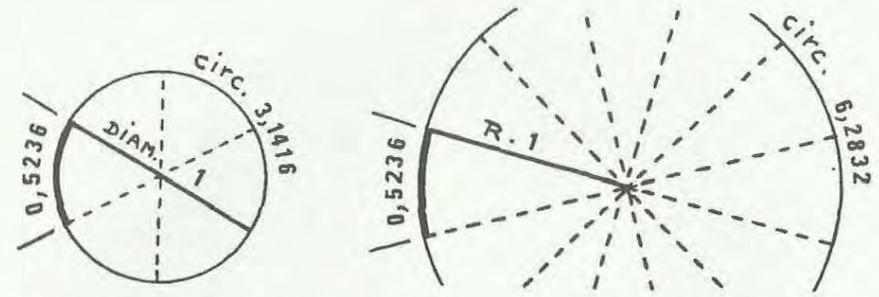


Figure 9 : Un cercle de diamètre 1 (Unité) donne une circonférence de 3,1416 dont le sixième est 0,5236, la coudée. Un cercle de rayon 1 ; sa circonférence est égale à 12 coudées.

– Les Talatats ou *talatates*, jette Souhr, faisant les gros yeux. Ce sont des pierres, souvent gravées ou peintes, qui furent utilisées pendant le règne d'Akhenaton pour décorer les temples de Karnak dédiés au dieu Aton. À la mort du premier, le culte du second fut supprimé, et celui d'Amon rétabli. Dans un élan révolutionnaire classique, les pierres furent récupérées et utilisées comme matériau de remplissage pour les troisième et neuvième pylônes des temples de Karnak. En tout, il y aurait plus de 45 000 pierres photographiées afin de tenter de reconstituer le puzzle.

– Ceux-là seulement ? interrompt Phtysen. J'aurais bien imaginé aussi le sixième, pour rester dans la règle 3-6-9.

– Je l'ignore, répond son beau-frère.

– Moi aussi, reprend le professeur, mais nous ignorons autre chose, c'est la taille exacte de ces pierres. Elles sont données pour 50 centimètres sur 25, avec une épaisseur de 20. Cela n'a jamais été une norme égyptienne. Détestable manie de mes collègues de travailler en mesures décimales. Si l'on prend la coudée, comme vous, on peut être tenté de rechercher si ces pierres ne seraient pas plutôt de 52,36 sur 26,18. Reconnaissez que c'est tentant. Et vous imaginez alors la suite... Laissez-moi vous dessiner cette pierre idéale. Elle permettrait la normalisation « coudéenne » (fig. 10).

Tous sont sidérés par cette hypothèse et invitent leur hôte à s'inquiéter bien vite des mesures effectives. Eux-mêmes le feront de leur côté, certaines pierres étant exposées au musée de Karnak, a spécifié Phtysen au professeur. Il y souscrit évidemment mais pousse la réflexion plus loin (Annexe II) :

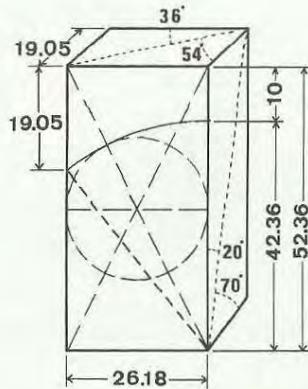


Figure 10 : La pierre « Talatat ». Une pierre dont le modèle comporte toutes les données de la coudée, du nombre d'or et du triangle sacré (d'angles 36° et 54°).

– Comme scientifique, je me réjouis que l'on consacre un très important budget à cette action. Mais, comme citoyen, je déplore une certaine disparité car, si l'apport culturel et historique que donnera cette fresque reconstituée sera immense, il n'en a pas moins un début et une fin. On sait, en gros, ce que l'on découvrira. En revanche, il n'y a ni crédits ni temps disponible pour connaître les dimensions exactes de ces pierres qui bousculeront peut-être toutes les conceptions qu'a l'homme sur ses origines.

La discussion reprend avec l'équipe Buisan-Souhr mais Phtysen revient à la charge :

– On s'aperçoit que les multiples règles données dans le **carré long** font de la coudée une clé. Mais il en est de même avec notre autre figure appelée l'**Atalante**. Or, il ne saurait y avoir deux clés...

– Évidemment, j'y ai pensé. Regardez ce dessin.

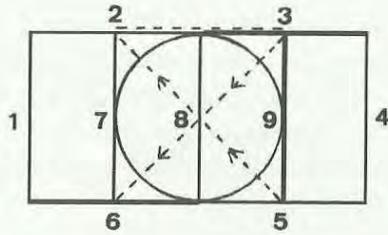
Souhr ouvre son carton. Tout y était prêt. Après examen, chacun put constater que l'Atalante a effectivement en son sein un carré, donc deux rectangles. Plus qu'il n'en faut pour avoir le carré long et fondre les deux clés en une pour créer un **étalon**.

Siis tenait à apporter la conclusion, fut-elle provisoire.

– Hormis le fait de travailler sur le sol en traçant **sans instrument** – ce qui n'est déjà pas mal 3 000 ans av. J.-C. –, à quoi pouvait-il servir ? À quoi pourrait-il servir ?

Ce qui entraîne une surenchère de Phtysen :

– Bonne remarque, solide, pour ceux qui ne connaissent pas nos travaux et leurs résultats, mais pour ceux qui ont lu *Le Grand Secret du Sphinx de Guizeh*, nul doute que cet étalon n'ait déjà servi à appliquer le tracé directeur, de surface et souterrain, du complexe de Guizeh (fig. 11) !



Le carré long est, comme on le sait, composé de deux carrés accolés. Si l'on partage ceux-ci en deux parties égales verticales, on obtient une série de 9 côtés de mesure 1. On peut les numérotter de 1 à 9. Et alors, au carré central (dans lequel le cercle est inscrit) apparaissent les chiffres 5, 2, 3 et 6, bien lus dans cet ordre croisé sous la forme du signe Alpha (le commencement).

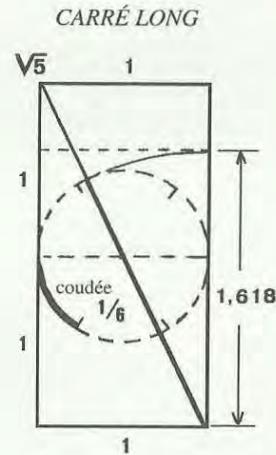
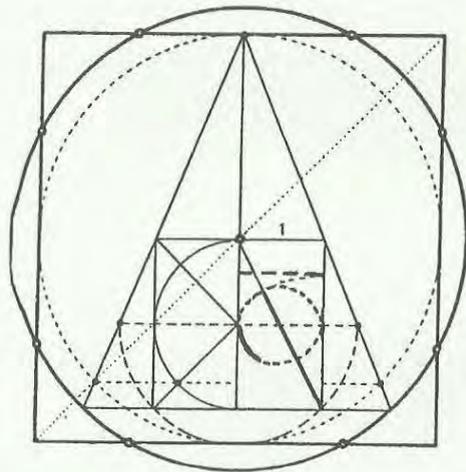


Figure 11 : Le carré long et ses conséquences numériques font partie de l'étalon angulaire appelé l'Atalante (de l'Atalante Fugitive de Michaël Maïer). Le personnage indique la diagonale égale à racine de 5.

CHAPITRE 6

HISTOIRE D'EAU...

L'heure du café aurait pu devenir celle du *five o'clock* et – pourquoi pas ? – celle de l'apéritif, sans que l'intensité du débat diminuât.

Heureusement, le professeur Buisan, avec un sourire désarmant, suggéra la pause pour les uns et la reprise du travail pour les autres. En fait, il n'y avait qu'une « autre », Tama, à qui il rappela qu'elle avait une bonne dizaine de lettres à traiter.

– Votre jeunesse vous dispense de la sieste à laquelle, de surcroît, nos antécédents égyptiens nous ont habitués.

Et, suivant l'humeur de chacun, la sieste sacrée se passa au bord de la piscine ou dans les chambres.

C'est donc bien reposé, l'esprit serein, dans la moindre luminosité d'un soleil qui commence à se dérober et amorce ce qui deviendra, au soir, la vaste promenade des barques solaires que le groupe peut reprendre ses conversations à bâtons rompus, autour de boissons appréciées. Par une sorte de convention tacite, attendant l'occasion opportune, personne n'avait envie de reparler de l'étalon angulaire ni de la pyramide du Louvre où ils devaient retourner le lendemain matin.

Siis, qui avait rongé son frein, attaque la première en se servant de Tama, elle-même descendue de la villa, libérée des tâches de secrétariat :

– Vous n'avez pas voulu que je lui explique la fin de l'article de

L'illustration. Le résultat est qu'elle ne connaît pas ce qui y était évoqué et ignore l'autre article, plus vieux d'un an, du 12 avril 1913 plus précisément, dans lequel un certain M. Henry Nocq s'élevait contre la théorie d'un égyptologue américain qui prétendait avoir emprunté un puits dans la tête du Sphinx.

– Le même ? demande l'intéressée.

– Vraisemblablement, du moins le laisse-t-il penser. Il aurait trouvé au bout, dit-il, un petit temple de 60 pieds sur 14, communiquant avec un temple plus grand, logé dans le corps de l'animal et relié par galeries souterraines aux Pyramides.

– Difficile à admettre, même si ce n'est pas impossible, sanctionne Souhr. En tout cas, la liaison inter-sous-sols est plus que probable, nous l'avons vu dans nos travaux. Tout se relie. De là à imaginer l'intercommunication avec les salles elles-mêmes, il n'y a qu'un pas et nous l'avons fait... au moins sur le papier !

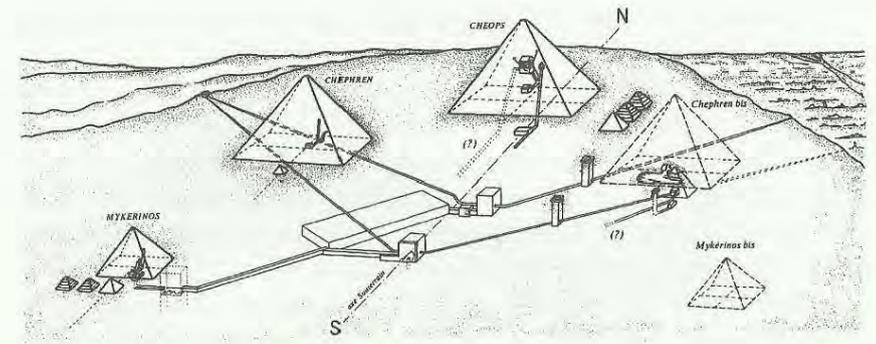
Le professeur reprend l'initiative en résumant les faits :

– J'ai bien compris votre démonstration. Il y a un complexe souterrain à vocation technique avec, sans doute, un cœur énergétique lié à l'eau, soit pour quelque mystérieux traitement ou simple refroidissement. Ce circuit est assuré par un double réseau de canaux. À un moment donné, ayant joué son rôle – quel qu'il soit –, le second canal rejoint le premier. Ce faisant, on obtient une sorte d'île souterraine et un rejet unique des effluents, au Nil, par le canal de Memphis. D'ailleurs, c'est au-dessus de ce débouché qu'aurait été construit – comme pour le cacher – le temple bas de Chéops récemment retrouvé, en 1991 je crois.

– Tout à fait, répond l'architecte, heureux d'avoir été compris. Mais si cette hypothèse est claire, flagrante, simple, il reste quelque chose d'assez mystérieux dans le fonctionnement présumé. Tenez, voici le relevé que nous avons dressé. Il est exact puisqu'il provient des plans que constituaient les couloirs des pyramides (fig. 12).

Voyant que Tama ne saisissait pas tout à fait ce concept, c'est le professeur qui relaie son ami :

– Évitant la fragilité d'un papyrus ou d'une tablette d'argile, les constructeurs ou inspireurs de ce fabuleux ensemble ont réduit le plan du sous-sol et l'ont traduit par la coupe de chaque pyramide. C'est cette coupe qui montre les galeries comme on le fait d'une fourmilière derrière une plaque de verre. Mais chaque coupe est un morceau du domaine souterrain.



VUE GENERALE DU COMPLEXE DE GUIZEH

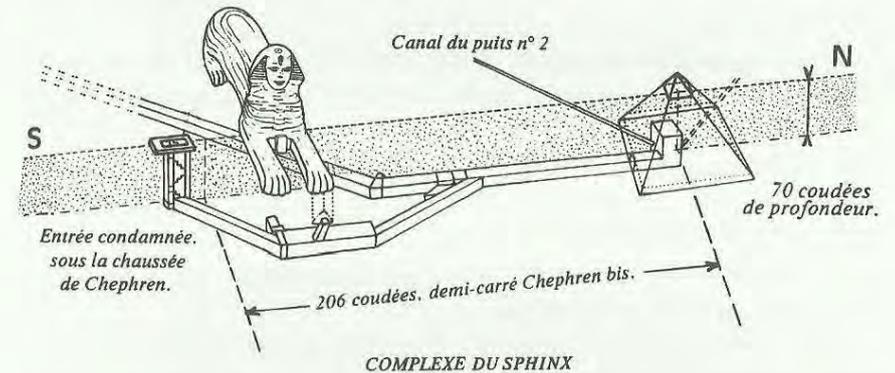


Figure 12 : Dessins des deux relevés-maquettes des centres souterrains du plateau. L'un (technologique) entre les pyramides, et l'autre (culturel) sous le Sphinx. Tous deux sont à 70 coudées de profondeur (36,65 m).

– J'avais compris, patron.

Le professeur sursaute, car il sait que tout le monde l'appelle le patron mais il n'aime pas l'emploi de ce mot. Il reprend, péremptoire :

– C'est comme si les inventeurs, les découvreurs, avaient fait le relevé des lieux, l'avaient réduit, redressé et enrobé de pierres pour défier le temps, répondant aussi à de multiples autres usages tels que des initiations, rites funéraires, cosmogonie, etc.

– C'est bien ce que je pensais, pa... professeur.

– Donc, ce ne sera prouvé qu’après reconnaissance des lieux mais cela tient la route, c’est logique, cohérent, global.

Souhr est ravi de ce renfort mais a encore deux objectifs. Il veut insister sur le caractère insolite de la jonction des deux canaux et auparavant confirmer la vraisemblance de la circulation interne. Pour celle-ci, c’est facile, car le déchiffrement du dessin dit *l’Atlante Fugitive* montre sans équivoque une communication entre les points importants de ce sous-sol. De surcroît, dans l’hypothèse d’un tel complexe, il n’était pas possible d’échapper aux nécessités d’en relier les divers éléments. C’est cela qu’on retrouve dans les pyramides-maquettes. Et encore, dans celles-ci, aux liaisons techniques et fonctionnelles inspirées du complexe enterré, il devait s’en ajouter nécessairement d’autres, réalisées lors de la construction, pour le culte ou des initiations aux mystères.

Après s’en être expliqué, Souhr veut faire effort sur le nœud étrange des canaux en aval, après les salles présumées d’énergie et de sécurité.

– Imaginons, dit-il, que l’on ait besoin d’apporter du matériel, pour l’entretien par exemple, alors que les énormes excavations du début ont été rebouchées. Comment faire ? Eh bien, j’imagine volontiers l’usage d’un puits avec une sorte d’ascenseur, de plate-forme qui puisse monter et descendre...

Devant ses auditeurs attentifs, il explique comment il était possible, par jeux de vannes, de faire monter ou descendre le niveau d’eau et, par la même occasion, un plateau mobile coulissant dans le puits concerné.

Souhr, voyant que les femmes décrochent quelque peu, leur montre la piscine.

– Imaginez que ce soit le fameux deuxième puits. Il en a à peu près la surface. Laurent Chalaux, titulaire des grandes orgues de N.-D. des Tables à Montpellier et égyptologue de cœur, avait relevé pour le premier puits (Campbell) les dimensions suivantes : 25 coudees sur 28. Le second, identique, doit avoir les mêmes cotes. J’ai d’ailleurs les photos (fig. 13).

Il les sort de sa serviette et elles passent de main en main. On remarque autour du premier puits (Campbell) une curieuse margelle caractéristique et à l’intérieur du second une sorte de large rainure verticale sur les côtés. Cette margelle oblige à penser qu’elle devait protéger des débordements d’eau. Évidemment, cela va dans



Figure 13 : Curieuse margelle ceinturant le « puits Campbell », dont on peut remarquer l’état des parois déchiquetées (photo Laurent Chalaux).

le sens que développait Souhr : un bassin où l'eau monte et descend, autrement que par le jeu des variations de la nappe phréatique. On peut retenir de ces figures que le niveau d'eau doit y évoluer rapidement, ainsi que dans le bief d'une écluse. Mais au lieu que la masse liquide vienne de l'amont d'un canal, ici elle viendrait du dessous. Une montée verticale. Bien sûr, cela impliquerait un canal souterrain dont le jeu des pentes aurait le même effet et dont l'écluse serait une vanne.

C'est là qu'avec de grands gestes explicites, Souhr reprend la démonstration.

– Le canal, nous l'avons démontré. C'est le fameux deuxième canal. La vanne essentielle de ce deuxième puits, nous la supposons par ce qu'a trouvé le petit robot de l'opération allemande UPUAUT en la pyramide de Chéops.

– Pardon, demande la secrétaire, Upuaut est bien le nom d'un renard ou d'un chacal, mais le robot ?

– C'est une expérimentation de l'ingénieur allemand Rudolf Gantenbrink qui, après avoir reconnu les conduits de la chambre dite « du Roi » pour l'équiper d'aérateurs, a voulu faire de même avec les conduits, obstrués ou non terminés, de la chambre dite « de la Reine » (fig. 14).

– Et alors...

– Il a photographié un obstacle dans ce conduit. Tout le monde s'est empressé d'utiliser le mot « porte », ce qui est plutôt paradoxal dans un « couloir » long de 60 m et d'une section de 21 cm ! En pleine euphorie, des journaux ont titré sur une *chambre aux trésors*. Mais, ramené en sous-sol, l'emplacement s'inscrit sur le carré du Sphinx et correspond parfaitement avec les contraintes techniques supposées. Il faut même envisager une autre vanne, mais pour le moment les photos aériennes montrent suffisamment de puits possibles pour y trouver notre bonheur.

L'architecte s'approche de la piscine et montre comment le niveau pourrait facilement s'élever ou baisser. Et puis, il suggère à son auditoire d'imaginer un plateau flottant, posé sur le plan d'eau, dont il suivrait le mouvement.

Le professeur, intéressé, l'interrompt en lui disant qu'il a peut-être quelque chose étayant cette thèse et qu'il peut le retrouver si on lui laisse quelques instants. Il se précipite vers la villa dont il revient un quart d'heure après avec une petite brochure en main. C'est

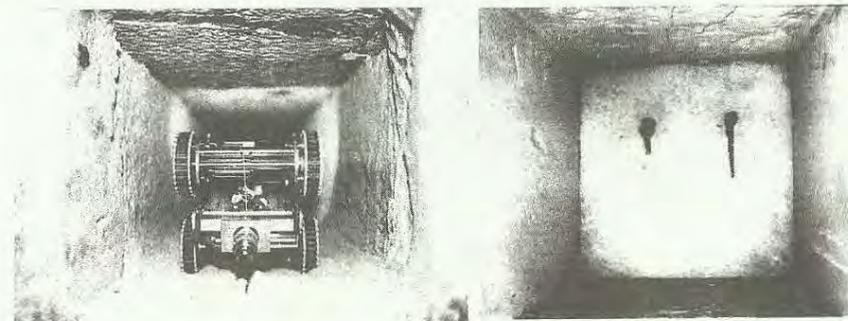
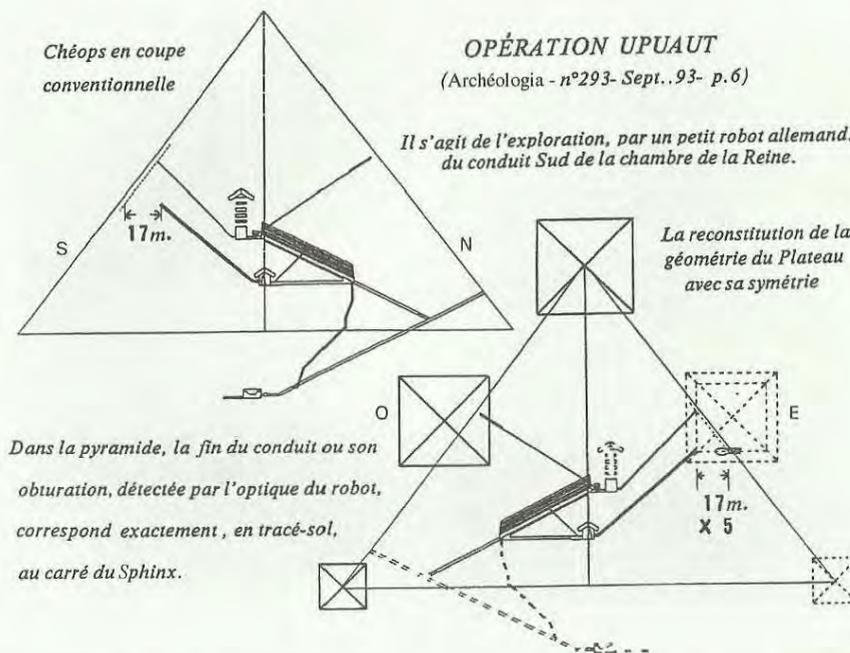


Figure 14 : À gauche, le robot **Upuaut** * dans le conduit de la salle dite « de la Reine » et, à droite, la porte-vanne de 21 cm x 21 cm, rencontrée à 17 m de la paroi de la pyramide de Chéops (photo Gantenbrink).

* Upuaut : « qui ouvre le chemin ».

l'exemplaire n° 912 de *Science et Vie*, de septembre 1994, dont un article est consacré à la mise à l'eau des sous-marins nucléaires. La méthode rompt avec celle, classique, de lancement en oblique. Chacun, stupéfait, peut voir des dessins illustrant la nouvelle tech-

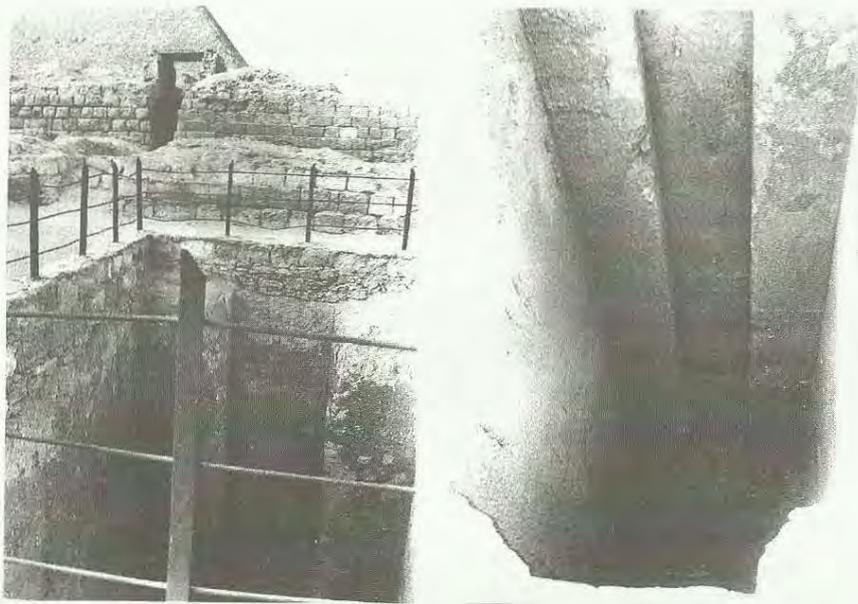


Figure 15 : Parfaite régularité de la rainure et de la paroi, dans le puit n° 2, ne pouvant qu'inciter à poursuivre le dégagement du fond (photo Laurent Chalaux).

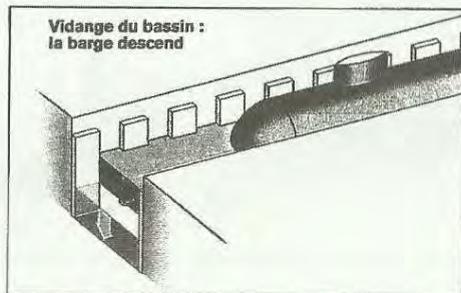


Figure 16 : Apparente similitude entre les rainures-guides du bassin de mise à l'eau (telles que montrées par Science et Vie) et celles du puits n° 2.

nique : avancée sur rouleaux du submersible, jusqu'à un plateau flottant à la surface d'un bassin rempli d'eau, puis vidange de ce bassin jusqu'à flottaison du sous-marin (fig. 15 et 16).

– C'est intéressant, mais ce qui l'est encore davantage, c'est que le dessin du magazine montre des crans sur le côté, sortes de guides ou de glissières comme celles qui intriguent sur le site de Guizheh, au deuxième puits ! On ne peut échapper à l'association d'idées.

– Incroyable, lâche Siis, et pourtant c'est flagrant.

– Je vous l'accorde, chère amie, acquiesce le professeur, mais reprenons le plan car le concept de plateau élévateur implique, comme pour l'écluse, une vanne et vous l'avez, c'est celle indiquée par l'opération Upuaut, sur le carré du Sphinx. Quand cette vanne est fermée, l'eau du circuit – du fait de la pente des canaux – monte dans le puits. À l'inverse, elle redescend lorsque la porte est ouverte.

– Oui, sanctionne Souhr, satisfait. Le petit robot – dont ce n'était d'ailleurs pas la mission – a cependant photographié un dégagement, au-dessus, à la verticale, ce qui confirme – dans le jeu de bascule maquette/complexe souterrain – un canal horizontal à proximité de la vanne, à l'aplomb du carré du Sphinx.

– Cela veut dire que, circulant dans la maquette redressée, ce qu'il a vu est probablement la correspondance, en sous-sol, du canal de dérivation, insiste le professeur.

– C'est cela, approuve Souhr, mais je devine la remarque que vous allez me faire : Quelle est donc la pente exacte entre la salle (chambre « de la Reine » de la maquette) et le puits 2 ?

– Voilà, car il faut que la pente soit en rapport et vous n'avez aucune précision à ce sujet. Sinon, l'eau arrêtée par la vanne continuerait à se répandre à l'extérieur ou – suivant le cas – remonterait vers la salle qu'elle inonderait, à moins que celle-ci n'ait elle aussi un dispositif d'obturation. Rien n'est impossible, mais on ne peut pas conclure à ce stade des informations, d'autant plus qu'il y a inmanquablement d'autres galeries horizontales de service à découvrir et que devrait desservir l'ascenseur.

Après un échange de vues complet, le groupe en dégage que, dans ce contexte, il n'y a guère de possibilité que le puits serve à l'évacuation de vapeurs. Il serait peu probable qu'il puisse répondre à deux usages aussi différents. C'est d'ailleurs dommage car la conception d'un circuit de pur « refroidissement » d'une centrale d'énergie quelconque était l'hypothèse la plus concordante avec un tel tracé. Mais c'est le propre d'une pensée honnête que d'évoluer

avec les constatations. La remarque va s'appliquer également au premier puits, celui dit « de Campbell », qui n'a pas les caractéristiques extérieures du second. Il est donc peu vraisemblable qu'il serve aussi d'ascenseur, et doit donc rester dans un usage d'évacuation. Mais de quoi ? Le circuit étant double, si l'on ne retient pas une évacuation de vapeurs pour l'un, on ne doit pas pouvoir la retenir pour l'autre. En outre, la photographie montre autour un curieux fossé que l'on comprendrait mieux s'il faisait le tour complet, ce qui n'est pas le cas. Faute de travailler sur les mêmes pistes, les officiels – qui s'en tiennent à la vieille version de tombeau – ne paraissent pas montrer grande curiosité sur ces sites.

– Parmi les hypothèses envisagées au départ, il y avait aussi celle de la décompression, reprend Souhr.

– Elle me paraît plus réaliste, sanctionne le professeur, car lors de la remontée des eaux du Nil, lors de ses crues, la pression devait être très forte dans ce réseau souterrain.

C'est au tour de Phtysen de conclure :

– **Dans l'attente de détails nouveaux, la version la plus cohérente est celle d'un double réseau de fluide ne dégageant pas de vapeur, l'un des puits servant d'élévateur hydraulique, l'autre de système de décompression, avec évacuation unique pour les deux canaux.**

CHAPITRE 7

PERSPECTIVES

Cette fois, Phtysen n'avait pas voulu être déposée près de la pyramide, mais plus haut vers les Champs-Élysées, afin d'avoir une approche plus progressive de cette pyramide de verre. Acquiesçant à son désir, le professeur l'avait déposée place de la Concorde et elle chemine à travers le jardin des Tuileries. Elle s'est arrêtée un instant devant un musée qui fut connu sous le nom de *salle du Serment du Jeu de paume*. Curieux, se dit-elle, ce jeu de balles ; pour un peu cela aurait pu être le *trigonum*, cet autre jeu de balles évoqué par Michaël Maïer dans son quatrain de *l'Atalante Fugitive*, lequel entretient une confusion, peut-être volontaire, avec le triangle.

La perspective est saisissante.

Pourtant, elle est manifestement désaxée, ce biais provenant de la légère courbe que fait le fleuve à cet endroit. Il y a donc en réalité deux alignements, celui de la cour carrée ou Napoléon, imposé par la façade, et celui reliant les arcs de triomphe (Carrousel et l'Étoile) en passant par les Tuileries et l'obélisque de la Concorde. La « charnière » pouvant être figurée par la statue équestre de Louis XIV due à l'Italien Gian Lorenzo Bernini dit « le Cavalier Bernin ».

Une impression de « déjà vu » troublait Phtysen et elle repensa à l'étrange disposition du temple d'Aménophis III à Louxor, qui accuse un même « désaxement ». Sans doute s'agit-il de coïnci-

dence ou de semblable contrainte de sol ou de dérive inévitable dans l'enchaînement de bâtiments successifs, mais tout de même, elle fut impressionnée.

Poursuivant son chemin, elle ne peut s'empêcher de penser aux allées solennelles de son pays natal, celles qui conduisent aux temples. Il y a, au fond d'elle, une assimilation avec l'allée des sphinx et c'est symboliquement encadrée par eux qu'elle arrive maintenant au terme de sa longue marche. Elle a pu s'imprégner du mysticisme des formes et se souvient de ce qu'il lui avait été dit au sujet de François Mitterrand, le « père » de l'idée, tout au moins son réalisateur, par son ami Buisan.

Précisément, ce dernier est là, à peine narquois devant l'air épuisé mais sublimé de son invitée qui, sur-le-champ, en revient au Président de la République.

– Oui, ma chère, l'ancien Président a fait réaliser d'autres grands monuments : précisément en face de vous, si vous vous retournez, *la Grande Arche de la Défense* et, plus à l'est de la capitale, à la Villette, *la Grande Sphère*. Je vous sens venir... un carré, une sphère, un triangle. Vous allez me dire que cela s'inscrit dans la figure *l'Atalante*.

– Non, je ne vous le dirai pas, mais vous ne m'empêcherez pas d'y penser.

Il était fatal que d'apparentes coïncidences prennent un sens particulier pour ces observateurs attentifs. Le professeur, en riant, rapporte un incident de lecture à sa nouvelle amie. Il avait acheté un ouvrage au titre prometteur : *De Lascaux au Grand Louvre*, portant les signatures de Christian Goudineau et Jean Guilaine, aux Éditions Errance. Son intention était d'approfondir ses connaissances propres au Grand Louvre et, pressé, il n'avait pas feuilleté le livre. Quelle ne fut pas sa surprise, à la lecture de ce remarquable ouvrage, de n'y rien trouver sur ce Grand Louvre que, lui, voulait comprendre ! Cette mention dans le titre voulait simplement situer le cheminement des hommes dans leur longue évolution, mais s'arrêtait bien avant ce Louvre.

– Les auteurs n'ont pas eu forcément tort dans leur démarche, c'est moi qui aurais dû être plus attentif en raison de ma recherche particulière.

Riant à son tour, Phtysen lui dit prendre part à sa déception.

– Non, figurez-vous que j'y ai trouvé d'autres satisfactions.

Il les expose. D'abord, il avait découvert une analyse soignée du comportement des hommes dans leur environnement à travers les millénaires. Cette pénétration l'a rendu plus sensible à cet aspect des choses et aura son importance dans l'approche des hauts lieux qui figure au programme fixé avec ses compagnons. Ensuite, il a découvert la préface, précisément rédigée par l'ancien Président. Curieusement, celui-ci avait trouvé le moyen, dans deux petites pages, d'évoquer directement ou indirectement l'Égypte, à plusieurs reprises, alors que celle-ci est absente de l'ouvrage.

– C'est singulier, dit Buisan, à croire que le Président a pris prétexte de ce livre pour évoquer l'Égypte.

– Qu'avait-il dit ?

– Peu de choses, mais significatives. À l'égyptienne...

– Oui, dire sans dire, cacher sans cacher, montrer sans montrer...

– Exactement, approuve Buisan qui, de tête, reprend certaines phrases.

« Si j'ai approuvé, choisi la pyramide de verre que l'architecte Pei me proposait de dresser au centre de la cour Napoléon, c'est parce que [...] j'y voyais une forme symbolique. Non pas tant l'évocation de la campagne d'Égypte de Napoléon Bonaparte, dont naquit l'œuvre de Champollion [...] aux masses opaques des tombeaux pharaoniques, la pyramide translucide du Louvre substitue lumière et transparence. Elle engage au voyage dans le passé... et elle introduit aux civilisations qui ont précédé la nôtre [...] Les Égyptiens savaient bien que tout commence par la terre et que tout y revient. »

Un lourd silence s'établit. Le petit ordinateur cérébral de l'Égyptienne a introduit les nouvelles données, ce qui déclenche une mise à jour de nombreux fichiers. Décidément, le Président a bien mérité son appellation de Sphinx. Buisan n'est pas mécontent de l'effet produit et il poursuit :

– D'ailleurs, un chercheur a dégagé des axes majeurs sur Paris dont une série relative aux Grands Travaux dans lesquels figurent les bâtiments que nous venons d'évoquer. Il a aussi trouvé une droite assez singulière, passant par des constructions caractéristiques : pyramide du Louvre, Institut du Monde Arabe, Ministère des Finances, et aboutissant à l'École vétérinaire de Maisons-Alfort.

– Curieux. Qui est ce chercheur ?

– Patientez, je vous en parlerai plus longuement quand nous irons à Dieppe.

– À Dieppe ? Pourquoi ?
– Là encore, je vous en parlerai plus tard.
– Bon, et pourriez-vous me dire, mais maintenant, s'il a trouvé d'autres axes sur la Pyramide du Louvre ?

– Oui, « *je peux le dire* », répond Buisan en riant, mais sans vouloir expliquer à son amie les raisons de cette hilarité due à Pierre Dac et Francis Blanche, ce qui s'écartait trop du sujet. Il lui donne sa réponse :

– Il indique un autre axe passant par la pyramide du Louvre, commençant à l'Opéra de la Bastille et finissant à l'Arche de la Défense. Que ce soit coïncidence ou acte délibéré et voilé, la vie est parsemée d'images de rappel. Tenez, un peu sur votre gauche, au-delà des vieux bâtiments, il y a le Palais-Royal dont les jardins sont à peu près dans l'axe de la pyramide. C'est tout à fait perpendiculaire mais un peu décalé vers l'est. En revanche, au bout du jardin, une rue se trouve bien dans l'axe de la pyramide, donc décalée également par rapport aux jardins. C'est curieux.

Il lui explique que c'est la rue Vivienne et il enchaîne par l'histoire succincte du secteur du Palais-Royal, en insistant sur un détail. C'est là que passe la Méridienne de France, du nord au sud.

– Votre Méridienne de France correspond à cet axe, je suppose ?

– Eh bien, non. C'est proche, dirons-nous, mais ce n'est pas identique. La Méridienne vient de quelques degrés à gauche pour se poursuivre quelques degrés à droite de cet axe après la Seine. Le croisement des deux axes se fait dans la cour, mais pas sur la pyramide.

Certains voient d'ailleurs, dans la construction du Louvre, sur la rive droite de la Seine, une volonté royale de récupérer ce méridien dont la matérialisation était jusque-là sur la rive gauche, du fait de l'Autorité religieuse. Ne s'est-il pas dit longtemps qu'il y avait deux méridiens : celui du roi et celui de l'Église ? Molière lui-même, dans *Le Malade imaginaire*, a glissé des allusions assez précises à ce différend. Toujours la méthode égyptienne *de montrer sans montrer...*

– Je comprends, cher ami, que votre rigueur et également la nôtre ne puissent s'accommoder d'écarts et que nous ne puissions retenir ce qui pourrait n'être que coïncidence. Néanmoins, on peut garder cela en mémoire car, ainsi que l'on dit chez vous – je crois –, ce n'est pas banal.

Manifestement, ce couple est parvenu à une communion d'idées et à une évidente complicité. C'est le propre des êtres d'exception. Il flotte au-dessus d'eux un petit nuage d'harmonie qui imprègne leur démarche.

Un même petit nuage, plus grave, seul discernable par les intéressés, entoure le groupe constitué, en dessous, par Sekhmet et les deux époux qui ont voulu commencer la visite de leur côté et, surtout, par Elle.

La déesse est toujours aussi mystérieuse, implacable et douce, froide comme la pierre dont elle est faite et chaude comme la vie qui émane de chacun de ses traits. Les larmes sont toujours là, même si les autres ne paraissent pas les voir.

– Il n'est pas possible que les gens ne s'en aperçoivent pas, dit Siis.

– *Oculos habent et non videbunt*, répond Souhr. « Ils ont des yeux et ne voient pas. » Ils n'ont pas plus d'yeux que d'oreilles. Ont-ils entendu ce que nous avait dit la femme-lionne ?

Ils attendent un peu, espérant peut-être une phrase, un mot. Mais Sekhmet ne parle pas. Voudrait-elle signifier, par là, que c'est à elle d'en décider et que les mortels n'ont pas le pouvoir d'initier l'échange ? Ils ne peuvent que le subir et s'en nourrir. Pourtant, la même tristesse est présente dans le regard félin.

– Elle avait dit pleurer sur « *les malheurs du monde* », murmure Souhr à sa femme. C'est curieux, car le Sphinx, lui, nous avait menés sur des voies progressives, sur l'initiation, la connaissance.

– Justement, répond Siis, tremblante, « Elle », qui sait, ne s'en réjouit pas.

– Pour nous, pas pour elle, répond Souhr. Surtout si c'est elle qui a mission d'apporter les sanctions. Déjà, on dit qu'elle « dissimine et guérit les maladies ».

Puis, après un temps de réflexion, il ajoute :

– À moins que nous ne soyions dans le programme et que le « franchissement du miroir » passe par nous. Imagine que, échappant à notre propre destin, nous soyions l'instrument des dieux. Tu sais, ce que je vais te confier peut paraître absurde, mais j'ai l'impression que, depuis hier, certaines pensées, certaines paroles, ne viennent pas de moi.

Siis pose un regard un peu effaré sur son époux. Elle craint de comprendre. Le silence de Souhr est éloquent. Elle a compris.

– Oui, elle est en moi.

Bien loin de cette étrange projection, l'autre couple, formé par Phtysen et le professeur Buisan, poursuit sa descente dans le musée pour récupérer l'architecte et sa femme. Le professeur, dans une manifeste envie de se confier, explique à son invitée que son épouse était passionnée par ce musée où elle venait souvent.

– Je venais même parfois la retrouver ici, pour la ramener à Saint-Cloud, un peu comme nous avons fait. Je suis heureux de votre venue en France car j'avais rompu avec le Louvre où je ne venais plus en dehors de quelques obligations officielles. Tiens, voici votre sœur... Eh bien, les enfants, toujours passionnés par cette statue ? Mais cela ne vous réussit pas, vous êtes livides tous les deux.

Souhr se dérobe et met en cause l'éclairage, ce qui ne convainc tout de même pas Phtysen, mais celle-ci veut dédramatiser et, arrachant le groupe à l'emprise du cadre, les pousse à poursuivre le cheminement à travers les Antiquités égyptiennes.

– Soyons courtois vis-à-vis de notre hôte et laissons-le nous parler plutôt de son propre pays.

– Un compromis est possible, glisse-t-il en souriant, car la France a, elle aussi, ses pyramides...

– Non...

– Si !

– Évidemment, nous connaissons – du moins de manière livresque – celles de l'Amérique centrale et avons entendu parler de celles de Chine, rétorque Souhr. Mais, attention ! les informations sont toujours occultées, de telle sorte qu'il y a un flou permettant de différer les discussions sérieuses sur le sujet.

Une fois lancées, les remous que créent ces informations s'estompent et ceux qui ont l'imprudence d'en reparler sont taxés de fantaisistes. Ce n'est même plus un voile, c'est une chape de plomb. Et encore s'agit-il de pierre, car si la découverte est combustible, il se trouve toujours nombre d'illuminés – « *c'est le cas de le dire* », aurait pu jeter Siis – pour faire un sinistre autodafé. L'histoire est faite de non-histoire, car il y eut toujours un prétexte pour détruire

les archives... des autres. Il y aurait beaucoup à en dire car ce n'est pas sans lien avec cette affaire.

– Pourtant, tenait à conclure l'architecte, ne pouvant tout traiter, nous avons décidé de faire provisoirement l'impasse sur les liens évidents entre les unes et les autres.

– Eh bien, vous serez peut-être amenés à réviser votre décision, car ce que j'ai à vous apprendre sur les pyramides de France implique un concept géométrique que vous maîtrisez trop bien pour ne pas l'appliquer là... et sans doute plus loin, beaucoup plus loin.

Cette fois, c'est Souhr qui est interloqué et il propose de s'arrêter, de s'asseoir et d'écouter ce que le professeur sait de ces monuments français, surgis tout à coup dans cette vaste enquête. Le lieu s'y prête. C'est solennel.

Il se surprend à répondre :

– Je m'attendais quand même à ce type de révélation.

C'est faux, absolument faux. Certes, il était prêt à tout, mais pas à cela. Pour une fois, Souhr ment.

Mais ment-il réellement ? N'est-ce pas Sekhmet qui répond pour lui ?

– Tenez, nous pourrions nous arrêter là, suggère Phtysen, en montrant un large emplacement cerné de quelques sculptures amariennes.

Voyant les crânes allongés des personnages royaux qui avaient vécu à Tell el-Amarna, Siis glisse :

– Au moins, nous ne serons pas les seuls à avoir des cerveaux extensibles !

– Ce n'est peut-être pas la bonne définition, rectifie le professeur, ce sont des crânes hyperdolichocéphales au sujet desquels on peut lancer beaucoup d'hypothèses, aussi folles les unes que les autres, et pourtant l'une d'elle aura des chances d'être bonne, un jour. Mais laquelle ? M. Balagny, un colonel, a fait d'intéressantes observations sur ces crânes pointus, dont certains trouvés loin de chez vous, au nord du Brésil plus précisément.

– Je connais, complète Phtysen, mais l'origine serait reportée à plus de 10 000 ans ! Y a-t-il un lien avec **Mu**, le continent perdu ?

– Oui, je vous disais bien que ce n'était pas banal. Mais je crois que votre beau-frère a des idées là-dessus...

– Elles ne sont pas assez verrouillées pour y travailler, mais elles sont assez avancées pour être mises de côté et revenir un peu plus tard, enrichies. Quant à « Mu », pourquoi pas ? Reportez-vous à ce qu'en a dit un autre colonel, anglais, James Churchward.

– Encore un colonel ! regrette Siis, nous avons déjà Campbell et Howard Vyse, cela fait beaucoup. N'avez-vous jamais entendu parler d'un « complot des colonels » ? Il y en a toujours un quelque part dans le monde.

Le professeur sourit et arbitre :

– Bien sûr, ma chère amie, et pour tout vous dire, je serai probablement promu colonel aussi, de réserve évidemment, mais colonel quand même. Alors, vous voyez qu'il y a bien complot, mais au sens très symbolique et généreux. Alors, cette fois, il faut m'obéir. Écoutez mon histoire des pyramides de France.

CHAPITRE 8

LES PYRAMIDES DE FRANCE

– Pour vous trois, fils et filles d'Égypte, les pyramides... ce sont les grands monuments égyptiens, la Septième Merveille du monde. Mais vous savez aussi, vous trois fils et filles de la Culture, qu'il y a d'autres pyramides dans le monde : en Chine, au Yucatán, sur l'île de Tonga-Tabou ou les îles Adam et Auckland, ou comme lignes maîtresses de temples de l'Inde, et encore combien d'autres lieux. Mais ce que vous ne saviez pas, fils et filles de l'Ignorance, c'est que mon pays est marqué également par la présence de pyramides.

Siis, qui avait réagi au mot *ignorance*, répond vivement :

– Et les Français le savent-ils ?

Éclatant de rire, le professeur lui concède :

– Bien sûr que non !

Pour éviter toute équivoque, il leur rappelle ce qu'il avait dit au Louvre sur la persistance qui y régna d'un esprit « pyramide », mais ne veut pas s'appuyer sur ce fait pour juger la situation française quant à la présence effective de tels monuments sur le territoire. Les anecdotes qu'il a rapportées doivent rester, selon lui, de simples repères de pensée. C'est une série d'événements conjoncturels. À titre d'exemple, il cite les aboiements de molosses et rugissements de lions qu'un riverain des Tuileries, sous le règne d'Henri III, disait entendre la nuit au point de croire aux jeux du diable. En fait, ce roi avait la passion des grandes meutes sauvages au point de se les

loger à proximité et le quidam n'avait pas rêvé en discernant des rugissements de lions.

– ... ou de lionne, précise le professeur.

Siis, un instant affolée, regarde son mari qui, du regard, lui impose le silence. C'était préférable car, apparemment, le narrateur ne faisait pas allusion à leur aventure cachée avec Sekhmet et n'avait aucun soupçon. D'ailleurs, il poursuivait :

– Oui, de lionne. C'est celle-ci qui provoquait et déclenchait les rugissements des mâles, dans la ménagerie, car il y avait une ménagerie. Rien de diabolique donc si ce n'est l'ordre d'Henri III qui fit abattre les fauves !

Après cette parenthèse semi-historique, le professeur veut remonter plus loin dans le temps. Il se lance dans un grand descriptif, appuyé d'abord par la forme manifestement pyramidale du Mont-Saint-Michel, dont on ne peut pas dire que ce soit une pyramide mais dont on ne peut pas dire que cela n'y fait pas penser.

Il leur expose que dans la même région, plus à l'ouest, au nord de Morlaix, il existe un monument faisant penser aux constructions à étages des Mayas ou des Incas. C'est à Plouézoch. Ce monument mesure 77 m de longueur sur 17 de largeur et 10 de hauteur. Le nord du bâtiment indique curieusement Stonehenge et l'Islande. Robert Charroux pense qu'il constituait « la grande pyramide des Celtes ». Il en est un autre, à Carnac, appelé « le tumulus Saint-Michel ».

Si le premier est dégradé par les prélèvements de pierres (comme ce fut le cas en Égypte), le second est recouvert de terre, ce qui peut conduire à diverses interprétations. Mais on peut penser qu'il y en eut bien d'autres en Bretagne, et il est souvent avancé qu'ils furent détruits sur ordre de Charlemagne. À ce sujet, on pourrait se demander si la contestation de filiation royale Capétiens-Carolingiens et Mérovingiens (donnés pour seuls légitimes et peut-être comme ayant des successeurs cachés) ne pourrait avoir un lien quelconque avec les pyramides. Cependant, c'est assurément une autre affaire.

– Mais, poursuit le professeur satisfait de voir l'intérêt provoqué, je vais descendre dans le Midi, ce que vous devez préférer. Il y a la pyramide de Falicon, sur le Mont Cau, juste au-dessus de Nice. Guy Tarade, l'auteur bien connu, y est venu en voisin.

– Cela me dit quelque chose, interrompt Souhr. N'a-t-elle pas une pente de 51°51' comme Chéops ?

– Si, vous avez gagné. Mais autant je comprends votre réaction prompte, autant je dois la freiner car, *a priori*, nous n'avons rien de vraiment vérifié pour enchaîner ces comparaisons à vos calculs.

Et il fait, comme quelques instants avant, la description de ces ruines qui ne cachent pas la forme initiale : une pyramide de 6 à 7 m de base, dépourvue de son pyramidion. Le tout surplombe un gouffre, d'où l'on peut accéder à des salles souterraines. Un dénommé Gothlan, vers 1922, fit des calculs basés sur l'orientation traditionnelle et attribua 4335 ans à l'ensemble, même si Maurice Guinand situe la construction au XIII^e siècle (ap. J.-C.), pour recouvrir vraisemblablement un espace souterrain beaucoup plus ancien. Suivant le sens de la recherche, tout cela n'est peut-être pas incompatible. On parle aussi de la présence ultérieure des Templiers dans la région, mais il n'y a pas de piste complète à exploiter valablement. Aussi, le conférencier improvisé propose-t-il de remonter vers le centre de la France pour s'arrêter à un kilomètre d'Autun. Au vol, il avait mentionné la pyramide de Vienne ou « plan de l'aiguille », qui est en réalité davantage un obélisque de 15,50 m de hauteur. Mais sur la montagne de Brisecou, surplombant Autun, il en va tout autrement.

On voit un « pain de sucre », délabré mais caractéristique, implanté sur un important tumulus, haut de 27 à 29 mètres avec 17 mètres de base, connu sous le nom de « pierre de Couhard ». Il y règne une ambiance de mysticisme, d'abord parce que la région est riche en traces antiques, en traditions druidiques, et ensuite parce que c'est un point de passage des compagnons maçons.

Tout cela est exact, encore que le rôle ésotérique de cette « pyramide » à l'égard du compagnonnage ne soit pas clair dans la mesure où le délabrement du bâtiment ne permet guère de références précises. Toutefois, il est flagrant que la face Est du bâtiment est orientée vers le soleil levant du jour du solstice d'été, ce qui lui donnerait une orientation de 36° sur un axe nord-sud. Le flou des informations glanées de-ci de-là ne permet pas de tirer tous les enseignements souhaitables et il y aura une prospection du site à faire pour le cadrer de manière précise. Pour autant, ce n'était pas inintéressant à relever dès lors qu'il en est de même pour la fameuse

Heelstone de Stonehenge, en Angleterre, vers qui regarde le nord du monument de Plouézoch, évoqué plus haut.

Des objets funéraires furent trouvés à proximité, d'où l'appellation de « champ aux urnes ». On relève aussi, comme à Falicon, une présence de Templiers. Avec beaucoup de réserves, la forme globale peut être analysée en une embase, surmontée d'un volume carré, lui-même coiffé d'une pyramide. Ces deux derniers éléments sont caractéristiques d'une forme classique retenue par les compagnons maçons et les francs-maçons des ateliers dits « supérieurs ».

En guise de conclusion sur ce tour de France des pyramides, le professeur, après un coup d'œil circulaire sur l'environnement égyptien dans lequel s'est déroulé le cours improvisé, lâche :

– Je vous devine tous trois, et je vous comprends. Vous auriez aimé que je sois encore plus guizehien que vous dans le constat. Mais ce serait mentir. Nos pyramides de France montrent que la forme et le mythe ont eu cours longtemps. On peut en déduire deux suppositions : ou les diverses pyramides du monde sont une suite des vôtres, ou les vôtres – comme les autres – appartiennent à un ensemble dont l'ordonnement nous échappe.

Après une légère pause destinée à inciter une certaine élévation de pensée, il sort un nouveau croquis et ajoute :

– Je ne vous ai pas tout dit. Figurez-vous qu'en joignant la pyramide de Falicon à celle d'Autun, l'axe ainsi dessiné se poursuit jusqu'à... la pyramide du Louvre, pour continuer sur la côte de Picardie, en un point particulier, à quelques kilomètres de Dieppe, au village de Belleville-sur-Mer.

Phtysen l'interrompt :

– On ne peut parler de hasard, car je lis sur votre dessin que l'angle ainsi formé est de 36° par rapport à l'axe nord-sud.

– Oui, c'est étrange. Et ce qui l'est encore plus, c'est que l'on voit apparaître une géométrie propre à la France où cette ligne s'inscrit dans la mathématique du nombre d'or.

– Ah ?

– Encore oui, ma chère amie, car – entre autres – chaque pyramide balise la distance en sections dorées. La distance de Paris à Autun et de là à Falicon, en kilomètres, s'inscrit dans la proportion 1,618 (fig. 17).

Tous restent médusés, regardant ce plan soudainement explosif. Souhr, songeur, ne peut qu'acquiescer et jette un regard interrogatif

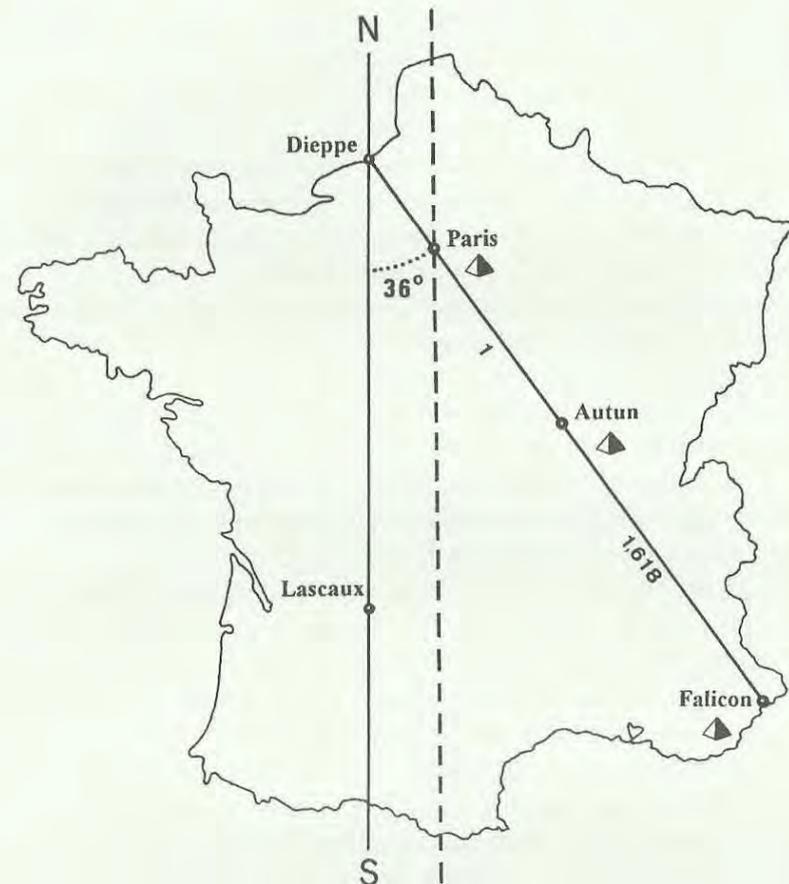


Figure 17 : L'axe formé entre Dieppe (Belleville-sur-Mer) et Falicon comprend essentiellement une ligne droite marquée de trois pyramides, disposées exactement selon le rapport doré Phi (1,618). Cet axe est orienté à 36° d'un méridien N.-S.

sur sa belle-sœur qui semble vouloir rester silencieuse. Elle prend enfin position :

– Ce que nous avons trouvé en Égypte démontre des desseins inattendus et trop cohérents pour qu'il s'agisse de coïncidences. Il y a un plan global, suffisamment vaste pour se prêter à toutes les hypothèses. Aussi, nous ne devons en privilégier aucune et conti-

nuer à travailler sur le « concret » pour que la vérité – quelle que soit sa forme – puisse jaillir plus facilement l'heure venue.

Prenant de vitesse sa sœur qui allait intervenir, elle poursuit :

– Je reconnais que ce n'est pas facile. Par exemple, prenez Lascaux. Pourquoi ce site détermine-t-il un axe aussi important ?

– Je n'en sais rien. C'est même plus précis et plus troublant que vous ne le pensez, car l'axe passe très exactement entre l'entrée de la grotte originelle et celle reconstituée à côté.

– Évidemment, si ce n'est pas une coïncidence, c'est l'accomplissement d'un extraordinaire programme défiant les temps. À ce sujet, j'avais été choquée lorsque j'avais appris la construction du « faux Lascaux ». Mais, après coup, je l'avais admis comme minimum de concession à la sauvegarde du site. C'est d'ailleurs ce que mon pays a fait pour les temples de Nubie. Il n'en reste pas moins que les nouveaux volumes reconstitués ne peuvent être « chargés » ou « imprégnés » comme ceux qui les ont inspirés.

C'était une remarque très pertinente car, dans leur envie de voir à tout prix, les curieux se sont facilement rangés à ces reconstitutions compréhensibles à l'égard de la conservation des lieux et à la nécessité de montrer. Cette pratique s'est amplifiée et a été appliquée par exemple à la grotte de Niaux, dans l'Ariège. C'est un travail considérable et remarquable. Des artistes scrupuleux, sculpteurs et peintres, ont respecté, dans leurs reproductions, les moindres formes, grains de la roche ou aspérités. Pourtant, même en leur accordant la plus large confiance, on ne peut que penser aux éventuelles erreurs, n'ayant eux-mêmes pas vécu à cette époque. C'est du leurre. Leurre de qualité, pudique, respectueux, mais leurre tout de même. On aurait pu faire de même dans les caves du Louvre ! Nul doute que le public serait ravi, mais cela ne pourrait, en aucun cas, donner la même vibration, la même perception, car il y manquerait toujours quelque chose. Déjà, il manquerait la possibilité de surprise et, également, la mémoire ou l'émotion de la matière. Aucun frémissement de narines ne risquera de capter l'odeur présumée fauve du sculpteur ou dessinateur, et les êtres hypersensibles n'y trouveront que les arômes dus à Hermès ou Paco Rabanne.

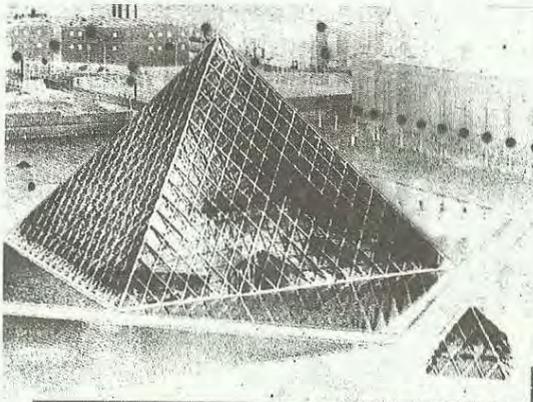
Répondant partiellement à sa belle-sœur mais voulant tirer une conclusion, Souhr expose sa pensée :

– Ce qui est certain, après nos découvertes, c'est que celles-ci, commencées en Égypte, ne sont qu'un élément – fût-il essentiel –

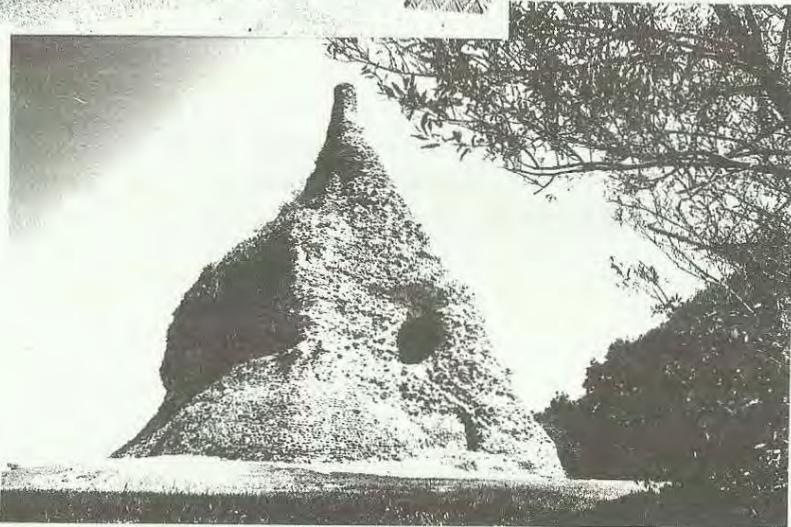
d'une immense résurgence d'un passé qui ressemble à un futur. Les légendes, croyances, mythes ont un fondement authentique auquel chacun a tenté de donner corps par des détails chaque fois liés à l'époque, se dévoyant par overdose de bonne foi, d'où l'actuelle confusion. Il n'en reste pas moins que, nettoyés des excès, remis à leur juste niveau, ces éléments confortent nos théories de civilisation venue avant et sans doute d'ailleurs.

Cette fois, l'engagement est trop grave pour que Phtysen ne reprenne pas la parole, ce qu'elle fait en s'adressant essentiellement à son nouvel ami :

– Oui, et c'est pourquoi nous ne pouvons que nous en tenir aux faits. Merci de nous avoir parlé de vos pyramides, elles nous rappellent ces ronds que fait un pavé jeté à l'eau. Eh bien, les ondes du pavé que nous avons lancé depuis Guizeh progressent. Elles viennent de rencontrer les pyramides de France et elles rencontreront encore bien des choses. Poursuivons notre quête, les yeux bien ouverts et l'esprit libre (fig. 18) !



LES TROIS
PYRAMIDES DE
FRANCE



- △ Le Louvre
- △ Autun
- △ Falicon

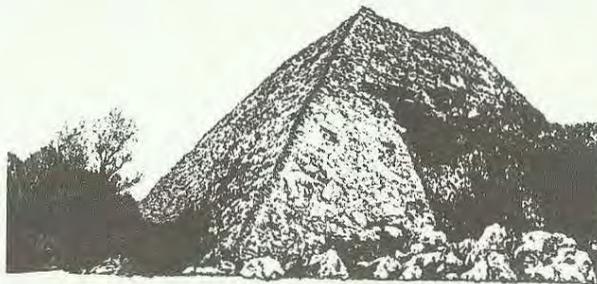


Figure 18 : Les trois pyramides de France, en parfait alignement sur l'axe déployé suivant un angle de 36° d'un méridien nord-sud.

CHAPITRE 9

UNE GÉOMÉTRIE MONDIALE

Ce matin-là, tous les quatre déambulaient dans le Paris matinal, s'appêtant à sacrifier au rituel du café croissant qui évoquait, pour Souhr, les charmes de son lointain (mais inoubliable) séjour parisien, lorsqu'il était à l'Université.

– Ah ! cela, je ne l'avais pas vu à l'époque !

Il montrait un petit disque de bronze enchâssé dans le trottoir. En fait, c'était très récent. Cette insolite initiative voulait commémorer l'action de François Arago qui fut, un temps, membre du gouvernement, mais davantage célèbre comme astronome et physicien. Il ne faut pas le confondre avec son frère Étienne Arago qui eut un parcours public assez pittoresque comme maire de Paris deux mois et demi, député des Pyrénées-Orientales, puis archiviste aux Beaux-Arts avant de finir conservateur au musée du Luxembourg, lieu privilégié dans la géographie méridienne de François.

Ces médaillons portent simplement le nom de l'homme et les lettres N et S. Au nombre de 135, coulés dans ce qui restait de la statue d'Arago – juste le socle –, ils vont de Montmartre à la Cité Universitaire, passant par le porche du Palais-Royal, côté du Théâtre-Français, et la cour de la pyramide du Louvre, ainsi effleurée. Ils commémorent le rôle du savant dans le calcul de la Méridienne de France. Ce travail lui avait été demandé par la Convention, en 1806, pour définir la valeur du mètre. Celui-ci ayant un rapport (à affiner) avec la coudée, on peut rester attentif aux étranges compli-

cités que pourrait avoir l'homme avec l'Égypte. Il s'est d'ailleurs nettement impliqué dans les divers débats que provoquait l'expédition de Champollion. Curieusement, l'affaire pourrait ne pas en rester là, car Arago avait écrit pour vanter les mérites de Kepler dont les brillantes lois illustraient les mouvements planétaires. Or, Louis-Claude Vincent, dans *Le Paradis perdu de Mu*, rapporte que Kepler aurait reconnu, en pleine euphorie de ses découvertes, *les devoir au fait d'avoir dérobé le vase d'or des Égyptiens pour en former un tabernacle hors des confins de l'Égypte*. On peut rester attentif, sans risque, à ces étranges coïncidences, surtout quand Bigourdan, dans son livre *L'Astronomie*, fait la même remarque et constate que Kepler n'a jamais expliqué comment il avait fait ces découvertes-là.

Avec un sourire, le professeur remarque :

– Nous nageons en plein magnétisme, du moins l'électromagnétisme – si cher à vos auteurs préférés –, car Arago a fait de nombreuses observations sur ce thème, de même que sur celui de la vitesse du son. Vous allez m'obliger à avancer l'heure du débat sur ceux des hiéroglyphes dont vous démontrez le lien avec l'électromagnétisme, mais je ne céderai pas à la tentation. Restons-en à la Méridienne (fig. 19).

Avisant un bistrot typique à proximité, boulevard Haussmann, le quatuor décide d'y tenir la « conférence internationale » sur la géométrie mondiale qu'ils se sont programmée.

Le professeur sort de son attaché-case quelques notes et plans avant d'exposer :

– Le premier méridien, pour la France, ou la longitude ouest, passe par l'observatoire de Paris. C'est une vieille tradition dans chacun des pays.

– Était-ce le premier en France ?

– Non, le premier était à Cassel, puis Louis XIV, sans doute sur la suggestion de Colbert, a fait construire par Perrault celui de Paris, en 1667, après avoir confié à un astronome italien, Cassini, le soin d'élaborer les cartes de la France, ce qu'il fit – de même que ses descendants, sur quatre générations.

– Alors, Greenwich ? demande Siis.

– Il a été créé sur ordre de Charles II, en 1675, au sud-est de Londres. Tout se tient à peu près. Les deux observatoires se partageant le travail, il n'y avait pas prépondérance jusqu'au moment de



Figure 19 : L'une des 135 plaques de bronze, commémorant l'action de François Arago, réparties dans Paris, sur l'alignement de la Méridienne nord-sud.

fixer un « méridien d'origine » commun. C'est en 1884, à Washington, qu'une conférence internationale a retenu l'observatoire de Greenwich comme point de référence de ce méridien d'origine.

– Vous vous êtes laissé supplanter par les Anglais, rétorque Siis.

– Oui, d'ailleurs en 1911 seulement, mais cela peut se comprendre dans la mesure où l'Angleterre assurait près de 90 % du trafic maritime, ce qui n'avait pas été sans influence sur la cartographie marine, légendée en anglais. Mais oublions Greenwich et revenons à la France.

– Attendez, interrompt Siis, j'ai une anecdote relative au méridien commun. Certes, il fut bien lié à la mer, mais aussi à un ange...

Buisan faisant la moue, la narratrice reprend :

– C'est un mathématicien, John Dee, qui en eut l'idée et suggéra naturellement Greenwich bien avant de mourir en 1608 et, alors que l'habitude avait créé une sorte de méridien de départ passant par l'île de Fer aux Canaries – toujours la mer... –, il reçut de quelqu'un qu'il pensa être un ange un morceau de charbon noir, extrêmement bien poli...

– Le charbon, je suppose, pas l'ange, précise Buisan, un peu ironique.

– Ne soyez pas narquois, vous seriez comme les autres et pourriez passer à côté d'éléments intéressants. Je disais donc que le

donateur expliqua à Dee qu'en regardant ce miroir improvisé, il y verrait d'autres mondes et entrerait en contact avec des intelligences non humaines...

– Oh là...

– Ne soyez pas systématiquement sceptiques, mais interprétez éventuellement. Bref, le morceau d'antracite ainsi que des textes sur l'essai de communication sont au British Museum, lequel refuserait de les montrer. Une partie aurait cependant été éditée en 1659 par un certain Méric Casaubon sous le titre de *A true and faithfull relation of what passed between Dr John Dee and some spirits*. Il y serait démontré l'existence de sphères superposées avec des surfaces de communication entre elles.

Buisan, rétorquant que cela peut entrer dans une réflexion cohérente, objecte toutefois que l'anecdote manque d'assise.

– Pas certain, répond Siis, car le pauvre Dee, qui mourut dans la misère et non écouté, n'en avait pas moins été le premier à traduire les mathématiques euclidiennes, ce qui n'est pas à la portée du premier fantaisiste venu.

Un *gentlemen-agreement* s'établit, et le professeur recentre le débat sur le méridien. Il explique alors que le méridien de Paris part de Dunkerque, à 2°20, donc à l'est de celui de Greenwich. À Paris, il est matérialisé par une petite pyramide quadrangulaire près du Moulin de la Galette et par un obélisque-mire, dans le parc Montsouris près de l'Observatoire. Dans les jardins du Palais-Royal, sur l'axe du méridien, un petit canon, allumé par effet solaire, tonnait à midi précis. Au passage, on peut remarquer que cette enfilade du Palais-Royal, bien qu'un peu décalée, est tout à fait alignée avec la pyramide de Pei. Dans le sens sud-nord, l'axe part de la Seine, passe par les pavillons Mollien et Denon, frôle la pyramide, puis les pavillons Turgot et Richelieu, enfin c'est le Palais-Royal. Soleil donc, comme celui qui, traversant un petit orifice de vitrail, illumine sur le dallage un jonc de cuivre qui traverse l'église Saint-Sulpice. Son point de départ est un petit obélisque surmonté d'une boule dorée, dans le chœur. Plus bas, dans le sud du pays, le méridien traverse Carcassonne et une petite commune appelée Rennes-les-Bains, toute proche de sa sœur connue, Rennes-le-Château. Sans pouvoir en tirer de conséquences précises, on peut noter que, du nord au sud de la France, des lieux à légendes fortement ancrées jalonnent tout le parcours du méridien.

– C'est curieux, fait remarquer Phtysen, voici déjà deux lignes qui se croisent sur cette pyramide du Louvre : ligne venant de Falicon et le méridien de Paris, même si notre ami Buisan a bien précisé que le passage de la Méridienne se fait à quelques mètres de la pyramide et pas exactement dessus. Quand on pense qu'il n'y a pas tellement longtemps, elle n'existait même pas !

Après avoir souri et avalé une gorgée de café, le professeur s'adresse particulièrement à Souhr :

– Vous allez comprendre pourquoi j'ai tant insisté pour que notre rencontre se fasse à Paris et pourquoi je vous ai parlé de nos pyramides. Cette idée a été provoquée par vos divers schémas.

Il les pose sur la table et chacun retrouve, à l'échelle mondiale, la projection des angles issus de Guizeh, telle qu'ils l'avaient esquissée lors de leur dernière rencontre au Caire. Mais le professeur a réarticulé le dessin en jouant sur le méridien de Paris.

Phtysen, tout en charme, dit à leur cicérone :

– Je vois que vous avez quand même gardé le méridien de Greenwich pour ne pas créer un conflit avec les Anglais.

– Oh ! sa présence est bien modeste, juste suffisante pour permettre le repérage avec les cartes classiques, mais tout se joue avec un méridien que j'appelle **lumineux**, c'est-à-dire que si Paris intervient, c'est à égalité avec Greenwich. Regardez (fig. 20).

La démonstration est rapide autant qu'étonnante, car la ligne venant de Falicon (formant l'angle de 36° déjà expliqué) coupe bien la côte de Dieppe, mais exactement entre le méridien de Greenwich et celui de Paris. Plus précisément à 1°10' de chacun. Ce méridien intermédiaire est baptisé **méridien lumineux**.

– Deux questions si vous permettez, demande Phtysen, pourquoi « lumineux », et que dire de ce « degré dix » ?

– Il faut revenir chez vous, en Égypte, et c'est bien pourquoi j'ai dit une « géométrie mondiale » et non pas une géométrie française. Chéops se trouve à 31°10' de longitude Est comme nous le savons.

– À l'est de Greenwich ?

– Bien sûr. 31°10' à l'est de Greenwich.

Souhr laisse son ami poursuivre la démonstration mais il a déjà tout saisi. La terre, vue d'en haut, côté pôle Nord, fait évidemment une circonférence de 360°. Elle est coupée d'abord en deux, chaque moitié faisant donc 180°. Pour cette moitié concernant le maximum de terres émergées, on fera l'examen au niveau du 30° parallèle. La

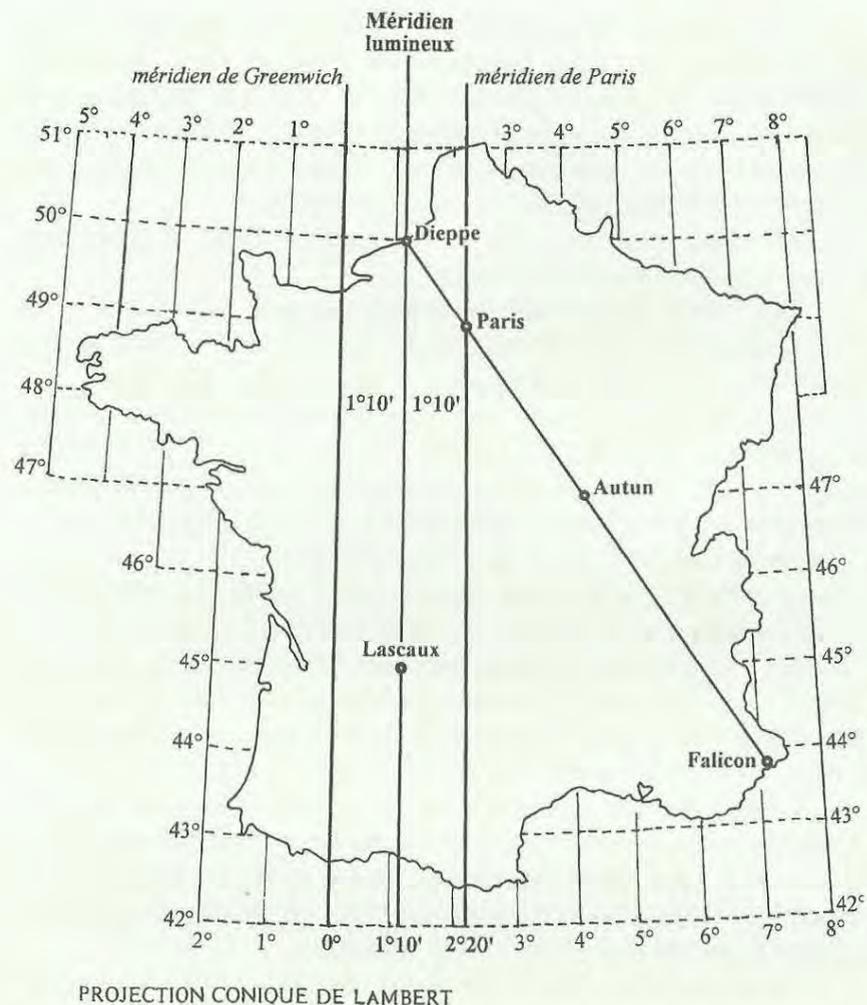


Figure 20 : Rappel des méridiens de Greenwich et Paris. Entre les deux, parfaitement centré à $1^{\circ}10'$, le **méridien lumineux**, véritable point zéro.

coupe qui, sur ce 30° parallèle, va du Tibet au Yucatán, abandonne la partie arrière, celle de l'océan Pacifique, négligée dans le détail car il n'y a que de l'eau. L'examen se fait donc sur la partie avant, comprenant l'océan Atlantique, et porteuse de nombreux repères (fig. 21).

En coupant à nouveau en deux chaque partie, on obtient cette fois une terre partagée en quatre quartiers. On constate alors que

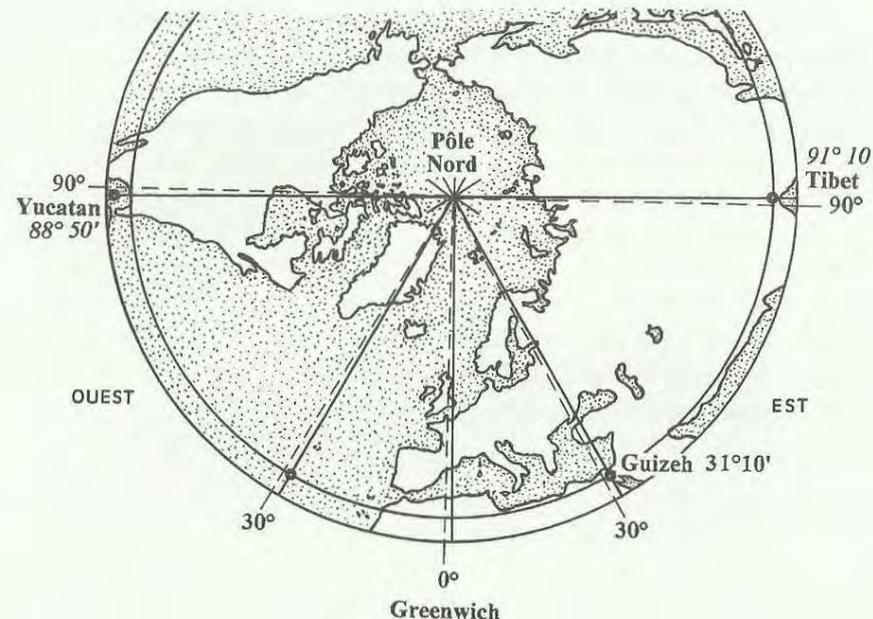


Figure 21 : Vue du pôle Nord, du Yucatan au Tibet, la Terre se partage en deux parties. Guizeh est au tiers de cette moitié, à $1^{\circ}10'$ de décalage est.

pour la partie étudiée, celle « avant », qui a le plus de terres, le partage en deux s'est fait à $1^{\circ}10'$ à l'est du méridien de Greenwich et à $1^{\circ}10'$ à l'ouest de celui de Paris.

– Cette coupure, ce méridien, bien que lumineux, est fictif, remarque Siis amusée, tout comme les pyramides bis du site de Guizeh !

Il peut mériter le qualificatif de « lumineux », et la suite de l'enquête le prouvera, mais seulement après avoir fait le partage de la terre comme une orange, non plus en 4 quartiers de 90° mais, cette fois, en 6 de 60° . C'est-à-dire qu'abandonnant à son constat la première découpe, on peut s'appliquer à la partie avant, de 180° , et la partager en 3 sections de 60° calées sur Chéops.

– On ne travaille que sur ces 3 sections de 60° au niveau du 30° parallèle Nord, insiste l'architecte.

– Oui, oui, les trois de la partie avant, les terres émergées, seront notre champ d'investigation, répète Siis, pour montrer qu'elle a bien compris.

Le professeur, qui a toujours à expliquer le mot « lumineux », expose ensuite que, partant du 30^e parallèle, sur lequel est la base, il peut tracer un triangle lumineux (à sommet de 108°) s'appuyant sur Guizeh pour l'angle inférieur droit de 36°. L'angle inférieur gauche tombe dans la mer et, ne s'appuyant sur rien, pourra servir de prétexte aux objections du professeur Alain A... À moins que, d'ici là, on ne trouve quelque trace d'une éventuelle Atlantide, entre les Canaries et les Açores. Qui sait ? Mais l'intérêt, à défaut d'argument, est d'abord que la pointe de ce triangle lumineux est non seulement sur le méridien lumineux, mais, en plus, à la latitude de Paris ! Si l'on trouvait l'argument léger, on pourrait s'attarder sur un autre, très curieux (fig. 22).

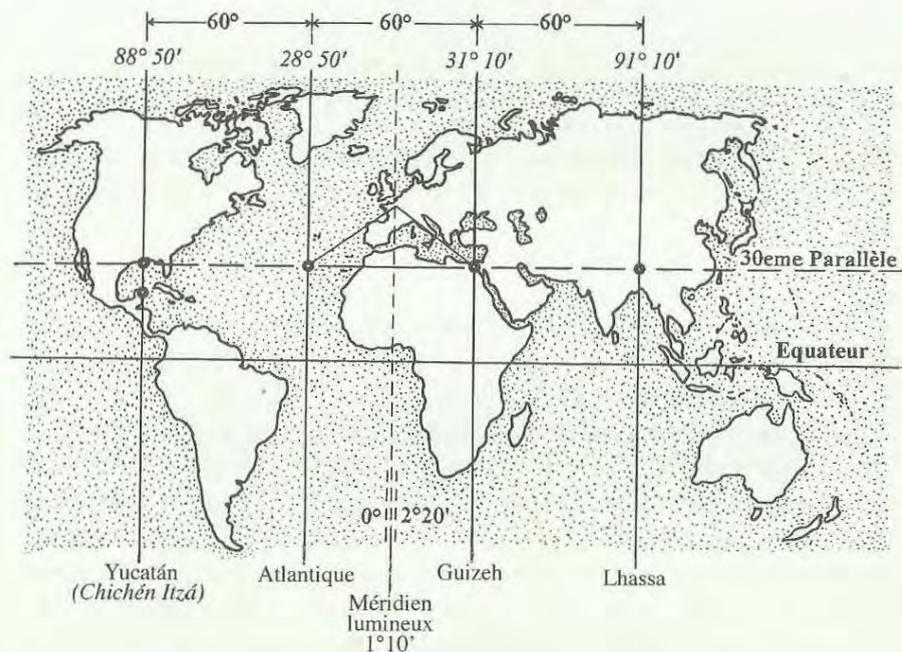


Figure 22 : Le partage en soixante degrés localise la longitude exacte de 4 points importants sur le 30^e parallèle :

Yucatán (Chichén Itzá) 88°50' Ouest. Atlantique (Atlantis ?) 28°50' Ouest.

Guizeh (Chéops) 31°10' Ouest. Tibet (Lhassa) 91°10' Est.

Pour mémoire, Guizeh est au tiers de cette partie du 30^e parallèle, comprise entre le méridien lumineux et le Tibet.

Ce côté droit du triangle lumineux suit exactement la ligne souvent appelée « tellurique », qui va de Paris à Guizeh. Cet axe va même beaucoup plus loin dans chaque sens. Il s'étend de l'Islande à... La Mecque ! Plus qu'une ligne, c'est une bande large d'une centaine de kilomètres. Son parcours interpelle, Newgrange, Stonehenge, Paris, Rome, Guizeh, La Mecque. Tous les centres connus pour refléter les grandes religions monothéistes. Du sanctuaire du mégalithe à l'Islam (fig. 23) !

– Évidemment, reprend le professeur, ce méridien lumineux est exactement à 1°10' entre les deux méridiens officiels. Quelle peut en être la raison (car il y en a sans doute une...) ? Je l'ignore... pour le moment. Le seul inconvénient immédiat est que, au lieu de chiffres ronds, on a le Tibet (Lhassa) à 91°10' Est de Greenwich et le Yucatán (Chichén Itzá) à 88°50' ouest.

Mais alors, entre les deux extrêmes, sur le 30^e parallèle, à la base du triangle lumineux, le méridien lui-même lumineux devrait indiquer logiquement quelque chose d'intéressant. La carte du Sahara n'a pas de point caractéristique sur ce 30^e parallèle nord, à 1°10' Est, et le seul point de repère connu est Fort Mac-Mahon, un peu plus bas au sud-est. Le Contrôleur Général Barba, veillant aux destinées de la RAHLA (association des anciens Sahariens), n'a pas d'écho de légende éventuelle sur ce lieu précis, mais le Général A. Woisard, ancien méhariste, se souvient parfaitement de ruines énigmatiques, certes beaucoup plus loin, dans le Grand Erg oriental, sur la piste de Ouargla à Adames, ce qui amène à réfléchir sur le passé de la région.

Pour l'instant, il n'y a que du sable sur le Feïdjet el-Baz. Y aurait-il un colonel Wyse pour creuser ?

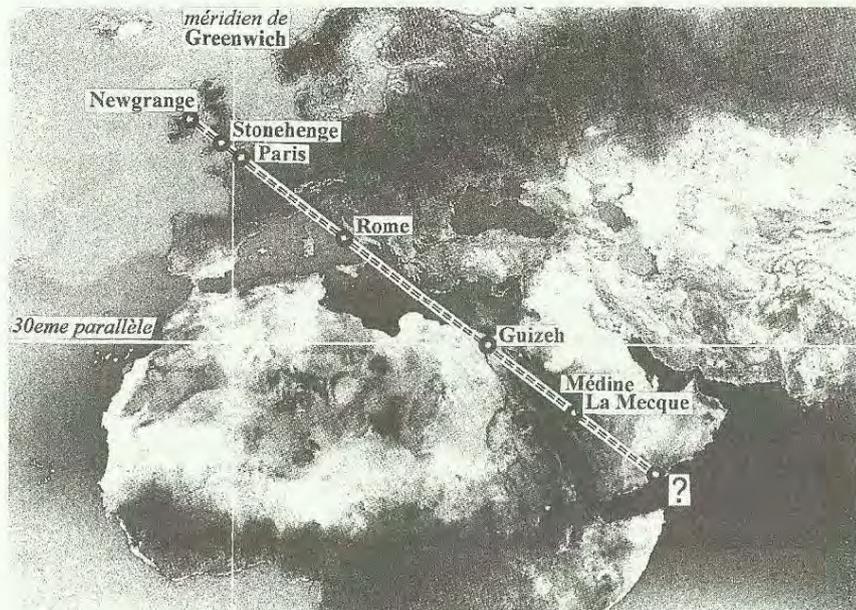


Figure 23 : Cette ligne droite, partant de Newgrange (en Irlande) et se poursuivant jusqu'au Yémen, semble influencer le développement des grandes religions monothéistes, en des lieux choisis. Elle forme un triangle sacré 54° - 36° .

CHAPITRE 10

UNE GÉOMÉTRIE SACRÉE SUR LA FRANCE

La fin de matinée se passe dans la maison d'édition du professeur où il a conduit ses invités après le petit déjeuner parisien qui servit de support à leur débat sur une nouvelle approche de la géométrie mondiale. Il avait tenu à cette formule pour pouvoir leur projeter quelques transparents beaucoup plus explicites sur ces méridiens, surtout le « lumineux », qui était capital pour dégager un concept français assez original.

Tama, arrivée beaucoup plus tôt pour ouvrir les bureaux, avait été heureuse de les retrouver, et les femmes avaient bavardé en aparté pendant que les deux hommes préparaient les documents. Souhr avait été impressionné de retrouver ses propres croquis recadrés par le professeur en fonction des apports qu'il voulait y faire.

Ce dernier avait prudemment justifié sa conception des lignes telluriques :

– Ce n'est pas ma « tasse de thé », mais j'y crois tout autant que vous, probablement, avec un petit « plus ». J'ai quelques bons amis ou clients-auteurs assez férus de cette discipline, boudée par la plupart des scientifiques. Faute de bonnes volontés et faute de... crédits, il est fatal que cela ne puisse progresser très vite, ni avec l'autorité suffisante, ce qui donne toute liberté à certains d'imaginer et de « s'envoler », avec la même fatuité que celle manifestée par leurs détracteurs, dans l'autre sens évidemment. Enfin, nous avons

assez d'éléments anciens qui se tiennent pour réfléchir sur cet aspect des choses et étayer ce que je vais vous montrer.

Il est flagrant que la géométrie sacrée sur la France n'a pas passionné les foules, ni même un minimum de ces élites qui ont vocation à discerner les pistes possibles. Pourtant, comment ne pas être interpellé par les observations des uns et des autres, qui laissent bien penser – et il n'y a rien d'extraordinaire à cela – que la terre a une vie et qu'il serait logique qu'un lien existât entre elle et les hommes ? Cela n'est pas incompatible avec une volonté des humains à coller le mieux possible à cette terre, dont ils reçoivent et à qui ils donnent. Toute la géométrie découverte à Guizeh peut avoir sa correspondance en d'autres endroits de notre monde. Pourquoi la France y échapperait-elle ? Mais le mieux est de regarder, regarder encore et regarder toujours, en suivant des fils conducteurs cohérents ayant fait leurs preuves.

Les plans étalés sur le bureau montrent l'articulation – initiée par Souhr et complétée par le professeur – des principes géométriques de Guizeh appliqués sur le 30° parallèle, mais cette fois à l'aplomb des méridiens d'origine, Greenwich ou Paris. Resplendissant, le triangle lumineux s'impose en posant son sommet sur le méridien intermédiaire des deux autres, le **méridien lumineux**.

Tama, voyant de quoi il était question, ouvre des grands yeux et avoue :

– Si je ne croyais pas en vous, professeur, je réviserais mon jugement sur l'heure. Regardez...

Elle court dans son bureau et prend une revue dans son sac à main, déposé près de son siège. Le titre est *Incroyable*, c'est le n° 4, elle le feuillette rapidement et s'arrête sur un article « Aide Ionique sur Terre » que tous parcourent rapidement.

Effectivement, il ne pouvait y avoir de meilleure coïncidence. C'était un reportage consacré à Madame Léo Blazquez, qui dit pouvoir aligner les énergies du corps en équilibre géomagnétique avec la planète. Une fois encore, rien n'est bien établi dans ce domaine ; toutefois l'intérêt de l'article ne portait pas sur le fond mais sur les cartes qui l'accompagnaient.

L'une d'elles présente un dessin un peu plus complexe que celui développé dans le chapitre précédent, mais étrangement semblable. S'agissant d'une prospection différente, pour une autre finalité, il

n'y a rien d'étonnant à trouver un développement débordant. Mais la partie centrale s'arc-boute sur le Tibet et (à un détail près) sur le Yucatán, mettant en exergue ce qui pourrait être le méridien lumineux.

C'est-à-dire que, travaillant dans des buts différents, avec des méthodes également différentes, sur des sujets apparemment très étrangers, des individus qui s'ignorent totalement font apparaître des ponts. Ce serait incroyable si le groupe n'avait déjà eu la même surprise en recoupant des textes d'Hérodote dans les mêmes conditions. Sekhmet pourrait pousser un rugissement de joie !

Les choses étant ce qu'elles sont, l'intérêt de ce triangle lumineux, pour l'étude de sa partie française, est que son sommet est là et qu'il convient de le localiser précisément.

La pointe est à égale distance des méridiens classiques de Greenwich et Paris, 1°10' à l'est pour le premier et 1°10' à l'ouest pour le second. Elle est curieusement à la même hauteur que Paris. Ce petit axe horizontal en jouxtant deux autres, verticaux, on ne peut que constater tout de suite l'existence de deux angles droits. Or, l'angle droit, comme cela a été démontré dans les deux ouvrages précédents, est la caractéristique de base du triangle sacré. Aurait-on là deux de ces triangles ?

Voyant que Tama décrochait, le professeur lui rappelle :

– Vous l'avez étudié à l'école. C'est lui qui a servi au théorème de Pythagore, vous vous souvenez : le carré de l'hypoténuse égalant la somme du carré des côtés. Le triangle-rectangle égyptien de côtés 3 et 4 donne une hypoténuse de 5, ce qui est une propriété intéressante que les Égyptiens ont largement utilisée.

Siis, suivant son habitude, avait joué de la calculatrice, mais c'était plutôt une douce manie, car elle savait fort bien le faire « de tête ». Elle tranche :

– Exact, $3^2 + 4^2$ donne $9 + 16$, soit 25, ce qui est le carré de 5. Nos ancêtres pouvaient le contrôler facilement avec leur système de corde à nœuds séparant des sections régulières. Il y a en a 3 et 4 de part et d'autre de l'angle droit, de 90°, et il y en a bien 5 pour le 3° côté, l'hypoténuse.

Effectivement, à la droite du méridien lumineux, au niveau de Paris, on peut tracer **deux triangles sacrés**, accolés l'un l'autre par le petit côté pour celui du haut et par le grand côté pour celui tourné

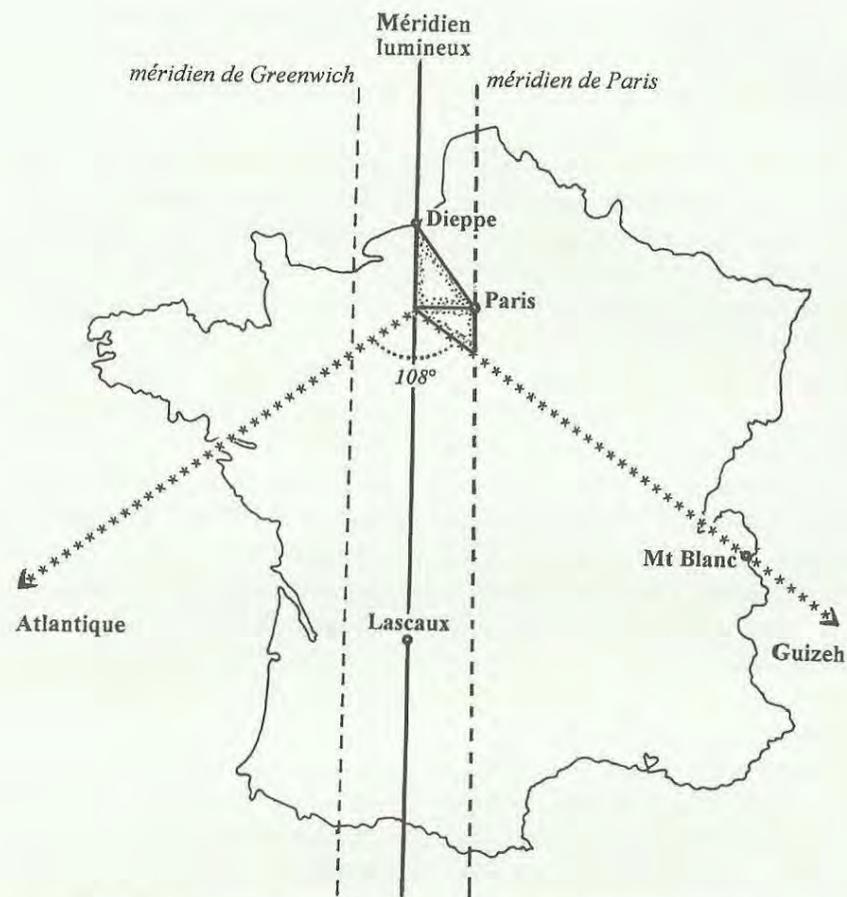


Figure 24 : Le grand triangle de 108° , centré sur le méridien lumineux, se poursuit jusqu'au 30° parallèle, à Guizeh et dans l'Atlantique (Atlantis ?). À son sommet, il forme deux triangles sacrés (3-4-5) accolés, avec Dieppe et Paris.

vers le bas. Cela s'inscrit bien dans l'espace séparant les deux méridiens, le lumineux et celui de Paris. Plus spectaculaire est l'angle haut du triangle supérieur ; il est sur Dieppe ! Plus précisément au village de Belleville-sur-Mer.

Les deux hommes, rappelant que l'hypoténuse du triangle sacré inférieur est partie intégrante d'un des côtés de l'immense triangle lumineux, débattent de l'importance de cet axe (fig. 24).

– Cette droite se poursuivant jusqu'à Guizeh est capitale et sa partie commune avec le petit triangle sacré ne peut que manifester et localiser une géométrie sacrée propre à la France, mon cher Souhr, mais ne m'aviez-vous pas parlé d'un autre axe parallèle au côté gauche du triangle lumineux ?

Les deux hommes plongent sur la partie de carte relative au nord-ouest de la France et constatent immédiatement que l'axe Mont-Saint-Michel/Dieppe est rigoureusement parallèle à la partie correspondante du côté du triangle lumineux allant du sommet vers l'Atlantique. Il y a suffisamment de raisons pour retenir la vraisemblance du Mont comme jalon plausible dans une géométrie sacrée, mais c'est beaucoup plus surprenant pour le village à côté de Dieppe. Elle n'est apparue dans les réflexions que suite à la détermination d'abord du méridien lumineux, puis de l'émergence du triangle sacré au-dessus de Paris et de l'alignement des trois pyramides de France. Phtysen en fait la remarque au professeur, qui reste troublé et lui répond :

– Dans cette affaire – et vous l'aviez déjà démontré –, des points totalement inconnus, apparemment insignifiants, viennent s'insérer dans les tracés, et cela de manière persistante et formelle. On doit éliminer les coïncidences – excuse trop facile – et s'interroger sur les « desseins » auxquels je ne saurai répondre. En revanche, je peux affirmer que cette enquête presque policière ne peut que faire émerger des éléments disparus par le fait du temps. Chaque fois qu'un morceau du puzzle est correct – et vous en avez fait l'expérience vous-même – ce jeu de piste génère lui-même ses confirmations.

Tous les cinq scrutent ce singulier parallélogramme, et Souhr, rapporteur en main, lance :

– Je vous parie que l'angle, en haut, à droite, va être de 54° .

C'était le cas, et tous ont compris que la figure doit être reprise à droite du méridien lumineux, en chiralité, ce qu'ils font, et ils découvrent un magnifique chevron venant s'appuyer sur... Vézelay ! Sans s'accorder le temps d'extrapoler sur cette vision nouvelle, les deux hommes remarquent qu'en donnant une base reliant les deux côtés hauts du chevron, ils créent un beau triangle lumineux, bien plus petit que l'autre, mais axé aussi – bien entendu – sur le méridien lumineux et ayant son angle inférieur gauche sur le Mont-Saint-

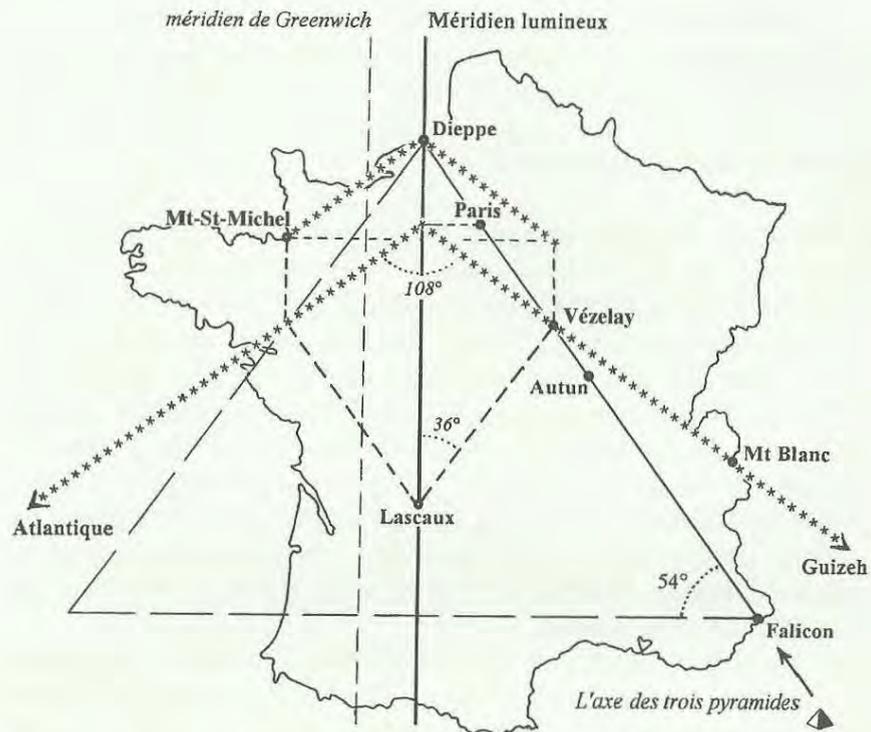


Figure 25 : Une géométrie cohérente se trace sur la France en partant de hauts lieux balisés. Les angles de 108° se multiplient en chevrons réguliers.

Michel. C'est trop bien orchestré pour insister sur l'absence de référence contemporaine de l'angle droit. Elle saura bien surgir un jour. Pour l'instant, elle n'est pas indispensable à la poursuite des travaux. Il ne serait pas surprenant qu'un jour les côtés prolongés de ce petit triangle lumineux en viennent à démontrer d'autres voies (fig. 25).

Siis, voyant le professeur tirer des traits, calculer des angles, tirer de nouveaux traits, éclate de rire, ce qui détonne quelque peu dans l'ambiance recueillie :

– Pardonnez-moi, dit-elle, je vous ai vu subitement en chef de gare envoyant ses rames sur une voie, puis sur une autre...

Consternée, Phtysen veut passer rapidement sur la boutade et replace le débat dans son contexte :

– Le grand triangle lumineux a son côté droit dirigé vers Guizéh, mais il passe par le mont Blanc. Or, pourquoi ne pas interpréter celui-ci comme une pyramide ?

– Certes, pourquoi pas ? Vous avez bien une montagne, globalement de même forme, au-dessus de la Vallée des Rois et dans laquelle certains voient le symbole pyramidal ayant conduit au choix de ces lieux pour les sépultures pharaoniques. Il ne paraît pas abusif, dans le contexte français, de retenir au moins comme point de réflexion cette présence schématique et granitique sur un axe sacré.

Pour autant, une réflexion pourrait s'établir, et d'autres y ont déjà répondu d'avance, à leur manière. Il s'agirait de savoir quel est le lien entre les villes et les sites servant de référence, pourtant bien différents par leur nature et leur aspect. En fait, il n'y en aurait pas parce que cela reviendrait au même. On peut concevoir que des bâtiments furent tout simplement édifiés pour marquer des lignes, des axes, là où la nature ne l'avait pas fait. Au-delà de cette conception, il faudrait entrer dans les mythes, et ce serait passionnant, mais il n'est pas possible de tout faire.

Le but de la réunion étant de recenser les traces de géométrie sacrée en France, l'équipe suspend provisoirement son envolée égyptienne afin de revenir sur le double chevron, plus précisément à sa base, celle qui a donné déjà Vézelay. Cette ville, à défaut de texte écrit, trouve sa légitimité, ici, par le calcul puisqu'elle est au point de rencontre de la ligne des pyramides françaises, du côté est du grand triangle de 108° et de la pointe basse du parallélogramme. Il n'en va pas de même provisoirement pour l'autre côté du double chevron, celui ouest, qui ne reposera, en attendant d'être justifié, que sur la chiralité qu'il a avec Vézelay. Mais si l'on matérialise cet axe, on voit qu'il peut servir de base à un beau triangle, pointe en bas, arrêté sur Lascaux et composé de deux triangles sacrés (encore). Ces derniers ont bien des angles de 36° , 90° et 54° et, accolés, donnent la réplique de la coupe de Chéphren, certes inversée, mais qui oublierait le passage de la Table d'Émeraude : « *Tout ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, pour accomplir les miracles d'une seule chose.* »

Enfin – et c'est trop tentant –, un même triangle de type Chéphren, mais de taille plus grande tout en restant française – et cette fois dans le bon sens d'une pointe en haut – surgit en appliquant sa

base droite sur Falicon (angle de 54°) et son sommet sur Dieppe (angle de 36°). Une fois de plus, l'angle gauche n'est pas justifié mais il ne reste qu'à l'inscrire dans la chiralité et à en mettre la charge de la négation au programme de ceux qui... ont les moyens de recherche.

Dépassé, le professeur dit à Souhr :

– Continuez si vous le voulez, mais moi j'arrête. J'estime avoir suffisamment cerné le problème sur mon pays pour trouver matière à y croire et à enchaîner sur les conséquences. Mais je vous laisse rêver sur toutes les figures que nous avons maintenant dégagées et sur celles qui pourraient encore l'être inéluctablement. Voyez ces axes qui se coupent et se recoupent, ces angles « inventables », ces triangles inattendus... et ce beau diamant au centre. Il brille de tous ses feux et vous laisse imaginer l'alchimie du cristal !

On sent un mélange de « religieux » et d'histoire ancienne avec le Mont-Saint-Michel et Vézelay, centres de haute culture mystique et chargés de légendes mystérieuses.

CHAPITRE 11

L'ŒIL D'OSIRIS

Phtysen enfile un gilet car, de manière paradoxale, il fait frais malgré la promesse d'une journée torride. Il est vrai qu'à cette heure très matinale, près de la piscine, à proximité des arbres, il règne une certaine fraîcheur.

Le professeur a tenu à réunir ses trois invités pour un petit déjeuner de travail relativement détendu. Il voulait aborder avec eux une approche autant philosophique que technique des conséquences de cette géométrie d'abord mondiale puis française. Il y avait des ponts à jeter entre les tracés et les idées, entre les vues illimitées et celles strictement cadrées, entre les effets mappemonde ou hexagone. Il voulait cerner le problème en débattant – pour les éliminer ensuite – sur toutes les implications latentes de cette approche inhabituelle. Il citait souvent la pierre dite de Rosette (appelée ainsi parce que trouvée par un officier du génie près de cette ville) comme symbole de recherche par recouvrements et comparaisons. On sait que c'est l'écriture gravée simultanément en trois langues qui permit à J.-F. Champollion de traduire les hiéroglyphes. Dans ses cours, le professeur aimait à dire que le Génie était commun à ces deux hommes : à l'officier, puisque c'était son arme, et à l'égyptologue, parce que c'était sa qualité.

Il était donc satisfait de l'ambiance calme et heureuse dans laquelle chacun honorait un solide *breakfast* où se mêlaient l'odeur des œufs au bacon, celle des toasts soigneusement grillés sur une

seule face et, naturellement, celle du café. Il y avait bien un thé fumant – pour Siis peut-être – mais on peut supposer qu'il n'avait pas d'arôme.

Ce fut l'arabica qui servit de catalyseur au débat, Phtysen ayant évoqué les cafés de Colombie.

– Là, je n'y connais rien, avoue Buisan, mais ça tombe bien pour parler des pyramides d'Amérique qui, ai-je cru comprendre, ne sont pas votre... tasse de thé.

Il entre dans un bref rappel du phénomène « pyramides », omniprésent dans le monde mais assez centré sur la couronne – au sens large – du 30^e parallèle. De la Chine, assez fermée aux investigations, jusqu'à l'Amérique, en passant par l'Égypte et la France, nonobstant encore quelques îles, les pyramides sont là. À degrés ou classiques, ou encore très pointues comme celles de Méroé (entre les 5^e et 6^e cataractes du Nil), l'image est bien ancrée dans les esprits et est devenue internationale.

– Encore n'évoquerai-je pas les temples hindous ou khmers (quoique peut-être assimilables) ni les extraordinaires buttes telle l'anglaise Silbury Hill pour éviter toute contestation, précise Buisan, mais on peut considérer qu'il y a matière à s'interroger. Comment, en des temps aussi reculés, des peuples tant disparates ont-ils pu déboucher tous sur une expression pyramidale ? C'est tout de même insolite... et je n'ai pas de réponse immédiate.

– Effectivement, nous non plus, admet spontanément Phtysen. Mais vous avez raison, si nous avons de bonnes idées générales sur les pyramides à travers le monde et – grâce à vous maintenant – sur celles de France, nous en possédons mal les données pour l'Amérique, ce qui est un tort, nous le reconnaissons. Allez-y, cher ami, nous vous écoutons.

Il leur explique alors que presque tout le monde confond allégrement Mayas, Aztèques et Incas. Ces trois peuples sont très différents et, surtout, concernent des régions elles-mêmes différentes. De surcroît, les périodes concernées n'ont aucun rapport immédiat entre elles.

Le terme Incas s'applique souvent aux Amérindiens du Pérou (avec débordement sur l'Équateur, la Bolivie et l'Argentine), à la civilisation remarquable mais récente, connue surtout en raison de sa destruction par les Espagnols au xvi^e siècle (après J.-C.). On pourrait prendre la même définition pour les Aztèques, sauf en ce

qui concerne leur cadre géographique qui est le Mexique (dans sa partie limitrophe au sud), plus précisément vers l'Anáhuac. Quant aux Mayas, c'est le Honduras et le Salvador, le Guatemala (en partage avec les Aztèques) et le Yucatán (surtout ce dernier) qui les virent évoluer depuis l'époque précolombienne.

D'après la chronologie, l'origine, le fait initial, est donc bien la civilisation maya, avec des reprises, des transferts, par les deux autres. En outre, c'est bien le Yucatán qui est à l'aplomb du méridien, certes plus bas que le 30^e parallèle, mais les précurseurs auraient-ils pu bâtir, aux coordonnées précises, à ras de l'eau ?

Au niveau anecdotique, on peut signaler que le climat de ces régions n'était pas du tout le même que celui régnant en Égypte, et l'ère des dessinateurs était mise à mal. C'est ce qui amena Claude Joseph Désiré Charnay, un photographe français, à faire – dans des conditions épouvantables – des clichés étonnants des cités mayas, qui furent diffusés d'abord en France. C'est vraisemblablement ce qui accéléra l'engouement et permit, vers 1885, de faire effectuer un bond prodigieux à l'archéologie amérindienne.

Le professeur leur parla encore de ces mystérieux assemblages de pierre dont les formes pouvaient manifestement être vues de l'espace, ainsi que des dessins pouvant suggérer aisément des hommes volants ou encore des calendriers précis tout autant que des sacrifices humains.

– Les uns tuent, les autres aiment, murmure Siis.

– Oh ! c'est bien plus complexe ! Si ces sociétés d'Amérique ont beaucoup tué, c'est par accomplissement supposé d'une volonté divine, comme on l'a vu dans des religions du Proche- et du Moyen-Orient. Mais les traductions ou interprétations sont encore récentes et insuffisantes. On paraît ne pas savoir quelle est la part éventuelle d'amour dans le fil de leurs civilisations.

Le grand mot était lâché. Amour. Si des peuples pouvaient déboucher sur des architectures communes, leur cheminement spirituel ne pouvait-il les conduire à un même rayonnement d'amour qui semble être une base incontournable de la vie ? Dans leur manuscrit consacré à la Croix Égyptienne, Gruais-Mouny développent longuement le décryptage du hiéroglyphe *Chen* ou *Chenou*, dans lequel ils voient la version schématisée du solénoïde ayant un effet d'aimant. Aimant pouvant se conjuguer avec Amour, ce dont ils s'expliquent

longuement. Quoi qu'il en soit, à peu près tout le monde s'accorde à reconnaître les prescriptions égyptiennes d'une moralité à toute épreuve, dont on trouve les traces formelles dans de nombreux textes, et en particulier dans les papyrus du *Livre des morts*.

Ce n'est pas cet aspect des choses qui a le plus monopolisé les égyptologues ; pourtant, un certain nombre d'auteurs s'est appliqué à relever que le schisme d'Akhénaton avait eu pour but non seulement de conduire vers un relatif monothéisme mais aussi de développer un nouveau concept très poussé d'amour.

Une bonne remarque émane de Claude Traunecker : « *Le couple royal amarnien, apparemment si proche de nous, essaie d'établir une religion d'amour dans un monde égoïste.* » Cela ne veut pas dire que les préceptes d'amour n'existaient pas dans la société égyptienne, cela veut dire qu'ils n'étaient pas forcément appliqués. De là d'ailleurs, en toute évidence, le « jugement des âmes » ! Mais la belle et douce Néfertiti n'en assiste pas moins au sacrifice rituel des ennemis captifs quand elle n'y prête pas elle-même la main.

Il semble donc difficile de ne retenir que cette expression sacrificatoire ou les affrontements tribaux pour juger de la dose d'amour des peuples de l'époque. Il reste à poser le problème, dans sa chronologie et ses détails, pour tenter de déterminer si la démarche technique terrestre unifiée et pyramidale se complétait d'un même accompagnement spirituel. Cela permettrait de mieux appréhender l'éventuel dénominateur commun qui a pu agir sur toutes ces foules, pour leur imposer un comportement identique à travers le monde et les temps.

– La France n'est pas la moins bien placée pour servir de cadre à cette étude, dit le professeur. Sa position centrale en fait même un lieu privilégié, et encore ne toucherons-nous pas aux obélisques ou monolithes afin d'éviter toute dispersion. Au passage, lorsque Vézelay est apparu dans nos tracés, à deux reprises, d'autres que nous aurait pu être surpris, mais Madame Desroches-Noblecourt, peu suspecte d'ésotérisme, a elle-même écrit sur Vézelay et y a vu un rapport égyptien.

Le groupe discute sur ces considérations et d'autres qui viennent les compléter. Le professeur communique encore un détail : entre ces hauts lieux américains et la France, il y a l'Atlantique, immense coupure d'eau. Or, même s'il n'y a pas de corrélation apparente, il veut expliquer certaines implications :

– Sachez que la France tire vers l'Atlantique, en partant du Centre d'Essais des Landes, ses missiles à moyenne portée, pour éviter des accidents éventuels. Mais c'est de Guyane que mon pays lance, vers l'Atlantique, ses fusées et satellites, afin de bénéficier du sens de rotation de la terre.

– Quel rapport ? demande Siis.

– Aucun, apparemment, vous ai-je dit, mais je pense qu'on saisit mieux la réalité des choses par des vues plus... élevées.

– Ne pas parler trop mais parler large a toujours été la méthode Buisan, atteste son ancien condisciple.

– Puisque nous nous promenons sur mer et dans les airs, reprend le professeur, et sans qu'il y ait de lien évident avec ce que je viens de vous dire, je dois vous rappeler que c'est en plein Atlantique, entre les îles Canaries et Açores, que se positionne l'angle inférieur gauche du triangle lumineux évoqué. S'agirait-il de l'île Atlantide ? Je dois vous rapporter aussi un curieux posé d'OVNI près de Dijon il y a 26 ans. En fait, s'il y a un lien, ce serait plutôt avec votre pays natal. Nous y reviendrons plus longuement, mais pour le moment regardez ce plan de l'Atlantique (fig. 26).

Le lieu du posé de l'OVNI s'inscrit dans une triangulation curieuse, et les points de contact de l'appareil, tels que les gendarmes les ont relevés, montrent une sorte de double polygone, à vrai dire ininventable.

– Et alors ?

– Ce tracé a l'air innocent, mais nous avons vu avec Souhr qu'il correspond exactement avec celui qu'on peut dégager de la géométrie centrale de Guizeh...

– Faites voir !

– Non, car je n'ai que cela ici. Les autres pièces, montées en transparents, sont à Paris, dans mes bureaux. Nous les verrons en détail plus tard. Je n'ai voulu que vous donner un exemple du rôle de l'espace dans cette affaire.

Tous réfléchissent en silence sur cette nouvelle vision, et aucun insecte ne vient troubler cette méditation propice à rectifier l'ordre des priorités tant mis à mal dans le fil de la vie courante. Les trois Égyptiens se sentent un peu comme l'œil d'Osiris, même si Siis trouve que son mari a l'œil plutôt léonin, doux, vif et féroce à la fois, à la taille de l'enjeu.

Howard Carter, l'inventeur de la tombe de Toutankhamon, avait

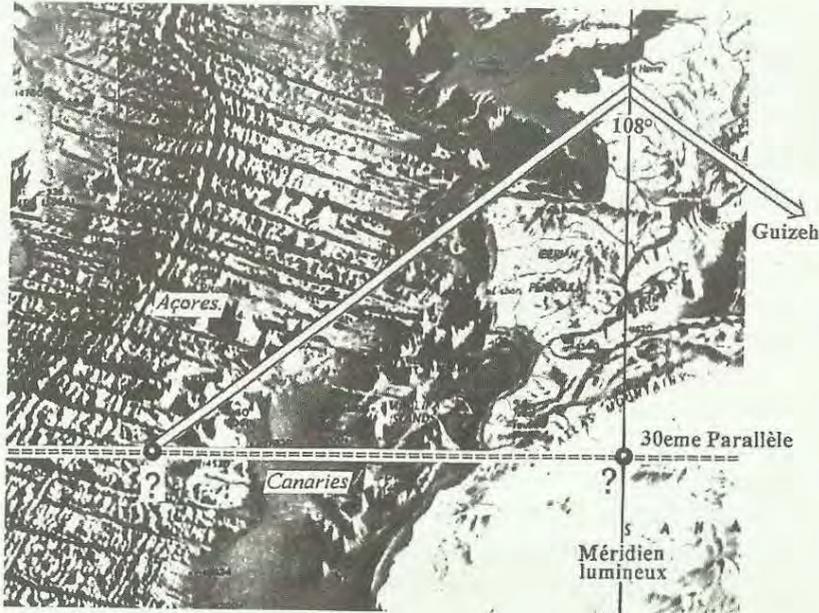
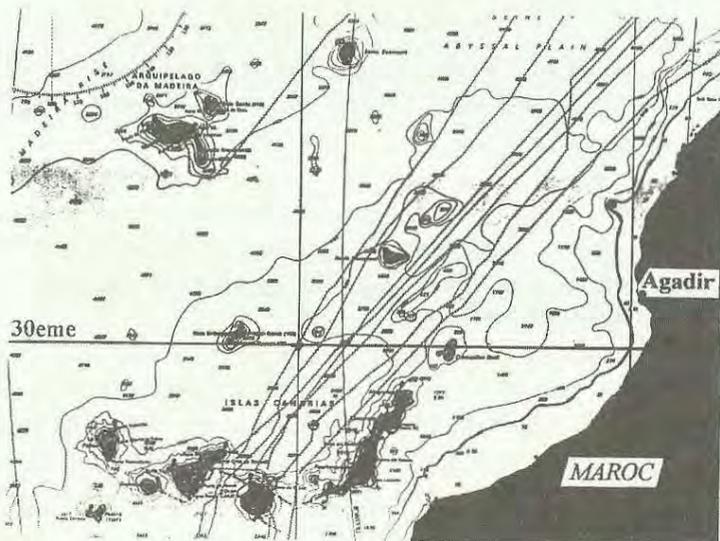


Figure 26 : Carte en relief des fonds marins de l'Atlantique. La grande faille centrale, bien visible, explique comment les continents se repoussent. Le grand triangle lumineux de 108° , calé sur Guizeh à l'est, rejoint un fond montagneux de l'Atlantique, entre les Canaries et les Açores. S'agirait-il des restes de l'île de l'Atlantide ?



Carte marine de l'archipel des Canaries et de l'île de Madère

relaté que les différends se réglèrent à coups de fusil, et Brian M. Fagan, dans *L'Aventure de l'Archéologie* (chez Bordas), n'hésite pas à écrire que : « ... entre Français et Anglais, le partage des rives du Nil et la défense des concessions se faisaient avec autant de férocité que les chercheurs d'or pour leurs places ». Il n'y a rien de bien changé aujourd'hui si ce n'est que l'on a substitué d'autres moyens aux balles.

Cela crée une situation pour le moins particulière et une extrême réserve pour apprécier les dires des uns et des autres. À ce stade-là, on n'est pas à un mensonge près, celui « par omission » n'étant pas un des moindres. Les théologiens ont eu leur bonne part dans le blocage des esprits alors qu'ils auraient pu y voir une meilleure approche de Dieu. Il faut être lucide et pragmatique. L'amour est dans la règle, pas dans la pratique.

En matière d'amour, un roi de France fut orfèvre en la matière, François I^{er}, pas tellement lié au Louvre, mais aux châteaux de la Loire. Or, son amitié avec Léonard de Vinci ouvre la porte à des interrogations mystiques. Et un jeune Français, Didier Coilhac, a dégagé des énigmes et des pistes géométriques mystérieuses impliquant les châteaux de Chambord, Fontainebleau et Villers-Cotterêts, voire même Versailles. Ses calculs donnent des axes et un angle curieux de 45° , tout autant que l'emploi du carré long, du tracé pyramidal et de Phi. C'est à suivre.

– N'aviez-vous pas parlé d'Orion ? coupe Phtysen.

– Si, mais, là encore, il est trop tôt et cela ne paraît pas lié à la France. Vos anciens textes disent bien qu'Osiris venait de la constellation d'Orion et deux auteurs ont écrit, dans *Le Mystère d'Orion*, que la position des trois étoiles centrales de la constellation avait pu inspirer le tracé d'implantation des trois pyramides sur le site de Guizeh. Peut-être, mais cette hypothèse sous-entend, vous le verrez plus tard, une projection optique avec bascule susceptible de faire intervenir une lentille sur l'axe, dans l'espace. Hypothèse hardie... mais, à ce stade, avant d'entrer dans le détail de chacun des éléments dégagés pendant ce petit déjeuner, il convient de faire la pause. Il n'en est de meilleure qu'en altitude. C'est de là d'ailleurs que peuvent seuls se résoudre les problèmes apparus en bas.

– Pour l'altitude, remarque Souhr, la colline de Saint-Cloud – malgré son charme – n'est pas tellement au-dessus du niveau de la mer.

– Alors, c'est peut-être le moment, répond son ami, d'arriver à votre hiéroglyphe d'élévation, le Dy. Il nous servira de satellite d'observation... Cependant, nous ne pouvons travailler ici et je vous propose d'aller à mon bureau parisien. Si nous nous sommes bien compris, cela n'aura rien d'une plaisanterie.

CHAPITRE 12

UN HIÉROGLYPHE INSOLENT : LE DY

Ce hiéroglyphe se présente sous forme d'un triangle isocèle, de 27° au sommet, avec un même petit triangle à sa base. Cela ne peut être innocent et n'a rien à voir avec le « triangle sublime », de 36° de sommet, sinon qu'une gymnastique semblable avec des pointes de tombes ou d'obélisques. Pour cette raison, Gruais et Mouny les avaient isolés dans un tableau de la page 50 de leur livre *Le Grand Secret des pyramides de Guizeh*.

La traduction courante de ce signe est *offrande, élévation*, ce dernier mot pouvant être une extrapolation mystique du premier. Le livre *Egyptian Language*, de Sir Wallis Budge (1986), dans le chapitre 23 titré « Offerings », donne à la rubrique 22 : « *To give, donner.* »

Mais l'objet de leur attention pour le **Dy** était la simple raison qu'il est présent 8 fois sur 10 aux côtés de l'**Ankh**. Ce dernier hiéroglyphe étant le « signe de vie » – le plus puissant et évocateur de la communication égyptienne –, cela impliquait une sorte de suivi à la même dimension. En outre, les travaux des deux auteurs sur l'**Ankh**, comme ils l'expliquent dans un ouvrage – *Le Grand Secret du Signe de Vie*, écrit depuis longtemps mais seulement édité récemment –, montrent que tous les motifs et signes de l'expression égyptienne (plus de 2 000) ont leur base de graphisme dans l'environnement. Or, ce n'est pas le cas d'une vingtaine, dont l'**Ankh**, le **Dy**, le **Djed**, etc. Du moins à première lecture, car – et c'est ce que démontre

l'ouvrage évoqué – ces hiéroglyphes, idéogrammes ou pictogrammes mystérieux échappaient à tout rapprochement pour la bonne raison que la source était inattendue et inenvisageable. C'était le matériel de la chaîne électromagnétique. Gruais et Mouny prouvent cet étonnant lien en situant pour chacun de ces signes la pièce inspiratrice correspondante, telle qu'on la trouve au Musée de la Radio, ce que confirme d'ailleurs l'animation des scènes dessinées sur papyrus ou sculptées sur les temples ou encore peintes dans les tombeaux. Tous ces signes, qualifiés de **magiques** par les égyptologues, sont souvent « limbés » de blanc. C'est le cas du Dy (fig. 27).

L'Ankh se révélait être le chef de file de cette série, et pour cause puisqu'il évoque la **Diode**, suivant les deux chercheurs. Il serait trop long d'entrer dans le détail mais, pour eux, les Égyptiens auraient connu un matériel provenant d'une civilisation venue d'avant ou d'ailleurs et que, ne pouvant l'utiliser eux-mêmes, ils auraient intégré au seul niveau symbolique ou religieux.

C'est ce qu'ils expliquent succinctement dans leur premier livre aussi bien que dans le deuxième, *Le Grand Secret du Sphinx de Guizeh*. Dans ce contexte, bien qu'ayant décrypté la plupart des signes en cause, ils restaient bloqués au niveau du **Dy**. Il était évident que ce hiéroglyphe devait exprimer, par sa forme, comme les autres, une des pièces du puzzle – sauf s'il s'agit d'un élément non réinventé –, et il n'était pas possible que ce soit un matériel mineur, en raison de sa position privilégiée par rapport à la forme mère, l'Ankh. À moins encore que ce hiéroglyphe ne soit à prendre dans son sens de « offrir la vie d'en haut ».

Dans leurs multiples recherches, les deux hommes avaient évidemment songé que, les Égyptiens travaillant de profil, le fameux triangle pouvait traduire en réalité un cône. Cette idée se confirmait par une pertinente remarque du professeur Leclant, le brillant égyptologue et secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Celui-ci avait remarqué que dans l'*Egyptian Grammar* de Gardiner (3^e édition, Oxford, 1959) dans la *sign-list*, sous la référence X 8, la définition du Dy était **conical loaf** avec, tout de même, un point d'interrogation. Mais, triangle ou cône, le Dy refusait de parler. La seule remarque qui s'imposait est que, contrairement aux allégations officielles et candides, le Dy ne pouvait

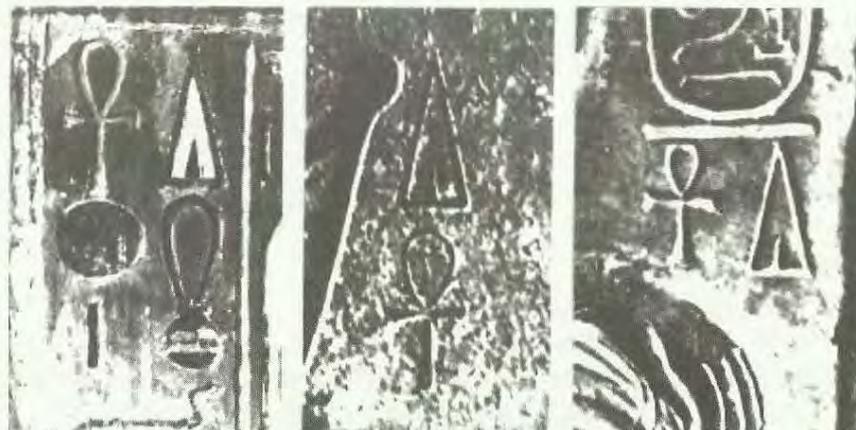


Figure 27 : Le hiéroglyphe Dy, joutant souvent le Ankh, se retrouve partout dans l'expression graphique égyptienne, sans fournir d'indication sur son origine, sinon qu'en symbolisme.

en aucun cas – à l'origine – être du pain, ni un pain... de sucre. Pourtant, aucune pièce connue ne se prêtait à une quelconque similitude. C'est alors que, progressant dans l'analyse de la **coudée royale égyptienne**, on vit que celle-ci ne venait pas de l'avant-bras d'un fellah ou d'un pharaon. Elle a la même origine que **Phi** ou **Pi**, ce que justifie une solide étude. En même temps, émerge une des quatre forces de la nature, le **graviton**, non encore découvert par les scientifiques mais susceptible, selon ces derniers, de porter la gravité (page 133 du *Grand Secret du Sphinx*).

Si l'on ajoute que les Égyptiens, incorrigibles bavards, qui montrent tout (y compris l'éjaculation, bien technique, d'un Dieu), n'ont jamais indiqué comment furent manipulées les pierres des Pyramides, contrairement à celles des Temples, on peut comprendre l'intérêt porté à ce problème de graviton. Le terme de lévitation pourrait satisfaire s'il ne faisait un peu trop fakir, mais on ne peut que pressentir là un lien avec le Dy (offrande, élévation ?). Ce sentiment a pris de l'acuité avec l'émergence d'une théorie formulée par d'autres, d'une Égypte reflet du Ciel, plus particulièrement d'Orion.

Alors que, pour le commun des mortels, le Dy ne peut être qu'un signe fade, uniquement culturel et conventionnel, voire symbolique et ésotérique pour certains, toutes ces observations débouchent, avec hardiesse et calme, sur la présomption que le Dy doit donner

la clé pour accéder au moyen de « casser le graviton » ou, du moins, pour libérer de la pesanteur.

Le professeur n'a pas eu besoin de rappeler tout cela au groupe qui est bien au courant des données. Il s'agit, maintenant, de mettre la touche finale au travail élaboré par Souhr, et qui les rend tous fébriles : traduire le Dy !

Phtysen tranche :

– La conjonction de tous ces facteurs a permis de voir dans le Dy, une grille, la clé de l'apesanteur attendue dont l'Ankh-Diode pourrait être le moyen de mise en œuvre. Alors, messieurs, vos résultats ?

Son beau-frère s'exécute le premier :

– Dans l'hypothèse où le Dy est une clé, voyons la phase I. C'est le déchiffrement de sa surface. Compte tenu de ce que nous savons désormais, il faut amener le Dy aux dimensions de la coudée, donc un triangle de 52,36 cm de hauteur. Pour cela, puis-je faire appel aux talents de couturière de Tama ?

– Je vous en prie, acquiesce le professeur, en faisant signe à celle-ci de se prêter à l'opération.

Sous la conduite de Souhr, la jeune fille trace et coupe une feuille de papier d'emballage, comme on le fait d'un patron. La hauteur de 52,36 cm imposée par la référence « coudéenne » et la rigueur des deux côtés que crée un sommet de 27° conduisent à une base formelle mais tout à fait anonyme dans l'immédiat.

– Mesurez-la, commande Souhr.

– Je trouve 25,14 cm.

Siis explose, joyeuse :

– C'est 8 fois Pi !

Le professeur met la main à la pâte en traçant, lui aussi. Cette hauteur peut être divisée en huitièmes de coudée, de 6,545 cm, ce qui permet de tracer 64 triangles de base Pi, cela avec arrondissement au centième de millimètre, dans une progression de 0 à 8. Les 64 triangles se répartissent en 36 verticaux et 28 inversés (fig. 28).

La demi-hauteur, 26,18 cm, correspond verticalement au **piéd** et a, naturellement, une base horizontale de 4 Pi.

Le petit triangle, au centre, en bas, aux mêmes proportions que le grand, a une base de 2 Pi et une hauteur de 2 huitièmes de coudée, soit 13,09 cm, et couvre 4 triangles de base Pi. Sa surface est donc très exactement le 16^e du grand triangle.

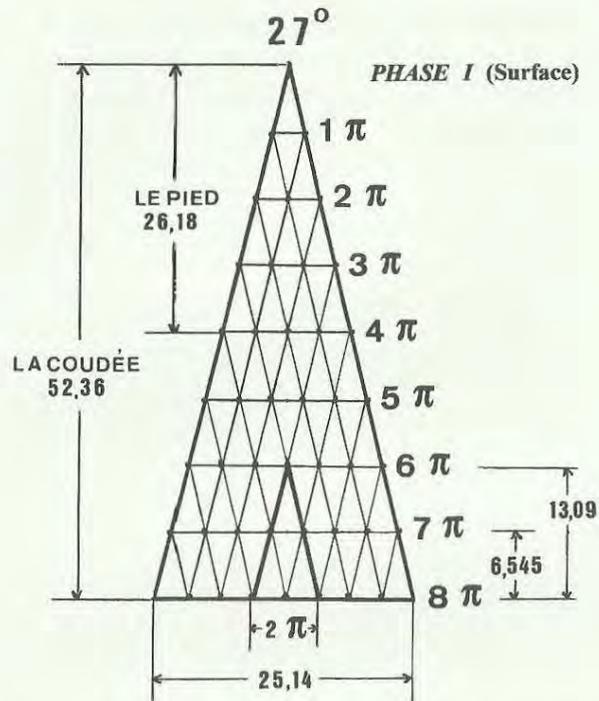


Figure 28 : Sur une hauteur d'une coudée, le Dy révèle une répartition, en surface, de 63 triangles de base Pi 3,1416. Le triangle intérieur, de base 2 Pi, est très exactement le 16^e de la surface du grand.

Le professeur note sur le Dy découpé et strié de triangles :

$$\frac{\text{surface du grand Dy} = 657,97517 \text{ cm}^2}{\text{surface du petit Dy} = 41,123448 \text{ cm}^2} = 16$$

puis il déclare tranquillement :

– Saluons, mes amis, ce moment de démonstration géométrique. Le coup de crayon est comparable à un coup de pelle. Il exprime, en tout point, le même effet que l'émergence des sables de la statue la plus inattendue.

Complice, Phtysen lui fait écho :

– C'est ce que j'attendais de cette rencontre, cher ami. Passer du matériel au spirituel, et du spirituel à un matériel plus évolué.

Comme le rappelle souvent mon beau-frère, c'est un de vos écrivains, Victor Hugo, qui disait : « *La nature, qui met sur l'invisible le masque du visible, est une apparence corrigée par une transparence.* » Le Dy a parlé.

CHAPITRE 13

LE DY : UN HIÉROGLYPHE ÉVOLUTIF

Tama, rêveuse, range ses ciseaux dont elle n'oubliera jamais ce que fut leur rôle. Dans les grandes inaugurations, ce sont de mêmes ciseaux qui coupent le ruban tricolore, ouvrant aux officiels le chemin de la découverte. Les siens, bien plus modestes, n'en auront pas moins été l'élément matériel faisant passer l'homme de la coudée à l'espace, car c'est bien cela qui se dessine dans le décryptage du Dy.

Souhr a d'ailleurs annoncé que l'on pouvait poursuivre par la phase II et aborder la notion de volume qui était déjà latente lorsque l'on s'interrogeait sur le hiéroglyphe. Triangle ou cône ?

– Faisons du Dy un cône, dit-il. Vous savez que le calcul du volume est :

$$R^2 \times \text{Pi} \times h/3$$

Il est alors relayé par son ami, passionné :

– Le grand cône a pour surface de base : 496,10 cm², et son volume sera de : 8 658,6061 cm³. Le petit, intérieur, avec sa surface de base de 31 cm² (qui est Pi au cube) a un volume de : 135,29072 cm³, ce qui confirme un rapport exact de 16 pour la surface et de 64 pour le volume.

Siis, qui connaît les travaux de son mari, ne veut pas être en reste, et joue de la calculette :

– La hauteur est divisée en tranches verticales de 8°, 16° et 32° de coudée, avec des rapports horizontaux en fractions de Pi (fig. 29).

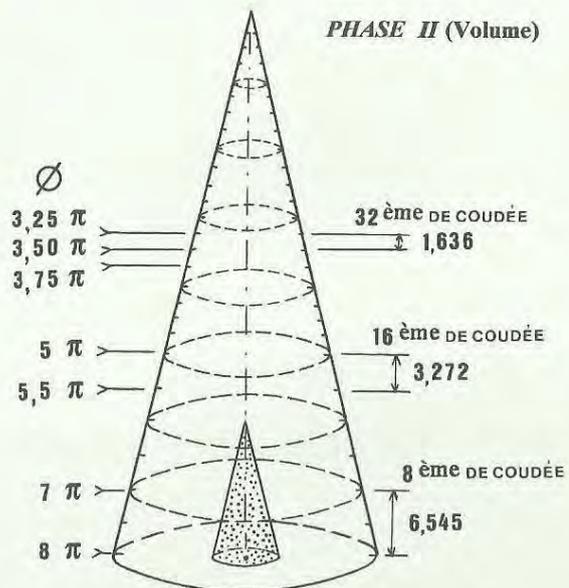


Figure 29 : Le Dy, transformé en cône, est partagé sur la hauteur en tranches de 8^e, 16^e et 32^e de coudée. Le petit cône, inférieur et intérieur, dans une totale précision, s'avère avoir un volume égal au 64^e du grand.

Cela donne les chiffres suivants, que le professeur annote au regard de chaque tranche du cône :

8 ^e de coudée	6,545 cm,
16 ^e "	3,272 cm,
32 ^e "	1,636 cm.

– Et alors ?

Magistral, Souhr répond :

– Nous entrons dans la phase III en dégageant la particularité intérieure – que nous appellerons Point Phi. Voyez, le sommet du petit cône génère, avec la base du grand – et dans l'emprise de son volume – deux cônes inversés et opposés. Ils correspondent, **dans toutes leurs valeurs**, au rapport **Phi**, c'est-à-dire 1,618, et font apparaître une évidence dans la représentation égyptienne du Dy. C'est une enveloppe ou carapace d'une certaine épaisseur (environ 3 mm) étant donné que la géométrie strictement intérieure donne le rapport

1,666 contre 1,618 pour l'extérieur. On comprendra pourquoi le cône supérieur C1 effleure l'extérieur de l'enveloppe en phase IV.

– Oh ? oh ! oh ? les cris ont jailli, spontanés.

Le choc a été d'autant plus violent que si la géométrie a parlé, d'autres réflexions s'y sont ajoutées. Au niveau de l'esprit, géométrie-esprit plus précisément, chacun a pensé au message fort donné par l'image de la pyramide inversée du Louvre. Les deux pyramides réelles, accolées verticalement par leur pointe, ne peuvent que s'imposer en souvenir vivace face au dessin. Et puis, en esprit pur, c'est Hermès qui revient. Tout au long de l'affaire, sa définition s'est imposée. Pratiquement, à chaque découverte. « *Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas...* » (fig. 30).

Se voulant un peu théâtral, Souhr continue ses explications. Attentifs, tous peuvent constater, en lisant ce que posent les deux hommes, que le cône supérieur (C1) de côtés 11,21 donne les chiffres de Pi : 11,21 cm au carré / 4 = 31416 (en négligeant la virgule et en arrêtant au premier zéro comme déjà expliqué dans l'étude sur la coudée). Cela amène à poser un tableau précis de dimensions, en annexe, dont on peut tout de même retenir un élément intéressant (Annexe III) :

$$\frac{\text{VC2} - \text{VC1}}{2} = \text{Phi}$$

$$\frac{\text{VC2} - \text{VC1}}{\text{VC1}}$$

– Alors, l'espace ?

– Un instant, nous entrons dans la phase IV dont la particularité intérieure sera le « point gravitation ».

Et il démontre d'abord que la hauteur est divisée en 16^{es} de coudée, puis que le niveau des trois seizièmes, partant de la base, correspond verticalement à 9,81, **indice de la gravitation de la terre** ou **indice moyen de libération de la pesanteur**, en mètre/seconde.

– Vous allez trop vite, je ne comprends plus, s'écrie Tama, manifestement dépassée.

– Suivez sur les dessins, répond le professeur qui, malgré sa gentillesse habituelle, semble penser qu'il n'est pas grave que sa secrétaire soit laissée en queue de peloton.

– Mais, professeur, si je ne comprends pas, vos interlocuteurs ou

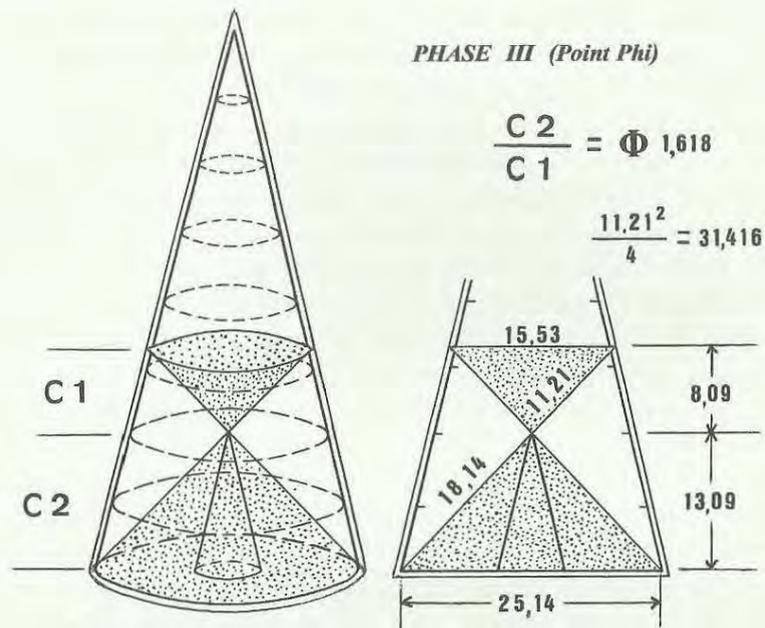


Figure 30 : Le sommet du petit cône intérieur de 27° génère, dans le volume, deux cônes inversés, C1 et C2, dont toutes les dimensions sont au rapport Phi. Cela qu'il s'agisse des volumes, surfaces, hauteurs, diamètres, circonférences et pentes, avec une extrême précision (voir Annexe III).

lecteurs ne comprendront pas davantage, sauf une élite qui, elle, feindra de ne pas comprendre par conservatisme.

Frappé par la justesse du raisonnement, le professeur tranche en proposant une pause pendant laquelle son responsable de dessin et de photogravure pourra monter sur Rhodoïd les dessins qu'il vient d'achever avec Souhr.

– O.K., Tama, prévenez Jacques de nous faire cela rapidement et allons prendre l'air en regardant la Seine... et le Louvre.

Quand ils reviennent, tout est prêt, et l'exposé a lieu comme une sorte de répétition aux conférences qui, inéluctablement, interviendront dans l'avenir (fig. 31).

Les deux hommes montrent la parfaite composition géométrique du Dy dès lors qu'on lui donne une hauteur correspondant à la coude, puis le partage en strates liées à Pi et le passage aux cônes, et

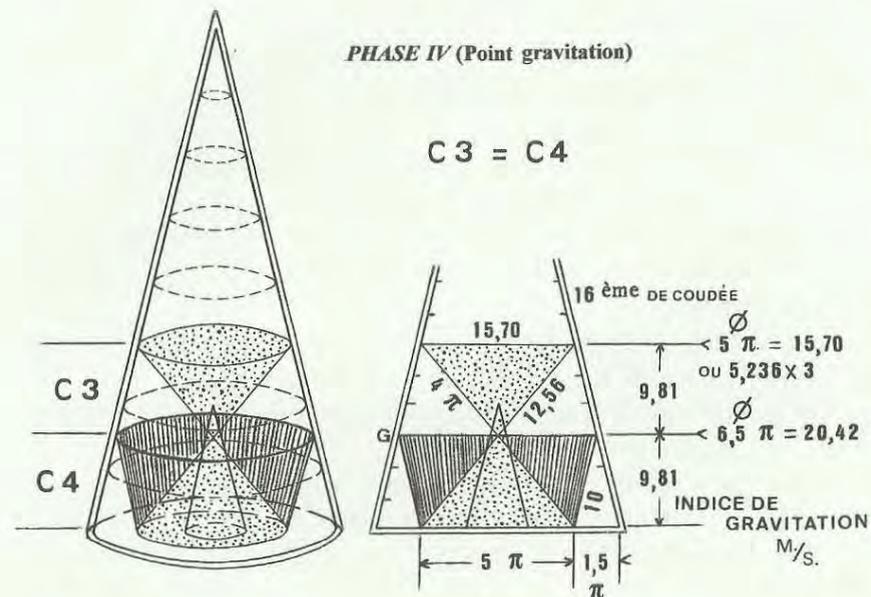


Figure 31 : Partant à trois seizièmes de coude de la base, un nouveau point de croisement apparaît, formant deux autres cônes, C3 et C4, cette fois égaux et intérieurs. Ce point est à 9,81, indice moyen de gravitation terrestre. Une couronne de pente 10 s'élève en parfait équilibre.

enfin l'apparition de l'indice de gravitation. Siis, plaidant un peu pour elle, est heureuse de faire constater que Tama a, cette fois, tout compris, et elle prend le relais de l'exposé.

Il s'en dégage que ce point G est le départ de deux cônes inversés identiques, C3 et C4 (tous deux intérieurs à l'enveloppe), dont les diamètres sont de **5 fois Pi, soit 15,70**. On verra que ce nombre 15,70 a une correspondance avec le temps de parcours de la lumière sur une coude. 157 représente aussi 3 coudees, toujours en faisant fi de la virgule.

Ces deux cônes semblent donner un équilibre avec un côté de 4 Pi et un retour sur les pentes du Dy, en couronne de 10 exactement, sur 27°.

À ce constat, le professeur interroge son ancien condisciple :

– Quel serait le rapport de la gravitation avec la vitesse de la lumière, en temps, sur une coude ?

La réponse fuse :

– On sait que la vitesse de la lumière s'exprime par trois vecteurs (un constant et deux variables) :

- 1 – La *vitesse* constante,
- 2 – La *distance* parcourue, variable selon le temps,
- 3 – Le *temps*, variable selon la distance.

La distance parcourue par la lumière, en une seconde, est de 299 792 km. L'arrondi se fait à 300 000 km/seconde ou 300 000 000 mètres/seconde.

Sur 1 mètre, le temps de parcours sera de 1 seconde/300 000 000, soit : 3,333 10⁻⁹ ou 3,333 milliardièmes de seconde.

Sur une coudée, le temps de parcours sera proportionnel à 0,5236, soit 1,745 milliardièmes de seconde.

Souhr fait silence un instant ; il attend la question unanime :

– Mais... quel rapport avec le diamètre des cônes de 15,70 ?

– Eh bien, replongez-vous dans la conception de géométrie de raison 9 et vous verrez que $1,745 \times 9 = 15,70$. En résumé, ces deux cônes contiennent en hauteur l'indice de gravitation, 9,81 mètres/seconde ou, en coudées, 18,73 coudées/seconde. Leur diamètre de 15,70 est 9 fois le temps de parcours de la lumière sur une coudée !

Ce temps de 1,745 doit être conséquent puisqu'il s'exprime aussi par $5 \text{ Pi}/9$ ou 3 coudées/9.

On peut en déduire – mais qui saura le faire parler ? – un nouvel indice : $15,70/9,81 = 1,600$.

Tous s'accordent à reconnaître ces constatations comme stupéfiantes. Elles les amènent à réaliser que les phases III et IV fusionnent pour donner la phase V. À coups de craie sur le tableau, les deux hommes s'amusent, complices, heureux. Le cône supérieur de gravitation se prolonge avec le cône Phi à l'extérieur, formant un champ conique de diamètre exact 31,4 ou 10 fois Pi. Il se situe à 10/32 du point Phi et à 10/32 du point G (fig. 32).

Siis, qui connaissait une partie de cette conclusion, fait remarquer :

– Dix fois Pi, c'est deux fois 15,70 ! Donc, ce diamètre indique une valeur de dix-huit fois le temps de parcours de la lumière sur une coudée. Il ne nous manque plus que l'intermédiaire, 9 fois Pi !

– C'est exact, approuve son mari, et même très curieux. Neuf fois Pi (que l'on peut obtenir en prolongeant le Dy, vers le bas, d'un

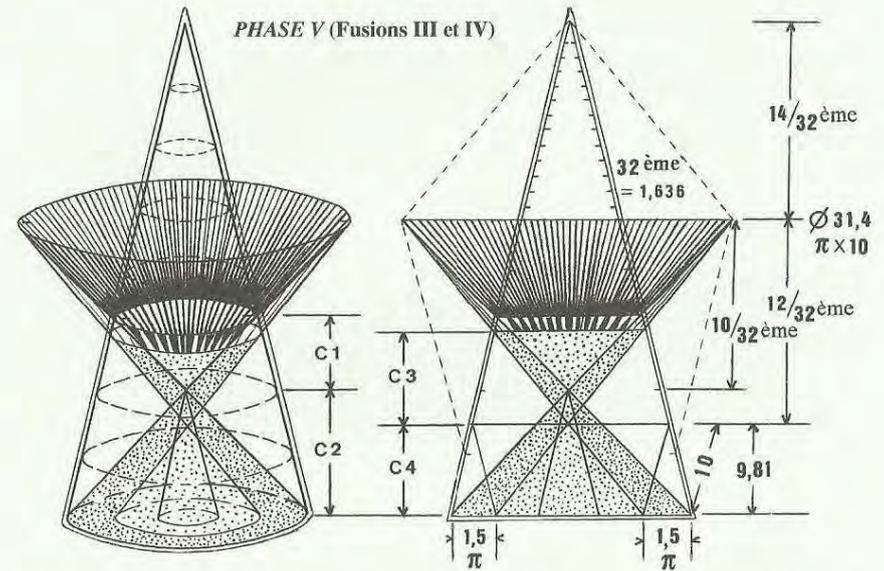


Figure 32 : Les cônes Phi C1-C2 et ceux de gravitation C3-C4, en fusionnant, font s'extérioriser un champ conique donnant des fréquences probablement superlumineuses. Serait-ce le secret de l'anti-gravitation ?

huitième supplémentaire, donne exactement vingt fois racine de 2, soit 28,28. C'est surprenant !

Passionné, il poursuit dans l'attention générale :

– Pour le moment, on peut dire que nous avons levé une étonnante capacité d'expression du Dy, qui doit être alimenté par une certaine énergie. Là où n'était qu'un aimable dessin, même pas idéogramme sérieux – si l'on s'en tient à la seule fonction traduite –, nous substituons encore une clef. Probablement la plus folle de tous les temps. Pourtant, elle est bien là. La difficulté ne sera pas tellement de transcrire les calculs et leur application, mais de faire admettre qu'il puisse y avoir quelque chose là où personne ne voyait (et ne cherchait) rien.

Le professeur, qui échangeait quelques mots avec Phtysen, conclut par une nouvelle projection :

– Ce ne sera pas tout. Nous aurons aussi à expliquer un jour – et nous avons déjà quelque idée – la raison du voisinage quasi permanent de l'Ankh et du Dy !

Ce qu'il ne disait pas – le savait-il, seulement ? – c'est que, selon les exégètes religieux, le Ankh associé au Dy fait partie des mystères du Temple. Celui qui connaît celui-là s'ouvre les portes de l'immortalité.

CHAPITRE 14

LE SILENCE DES PLANEURS

Le choc de l'interprétation du Dy avait laissé chacun assommé. Ils n'avaient plus rien à se dire entre eux dans l'immédiat et il était trop tôt pour trouver des confidents et encore moins des interlocuteurs.

C'était le silence du faucon lorsqu'il plane. Emprise de Horus ?

On dit que les faucons se sont réinstallés dans les tours de Notre-Dame, proche, et qu'ils s'y sont multipliés. Ils s'y tiennent assez haut pour échapper aux griffes de Sekhmet, également proche. Instinctivement, pour échapper aux serres des uns et aux griffes de l'autre, les cinq personnages ont pris leur envol, silencieux, par-dessus le Louvre, dans le ciel dégagé de Lutèce.

L'esprit de chacun évolue dans le silence des planeurs, à l'altitude convenable pour tout embrasser.

L'homme ressent souvent un effet-panique devant ce qu'il ne connaît pas. C'est ainsi que, longtemps, des chercheurs un peu trop conventionnels ont nié la probabilité de la présence de **Pi** ou **Phi** dans la construction des pyramides, n'hésitant pas à railler ceux qui avançaient cette théorie. Pourtant, petit à petit, secouant la poussière des acquis, les mêmes (ou leurs successeurs) en ont admis l'hypothèse. Cela, pour certains d'entre eux, déjà avant la sortie des *Grands Secrets*, mais avec plus d'évidence depuis.

Or – et cela démontre bien la résistance de l'homme à l'évolution –, la nature avait prouvé l'emploi permanent de la règle d'or.

On sait que la définition, au-delà du calcul plus explicite ou plus formel, repose sur le rapport de deux segments. Il faut que le plus petit de ceux-ci soit dans un rapport avec le plus grand égal au rapport du grand avec la somme des deux réunis.

Cela se retrouve dans la fameuse suite de Fibonacci, qui progresse par addition du nombre précédent : 1, 1, 2, 3, 5, 8, 13, 21, 34, 55, 89, etc. Dans celle aussi de Lucas (créateur de la chaire de mathématiques de Cambridge) : 1, 3, 4, 7, 11, 18, 29, 47, 76.

Dans la fleur de tournesol, 34 spirales partent dans un sens, 55 dans l'autre. Pour la marguerite, on trouve 21 et 34 ; quant à l'ananas, c'est 8 et 13, alors que pour l'artichaut ou la pomme de pin, c'est 5 et 8. Qui pourrait douter que le Nombre soit Verbe ?

La nature a été prodigue de démonstrations, l'homme l'a admis mais s'est refusé à l'appliquer à ses propres œuvres dès lors qu'elles avaient été réalisées avant. Il est tellement plus commode d'ignorer les ondes hertziennes, par exemple, sous prétexte qu'on ne les voit pas – ce qui n'empêche pas de manipuler les boutons de son poste T.V. ! Que serait-il arrivé à l'homme d'anticipation exceptionnel qu'était Léonard de Vinci s'il avait lancé quelque vague idée sur la possibilité, un jour, d'aller dans l'espace ? La réponse est facile : le bûcher. Peut-on, sans honte, enregistrer la réhabilitation de Galilée ?

Pourtant, depuis, des radiotélescopes puissants ont fait des essais de réception de messages d'intelligences de l'espace. En vain, mais ces programmes (dont certains ne durèrent qu'un an) prouvent qu'il n'y a pas rejet définitif des hypothèses. Néanmoins, il est difficile de s'arracher à des filières bien tranquilles où l'on voit progresser le vivant sans heurt, et ce serait compréhensible si des détails troublants ne venaient bousculer ce bel ordre. Or, l'homme n'aime pas être dérangé, et il n'y a guère de curiosité sérieuse ou suivie à l'égard des indices tant immédiats que différents qui permettraient d'aller au-delà des spéculations. Au lieu d'un refus aveugle, une marque d'attention prudente serait un pari sur l'avenir autant qu'un appel au bon sens.

Coudée, nombre d'or, Atalante, Dy, ces quatre éléments, matériels au départ, se sont envolés vers l'impalpable, sublimés, et retombent en une nouvelle structure, temporelle, mais ô combien enrichie ! Sa taille même provoque de nouvelles interrogations auxquelles il faudra bien répondre. Pour cela, de nouvelles observations sont à collecter, à traiter, à corroborer et, si la filière est bonne,

on aura une nouvelle vision d'un « quelque chose » dont on présente les contours.

L'éther, si propice à la diffusion des ondes électromagnétiques, tient la réponse. Les planeurs ramèneront-ils, collés, sur leurs longues ailes tous les éléments épars dont le ciment de l'intelligence et de l'amour fera un tout cohérent ?

Les pyramides ont parlé les premières. On les disait *pas même alignées, et complétées par un Sphinx (contemporain de l'une d'elles) posé au hasard*. Nous avons maintenant un ensemble d'une rare cohérence donnant trois pyramides de pierre pour défier le temps et mettre sur la piste de trois vrais carrés de base, en chiralité, conduisant au déchiffrement d'un **sous-sol** démontrant une technologie évoluée.

Les découvertes effectives et successives sur le terrain confirment la vraisemblance de celles promises par les calculs basés sur la **géométrie sacrée**.

Les visions de Edgard Cayce sur les « archives de la terre » et sur une civilisation antérieure (pouvant être celle d'Atlantes) prennent une singulière consistance, et le **Sphinx délivre manifestement un message « génétique »**.

On a ensuite une série de hiéroglyphes bien identifiés qui démontrent la connaissance **du matériel de communication, son et image**, tout autant que son non-emploi effectif au profit d'un seul usage symbolique et religieux, sans même s'étendre sur une nouvelle lecture incroyablement convergente de **la Bible**, ou la **transcommunication** dont ce matériel pourrait être l'instrument.

On constate ainsi la méthode égyptienne, souvent reprise dans l'Antiquité, de *montrer sans montrer, dire sans dire et cacher sans cacher*.

Cela se confirme par le déroulement du message d'une unité de mesure anodine en apparence, **la coudée**, dont on voit qu'elle implique par son origine les mystères de Pi et de Phi, le tout étant naturellement repris pour les réalisations bassement matérielles, notamment pour certaines pierres de décoration des temples (Tala-tats) en étalon permanent.

L'étalon angulaire qu'est l'Atalante Fugitive intervient ultérieurement pour parfaire le tout et déplacer dans le temps, postérieur, l'inconnue du transfert de la connaissance initiale. En amont, c'est

encore la Bible qui recoupe des données géométriques et apporte des observations étranges sur une éventuelle alchimie. Le cadre de présentation de l'Atalante-étalon implique de son côté **une piste alchimique** dont on risquait jusque-là (et sans cela) de se gausser.

La géométrie née des sables et des pierres s'étend sur la face d'une moitié de la mappemonde, en général, et sur la France en particulier. On voit une **géométrie mondiale**.

La traduction du **Dy**, hiéroglyphe banalisé, projette la réflexion cette fois dans **l'espace**.

Admis ou pas, cet inventaire est d'une rigueur totale. La situation n'est plus au *montrer sans montrer, dire sans dire, cacher sans...* Elle est au ***dire pour dire, montrer pour montrer*** !

La chance dans cette affaire est l'originalité de chercheurs occasionnels. Ils sont assez réalistes pour ne pas se prendre pour des scientifiques, assez tenaces pour continuer malgré les incrédules, assez audacieux pour aller fouiller non pas « à portée de la main » mais « à portée de l'esprit », assez raisonnables pour ne pas se prendre pour des gourous et assez sages pour se comporter en éternels apprentis.

Comment, dans ce nouveau contexte, pourrait-on alors passer à côté des phénomènes OVNI ou de la piste venant de la constellation d'Orion (dont était originaire le Dieu Osiris suivant les papyrus) ou encore de l'interprétation d'un ensemble de pyramides et d'une tête humaine que l'on voit sur des photos de Mars diffusées (avec réserve) par la NASA ?

Comme tout change vu d'en haut ! Mais peut-être faut-il monter encore plus haut.

On peut constater l'ambition du projet, mais elle n'est pas illégitime si l'on réfléchit bien. Déjà, le génial Champollion avait senti et affirmé que l'Égypte avait davantage à dire, mais, en l'état des connaissances de l'époque, il lui aurait été difficile d'esquisser les moindres bribes de ce qui apparaît aujourd'hui. D'ailleurs, on ne peut qu'être stupéfait par l'accélération des informations. C'est comme si, l'heure d'une mise à niveau étant venue, tout se précipitait pour arriver à une vaste synthèse. Plus qu'un sentiment, c'est une hypothèse très plausible. C'est sa taille seule qui peut effrayer.

Cependant, le seul fait de vouloir réfléchir va être freiné par le conservatisme. Pourtant, quel est le poids de ces pauvres états d'âme, ces envies de sauvegarder les positions acquises, ces préten-

des besoins de protéger le public, ces fatuités dépassées ? Nul ! Archinul !

Les scientifiques sauront-ils se dépasser, ne serait-ce que pour ne pas courir le risque de laisser se perdre un indice ?

Les ésotérismes extrêmes pourront-ils freiner des désirs violents de tout expliquer par ce moyen et s'en tenir à des interprétations limitées et prudentes dont on verra peut-être qu'elles n'étaient pas aussi fausses que leurs détracteurs voulaient bien le dire ?

Quant aux religions, quelle sera leur position ? À force de cultiver Dieu, chacune à sa manière, les Églises sauront-elles envisager de le remonter au plus haut niveau ?

Vaste problème. Pourtant, dès lors qu'il est en route, le projet doit se poursuivre, dans l'humilité mais avec amour et fermeté, ne serait-ce que pour respecter ce qui a été envoyé et la Grande Intention qui l'a amené à même d'être exploité.

La belle image de la Patrouille de France évoluant, en gracieux ballet, au-dessus des pyramides montre un mariage dans la grâce et l'audace des lignes, mais elle montre aussi que d'autres avions pourraient surgir (fig. 33). D'autres avions noirs de l'escadrille des « Dix Plaies d'Égypte ». Elles ont pour nom, dans ce monde moderne : Sida, « tchernobylisation », attentats, mafia et sectes, pollution dévorante, crises, massacres...

Certes, il se trouvera quelque objecteur pertinent pour rappeler qu'il en fut – à peu près – toujours ainsi dans l'histoire des hommes. Bien sûr, mais pas à la même échelle. C'est-à-dire que le progrès n'a fait qu'amplifier les dégâts jusqu'à arriver au moment où la destruction se génère elle-même.

Les choses prennent, pour le moins, une tout autre dimension. Elle déroute, évidemment, mais semble être la plus cohérente, la plus complète et la plus porteuse de tout ce qui a été pensé, émis, suggéré, imposé, de tous les temps. Cependant, avant que les planeurs ne se posent, il leur faut échapper aux « avions noirs » et ramasser encore des informations dans ce ciel prodigue et, souvent, si mal interprété.



Figure 33 : *Hommage aux Pharaons et au génie de l'Homme. La géométrie de la figure permet aux appareils de la Patrouille de France de répondre à celle, venue de la nuit des temps, de la pyramide de Chéops (photo SIRPA Air-G. Rolle).*

CHAPITRE 15

UNE PYRAMIDE EN BIAIS

Le dîner avait été agréable, au calme de la villa de Saint-Cloud, près de la piscine. La nuit tombante avait permis de mettre le cadre en valeur par les jeux de lumière. C'était l'heure de paix.

Comme pour rappeler la précarité de celle-ci, une petite tape avait rompu le silence et éliminé un moustique.

– Rentrons, avait dit le professeur, c'est leur heure. Je ne voudrais pas qu'il vous arrivât, mesdames, la même mésaventure qu'à Lord Carnarvon.

En fait, c'était pure boutade, car les moustiques de France et de Navarre ne sont pas aussi pernecieux que ceux des continents chauds et, de surcroît, il n'a jamais été prouvé que l'inventeur du tombeau de Toutankhamon (*cf.* Howard Carter) soit réellement décédé des suites de la piqûre d'un insecte.

Tous se retrouvent dans le salon, chacun se livrant à l'activité qui lui convenait, mais bien décidés à ne plus parler de l'Égypte. Phtysen avait choisi la lecture de magazines, certains nettement périmés, mais toujours évocateurs du rythme du temps. Tout à coup, elle interpelle son hôte :

– Ne m'accusez pas de nationalisme exacerbé, mais regardez cet article. Votre Président avait encore cité mon pays dans ses derniers propos, avant de quitter ses fonctions.

Elle tend la revue au professeur. C'est *Le Nouvel Observateur*, n° 1592, dans lequel Robert Schneider rapporte quelques propos

échangés lors du dernier Conseil des Ministres. C'est cela qui avait d'abord attiré l'attention de Phtysen. Ce que peuvent se dire un Président sortant et des Ministres en voie de démission a toujours quelque sens plus ou moins caché de message pour la postérité. Le Président aurait déclaré à ses interlocuteurs : « *N'oublions pas que, jusqu'à Champollion, le souvenir même de l'Égypte ancienne, une des plus grandes et des plus longues civilisations, avait été perdu. Il faut garder une distance envers toute chose...* » Cette citation provoque un nouvel échange de vues, cette fois centré sur la fragilité des pierres et la relativité des appréciations. À cet égard, Souhr cite les observations de touristes pétris d'égyptologie et qui, sur le site de Guizeh, ne trouvèrent la pyramide de la reine Khent-Kawes que grâce aux plans parus dans les *Grands Secrets*.

– Mis à part les trois grandes pyramides, le paysage est lunaire. Tout est chaos et il faut une bonne dose d'imagination pour reconstituer l'ordre ancien. Il y a deux Égypte, celle de l'apparent et celle du passé. Vous connaissez ma prédilection pour l'image due à Hugo, relative au masque du visible posé sur l'invisible, pour revenir en ricochet de l'invisible à un nouveau visible. Il y a une sorte d'exhibitionnisme tronqué ! L'élimination progressive de la pyramide de Khent-Kawes est tout à fait en phase avec la notion d'un pays n'en finissant plus de mourir de vieillesse. Tout s'estompe, tout se lamine. Le sort de la petite pyramide satellite de Chéphren en est un exemple. Alors qu'elle figure sans équivoque dans les documents anciens et dans la géométrie de Guizeh, elle a presque complètement disparu du terrain ! Avec ses 28 coudées de base, elle a servi à décoder le centre de Chéphren bis. Il faut un catalyseur pour réveiller les pierres et le message qu'elles cachent, si bien enrobé. Votre Président avait bien fait de le rappeler.

– Merci, mais le débat est prématuré, car si nous devons parler de cette pyramide, usée, ce n'était prévu que pour demain, car nous devons travailler sur documents projetés, et cela ne peut se faire qu'en mes bureaux, une fois encore. Alors, puis-je sonner l'extinction des feux ?

Cette proposition avait séduit tout le monde et, le lendemain matin, l'équipe, reposée et avide d'en découdre avec cette pyramide mystérieuse, est réunie à Paris. Deux élèves du professeur étaient arrivés en avance, conviés par lui à participer à cette phase

intéressante pour la « maîtrise » qu'ils préparent. La table est couverte de croquis venant des uns et des autres, l'écran est tiré, le projecteur prêt. Par courtoisie, les trois Égyptiens attendent que Buisan donne le signal, ce qu'il fait avec un clin d'œil à Souhr.

Celui-ci, s'adressant surtout aux deux jeunes étudiants, leur rappelle l'historique. La reine Khent-Kawes (Khent-Kaous) fut peut-être l'épouse de Djédéfré (Didoufri), successeur de Chéops, avant Chéphren donc. Son tombeau est situé vers la base du triangle pyramidal que forme le site de Guizeh tel que le présentent les auteurs des *Grands Secrets*. Son état délabré permet quand même de le décrire comme une pyramide-sarcophage. Loin des mastabas, relativement isolée, elle intrigue, car elle échappe à la logique du mouvement copernicien qui anime les emplacements des monuments de Guizeh.

C'est pour avoir tenté de comprendre que Gruais-Mouny finirent par remarquer qu'elle était légèrement **en biais par rapport à un ensemble monumental dont les éléments sont rigoureusement parallèles et perpendiculaires**. Pourquoi casser une telle harmonie par cette « pièce rapportée » ? Pourquoi quitter le bel ordonnancement du plateau de Guizeh en positionnant cette petite pyramide apparemment sans histoire ? On peut toujours lancer l'hypothèse d'une erreur, quoique bien improbable dans la rigueur architecturale égyptienne. Cependant, c'est la version d'une intention délibérée qui l'emporte. Plus que cela encore, c'est le pressentiment d'un « signal » qui s'empara des deux Français. Ils finirent par penser que le décalage du monument de Khent-Kawes était voulu, pour des raisons obscures, mais dont l'une était assurément d'attirer l'attention sur lui.

Cette opinion, désormais bien ancrée, ne permettait pourtant pas d'aller jusqu'à échafauder une réponse totale et cohérente. La synthèse des observations débouchait simplement sur le constat d'une rupture volontaire de la géométrie des emplacements de Guizeh, pour faire de ce point précis la base de départ de quelque chose obligatoirement très important.

À ce stade, les auteurs décidèrent de prendre rang en faisant figurer cette pyramide sur leurs plans, et même d'en mettre une photo, mais de ne rien écrire par respect des réalités, dans leur premier livre. Celui-ci est resté basé sur l'application la plus rigoureuse et la plus complète qui soit du triangle pyramidal et animé par

un jeu de triangulation rigoureuse basée sur une progression arithmétique de raison 9.

C'est seulement au cours du deuxième livre, consacré au Sphinx, que le dessin l'**Atalante** fit apparaître, sur le site, un second type de géométrie. Elle est complémentaire, basée sur toutes les articulations – et elles sont nombreuses – que permet cet étalon. L'application superposée des deux géométries, l'ancienne et la nouvelle, donne – si l'on peut s'exprimer ainsi – une troisième géométrie dans laquelle Khent-Kawes prend cette fois un sens aussi précis que déroutant. Les intuitions de Gruais-Mouny débouchaient sur une mécanique implacable d'horloge. Khent-Kawes appartient à une autre géométrie qui la place à 7° ouest du nouvel axe central vertical du site, en étrange circonvolution.

– Voyez-vous, jeunes gens, insiste Souhr pour les deux étudiants, cette pyramide échappait à tout ordre, comme vous l'avez constaté lors de la projection des transparents. Mais je vais superposer le tracé de l'Atalante sur celui, initial, triangulaire du site, suivant le mode d'emploi que donne le dessin de l'Atalante.

– Ils n'ont pas lu *Le Grand Secret du Sphinx* et ne comprendront pas, plaide Siis.

– Nous ne pouvons tout reprendre. Alors, jeunes gens, Tama également, tenez-vous-en à ce dessin de Michaël Maïer. Certes, il est le fruit d'une reconstitution sibylline, mais il est expressif. Il place l'Atalante relativement à cheval sur le triangle originel, faisant naître ainsi la 3^e géométrie. Vous voyez que le champ d'action s'étend avec un nouveau centre du dispositif qui s'amplifie. De manière incompréhensible, le grand cercle de l'Atalante passe en plein milieu de Mykérinos et de Chéops, coupant de nombreux points caractéristiques. Qui oserait encore parler de coïncidences ?

L'architecte continue sa démonstration, tirant de grands traits de crayon et joue du compas. Il trace deux cercles partant, cette fois, du centre du carré de l'Atalante. L'un passe par les quatre coins et est appelé le cercle des diagonales, l'autre a une circonférence égale au périmètre du carré, d'où son nom de cercle de périmètre. À la surprise des nouveaux participants, il leur montre que ces deux cercles encadrent parfaitement la pyramide Khent-Kawes. Elle pourrait circuler dans ce couloir ; elle est placée comme une petite trotteuse ou petit satellite sur orbite. Comme si cela ne suffisait pas,

une droite partant du centre et allant jusqu'à l'extrémité de l'aire agrandie, au point de jonction avec l'axe de Chéops (le seul connu dans les premiers travaux), traverse **Khent-Kawes en son milieu**. Elle forme une croix inclinée de 7° dont l'axe ouest rejoint le centre de Mykérinos. Il y a une sorte de jeu de balance (fig. 34).

– Elle ne pouvait qu'être en biais par rapport aux autres constructions, si ses concepteurs lui donnaient une autre fonction, conclut Phtysen. Faudra-t-il attendre une quatrième géométrie pour en comprendre le but ? On pourrait, comme le dit sans cesse mon beau-frère, rester écrasés par ce visible qui va à l'invisible pour revenir à un visible transmuté. Quelle magie !

Un des deux jeunes gens, qui prenait note sur note, montre une certaine fébrilité :

– Aviez-vous étudié les conséquences des diagonales reconstituées de ce monument ?

C'est Buisan qui répond :

– Ils l'avaient fait, et moi aussi de mon côté. Toutefois, sans les fameuses 2^e et 3^e géométries, il manquait des axes essentiels à l'interprétation. Maintenant, nous les avons !

La démonstration reprend, précise, implacable, et immédiatement les deux hommes tracent la diagonale gauche, allant de bas en haut, et se poursuivant jusqu'au coin supérieur droit du rectangle de travail. Elle passe par l'échine du Sphinx et par le carré 132, en plein axe de Chéphren et Chéphren bis. Quant à sa partie basse, elle rejoint l'axe E.-O. du carré de l'Atalante sur son cercle de périmètre, coupant le bas du grand triangle pyramidal. Même si l'on ne peut comprendre toute la pensée du concepteur, on ne peut qu'être confondu par la rigueur des ces tracés qui s'entrecroisent. Conséquence logique du décalage de Khent-Kawes dans le dispositif, la diagonale ainsi prolongée vers le bas ne pouvait tomber sur le centre de cette base, à l'aplomb de Chéops. Elle donne un point, vraisemblable milieu d'une nouvelle figure.

– Eh oui ! dit l'autre étudiant, la voilà, votre quatrième géométrie. De ce point, élevez une droite. Elle passe en plein centre de ce que vous appelez la « salle d'énergie ».

– Nous l'avons vu, et avons fait une extrapolation poussée, explique Souhr. Elle implique l'existence, du moins dans le tracé, d'un triangle de 100° au sommet, dans la salle d'énergie, comme

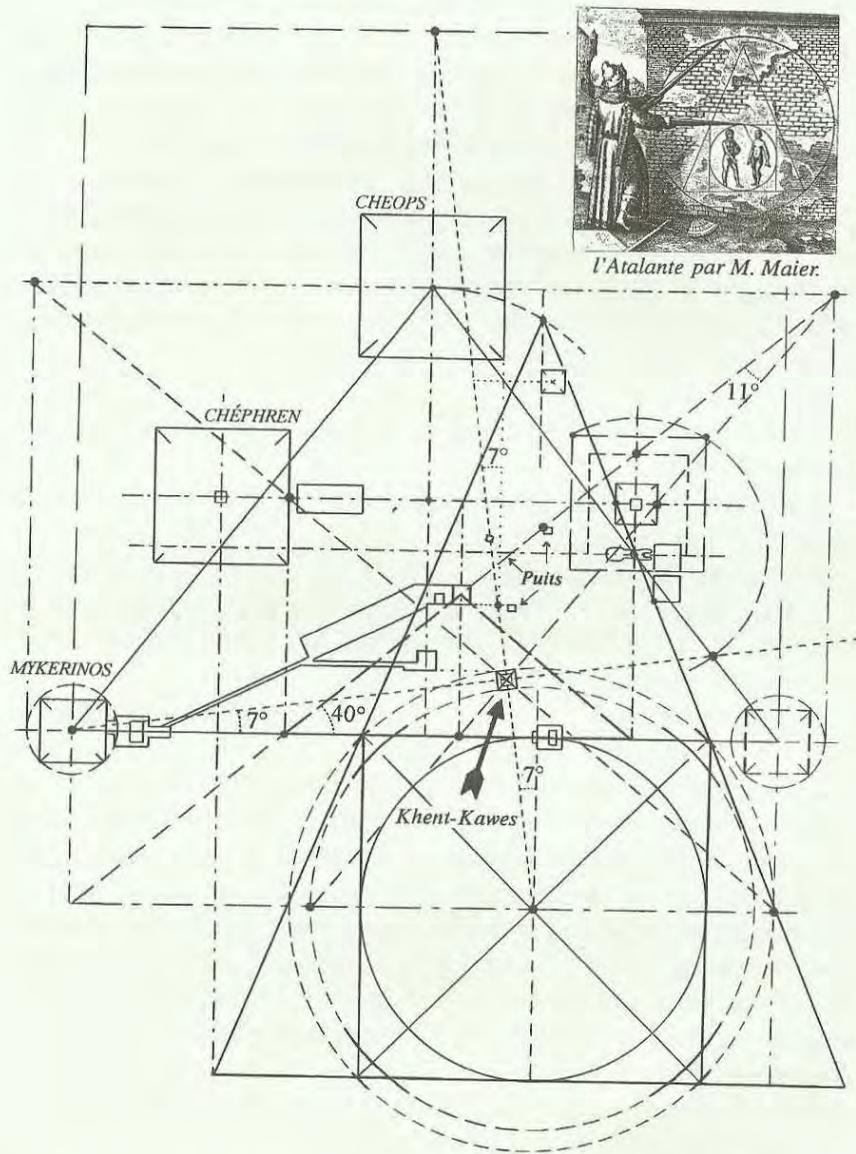


Figure 34 : *Sous le masque d'une implantation anodine, la pyramide de Khent-Kawes appartient à une géométrie rigoureuse basée sur le « carré de l'Atalante ». Elle participe au montage de l'ensemble et complète la géométrie cohérente du plateau, par ses axes et diagonales.*

vous l'avez tout de suite compris. Sa base est commune avec celle du triangle pyramidal.

– Les deux angles inférieurs, complète le professeur, auront chacun 40° et se situent respectivement à l'aplomb du côté droit de Chéphren et de l'axe central de Chéphren bis.

Les étudiants vérifient et, déjà, Tama s'inquiète :

– Mais la diagonale gauche ? Celle qui va de haut en bas.

En chœur, Buisan et Souhr montrent qu'elle part de l'autre angle du rectangle, coupe la base de Chéphren sur son axe et rejoint l'axe E.-O. de l'Atalante, cette fois sur le cercle de diagonale. Une véritable double couronne est tracée, fixant l'épaisseur de Khent-Kawes qu'elle enserre... pour on ne sait quelle valse.

– Ce n'est pas mal pour une pyramide mise en biais **par erreur**, ponctue Tama.

Le plus jeune des deux étudiants, à la mine délurée, enthousiaste, lance son verdict :

– Si c'était une corrida, professeur, nous vous accorderions les oreilles et la queue !

Buisan éclate de rire et leur répond :

– Merci de l'hommage, mais c'est à partager avec nos amis égyptiens. De toute façon, ce que je vous propose de partager pour le moment, c'est le café et quelques petits gâteaux. Nous avons bien mérité cette pause, qui vous permettra également d'observer tranquillement ce dessin qui comporte bien d'autres informations.

CHAPITRE 16

UN TRIANGLE D'ÉNERGIE

Que ce soit sous le nom de pause, de récréation, de mi-temps ou encore de *break*, la vertu des arrêts pour détente n'est plus à démontrer. À un certain moment d'acuité et de tension, il faut savoir prendre de la distance par rapport à l'événement. Peut-être pourrait-on appeler cela le temps d'enregistrement et de récupération. C'est aussi la concession nécessaire à l'élaboration d'un tremplin, d'où repart, fortifiée, la progression propre à l'Homme.

Le petit vent de jeunesse apporté par Tama et les deux étudiants se fait sentir et apprécier. Le professeur s'en explique :

– Notre plage d'âges est trop semblable et austère. L'esprit de contestation des nouveaux venus à la science nous contraint à nous déridier. Tenez, l'un d'eux me demandait hier, au téléphone, si l'on ne vous avait jamais opposé l'argument qu'une cabine téléphonique pouvait donner, par ses mesures, ou l'âge du capitaine ou les dimensions des pyramides.

– Cela se dit, accorde Siis, courroucée, mais ceux qui le disent ne démontrent jamais quoi que ce soit, même pour étayer leur critique. Il est facile d'ironiser, mais les rieurs n'ont pas le courage d'aller jusqu'au bout de leur démonstration. Des mots, rien que des mots...

– Bien sûr, je le sais, mais il y a mieux en la matière. J'avais mis un article de côté pour vous trois.

Effectivement, dans une intéressante étude maçonnique, il était écrit par Messieurs A. D. et P. G. : « ... En prenant la diagonale d'une cuisine, en la divisant par 3,14, en remalaxant le résultat obtenu par telle ou telle puissance de nombres symboliques, il est rare qu'on n'obtienne pas un sous-multiple de la base de la Grande Pyramide... » C'est assez rude, surtout quand on constate que peu de personnes connaissent réellement les dimensions des pyramides, et encore les énonceraient-ils probablement en mètres et non en coudées. Siis lance alors :

- Chiche !
- Eh bien, je l'ai fait. Mais peut-être ma cuisine est-elle rebelle, car cela n'a rien donné. Non, ne perdons pas de temps avec ces détracteurs pleins de fatuité, surtout quand notre moisson commune est d'une telle richesse. Sans doute est-ce là notre récompense.

Le travail reprend, chacun essayant de mieux se placer pour suivre à la fois l'écran et les papiers étalés sur le bureau. Un nouveau triangle est solidement installé désormais sur la base de celui connu et dépassé des premiers temps de la recherche. Il a donc 100° au sommet (plein centre de la salle d'énergie) et 40° à chacun de ses angles. Ces mesures sont évidemment arrondies puisque venant de nombres transcendants. Si l'on prolonge les deux côtés vers le haut, celui de droite se poursuit jusqu'au coin de l'allée de Chéphren, sortant de son temple haut, et le gauche va retrouver le coin supérieur droit du grand rectangle où arrivait déjà la diagonale prolongée de Khent-Kawes. Il rencontre au passage le puits Campbell et l'axe du centre du carré du Sphinx (fig. 35).

Et, là, une observation mérite d'être rapportée. Il s'agit d'un petit puits curieux qui se trouve au beau milieu de l'allée de Chéphren. Il est bien maçonné et recoupe exactement l'axe de Khent-Kawes de 7° . Puits ou tombe, l'habitude n'est pas de les installer en plein travers d'une voie. Il y aura sans doute à y revenir.

Le triangle de 100° a une base de 1086 coudées, ce qui tend à le rapprocher de l'Atalante, dont le carré (juste en dessous, légèrement décalé) mesure 1080 coudées. L'importance montrée vis-à-vis de la salle d'énergie a incité ses inventeurs à lui donner le même qualificatif, et il devient, pour l'équipe, le **triangle d'énergie**.

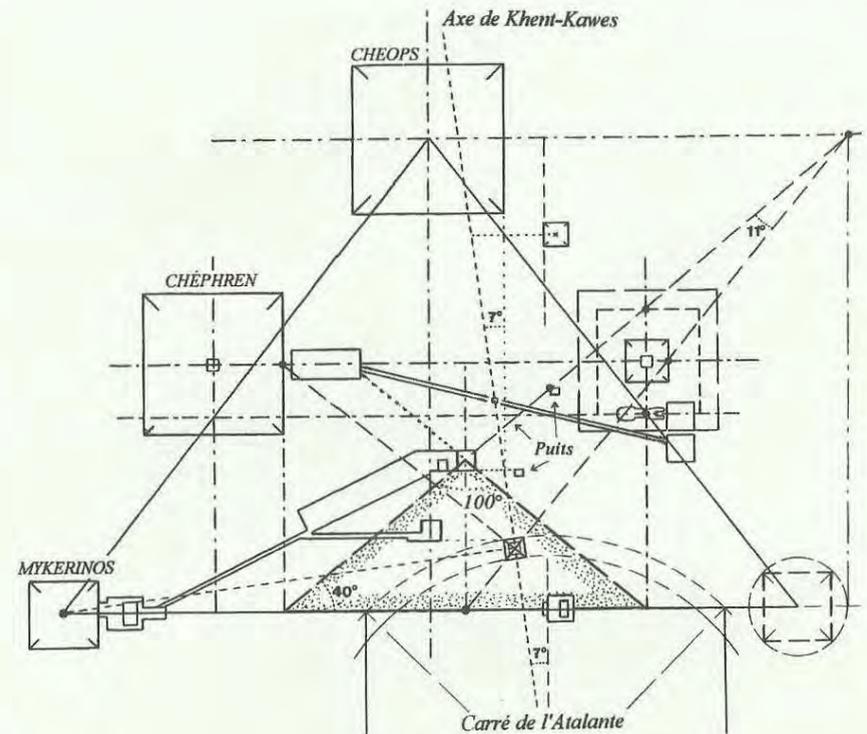


Figure 35 : Le nouveau triangle de 100° , centré sur la « salle d'énergie » et s'appuyant sur l'axe des Mykérinos, ne peut qu'interpeller sur une telle concordance des pentes et des dimensions.

Si l'on doutait du bien-fondé de l'appellation, il n'y aurait qu'à suivre les volées de coups de compas qu'applique Souhr sur le dessin.

- Je prends les demi-côtés comme rayon, explique-t-il, et voyez ce que cela donne. Rien à voir avec la diagonale de la cuisine de Pierre, Paul ou Jacques.

En effet, partant de chacun des angles comme centre, un rayon arrêté sur la moitié de chaque côté donne 2 beaux cercles. Celui de gauche caresse la base du temple haut de Mykérinos et celui de droite en fait autant avec Mykérinos bis. Si l'on déplace la pointe de compas pour la situer au centre de chaque côté, on fait un balayage assez surprenant qui donne, à gauche, évidemment le contact en plein cœur de la salle d'énergie, puis se colle sur la ligne

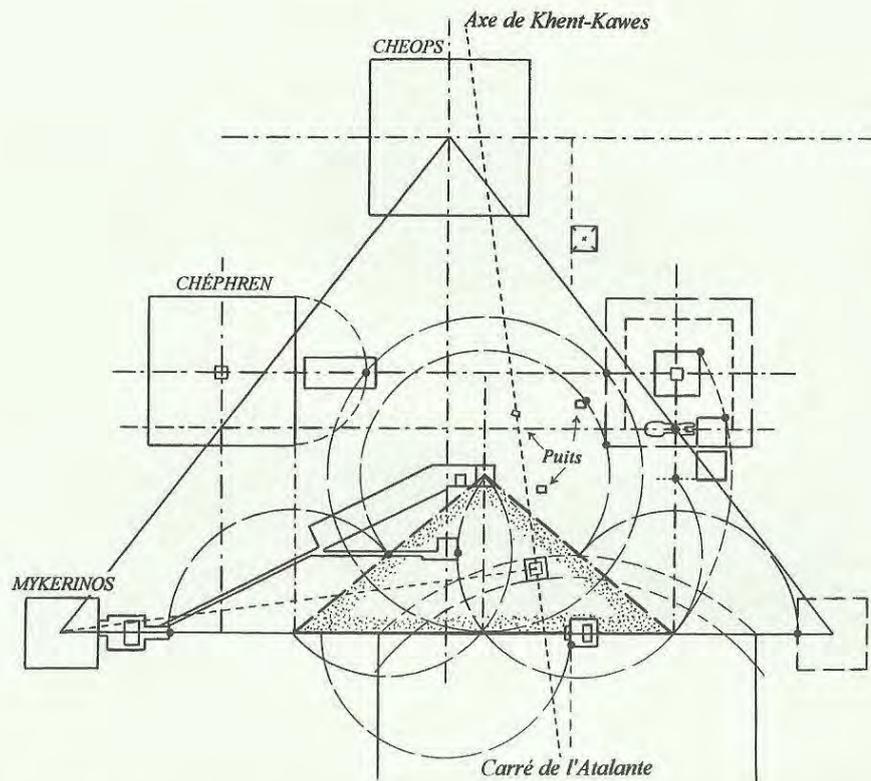


Figure 36 : Ce triangle d'énergie justifie sa cohérence en permettant de tracer de multiples cercles aux correspondances absolument étonnantes.

de base des Chéphren puis avec le cercle de droite, lequel marque quelques points significatifs, dont le fond de ce qui s'appelle – dans la maquette – la salle « de la Reine » (fig. 36).

Un des étudiants constate :

– Par une conséquence logique, les deux cercles se superposent sur la hauteur du triangle d'énergie, dessinant la coupe d'une gracieuse lentille dont on ne voit pas l'usage.

– Non, reconnaît Souhr, mais cela va plus loin encore. Sa longueur, qui est en même temps la hauteur du triangle, est de 444 coudées. Nombre curieux, car 444 est également la distance, en kilomètres, de Guizeh à Jérusalem (à vol d'oiseau) et qui correspond à la formule $52,36 \times 12$ divisé par racine de 2 !

Tama, qui s'est inspirée des pratiques de Siis, joue de la calculatrice et montre que, dans la foulée des observations de l'architecte, si l'on divise 2 200 – qui est la base pyramidale initiale – par Pi, on obtient 700, qui se trouve être le nombre de coudées du côté du triangle d'énergie. La Bible donnant 700 coudées pour le périmètre de base de l'Arche de Noé et ayant déjà montré qu'elle fournissait souvent des mesures concomitantes, il ne serait peut-être pas inopportun de s'interroger sur ces similitudes.

– C'est un peu le mystère de cette géométrie. Elle est assez probante pour ne pas relever... de la cuisine, dit Phtysen, mais elle reste progressive et ne parle pas au point d'expliquer sa finalité, n'est-ce pas, professeur ?

– Oui. En tout cas, c'est trop précis pour ne pas conduire aux étapes suivantes. Regardez maintenant les cercles que l'on peut tracer en partant de la salle d'énergie.

Il donne à nouveau, aux deux branches du compas, l'écartement correspondant à un demi-côté (350 coudées) et, une fois encore, on voit cerner des coins particuliers, l'angle de Chéphren bis et celui du puits Campbell. À ce sujet, il fait remarquer qu'il s'agit du coin supérieur droit alors que, dans la démonstration de la poursuite des côtés, c'est le coin supérieur gauche qui était concerné.

Siis ne résiste pas :

– On a l'impression que tous les points sont successivement impliqués, et si l'on cochait tout ce qui a été verrouillé depuis le début de nos recherches, on trouverait probablement que les recouvrements ont été tous faits. Un peu comme s'il s'agissait d'un contrôle permanent et évolutif des tracés.

Phtysen demande que l'on écarte encore un peu plus les branches pour tracer un second cercle, plus large, ayant la hauteur du triangle comme rayon (444 coudées). Un nouveau cercle s'inscrit au large du précédent et donne un recouvrement des axes des Chéphren. Elle se dit persuadée que l'on pourrait encore poursuivre longtemps ce petit jeu, mais, puisqu'on en connaît les règles, elle suggère de passer au survol du plateau :

– On sent, depuis ces derniers jours, qu'une volonté supérieure nous appelle à prendre de l'altitude. Si nous voulons rester cohérents, il nous faut simplement homologuer – sans insister davantage – les vérifications que constituent tous les points de contact, qui ne semblent être faits que pour « assurer nos prises ».

Avec une sorte de tendresse, le professeur vient en renfort et propose de passer à une vue plus étendue du plateau, telle qu'elle émane des calculs précédents, et que matérialise le plan qu'il a mis à jour.

– Il manque des axes, fait remarquer le plus timide des deux étudiants.

– Évidemment, rétorque Buisan, on ne peut surcharger sous peine de ne plus rien lire.

– C'est sûr, mais, insiste le jeune homme, nous nous privons de références, car je vois par exemple qu'un sixième de la circonférence du cercle de l'Atalante donne des segments inspirés de la coudée. J'ai jeté quelques reports qui semblent spectaculaires...

– Peut-être, objecte Buisan, mais c'est précisément ce que Madame – à juste titre – veut nous empêcher de faire afin de ne pas diluer nos efforts ! Restons-en à une vue haute des choses.

C'est ce que permet le plan projeté sur l'écran, qui donne une image large et forte, sortie des limites initiales du triangle pyramidal. C'est comme une vue d'avion, mais qui – oubliant les pierres – ne retient que l'impalpable. Un cliché radiographique ? Pourquoi pas ! C'est une nouvelle version pour passer du visible à l'invisible et...

Le jeune étudiant reprend :

– On voit bien l'addition de la deuxième géométrie à la première, puis l'émergence de la troisième, donnant sa pleine mesure à Khent-Kawes qui éclate enfin en ce qui est probablement la quatrième géométrie.

Souhr est satisfait, le professeur aussi. Complices, ils esquissent un geste large. L'architecte balaie d'avance toute insistance et énonce :

– C'est cette quatrième géométrie qui doit retenir désormais nos efforts. Pour la synthèse de ce qui a été posé, je me borne à vous signaler que j'ai fait ce dessin, avec l'Atalante cette fois horizontale sur la droite de sa sœur verticale (Annexe IV).

– Et alors ?

– Ne chargeons pas, car la plupart des gens ne connaissent pas cette pyramide de Khent-Khawes, et ceux qui échapperaient à cette ignorance ne savent même pas qu'elle se situe en biais du dispositif. En supposant que quelqu'un, dans une sorte de parcours du combattant, ait remonté l'équation, il est fort probable qu'il ne l'ait pas poussée à son terme.

Ainsi, les Atalantes se croisent et recourent à l'infini les points initiaux de cette géométrie, dans un étonnant ballet. Est-ce Maïer qui mène le bal ?

Souhr souffle un instant puis, solennel, il conclut :

– Eh bien, ce ballet continue, évidemment, mais sans nous !

– Nous nous envolons ? ironise l'étudiant.

– Presque, car la suite dépend du professeur qui a le dossier de... l'OVNI de Dijon, annonce Souhr à la surprise de quelques-uns.

Que vient faire cet OVNI ? En quoi concerne-t-il Khent-Khawes ?

CHAPITRE 17

DE LA SEINE À LA SCÈNE

Le long bateau glissait sur la Seine, calme et génératrice de fraîcheur en cette journée d'été, pour le plus grand plaisir des passagers qui, de la salle à manger ou du pont, voyaient défiler les monuments de Paris, comme sur une scène gigantesque. Pure impression puisque c'étaient eux qui se faufilaient doucement entre ces pierres témoins d'une riche histoire.

Pour leur permettre d'en profiter pleinement, le service ne se hâtait pas entre les plats du déjeuner. Le professeur avait donc accompagné Phtysen en haut car elle voulait mieux détailler le Louvre, côté fleuve, durant le lent passage. Appuyés au bastingage, ils devisaient, sans voir le temps passer.

Cela irritait Souhr, resté à table avec son épouse, car il voyait venir les viandes qui allaient refroidir et il n'eût pas été convenable de commencer sans leur hôte. Il ne put s'empêcher de dire :

- J'ai l'impression que Buisan fait la cour à ta sœur.
- Tu crois ? Je n'y avais pas pensé, mais il est vrai qu'il est bel homme, brillant... et libre. C'est amusant, parce que je n'y pense jamais, et que ma sœur s'est toujours plainte de ne pas trouver d'homme au rayonnement suffisant pour capter ses propres vibrations. Chut ! les voilà.

Les quatre, à table, peuvent faire honneur à des pigeons présentés en deux services, d'abord les cuisses puis un salmis, le tout accompagné de morilles et d'une sauce crémée. Ce choix des pigeons reve-

nait au professeur qui savait que ce mets est fort prisé au Maghreb et au Proche-Orient. Ce n'était pas le moins cher de la carte, mais le nombre de convives étant restreint – et l'envie de les satisfaire bien grande –, Buisan avait décidé de les traiter de la meilleure manière.

Voulant leur parler de cet OVNI de Dijon, il avait pensé que la formule s'y prêterait bien, d'autant plus qu'il n'avait rien à projeter sur écran et qu'il n'y avait pas lieu de travailler trop nombreux sur cette affaire marginale « d'objet volant non identifié ».

– Voyez-vous, quelles que soient vos perceptions à l'égard de ces phénomènes, je dois dire que je suis assez troublé pour ma part. Je n'y travaille pas officiellement, mais je ne m'en désintéresse pas, même si – par un accord tacite – il est de bon ton d'en sourire dans les milieux officiels.

– Comme on a ri de Bernard Palissy au Louvre voisin, ou de Copernic, ou de Galilée, sans même insister sur Giordano Bruno, dont les idées sont parties en fumée... comme son corps brûlé par l'Inquisition...

– Ce qui explique très naturellement la prudence de Maïer, l'auteur de l'Atalante Fugitive, qui décida de crypter son discours, ajoute Phtysen.

– Absolument, reprend Buisan, et j'ai toujours écouté ce que disent les ufologues, quitte à faire preuve de prudence, mais j'en ai l'habitude.

– Ufologues est-il un terme accepté et compris en France ? questionne Siis.

– Oui. Ce sont ceux qui se passionnent et réfléchissent sur les problèmes d'Objets Volants Non Identifiés, explique le professeur. Le mot vient de UFO, qui est le pendant anglais de OVNI. Ce sigle est l'abrégié de *Unidentified Flying Objects*. Mais je vais vous expliquer les raisons de mon intervention sur ce sujet.

Dans cette antinomie de gastronomie paisible et d'interprétations hardies de l'espace – toujours cette superposition du visible et de l'invisible –, l'idée du professeur prend corps et se transpose avec une singulière consistance. Il avait été troublé par l'apparition dans les tracés de cette ligne Dieppe/mont Blanc. Il n'avait pas éliminé l'hypothèse d'une coïncidence, mais cet état n'étant pas le plus porteur au niveau de la recherche, il préfère faire appel à l'imagination dès lors qu'on en contrôle soigneusement les effets.

Faute de concertation scientifique, il n'y a pas d'exploitation généralisée et sérieuse des « hauts lieux », qu'ils proviennent des mouvements de la nature ou qu'ils soient l'œuvre des hommes. Pourtant, leur présence, leur maintien dans les temps et la solidité de la volonté manifeste de leur origine obligent à imaginer beaucoup d'hypothèses. Quand il s'agit d'espaces ou de volumes souterrains, ne peut-on songer aux mutations animales : métamorphose, cocon, chrysalide ? L'homme ne pourrait-il être impliqué dans certaines phases ? La grotte Chauvet, du nom de son inventeur, est dans la Combe d'Arc, en Ardèche. Sa décoration porte sur les animaux, ce qui serait banal, mais avec une prédilection pour l'ours, au point qu'un crâne de cet animal est soigneusement posé sur un rocher de manière intentionnelle. Une démarche de même imprégnation se retrouve dans les autres grottes (Montespan dans les Pyrénées, Niaux,...). Une démarche qui semble dépasser la simple intention de reproduire et de décorer.

Dans ce contexte, à défaut de grottes, le professeur avait estimé que la présence du fameux sommet enneigé imposait de s'assurer de l'éventuelle présence d'autres hauts lieux sur cet axe. Et c'est ainsi qu'il avait relevé l'affaire de l'OVNI de Dijon – Marliens plus précisément – dès lors que le village en cause était sur l'axe Dieppe-mont Blanc !

C'est assez osé, car chercher dans la préhistoire pour déboucher finalement sur des expressions de l'espace relève d'une gymnastique intellectuelle peu commune ; mais c'est un cheminement qui en vaut d'autres. Donc, au cours de la nuit du 10 mai 1967, les villageois ont pu se voir survolés par ce que l'on appelait – à l'époque – une soucoupe volante. Elle était en phase d'atterrissage. À l'aube, ses traces étaient visibles dans un champ voisin, et classiques, ce que purent constater les gendarmes de la brigade du canton, Genlis. Mètre en main, les représentants de l'ordre dressèrent un procès-verbal (n° 309) et dessinèrent plusieurs croquis, assez bien faits de l'avis général, mais dont il faut tout de même retenir que ce n'était pas une œuvre de spécialistes.

L'empreinte (d'une douzaine de mètres de pourtour), après avoir été saupoudrée de blanc, fut photographiée d'hélicoptère. Elle avait l'apparence d'une étoile irrégulière à 6 branches, à l'intérieur de laquelle on distinguait 6 trous qui pourraient éventuellement per-

mettre de tracer une seconde étoile, interne, plus petite. Dans une démarche différente, en reliant les pointes extrêmes de la grande étoile, on peut tracer un polygone à 6 côtés. Il en va de même en reliant les 6 trous entre eux. Le grand hexagone est convexe, le plus petit, concave. Aucune de ces formes ne donne d'angle droit. Une grande diffusion fut faite dans les milieux spécialisés, officiels ou privés. Un auteur, Maurice Chatelain, dans *Les Messagers du Cosmos* (Robert Laffont, 1980), après une étude détaillée, s'est orienté vers des données égyptiennes, Pi, etc. Mais, dans l'ensemble, il ne fut pas tiré d'enseignements à la dimension de l'événement de base, restant dans les mathématiques (fig. 37).

– Il y a même eu un autre posé d'OVNI sur cet axe, entre Marliens et le mont Blanc, à Prémanon, juste avant la frontière suisse, mais ne nous dispersons pas, dit le professeur, car les posés d'OVNIS en France et à l'étranger sont nombreux. Une très bonne étude fut faite en 1979. Sur 76 cas typiques en France, l'auteur tire des relations triangulaires surprenantes ainsi qu'un rapport certain avec le nombre Pi. Il intitula cette étude *OVNI, l'isocélie* (Jean-Charles Fumoux aux Éditions du Rocher, 1981). Cependant, à ma connaissance, seul l'OVNI de Marliens a laissé une trace aussi complexe, avec des trous précis. Achéons d'exploiter les informations laissées par ce double hexagone que nous connaissons bien maintenant.

Écartant le plateau de fromages, il pose quelques plans et photos sortis de son porte-documents et en fait prendre connaissance à ses invités. Phtysen réagit tout de suite sur une particularité, les trous. Ceux-ci, profonds de 0,40 m et larges de 0,12 m, se prolongent par 2 autres petits « sondages », de 8 ou 9 cm semble-t-il.

– C'est très curieux, remarque-t-elle, c'est comme si le gros trou avait été fait par une sorte de pied qui s'enfonce et d'où partiraient, en s'écartant, deux petites sondes.

– Pour prélever un échantillon ? demande Siis.

Son mari, très intéressé, fait la moue :

– Ce serait logique, mais il manque tellement de données qu'il faut se garder de toute interprétation hâtive. Il est vraisemblablement trop tôt. En revanche, ce qui est certain, c'est qu'il y a bien eu un posé d'OVNI, et que tout le monde l'ignore aujourd'hui avec superbe. Il est certain aussi qu'il se positionne curieusement sur un

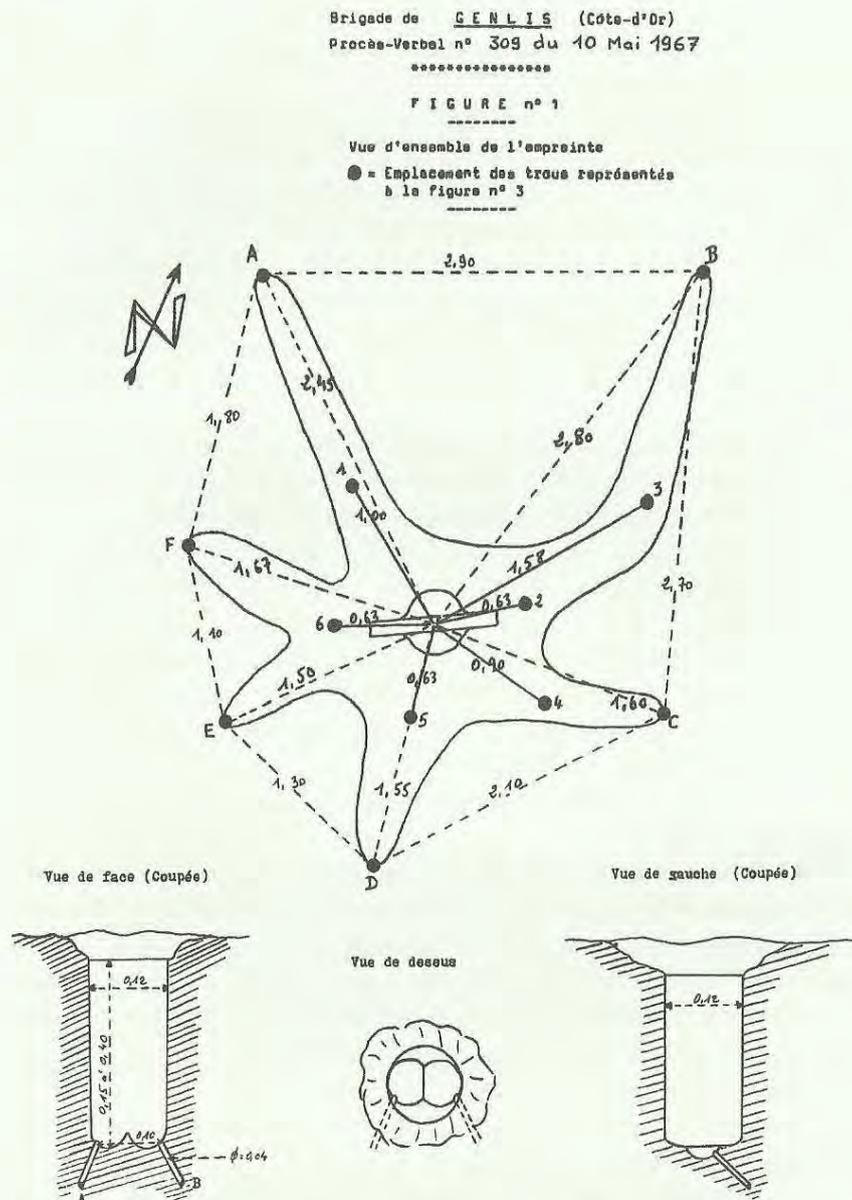


Figure 37 : Documents originaux du procès-verbal de la brigade de gendarmerie de Genlis concernant les traces laissées par un OVNI. Les mesures de l'empreinte, et le détail des trous en particulier, montrent incontestablement des marques d'une rare élaboration.

axe partant de Dieppe, point de départ sur la France du méridien lumineux, et passe par le mont Blanc, y croisant la pente du triangle de 108° allant à Guizeh.

– Vous oubliez encore un détail, ajoute le professeur, c'est que l'axe ainsi mis en évidence forme un angle de 45° avec le méridien lumineux. Ce n'est pas banal, même ma cuisine de Saint-Cloud n'aurait pu donner cela (fig. 38) !

Il faisait allusion à la boutade de mauvais goût prétendant qu'on obtenait n'importe quel rapport avec n'importe quelle base, celles domestiques incluses. Tous rient. Mais la gravité du sujet l'emporte, d'autant plus que cet aspect est assez novateur pour les trois Égyptiens.

– Les intelligences qui dirigeaient l'engin, ajoute Phtysen, ne pouvaient ignorer que leur passage serait vu, mais ils n'attendent personne et semblent être indifférents aux traces laissées.

– Ils auraient tort de se gêner puisque, malgré les preuves, personne n'y croit, ironise Siis.

– C'est ce qui est curieux, arrête le professeur. Il est nécessaire d'être très circonspect à l'égard des phénomènes inexplicables, sinon où irions-nous ? Pourtant, dans cette affaire-là, comme dans d'autres, il y a une partie verrouillée indiscutable sur laquelle un accord tacite s'établit pour... oublier.

– Les pouvoirs publics n'aident-ils pas à estomper l'effet OVNI ? demande Phtysen.

Probablement, car la gendarmerie nationale s'est trouvée dépouillée des dossiers. Elle n'intervient désormais que comme boîte à lettres pour recueillir l'information et la transmettre au CNES (Centre National d'Études Spatiales) de Toulouse, où un département spécial, très feutré, gère ces affaires. C'est le SEPRA (Service d'Études des Phénomènes de Retombées Atmosphériques).

Perfide comme elle sait l'être, Siis lance :

– Gardez le sigle, mais interprétez en Service d'Étouffement, Protection, Réduction et Anesthésie !

Très conventionnel, le professeur réfute l'attaque et, tout en reconnaissant l'excès de discrétion de l'organisme, rapporte les qualités de son directeur, qu'il connaît fort bien, et complète son propos par une remarque sur les hommes en général :

– L'État ne peut prendre de mesures que si elles sont implicitement dans le souhait ou l'admission des citoyens. Cela arrange bien

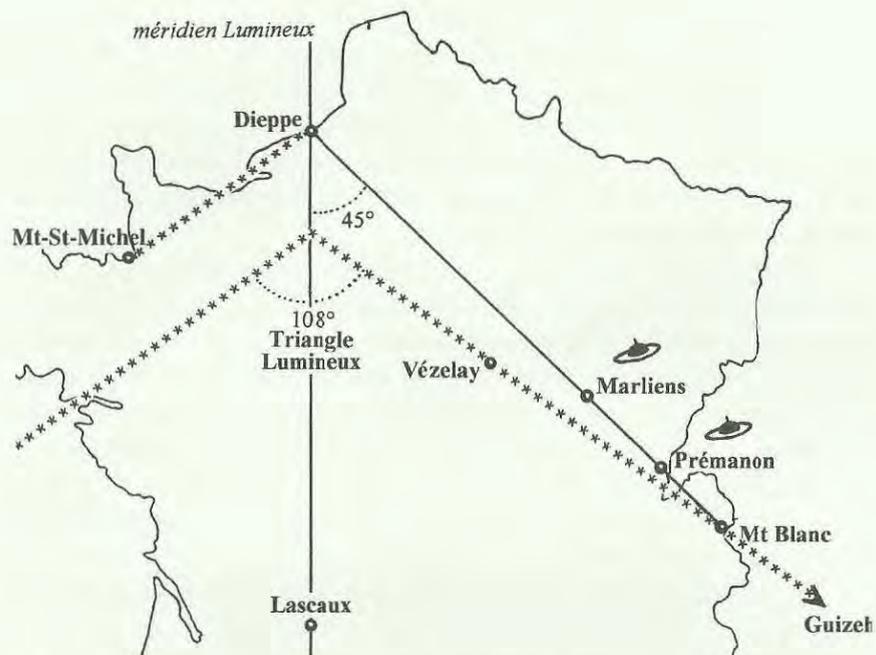


Figure 38 : La trace laissée par l'OVNI de Marliens se positionne sur un axe faisant un angle de 45° avec le méridien lumineux. Cette ligne, partant plus précisément de Belleville-sur-Mer, coupe le grand triangle lumineux de Guizeh, exactement sur le mont Blanc.

ces derniers, croyez-moi, de ne pas en savoir plus. C'est la politique de l'autruche. Les Français sont bien convaincus que le nuage atomique de Tchernobyl, en promenade sur l'Europe de l'Ouest, s'est arrêté respectueusement à nos frontières. Et puis, si la conscience venait à l'emporter, un autre mécanisme prendrait le relais : l'égoïsme. C'est encore un de nos anciens Présidents, le Général de Gaulle, qui disait, évoquant je ne sais quel organisme : « Il y a autant d'égoïsmes sacrés que de membres inscrits » !

Et encore le professeur ne parlait pas du GEPAN (Groupe d'Études des Phénomènes Aérospatiaux Non encore identifiés), qui avait précédé le SEPRA. Le premier organisme avait été « lâché » par le CNES en raison, dit un rapport, de la diminution des moyens financiers disponibles pour le GEPAN et de l'incompatibilité du programme avec les compétences actuellement reconnues du

CNES. C'est un constat tristement d'actualité, qui n'a rien à voir avec la gestion d'élucubrations. Au contraire, on y voit les classiques manœuvres propres aux grandes affaires gênantes. S'il n'y avait vraiment rien de sérieux, ce n'est pas ainsi qu'on le démontrerait. Contrairement à certaines critiques, ce n'est peut-être même pas de la désinformation organisée, mais de la rétention, voire de la dérobade, bien humaine et fréquente.

– Pour ma part, conclut Buisan, malgré tout le respect dû à mes collègues, j'estime que la communication du SEBRA a été inférieure à celle du GEPAN, mais qui prouve que ce n'était pas intentionnel ?

Heureusement, le choix et l'arrivée des desserts mettent un terme à ce débat qui s'écartait des faits eux-mêmes et débouchait sur l'immense problème des comportements humains. La pièce qui se joue là dépasse les dimensions du plateau ; il faut aller aux cintres.

Siis, qui n'aime guère se ranger trop vite aux positions d'attente, sort de son sac un journal.

– Je ne voudrais ni insister ni aller trop loin, mais je crois que le syndicat des pilotes d'OVNIS nous fait un clin d'œil.

Elle leur résume ce que relatent des agences de presse à l'occasion de la rencontre, la veille, d'une « soucoupe » et d'un avion de ligne, au sud de l'Argentine, au-dessus de l'aéroport de Bariloche.

Prudente, Phtysen, fait une réserve :

– Cela n'a été vu que du commandant de bord, je suppose.

– Non, loin de là, rétorque Siis. Des officiers de l'Armée de l'Air l'ont vu également. Il y a une série de témoignages, fiables, plus des incidents bizarres.

– Lesquels ?

– Notamment une panne d'électricité sur l'aéroport, obligeant l'avion à reprendre de l'altitude, toujours accompagné de son OVNI qui, selon les témoins, défiait toutes les lois de la physique.

– Quelles conclusions ? demande Buisan.

– Une enquête est ouverte ? glisse Phtysen.

– Exact, ma chère sœur, « une enquête est ouverte ».

Un sourire entendu met fin au débat.

C'est l'heure de la synthèse. Elle revient au professeur, qui tient à donner quelques appréciations personnelles. Il insiste sur la nécessité de bien lire un double polygone dans l'empreinte de Marliens et d'oublier le dessin en forme de pieuvre qui émane des gendarmes (fig. 39). Ceux-ci ne pouvaient légitimement soupçonner une éven-

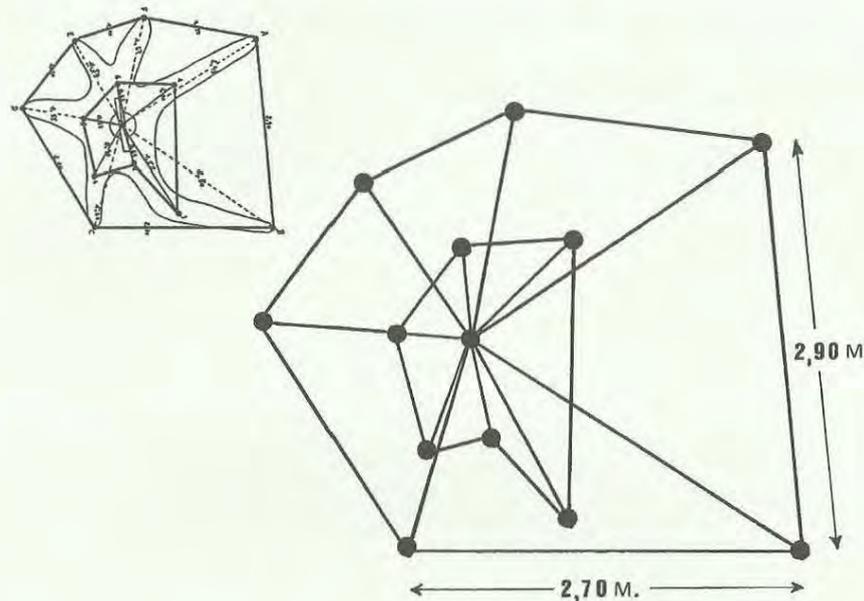


Figure 39 : Bien loin d'une forme en étoile de mer, c'est celle d'un double polygone qui doit relier les trous du posé d'OVNI à Marliens. Pour l'étude géométrique, seuls les trous, les côtés et les rayons sont retenus dans cette figure.

tuelle référence géométrique. Il cite ensuite un certain quadrillage qu'ont fait deux chercheurs, Messieurs Garreau et Lavier, dont les travaux semblent montrer qu'il n'y aurait pas de posés d'OVNIS relevant du hasard, mais qu'ils s'inscriraient dans un maillage précis. Enfin, dans le cas de Marliens, un engin non identifié avait bien été relevé par le radar militaire de Creil, et l'étude du sol, sous les traces de l'OVNI, révèle la présence d'une poudre mauve. L'analyse ultérieure établira qu'il s'agit de cristaux de silice ayant subi un début de fusion à 1 500 °C minimum.

Le professeur s'interrompt alors, et ses hôtes se plaisent à souligner la clarté de l'exposé et la méthode qui a évité l'écueil de l'incrédulité. Par son style, Buisan a respecté la règle théâtrale des trois unités : de temps, de lieu et d'action. Sur la scène, le rideau tombe... mais il y aura un deuxième tableau. Puisque la mode a fait jouer Aïda à Bercy sur fond de croix ansée, pourquoi ne pas remonter l'axe... égyptien ?

C'est ce que pensaient Phtysen (sans le dire) et Siis qui chuchota à son mari :

– Allons demander à Sekhmet.

CHAPITRE 18

AINSI PARLAIT SEKHMET

La croisière fluviale et le déjeuner terminés, les quatre amis débarquent sur le quai. Chaque couple, pour des raisons diverses, souhaite être seul, sans rompre pour cela l'harmonie qui les unit tous. Ils s'entendent donc, ravis, se proposer réciproquement de se séparer quelques heures pour effectuer des emplettes différentes sans déranger les autres.

Avec une touchante et gentille hypocrisie que le Panthéon égyptien leur pardonnera, Phtysen emmène Buisan vers une galerie d'art où elle voudrait acheter une pièce qu'elle n'a pas trouvée au Caire, mais vue là dans une vitrine, rive gauche. Souhr et Siis prennent, eux, le chemin du Louvre, c'est-à-dire de Sekhmet.

Prenant garde à n'être pas entendu de ses voisins, l'architecte – comme s'il marmonnait quelque texte – expose à la déesse l'existence de l'OVNI et ses liens possibles avec la saga égyptienne. Mais si le message est bien existant, s'il témoigne l'évidente manifestation d'une « intelligence », quel sens lui donner ? Quelle voie suivre dans le dédale de toutes les possibilités ?

Siis interpelle son mari :

– Elle ne répond pas, c'était fatal.

– Si, attends. Moi, je l'entends en moi. Elle ne pleure plus cette fois. Attends encore, elle me dit que : « *les traces d'OVNIS sont l'expression des hiérarchies de l'Univers* » et que...

– Que... quoi ?

– Que... « ces traces sont reliées aux origines égyptiennes par la signature des pyramides, qui sont la cristallisation de connaissances universelles et cosmiques. » C'est tout. Non, elle ajoute « Sois onze fois attentif. Le Nombre est Verbe, mais celui-ci est position d'exception, comme votre Khent-Kawes. »

Cette fois, Sekhmet s'est tue.

Évidemment, sans donner ses sources, le soir à Saint-Cloud, Souhr suggère de reprendre sans plus tarder les dessins du posé d'OVNI.

Il lance la première hypothèse de travail en positionnant la grille-empreinte du champ de Marliens de manière à avoir en bas, horizontalement, le plus grand côté extérieur du grand polygone.

Ainsi placé, ce grand hexagone repose donc sur une base horizontale, et Souhr montre que la partie gauche est séparée en deux par une branche de l'étoile pouvant être interprétée, elle aussi, comme le côté d'un triangle. Le côté opposé, si l'on veut en rester au principe des branches d'étoile, ne donnerait qu'un triangle non isocèle, ce qui n'est pas dans l'esprit d'élévation des pyramides.

C'est Phtysen, décidément en plein rayonnement ce jour, qui pressent la solution :

– Souhr, reste sur la partie gauche et trace la hauteur d'un triangle à définir. C'est cela, perpendiculaire à la base, 90° donc, et allant jusqu'au centre du petit hexagone. Imaginons que ce soit une demi-pyramide. Calcule ton angle inférieur gauche...

Le diagnostic tombe, implacable :

– 51°51'!

Tous ensemble sont muets d'émotion et paraissent assommés. C'est l'angle bas de Chéops ! Alors, en application d'une chiralité omniprésente, même intuitivement, depuis le début des recherches, ils basculent sur la droite ce triangle. Ce mouvement crée naturellement un nouveau côté qui passe par un trou du petit polygone central et fait prolonger légèrement la base. C'est bien Chéops (fig. 40).

Phtysen murmure :

– Il n'était même pas besoin de faire la figure complète, le tracé que nous avons ainsi reçu s'exprime par moitié. Il en ira probablement de même pour la suite...

– Quelle suite ? interroge Siis, nous avons la pyramide.

Son mari lui glisse à l'oreille :

Echelle 1 : 66

CHEOPS

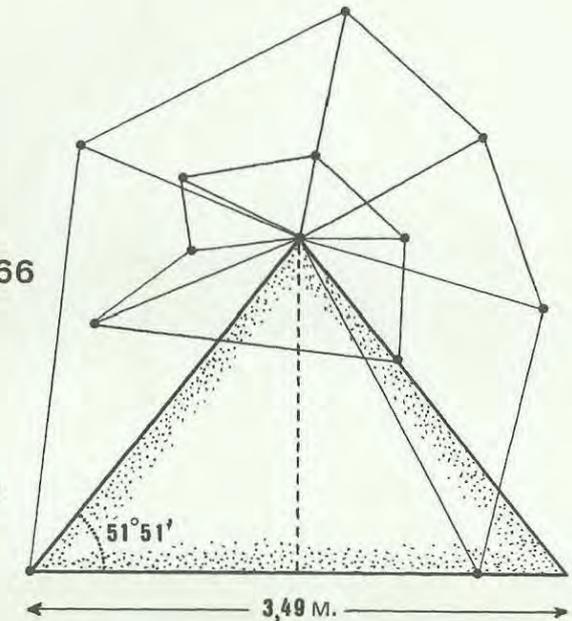


Figure 40 : Un des angles intérieurs du grand polygone de 51°51' permet de tracer la première pyramide observée, Chéops. Elle sera à l'échelle 1/66.

– « Elle » n'a pas dit la pyramide, mais les pyramides ! Phtysen a raison ; nous devrions avoir les autres.

Le professeur, qui s'était tenu silencieux, n'en avait pas moins joué du crayon, de la règle et du rapporteur. Tranquille, il déclare :

– Si plusieurs pyramides sont présentes dans ces polygones, c'est d'une manière différente, car aucun des autres angles ne correspond aux pyramides connues. En revanche, je viens de trouver deux choses curieuses. Le grand côté du petit polygone central est perpendiculaire à un côté du grand et peut former un axe vertical. La seconde est que deux côtés, du petit et du grand polygone, sont parallèles.

– Mais alors, ce n'est plus dans le sens de l'angle pris pour Chéops ? interroge Phtysen.

– Non, mais en faisant pivoter la figure vers la gauche, il y a une belle base.

Ils font tourner la grille magique jusqu'à placer à l'horizontale le

Echelle 1 : 44

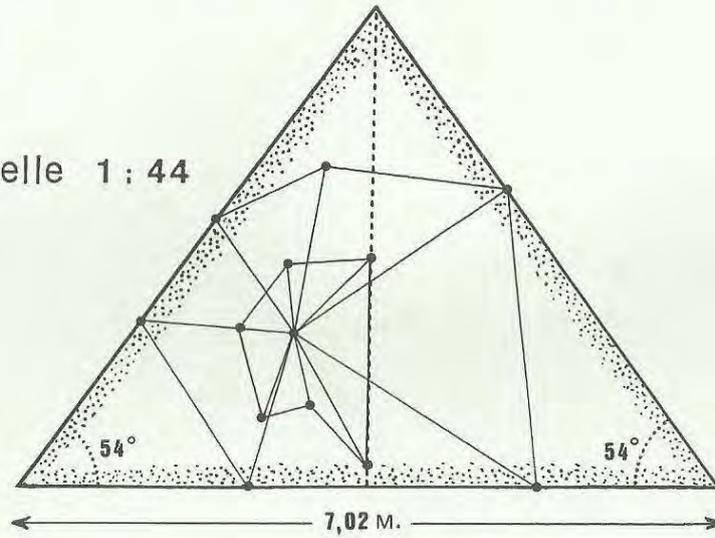


Figure 41 : L'ensemble du grand polygone s'insère parfaitement dans une pyramide de 54° d'angle inférieur (de type Chéphren). La pente gauche est parallèle à l'un des côtés du petit polygone.

segment voisin le plus long, pour en faire une base présumée. Ils tirent un axe vertical central, puis prolongent les deux côtés parallèles des polygones, verrouillés en haut et en bas. Les traits prolongés se recoupent pour donner un bel angle de base 54° . Serait-ce Chéphren ? Se servant alors de cette moitié gauche, qu'ils basculent à droite, ils achèvent les pyramides de type Chéphren. Comme pour confirmer, ils constatent que ce côté passe par une autre pointe du grand hexagone. Comme chaque fois, la géométrie se verrouille (fig. 41).

C'était vrai. Cette géométrie est tellement imbriquée qu'elle émerge à tout moment.

Cette figure doit, de toute évidence, contenir une large série de coupes de pyramides, car si le « moule » initial donne bien le montage Chéphren, il est trop grand pour représenter celle-ci.

– Nous sommes en train de jouer aux poupées gigognes, dit Siis ; oublions un instant celle qui sert d'emballage aux autres et extrayons ces dernières. On sait d'avance comment elles devraient être, puisque *Le Grand Secret du Sphinx* les donne en détail.

Phtysen, documentaliste experte, sort le livre et indique la figure

de la page 117 montrant comment l'Atalante livre le tracé de chacune des trois grandes pyramides du plateau de Guizeh. Mais il y a déjà, en début d'ouvrage, les pyramides fictives du Sphinx, ces pyramides emboîtées les unes dans les autres et répondant davantage à un tracé géométrique qu'à une réalité-terrain. Elle les retrouve rapidement et les montre à ses compagnons :

– Tenez, là, page 59. On a la dimension de chaque carré de base.

Tous notent la série de carrés qui, du plus grand au plus petit, font respectivement, en coudées : 412 – 311,12 – 132 – 123 et 28, chacune de ces longueurs débouchant parfois à devenir le nom de la figure, pour les deux auteurs. Alors, dans la moitié gauche de la grande pyramide inconnue (pour le moment), servant de bases pyramidales, apparaissent les angles : Chéphren bis, Sphinx, 132 et 28 !

En gardant l'angle de 54° , chaque pente passe par des croisements et par le centre des polygones. En complétant la partie droite, on voit apparaître 5 coupes de pyramides, aux normes angulaires de Chéphren, formées – convient-il de le rappeler ? – par deux triangles sacrés (fig. 42).

– Toujours ces triangles sacrés, constate le professeur. « Invraisemblable », diraient des étrangers à la procédure. Pourtant, qui oserait sérieusement parler de coïncidence ? Cela me rappelle un autre posé d'OVNI, à l'étranger, à Sturno. Les trous étaient de 0,21 m cette fois et formaient un triangle identique à ceux-là. Les mesures étaient 36 fois plus petites que Chéphren. Nous restons dans un message cohérent et il nous faut calculer maintenant le rapport de toutes ces pyramides.

– Attendez, intervient Phtysen, si nous avons Chéops et la famille des Chéphren, il nous manque Mykérinos. Il n'est pas possible de ne pas l'avoir, ce serait la négation du principe même.

Habités désormais à entendre chanter les angles et les intersections, ils imaginent quelques traits que Souhr tire allégrement. Ils se retrouvent avec une belle coupe de pyramide ayant pour angles de base $50^\circ 12'$. Dans la lancée, Souhr avait gardé sa grille dans la même position et pris la hauteur de cette Chéphren comme hauteur d'un plus petit triangle. Il avait tiré une diagonale dans le parallélogramme de droite. Mesurant l'angle formé avec la base inchangée, c'est ainsi qu'il peut confirmer posément :

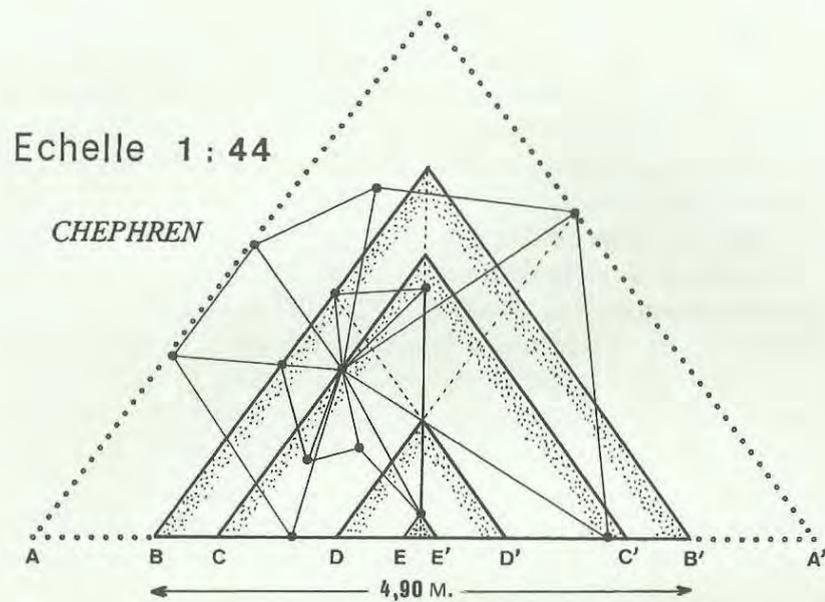


Figure 42 : Les croisements intérieurs forment cinq pyramides d'angle de base 54° , proportionnelles entre elles sur le terrain de Guizeh. Elles sont toutes à l'échelle 1/44 des tracés sur le site du Sphinx.

AA' – Grande pyramide inconnue de 590 coudées.

BB' – Chéphren bis, de 412 coudées.

CC' – Pyramide du Sphinx, de 312 coudées.

DD' – Pyramide (enfouie) des Archives, de 132 coudées.

EE' – Pyramidion de la 132 et pyramide satellite de Chéphren, de 28 coudées.

– $50^\circ 12'$. C'est Mykérinos (fig. 43).

Un coup de bascule à gauche, et le côté correspondant part bien du croisement du petit hexagone. C'est bien Mykérinos. Cet angle, curieux – il faut le reconnaître –, est le résultat du rapport *Base sur Hauteur* de cette pyramide, soit $5/3$. Ces proportions risquent d'être contestées dès lors que les spécialistes ignorent la modulation mathématique du plateau de Guizeh. On y trouve que la base de Mykérinos est la racine carrée de $2200/15$ et sa hauteur la racine carrée de $2200/25$. Ces dimensions sont étayées par le cercle de diagonale de l'Atalante horizontale. Pourtant, quelque chose tourmente Buisan qui, tout en dialoguant, poursuivait ses calculs.

Echelle 1 : 33

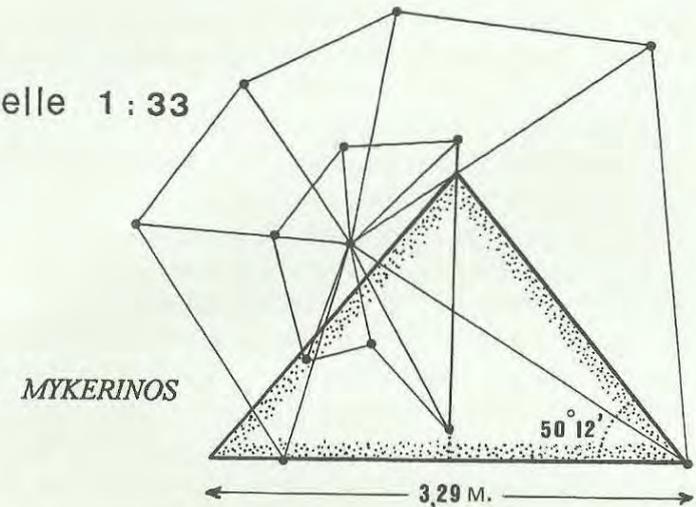


Figure 43 : La pyramide de Mykérinos se trace par le croisement d'un rayon du grand polygone et d'un côté du petit donnant l'axe central et le sommet. La base se cale automatiquement sur un des angles du grand polygone. Elle sera à l'échelle 1/33.

– Encore plus incroyable, dit-il, je viens de comparer les bases des quatre pyramides intérieures de type Chéphren. Eh bien, ces polygones nous fournissent les dimensions exactes de ces monuments à une échelle donnée et en rapport direct entre elles. Chéphren, la pyramide du Sphinx, la 132 et la 28 sont bien telles qu'on les trouve sur le site de Guizeh.

– À quelle échelle ?

– Je ne le sais pas encore, mais je vous suggère de prendre l'apéritif dehors, au jardin, là où il y a une belle surface de pelouse. Nous y tracerons exactement l'empreinte du posé d'OVNI de Martiens et y reporterons nos tracés pyramidaux. Alors... il ne restera qu'à mesurer.

Le professeur fait signe à son gardien-maître d'hôtel et invite ses hôtes à le suivre dans le parc. Il a sorti un feuillet de sa poche et leur déclare :

– Auparavant, je tiens quand même à vous faire part d'une remarque de Tama. Elle m'avait donné, tout à l'heure, cette photocopie d'un article paru, en 1992, dans *Les Grandes Énigmes*, sor-

ties chez Larousse, sous la direction de Jacques Marseille, professeur à Paris I, et de Nadeije Laneyrie-Dagen, maître de conférences à Lille III.

– « Ils » disent comme nous ? s'écrie Siis, joyeuse.

– Non, vous êtes trop gourmande, mais l'article tombe bien, au moment où nous nous trouvons confrontés à une théorie d'énergie sous Guizeh, de canaux souterrains, de version antigravitationnelle du Dy, de Sphinx antérieur aux dires et de tracés d'OVNI.

– Alors, que disent-ils ? demande Siis, fébrile.

– À la suite de diverses relations mesurées, très objectives et réservées, les auteurs exposent que : *«... de nos jours, des médiums prétendent que la Grande Pyramide émet une intense force magnétique et concluent, avec une apparente logique, que les blocs de pierre furent soulevés par des extraterrestres grâce à une puissance antigravitationnelle. L'objectif de ces êtres aurait été de cacher un réacteur nucléaire. Le sceptique n'a qu'à fouiller sous les sables du plateau de Guizeh : il retrouvera les restes d'un vaisseau spatial... Enfin, le Sphinx, symbole d'une race venue de l'espace, aurait été construit en même temps que la Grande Pyramide par des Atlantes descendant d'extraterrestres ayant échappé à l'engloutissement de leur continent ! »* (fig. 44).

– Pas mal ! dit Phtysen. Certes, c'est vague, court, et pas forcément dans le droit fil de nos théories, mais il y a une image globale assez encourageante pour nous qui, devant l'énormité de nos découvertes, serions parfois tentés de nous examiner avec curiosité devant un miroir.

– Vous voyez, Tama est fine psychologue, elle a bien fait de relever cet article. Allons mesurer !



Figure 44 : Effectuant une précise « ressource » au-dessus des pyramides de Guizeh, le pilote est photographié par l'appareil fixé sur le tableau de bord, donnant cette étonnante image. Dans une certaine extrapolation, on peut imaginer ce que pourrait être un décollage spatial de l'aire de Guizeh (photo SIRPA Air, G. Rolle).

CHAPITRE 19

LE ONZE... DE FRANCE ?

Siis s'amuse comme un enfant. Elle tient à contribuer elle-même à la réalisation des figures sur le sol, sous la houlette de son mari, qui donne toutes les cotes et, aidé du professeur, maintient les cordelettes qui vont matérialiser ces empreintes.

Le tracé est sans équivoque, et l'exécution de l'idée astucieuse du professeur a facilité le travail. Il a tout d'abord découpé des cercles de carton au diamètre des trous de Marliens puis les a fait placer par Siis selon le schéma des polygones. Ensuite, il a enfoncé lui-même de gros clous au centre, en veillant soigneusement à ce qu'ils dépassent de trois centimètres. Il n'y a plus qu'à les relier par les cordelettes pour restituer le tracé de l'empreinte. Mais ils doivent ajuster légèrement leurs cotes par suite d'une légère erreur (bien compréhensible) des gendarmes dont les mesures ont été faites en partant approximativement du centre des trous puis arrondies en centimètres.

Phtysen, en directrice des travaux, avait additionné les angles du grand polygone et trouvé un total de $357^{\circ}49'$ au lieu des 360 imposés par le cercle, comme chacun sait.

– Avouez que la tolérance est minime, dit le professeur, qui tient à faire remarquer l'excellent travail de la gendarmerie française.

Ils acquiescent, et Siis achève de tendre les cordelettes blanches qui font apparaître, à leurs yeux émerveillés, la double étoile du posé de l'OVNI. C'est impressionnant. Ce qui était un jeu devient

grave. La figure de Marliens ainsi reconstituée à Saint-Cloud, à l'échelle 1/2, serait-elle magique, à l'égyptienne ? Chacun sent la puissance de l'art royal transcender cet instant. Tout à l'heure, sur la table, ils faisaient tourner le dessin. Maintenant, sur le terrain, c'est eux qui virevoltent autour.

– Pour le moment, demande Buisan, je voudrais que Souhr revienne à la partie gauche de ce que vous appelez la poupée gigogne mère. De là, en stricte application de la chiralité, reproduisez-la à droite.

Siis s'exécute avec des cordelettes de couleur et fait naître les pentes des pyramides aux angles précis.

– Voyez, reprend Buisan, nous obtenons toute la famille des pyramides du plateau, aux angles de 54° , avec la grande qui couronne parfaitement le grand polygone. C'est féérique.

Le tracé évolue par la poursuite, vers le haut de la figure, des côtés gauche et droit, donnant automatiquement une limite horizontale. Cette opération banale, *a priori*, transforme le dessin initial en une série flagrante de pyramides opposées par leur pointe, ce qui fait réagir Siis :

– Les pyramides inversées du Musée du Louvre !

–... et peut-être les cônes du Dy, complète Phtysen, qui ajoute : de toute façon, on sent poindre une géométrie beaucoup plus complexe que nous n'aurions pu l'imaginer au début (fig. 45).

Les boissons fraîches qu'avait servies le gardien ne le sont plus depuis longtemps quand le quatuor émerge de la torpeur où l'a plongé cette série de découvertes. Là où tout le monde ne voyait que « des pyramides même pas alignées et un Sphinx installé, au hasard, à l'écart », il règne un ordre sacré que viennent confirmer des sources aussi variées que les calculs des deux Français commencés en 1987, le dessin de l'Atalante par Michaël Maïer en 1617 et un OVNI, tranquillement oublié des foules, posé sur le sol de France en 1967.

– Qui oserait encore y voir une application des dimensions de votre cuisine, cher ami ? plaisante Phtysen.

Il est vrai qu'un tel verrouillage des informations impose sinon l'adhésion, du moins l'interrogation. Mais voilà, personne n'a vraiment envie de s'interroger. L'égyptologue ne connaît souvent rien aux calculs, le mathématicien est encore plus étranger à l'égyptologie, l'archéologue pratique les mesures mais n'est pas rompu à

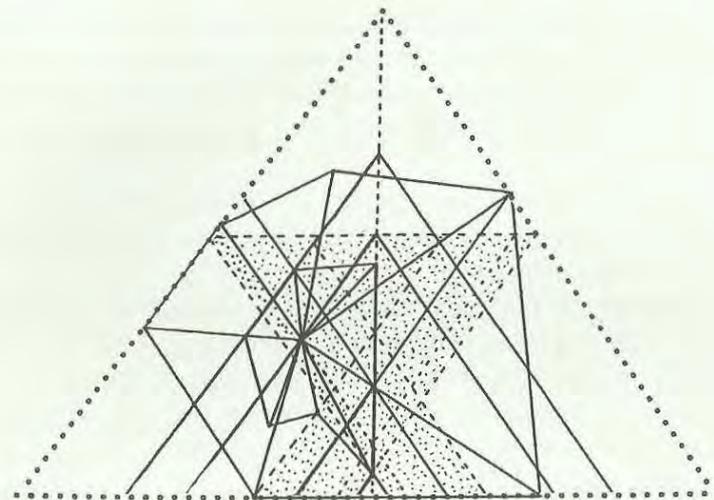


Figure 45 : L'évolution intérieure des tracés démontre une correspondance complexe entre ces pyramides et la formation « intelligente » des polygones.

l'emploi des rapports, le mystique ou l'ésotériste se passe fréquemment de preuves matérielles, le pragmatique évite l'imagination, etc. Dans un tel contexte, on ne voit pas ce qui pousserait les uns vers les autres pour la fusion des connaissances, sinon l'Amour, cet amour qui manque tant aux humains et dont l'absence fait pleurer Sekhmet.

Buisan ramène le groupe aux réalités. Mètre en main, il mesure les bases et les hauteurs. Un rapide calcul lui fait énoncer solennellement :

– Eh bien, sachez que le rapport entre chacune des pyramides issues du schéma (qu'est l'empreinte du champ de Marliens) et les pyramides elles-mêmes sur le site de Guizeh est chaque fois un multiple de 11 !

– Pas possible !

– Si. Vous avez 66 pour Chéops, 33 pour Mykérinos, 44 pour Chéphren. Évidemment, cela se poursuit avec les formes géométriques non matérialisées sur le sol telles que Chéphren bis, le carré du Sphinx, les carrés 132 et 28, qui sont également à l'échelle 44.

Heureuse de venir en renfort au professeur, Phtysen complète :

– Deux fois onze font vingt-deux, et c'est précisément 22 qui est le nombre de livres de l'Ancien Testament, ou de chapitres à l'Apocalypse ou encore de lames au tarot des Hermétistes ou de lettres des alphabets anciens : romain, copte, hébraïque, phénicien, chaldéen, etc.

– Je vous l'accorde volontiers, mais cette répétition dont je crois aux effets ne suffit pas à bâtir un raisonnement. Je me ferais vite renvoyer à... ma cuisine.

Se souvenant que les deux livres sur *Les Grands Secrets* avaient longuement développé la progression arithmétique formelle de raison 9, Souhr veut jeter un pont, en revenant sur le chiffre 9 :

– Neuf est le nombre de côtés du polygone (ennéagone) figurant à la partie basse du dessin de M. Maïer, et les auteurs avaient souligné (p. 155) que 9 menait à la transcendance du 11, porte de l'infini. Ils l'avaient écrit pour fixer la réflexion et prendre rang, mais n'en avaient pas dit plus, n'ayant pas rencontré le **Onze** jusque-là, dans le dépouillement des données du site de Guizeh. Depuis, nous avons mis aussi en évidence le décalage des méridiens « officiels » avec le « lumineux » ; c'est comme par hasard $1^{\circ}10'$. Oui, comme par hasard. Mais, à propos, ne faisiez-vous pas du football, jadis, mon cher Buisan ?

– Si, dans l'équipe universitaire, mais j'intercepte tout de suite le ballon de votre humour *british*. Non, nous ne lierons pas la mystique du chiffre... au Onze de France.

Tous les quatre éclatent de rire et décident d'en rester là. Siis en profite pour revenir sur les pyramides exprimées par le dessin, en interpellant Buisan :

– Et le «123», remarque Siis, nous ne l'avions pas – déjà – dans les poupées gigognes...

– Non, et je ne sais pas pourquoi. J'ai cependant quelque sentiment, et cela sera à reprendre ultérieurement, à part. Toutefois, restons sur le facteur 11. Force est de constater sa puissante réalité qui bouscule définitivement toute allusion à une quelconque coïncidence. Ce double polygone, « venu d'ailleurs », nous fournit les dimensions de sept pyramides avec leurs angles respectifs et leurs échelles en multiples de onze. Cinq d'entre elles sont – comble de précision – en rapport réciproque sur le terrain.

Souhr, qui restait silencieux mais plus qu'attentif, vient de saisir l'ampleur du message :

– En nous donnant ces nombres de 33, 44 et 66, « on » nous indique toutes les dimensions de Guizeh, allant de 11 à 99, et même 132 !

Il rappelle que la petite pyramide enfouie près du Sphinx a une base de 11 x 12, soit 132 coudées, et qu'elle est partagée en sections de 22 coudées. Sa hauteur est de 88, ce qui est le cinquième de la base de Chéops, laquelle fait 440 coudées. Pour compléter, il insiste sur la distance des axes Chéops-Chéphren de 660 et sur l'écartement de 880 coudées entre Chéphren et Chéphren bis. Tous ces nombres sont des multiples de 11 ! Il ne s'est arrêté qu'un instant sur le nombre 660, pour mettre en garde sur toute confusion avec son voisin 666, qui répond d'une autre logique – sur laquelle il promet de revenir plus tard.

– Et 99 ? demande Phtysen. Où le trouve-t-on ?

– Facile, répond son beau-frère, ajoute 33, qui est l'échelle de Mykérinos, à 66, qui est celle de Chéops, et tu obtiens 99.

– Certes, mais je n'ai pas souvenir d'un 99 sur Guizeh, insiste Phtysen.

– Si, mais il faudrait alors entrer dans la transcendance de la racine carrée. Sans vouloir compliquer, je dois tout de même dire qu'un des éléments employés par les concepteurs du site concerne une périodicité de **racine de 2**, tombant exactement au **zéro des dizaines**.

Pour justifier ses dires, l'architecte prend quelques exemples. Il cite 99 multiplié par racine de 2 qui donne 140, soit la dimension du Sphinx, et 990 qui, dans les mêmes conditions, donne 1 400, la hauteur du grand triangle pyramidal de base 2 200 coudées. Tout cela entraîne dans une géométrie complémentaire mais pas surprenante (fig. 46).

– « Incroyable » ! dit Siis.

Elle avait pris plaisir à jouer sur la prononciation du mot, à la manière – avait-elle appris ces derniers jours – des jeunes gens qui, sous le Directoire, déambulaient dans le secteur Louvre et Palais-Royal. Elle ajoute :

– Cette empreinte de Marliens, en jouant avec les multiples de 11, donne même le décalage des galeries de Chéops, c'est-à-dire 14 coudées. Eh oui ! À cinq reprises... par l'échelle 44.

Elle montre sur sa calculette que 44 divisé par Pi donne juste 14. Égyptienne de naissance, elle ne manque pas d'évoquer la légende d'Osiris coupé en 14 morceaux, dont 13 seulement furent retrouvés.

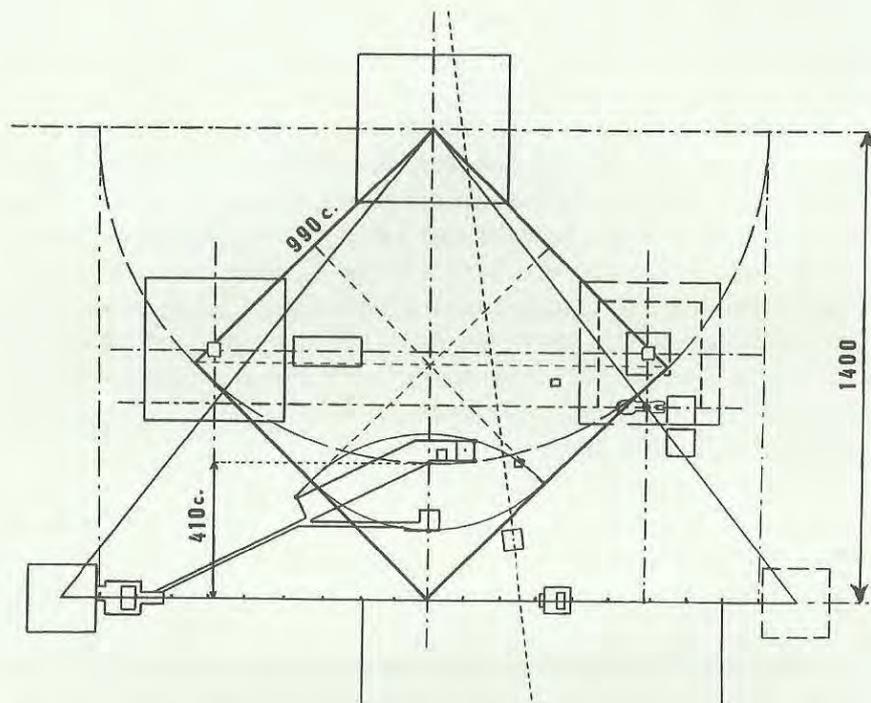


Figure 46 : Une géométrie complémentaire apparaît par le nombre 990 qui, multiplié par racine de 2, donne la diagonale-hauteur du grand triangle de Guizeh de 1 400 coudées. Le principe d'une périodicité de « racine de 2 » se retrouve en de nombreux points du site.

– Nous ne rechercherons pas le quatorzième, dit Phtysen sous l'œil amusé du professeur. Mais nous avons assez d'éléments, maintenant, pour décider de nous interroger sur l'origine de cet OVNI.

Vœu pieux car il n'est pas évident que la réponse soit prompte à venir. Les hypothèses peuvent être nombreuses et floues. Nul doute que le tri passera encore par les chiffres.

Buisan, qui n'a pas la motivation originelle de la seule Égypte, reste également imprégné de culture grecque, et il ne manque pas de citer Pythagore : « *Tout est arrangé d'après le Nombre* » ou le Romain Boèce qui énonçait (vers 500 ap. J.-C.) : « *Tout ce qui, depuis l'origine, fut engendré par la nature paraît formé d'après des relations numériques.* » Une nouvelle fois, on voit que le Nombre régit les comportements et qu'il est bien Verbe.

CHAPITRE 20

UNE PYRAMIDE... IMMERGÉE !

Tous sont bien en accord pour admettre que rien ne se fait hors le nombre, et en particulier, dans cette partie de l'affaire, le 11. Pour autant, cela n'explique pas les raisons de ce 11, ni l'exploitation qui peut en être faite. Chacun cherche ses références et n'en trouve guère, sinon la gamme des variations qui peuvent découler de l'analyse seule des deux chiffres, 1 et 1 ou 10 + 1, mais cela ne débouche pas sur une explication explosive et immédiate, pourtant latente. Curieusement, on ne trouve pas le 11 dans la série des nombres sacrés qui, après une série ininterrompue de 1 à 10, ne reprennent qu'à 12 pour continuer 13, 14, 15, etc. Pas de 11. Il faut aller en Chine pour découvrir que les chiffres 5 et 6 symbolisent respectivement la Terre et le Ciel. Leur conjonction s'exprime par l'addition des deux chiffres 5 et 6, soit 11. C'est le **Tao**, l'union du ciel et de la terre, l'échange des principes femelle et mâle, le Yin et le Yang. Pour rester dans l'application chinoise, il faut rapporter une série curieuse. Elle part du chiffre représentatif du Ciel et progresse chaque fois de 11 (le Tao) pour s'arrêter juste avant 100, à 94 donc. La suite se présente ainsi : 6, 17, 28, 39, 50, 61, 72, 83, 94. On constate alors que l'addition des extrêmes ou opposés donne, chaque fois, 100 (6 + 94, 17 + 83, etc.).

Faudrait-il voir là quelque lien adaptatif entre le système décimal et celui reposant sur les multiples ou sous-multiples de 12 ? Rien n'est évident, et avant d'attendre que parle la pierre, ou l'espace, Phtysen veut enregistrer un fait :

– Ces deux polygones de Marliens présentent un ensemble de 12 côtés et de 12 rayons. Ne serait-ce pas une intention de jouer avec le 11 et le 12 pour conduire à 11 fois 12 égale 132 ?

– Tout est permis dès lors que nous restons prudents, admet Buisan. Mais, si vous le voulez bien, poursuivons à table.

Abandonnant le calme du jardin et laissant, face au ciel, le tracé magique des pyramides, le professeur fait entrer ses hôtes dans la villa où le vieux couple égyptien dresse la table.

Bien installés, passant du spirituel au matériel, les convives ont d'autres motifs immédiats de conversation mais, très vite, le poisson terminé (et apprécié), l'éternel sujet revient, lancé par Phtysen, qui couve le professeur des yeux :

– Vous m'aviez parlé d'une pyramide submergée. Dans les Bermudes ?

– Holà ! ma douce amie, n'allez pas trop vite ! D'abord, je n'ai pas la prétention d'aborder le problème des Bermudes, qui est assez complexe et pas nécessairement impliqué dans notre affaire, du moins actuellement. Quant à la pyramide, submergée, il y a deux volets pour une même fenêtre. Le premier est que nous devons évoquer à un moment ou à un autre cette affaire obscure d'une pyramide trouvée sous les eaux près de la Floride. Le second est que nous avons une pyramide en panne, si vous me permettez l'expression, dans la série que nous donne l'empreinte de Marliens, c'est-à-dire émanant du posé de l'OVNI.

Souhr a compris que le professeur a lié les deux choses, ce qui explique pourquoi, avant d'inviter ses hôtes à passer à table, il avait récupéré un livre dans sa bibliothèque et qu'entre deux plats il notait des chiffres sur son bloc à portée de main. L'architecte, qui avait aussi son idée sur le sujet, et peut-être par un léger chauvinisme, ne voulait pas que l'on quitte l'orbite de Guizeh. Aussi attaqua-t-il le premier :

– Nous avons en effet une pyramide non affectée, ou plus précisément un grand triangle susceptible d'être, comme les autres, la suggestion d'une pyramide de type Chéphren, mais bien plus grande et de toute évidence intégrée au complexe de Guizeh.

– Mais nous n'avons pas une telle pyramide chez nous, rectifie Phtysen, qui veut manifestement défendre les théories du professeur.

– Apparemment, nous n'en avons pas, c'est effectif. Mais qui prouve qu'il ne s'agit pas là encore d'une pyramide fictive ?

– Bien sûr, mais alors il faudrait au moins une référence géométrique et une idée sur sa raison d'être, reprend Phtysen.

– La raison ? Je ne la vois pas, admet Souhr, mais la référence, je l'ai. Voyez-vous, j'ai calculé, moi aussi.

Il démontre alors que cette coupe de pyramide contient bien toutes les autres, ce dont personne ne doutait. Il indique que sa base, sur le champ de Marliens, est de 7,025 m, ce qui conduit, dans la réalité, à une pyramide de 309,10 m, soit 590,33 coudées. Sa relation quadrature/surface, ramenée au cercle, donne un rayon de 333 ou un diamètre de 666 coudées.

– Multiple de 111, lance Siis, impressionnée par la répétition de ce nombre si présent dans les références bibliques ou apocalyptiques.

– Au risque de nous perdre, ajoute Phtysen, 666 est aussi cité dans le 13^e chapitre de l'Apocalypse. Il est lié à la « Bête à deux cornes » et au « Maléfique », mais cela peut exprimer également la référence au taureau ou au bélier, c'est-à-dire à l'emblème solaire de l'équinoxe de printemps, sous réserve des décalages de périodes appelés la « précession des équinoxes ». Prudence donc, mais observation à conserver car le nombre ne doit pas être innocent. D'ailleurs, lance-t-elle à son beau-frère, tu devais nous reparler de ce 666 ; n'est-ce pas le moment ?

– Si, d'autant plus qu'il est lié au 111, c'est pourquoi je ne pouvais m'étendre là-dessus tout à l'heure.

– Assurément, d'autant plus que 666 est la somme des 36 premiers nombres, ajoute Buisan. On les retrouve dans une grille, le carré de 6, appelé aussi « sceau du soleil ».

L'architecte l'interrompt :

– C'est précisément de cela que je voulais vous parler. Chaque ligne ou chaque colonne donne exactement 111, ce qui fait bien 666 au total. Mais cette grille est traditionnellement présentée avec des chiffres en vrac, en désordre si vous préférez, pour donner 111 dans tous les sens. Or, je n'ai jamais pu trouver la règle qui permet de saupoudrer ainsi la grille avec les 36 premiers nombres. En revanche, si l'on se contente des colonnes donnant 111 sans s'occuper des lignes horizontales, je peux vous indiquer une méthode découlant de l'observation et du bon sens (fig. 47).

Il pose alors les chiffres de 1 à 36, par séries de trois, dans l'ordre progressif, en descendant d'abord puis en passant à la colonne voi-

6 32 3 34 35 1 = 111	1 $\left[\begin{array}{c} 4 \\ 7 \\ 10 \\ 13 \\ 16 \end{array} \right] = 51$
7 11 27 28 8 30 = 111	2 $\left[\begin{array}{c} 5 \\ 8 \\ 11 \\ 14 \\ 17 \end{array} \right] = 57$
19 14 16 15 23 24 = 111	3 $\left[\begin{array}{c} 6 \\ 9 \\ 12 \\ 15 \\ 18 \end{array} \right] = 63$
18 20 22 21 17 13 = 111	34 $\left[\begin{array}{c} 31 \\ 28 \\ 25 \\ 22 \\ 19 \end{array} \right] = 159$
25 29 10 9 26 12 = 111	35 $\left[\begin{array}{c} 32 \\ 29 \\ 26 \\ 23 \\ 20 \end{array} \right] = 165$
36 5 33 4 2 31 = 111	36 $\left[\begin{array}{c} 33 \\ 30 \\ 27 \\ 24 \\ 21 \end{array} \right] = 171$
111 111 111 111 111 111 = 666	111 111 111 111 111 111 = 666
A	B

Figure 47 : A – La grille, dite *sceau du soleil*, paraissant hermétique quant à l'organisation et à la disposition des 36 premiers nombres, mais donnant 111 horizontalement et verticalement.
 B – Seules les colonnes verticales donnent 111, mais l'organisation des nombres répond à une logique mémorisable. Le total donne toujours 666, nombre de la « Bête » suivant l'Apocalypse de Jean, certains voyant en la bête tout simplement l'Homme.

sine, à droite. Au troisième nombre vertical de la sixième et dernière rangée, il poursuit cette fois jusqu'en bas et, toujours par séries de trois, passe chaque fois à la colonne de gauche, de haut en bas. Ensuite, les additions verticales donnent bien 111 à chaque colonne pour un ensemble de 36. Évidemment, dans ce cas, les additions horizontales ne peuvent donner 111, mais progressent de 51 à 171, par bond logique de six en six, c'est-à-dire avec une différence de 60 en deçà au départ et de 60 en delà à l'arrivée. Toutefois, à la place d'une affectation arbitraire des nombres dans la grille, difficile à définir, il y a une règle simple.

– Intéressant, constate le professeur, mais cela ne fait qu'une mise en évidence supplémentaire dans un domaine où elles sont en abondance.

– Ce n'est pas tout, j'ai à revenir sur le site de Guizeh. Laissez-moi poursuivre mon raisonnement. J'ai pris le dessin de la page 129 du *Grand Secret des Pyramides*.

Les auteurs ont déterminé un grand cercle autour de la tête du Sphinx, et qui passe précisément par les deux coins supérieurs de

Chéphren bis et aussi par le centre du puits n° 2. C'est un marquage délibéré. La Grande Pyramide, de 309 mètres, objet de toutes les interrogations, centrée sur le Sphinx, s'inscrit parfaitement dans le cercle. Celui-ci a un diamètre égal à la diagonale de 437 mètres. Son rayon ou demi-diagonale correspond à la distance tête du Sphinx/puits n° 2, soit 417 coudées pour revenir à des mesures égyptiennes (fig. 48).

Dans son élan, Souhr continue à faire glisser le calque sur le livre, plaçant le centre de cette pyramide sur l'angle sud-ouest de Chéphren bis. Tous entrevoient le résultat : les cercles de diagonales, de périmètre et de quadrature passent par les angles respectifs de la salle des sas et celle dite « du Roi », souterraines.

– Vous voyez que j'ai raison, triomphe Souhr. L'empreinte a parlé, et c'est une pyramide fictive donc qui doit s'inscrire dans une géométrie à déterminer, préluant un nouveau bond.

– Pourquoi pas ? concède Buisan, mais j'ai une autre proposition. Puisque nous sommes d'accord sur ses dimensions, prenons la base de cette immense pyramide aux normes des Chéphren soit 590 coudées, c'est-à-dire 309 mètres, et interrogeons-nous. Y aurait-il, quelque part, une telle pyramide ?

Le professeur prend alors le livre proche et le montre. C'est un ouvrage de Maurice Chatelain, astrophysicien qui a travaillé pour la NASA. Buisan explique que l'auteur s'est surtout appliqué à démontrer la réalité du phénomène OVNI avec beaucoup d'observations sur les humanoïdes qui les utiliseraient. Même si c'est exact – et pourquoi cela ne le serait-il pas ? –, le public n'est pas prêt à accueillir ce genre d'informations. Les scientifiques encore moins, et ce n'est pas nouveau. À ce sujet, si l'hypothèse s'avérait bonne et qu'un extraterrestre débarquât un beau matin, celui-ci pourrait légitimement balayer la surprise du pauvre petit Terrien effrayé, en lui disant : « ... Nous n'avons pourtant pas manqué de vous prévenir, et si nous n'avons pas tenu une conférence de presse, nous ne nous sommes guère dissimulés. » Mais c'est un autre débat, et le professeur s'intéressait surtout à un passage relatant l'existence d'une pyramide submergée, au large de la Floride. L'hypothèse n'est pas absurde dans la mesure où il est vraisemblable que les fonds marins de la région sont un plateau affaissé, ou recouvert par les eaux lors de la montée des océans. Son emplacement exact n'est pas indiqué

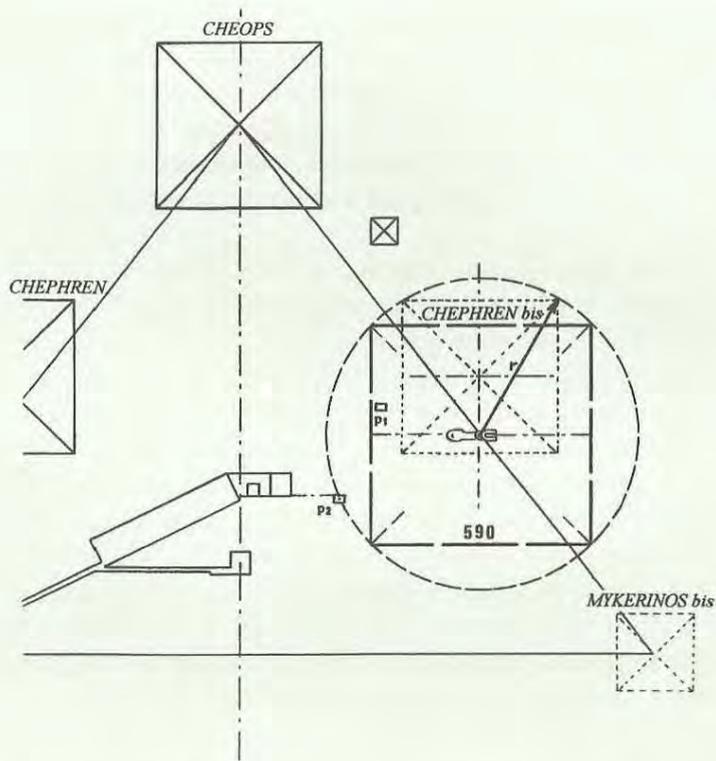


Figure 48 : La Grande Pyramide, de 590 coudées de base, contenant le polygone OVNI se trouve inscrite dans un cercle passant par le puits n° 2 si on la centre sur la tête du Sphinx.
Le cercle de quadrature de cette pyramide inconnue, de diamètre 666, correspond au rectangle d'or de Chéphren bis, 412 x 666.

et M. Chatelain reprend simplement des données de M. Charles Berlitz, qui a d'ailleurs préfacé son livre. En revanche, il reproduit fidèlement le relevé fait par sonar de cette masse immergée, pour le moins insolite. En effet, elle a la forme d'une pyramide et sa base a environ 300 mètres. La hauteur – compte tenu d'une évidente érosion – voisine les 200 mètres (fig. 49).

C'est ce que Buisan, magistral, fait constater, en ajoutant, sous l'œil ravi de Phtysen :

– Comme toujours, aucune autorité ne nie l'existence de cette pyramide, mais on s'applique à « étouffer » tout ce qui s'y rapporte.

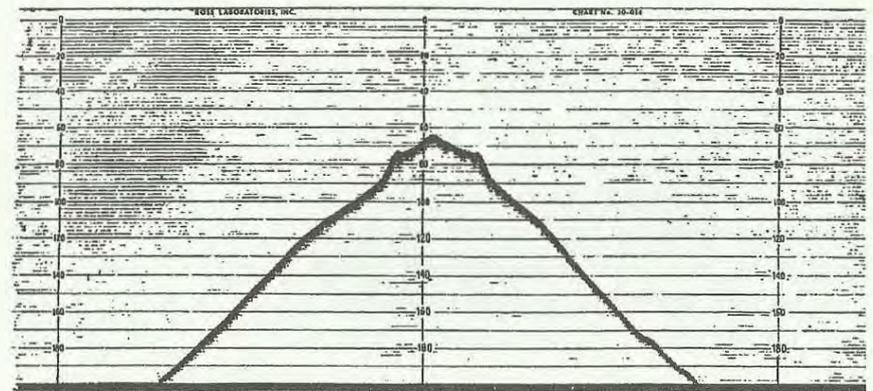


Figure 49 : Enregistrement au sonar de l'immense pyramide découverte dans l'océan Atlantique, au large de la Floride. Son sommet est à environ 108 mètres au-dessous du niveau de la mer. Elle pourrait avoir une base de 300 mètres de côté, une hauteur de 200 mètres et un volume de plus de 7 millions de mètres cubes, soit 3 fois Chéops. Elle aurait été construite il y a plus de 12 000 ans, avant la dernière montée des eaux. On peut discerner, au sommet, une sorte de couronne probablement corallienne, constituée avant l'immersion complète (Don Henry, Charles Berlitz).

Néanmoins, cette masse minérale a bien été enregistrée par le sonar, le 9 octobre 1979. Elle est ininventable. Pour nous, elle est bien aux normes de cette grande pyramide rattachée, certes, au principe guizehien, dans la série des monuments ou formes de type Chéphren, mais n'est pas sur le site de Guizeh, ni sur les autres en Égypte. Confiant dans la précision du message de Marliens, je la cherche, et il ne me paraît donc pas anormal de la trouver ailleurs, surtout en cet endroit connu maintenant avec précision : 30° Latitude Nord, 74° Longitude Ouest.

Tous sont confondus par cette nouvelle information car elle relance à nouveau les réflexions. Qui a raison ? Souhr, qui pense trouver cette grande pyramide, fictive, sur Guizeh même ou le professeur qui la présume, réelle, sous les eaux, vers les Bermudes ? Devant tant de précisions géométriques étayant les deux thèses, la vérité ne serait-elle pas une compilation des deux, débouchant sur de nouveaux aspects ?

– Pourquoi pas, il y a toujours plusieurs lectures, dit Siis, et je

n'ai pas voulu intervenir quand Phtysen nous a parlé de l'Apocalypse de Jean, mais maintenant souffrez que je m'exprime.

Elle se lance dans une longue explication sur le chapitre 13 évoqué par sa sœur. Elle signale qu'il y a deux parties, parce que deux bêtes, la première montant « de la mer » et la seconde « de la terre ». Le texte, trop sibyllin, ne permet guère d'affirmer quoi que ce soit, mais le ton n'est pas le même entre le début et la fin de ce 13^e chapitre où les mots *la Bête* sonneraient presque agréablement comme lorsque Jean Marais les prononce dans *La Belle et la Bête*. Un exégète remarquable, s'attachant au tout dernier paragraphe, voyait dans la Bête un animal ayant les qualités de l'intelligence, c'est-à-dire l'Homme. Il en sublimait l'allusion « ... *c'est un nombre d'homme...* » mais taisait les raisons de la suite-conclusion « ... *et son nombre est six cent soixante-six* ». Personne ne paraît s'étonner de la chute brutale sur ce nombre, ce qui est tout de même insolite.

– C'est comme cela, conclut Siis, le nombre d'homme est 666, et il y a une pyramide virtuelle sur les terres autant qu'une autre, effective, sous les mers, dont le diamètre de quadrature est 666.

CHAPITRE 21

LE CENTRE DE RECHERCHES DE SAINT-CLOUD

C'est par cette boutade destinée à faire tomber l'excitation des participants que le professeur reprend le débat :

– Le « Centre » doit terminer ce soir cette phase relative aux interprétations de l'empreinte de l'OVNI. Il nous reste tellement de choses à traiter que nous n'y reviendrons plus.

– Sauf événement nouveau, glisse Phtysen un peu ironique.

– Il y en aura sûrement, dit Souhr, chaque élément se poursuit et se complète dans une progression permanente. C'est à nous de maîtriser les choses importantes.

Il explique alors à ses compagnons que les deux polygones n'ont probablement pas tout donné. Leur complexité dissimule probablement une autre extension géométrique. Il pense à Guizeh et à une projection de cette figure sur le site.

– Mais quelle proportion retiendriez-vous ? demande le professeur. Vous rendez-vous compte de l'échelle ? De plus, comment les centreriez-vous ?

Son ami a des idées précises sur le sujet.

– La proportion sera obligatoirement un multiple de 11, qui se double facilement, souvenez-vous. On nous donne 33, 44, 66. Or, 66 est le double de 33. Doublons 44, nous aurons 88. Cela paraît suffisant pour essayer le report sur Guizeh.

Il prend un calque sur lequel il trace les deux polygones en rapport avec le plan du site, tiré du *Grand Secret des Pyramides*. Les

dimensions du terrain de Marliens, multipliées par 88, couvrent le secteur intéressant de Guizeh. Il reste à choisir le point central. Un silence se fait.

– La déesse t'a dit « *Khent-Kawes* », rappelle discrètement Siis à son mari.

Celui-ci, l'air innocent, propose donc de superposer maintenant le centre de l'empreinte de Marliens et celui de cette petite pyramide insolite. Il oriente son calque en saluant les gendarmes qui ont eu la présence d'esprit de mentionner le nord par une belle flèche.

– Pour commencer, prenons la même orientation que le terrain en France.

Nul ne se récrie, tant le groupe est plus prompt à innover qu'à freiner.

– Regardez, le grand polygone se cale sur le puits de Campbell. Prolongeons les rayons, puis les côtés. Où nous mènent-ils ?

Personne n'est surpris. Chacun s'y attendait. Les axes projetés par le double hexagone s'inscrivent tous dans une cohérence totale. Il y a bien adhésion dans tous les principes. Chaque direction indique un point d'architecture des pyramides ou de la géométrie (fig. 50).

Pourtant, la seule référence à l'orientation sur le nord ne suffit pas à Souhr qui fait tourner doucement l'empreinte-polygone. Aussitôt, un verrouillage s'opère sur d'autres points. Il ne manque que le petit dé clic métallique des taquets d'ancrage. Alors il continue et, sur 360 degrés, il trouve six positions qui éclatent de même manière. Chaque arrêt correspond à des angles de raison 9.

– Regardez, à chaque nouveau positionnement, il y a une progression de 15 à 24 points d'architecture (Annexe V).

La plupart donnent la même réponse d'harmonie. Toutes ces figures sont parentes, manifestement issues d'une même intelligence supérieure, ce qui conduit l'architecte à méditer à haute voix :

– Ce que nous voyons n'est certainement que le résultat d'une action plus complexe. Je crois pouvoir vous en donner la preuve en traçant des cercles utilisant les rayons du polygone.

Alors, Souhr démontre avec dextérité... et son compas que les cercles passent également par des points et angles des salles souterraines (Annexe VI).

Phtysen, qui était restée attentive, s'excuse de rompre une si belle démonstration et s'inquiète auprès de son beau-frère de savoir

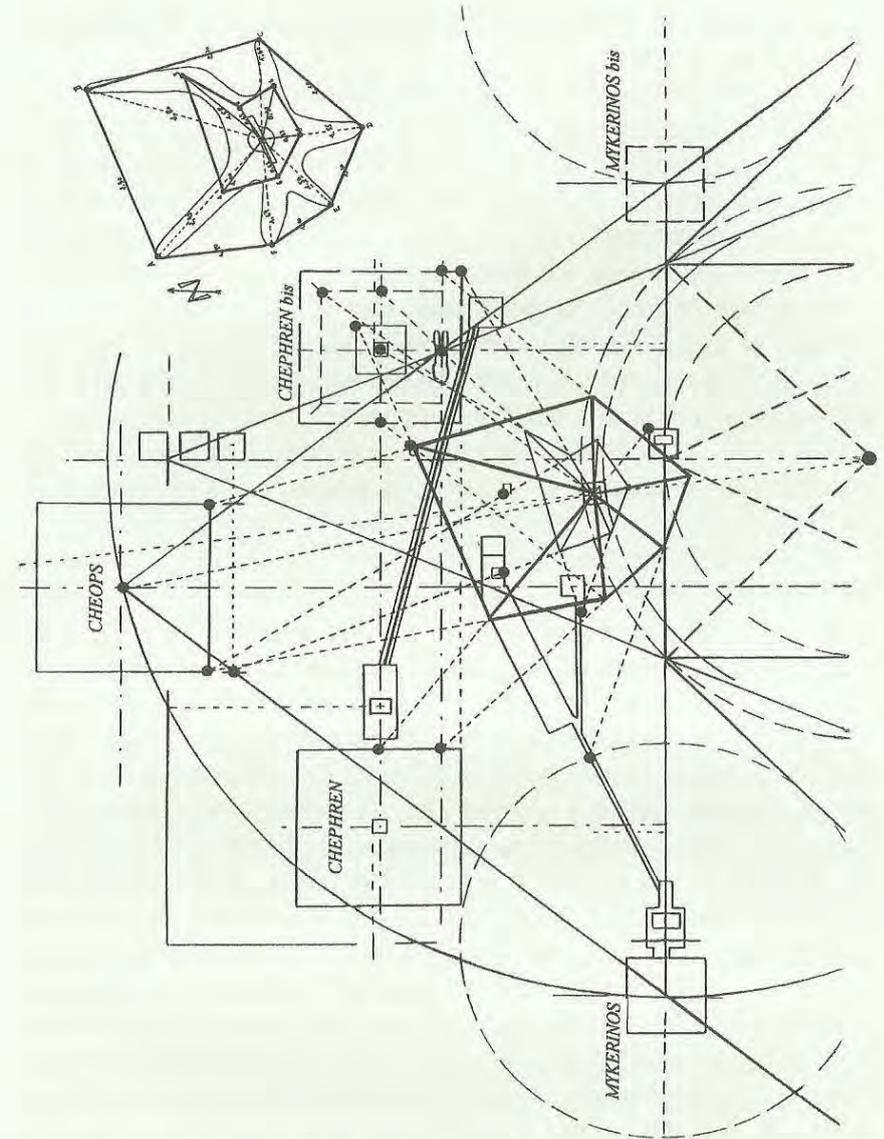


Figure 50 : Le polygone OVNI, centré sur *Khent-Kawes* et agrandi 88 fois, orienté comme à Marliens, se cale sur le puits de Campbell. La prolongation des côtés, des rayons et des diagonales situe des points architecturaux et géométriques de tout le plateau. Cela se reproduit 6 fois, en rotation d'angles de raison 9, et fournit près de 120 points de rencontre, dépassant toute possibilité de simple coïncidence.

si un polygone de forme quelconque due au hasard ne donnerait pas les mêmes résultats.

– Tu as raison, je ne crois pas mais il faut essayer.

Buisan, qui était resté médusé et admiratif devant l'incroyable inspiration graphique de Souhr, propose d'exécuter lui-même le polygone-témoin. Il le dessine, de même nature, sur un calque et veille à avoir des angles et dimensions différents. Chacun est attentif, retenant son souffle. La belle démonstration va-t-elle s'effondrer ?

Le dessin terminé, le professeur prend les mêmes repères de cadrage et essaie de faire correspondre les rayons prolongés avec des points significatifs. Chacun compte les impacts. Mais un maximum de cinq contacts n'est jamais dépassé.

– Contre 18 ou 24 relevés avec le polygone d'origine Marliens, constate Souhr, soulagé et heureux, je pense que la démonstration est faite.

Pour la première fois, dans cette affaire, on sent poindre la théorie d'une clé universelle, permettant aussi bien le fonctionnement sans doute que le repérage ou la mise en contact d'éléments mobiles dans l'espace et d'éléments fixes au sol. C'est la démonstration, si besoin était, qu'il n'y a pas de coïncidence dans cette affaire. **Il y a un principe commun entre les traces d'un engin venu d'ailleurs, récemment, et l'immense complexe monumental de Guizeh, bâti il y a 5000 ans... ou plus.** C'est la confirmation de la bonne méthode de raisonnement de Gruais-Mouny qui, rompus à la psychologie égyptienne (ou à celle dont les Égyptiens furent les exécutants), avaient fixé leur attention sur cette pyramide de Khent-Khawes. Il n'était pas logique qu'elle fût en biais dans un ensemble où tout est d'équerre. Comment avait-elle pu échapper à la sagacité des élites ? Ne pas avoir distingué cette pyramide ruinée était déjà une grave omission, mais ne pas déceler son non-alignement en était une autre, et croire en l'erreur dès lors qu'on l'aurait remarqué était une faute. Croire en la possibilité d'une intention cachée était un acte de foi. Il est récompensé.

Comme s'ils doutaient encore ou craignaient de se laisser aller à quelque facilité, les partenaires du Centre se livrent à plusieurs recouplements.

Ces confirmations vont plus loin que la satisfaction de voir déboucher des présomptions. Elles confortent la théorie d'**objets**

volants peut-être **identifiables**, et cela arrive fort à propos après tous les développements qui viennent d'être faits sur la géométrie et ses extrapolations.

Souhr ne s'y trompe pas et, dépassant l'analyse propre aux engins, passe tout de suite à leurs éventuels pilotes. Il rapporte ce qu'il avait entendu dire aux U.S.A., sur l'accident de Roswell, par des gens qui avaient vécu cette période. C'était en juillet 1947. Après plusieurs incidents ou événements anormaux, confirmés par témoins, un engin aérien se serait abattu dans un champ. Il y aurait eu des débris et... des corps. Des mouvements très divers ont suivi et entretenu une confusion qui permet à la fois tout et rien.

C'est-à-dire que les rêveurs peuvent s'envoler et les pragmatiques rester sur leur faim. Cette partie au moins de l'accident ne prête guère le flanc à la tricherie, or elle a été traitée par les Autorités avec la confusion et le flou rencontrés dans des affaires jamais réellement élucidées, comme si cela arrangeait les choses. Les choses de ceux qui savent évidemment et croient ne pas pouvoir dire. Quoi qu'il en soit, les informations ou réfutations n'ont jamais eu la rigueur et la clarté que les populations pouvaient attendre, d'autant que de nombreux témoignages d'observation continuent à travers le monde. Les citoyens sont de plus en plus convaincus d'être observés d'en haut.

– Rien qu'en France, précise Buisan, ils sont 51 %, selon un sondage SOFRES de 1994, à croire aux OVNIS. Peut-être, dans cet esprit, y a-t-il quelque chose de curieux que je voudrais vous montrer.

Et il présente un petit livre rouge.

– Mao ? questionne Phtysen, amusée.

– Non. Pierre Rollet, qui commente une *Interprétation des hiéroglyphes* par Nostradamus (Éd. Ramoun Berengué).

– Oh ! vous êtes aussi spécialiste de Nostradamus ? demande Phtysen, émerveillée.

– Toujours non, et je me garderai bien d'y toucher, c'est trop hermétique, et il y a suffisamment d'exégètes qui s'en occupent. J'ignorais d'ailleurs tout de ce livre et ne l'ai acheté qu'en raison du sujet. Mais il n'y a que de l'analyse conventionnelle *a priori*. En latin et en vieux français, et plus sibyllin que ses centuries, dans la mesure où ces dernières « sentent » le message caché alors que ce livre sur les hiéroglyphes paraît être d'une totale innocence. Trop

sans doute pour qu'on l'accepte ainsi de la part de cet homme. Pourtant, même en cherchant bien, je ne vois pas de piste pour un 2^e degré. Quelqu'un sera-t-il plus heureux ? Tenez, par exemple, voici ce qui aurait dû être le plus significatif. C'est un texte sur Dieu, tel que le représentent, en hiéroglyphes, les Égyptiens, selon Nostradamus :

Comment ilz signifioient Dieu

Signifier voulant Dieu tout-puissant

Ilz faisoient paingdre ung œil haulz eslevé

Pour ce qu'il est de veue transperceant

Voit et regarde quant il est sublevé

Dieu est sur toutz les haulz astres levé

Qui considère et toutes chouses voit

Rien de son oeil ne peult estre clavé

Car, près ou loing, il nous entend et oyd.

Effectivement, les trois Égyptiens interprètent bien « l'œil Oudjat », ce qui est un point, mais s'accordent sur le fait qu'ils n'auraient pas été surpris d'y trouver autre chose de plus incitatif. Il faut attendre, selon eux, et les explications viendront un jour. Pourtant, Buisan ne cache pas sa relative déception d'être en deçà de l'attente, surtout quand ce quatrain lui avait paru être le moins banal d'une longue série consacrée aux animaux pour une bonne part. Alors, étonnée, Siis demande :

– Dans ce cas, pourquoi nous en parler ?

– Parce que ne rien trouver lorsque l'on s'attend à toutes les surprises, c'est déjà une information. Pas si négative que le penseraient les esprits trop hâtifs, d'autant plus qu'en algèbre « *moins par moins donne plus* ». En l'occurrence, le jeu est ouvert pour trouver... ou ne pas trouver. S'il n'y avait rien – et cela n'engage que moi, néanmoins habitué à décrypter –, cela laisserait imaginer plusieurs possibilités que le temps manque pour développer. Cela pourrait être une technique, déjà rencontrée.

– Chez Nostradamus ? demande Phtysen, sceptique.

– Non, je ne pense pas. Mais chez vous, chez vos ancêtres, qui, à plusieurs reprises, vous ont interpellés par un tout petit détail, une anomalie, mais un fait assez significatif destiné à vous envoyer par ricochet sur une autre piste, la bonne. Il ne faudrait donc pas trop vite se ranger à une perplexité-butoir qui priverait de la suite du parcours.

– Quoi qu'il en soit, insiste Siis, il ne peut y avoir que mystère dans le texte, surtout en des temps où les gens ne pouvaient pas s'exprimer clairement sur certains sujets qu'ils avaient compris pour leur part. Déjà, à l'époque, même preuves fournies, l'ignorance et l'incrédulité restaient la chose la mieux partagée entre les humains.

– Bien sûr, chère amie, répond Buisan, aussi permettez-moi de vous citer une remarque de Roger Marc La Chassagne, un professeur de sciences humaines, qui a énoncé que « *l'homme pouvait, par des précisions, des reformulations, des synthèses fréquentes, des questions, mieux recevoir l'information, mais en acceptant de se remettre en question, de rompre avec certaines habitudes pensées et l'adoption de nouvelles* ». Ce serait tellement plus simple.

– Si l'on doit en débattre, ajoute Souhr, je me pique de quelque culture française et je vous citerai Montaigne : « *... pour Scevola et Varron, il est besoin que le peuple ignore beaucoup de choses vraies et en croie beaucoup de fausses. Pour Ariston, il y a l'art de tromper* ». Aurais-je oublié quelque chose, mon cher Buisan ?

– Il vous manque Montaigne retenant de Platon que « *pour le profit des hommes, il est souvent besoin de les tromper...* ».

– Nous sommes en plein salon littéraire, constate Phtysen avec un battement de paupières à l'intention du professeur. Je n'ajouterai qu'une anecdote sur le secret et la cartographie. Cela s'est passé chez moi, au Caire. Vous la connaissez peut-être, car elle concerne des Français. Votre ambassadeur en Égypte a dû intervenir pour faire libérer les membres de l'IGN (Institut Géographique National) trouvés au Caire en possession de plans... ceux qu'ils étaient précisément chargés d'établir !

C'en était trop, et les deux femmes, manifestement fatiguées, se retirèrent, laissant les hommes deviser encore.

Toutefois, comme prise de remords, Siis revint et leur dit :

– Et si le terme de Dieu servait de sauf-conduit au message de Nostradamus pour cacher un autre terme... les Élohim ? Si, par le mot sacré de Dieu, Nostradamus voulait évoquer ces intelligences qui, de haut, voient et entendent ?...

Sans attendre de réponse, mais laissant chacun troublé, elle rejoignit sa sœur.

CHAPITRE 22

LA GÉOMÉTRIE MONDIALE PREND DE L'AMPLEUR

Ce matin-là, Souhr et le professeur avaient les traits tirés, non pas qu'ils aient abusé du Gai-Paris, mais parce qu'ils avaient échangé des balles durant une grande partie de la nuit. Ce n'était pas non plus une partie de tennis ou de ping-pong. La cause relevait plutôt d'un numéro de cirque, connu, dans lequel un équilibriste, sur les mains – et les pieds en l'air –, s'élève progressivement grâce à des briques que lui passe son partenaire, et qui augmentent, chaque fois, la hauteur de son support.

Petit à petit, brique après brique, l'affaire avait vite progressé et, à l'aube, les deux hommes n'avaient qu'une envie : réveiller les dames pour leur annoncer la nouvelle. La géométrie mondiale venait de franchir une nouvelle étape, décisive, même si elle n'était – inéluctablement et une fois encore – qu'un simple palier appelé à une relance.

L'un et l'autre s'en doutaient. Dès la pose du « triangle lumineux », ils en pressentaient le prolongement. Cependant, c'était déjà une opération hardie et il ne fallait pas la compliquer sous peine de dérouter ceux qui accédaient à cette vision nouvelle du globe. D'ailleurs, Phtysen, un peu surprise mais bonne joueuse, après avoir passé un déshabillé, avait invité Buisan à entrer pour s'expliquer de ce branle-bas matinal. Une fois mise au courant des grandes lignes, elle avait concédé :

– J’ai la faiblesse de penser que je connais pas mal de choses en profondeur, mais vous et Souhr me surprendrez toujours par votre esprit de synthèse et d’extrapolation.

Pourtant, ce n’était qu’une partie – une très petite partie – d’une figure à la fois plus simple et plus complexe. Il faut bien intégrer l’image de ce globe présenté avec l’Afrique, l’Europe et l’Atlantique vers soi, l’autre partie (océan Pacifique et Asie de l’Est) étant de l’autre côté, non visible. En élargissant la vue, il convient de se souvenir que ce triangle lumineux a sa base posée sur le 30° parallèle nord, limitée par les deux angles inférieurs (Guizeh à l’est et une présumée Atlantide à gauche). De cette même base, on peut alors lancer deux opérations, une vers le haut et l’autre vers le bas. La première consiste à amener les deux côtés à se rejoindre au pôle Nord, au lieu de faire un triangle de 108°. La seconde est aussi banale : poursuivre ces deux côtés vers le bas.

La terre, ainsi exposée, présente la forme d’un cercle de 360° de face. On a respectivement le Tibet et le Yucatán comme marquages extrêmes de ce 30° parallèle, à gauche et à droite. Ce parallèle passe évidemment par Guizeh, point de départ des travaux. La poursuite de ce triangle s’arrête en bordure de la circonférence, en bas, conséquence logique de l’ouverture angulaire inférieure.

– Cela correspond au 30° parallèle sud, fait remarquer avec pertinence Siis, pourtant mal réveillée, peu avant, par son mari fébrile.

– C’est un beau signal triangulaire inscrit dans un cercle, admet Phtysen, mais je suppose que votre enthousiasme à tous deux repose sur d’autres motifs que cette figure, amusante, certes, mais limitée obligatoirement dans la mesure où nous savons tous que l’on ne décèle rien sur le 30° parallèle sud. J’en déduis que vous allez plus loin... Est-ce que ce ne serait pas dans l’esprit de la « table d’émeraude » ? Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas...

– Gagné ! Faisons une nouvelle opération de même type, dans l’autre sens. Revenons sur le 30° nord et, partant de ses extrêmes, descendons les côtés sur le pôle Sud. Ils traversent le tropique du Cancer et celui du Capricorne, après avoir entre-temps fait de même avec l’Équateur. Soixante degrés plus bas donc, vous avez une belle droite horizontale, base du triangle vertical et en même temps matérialisation du 30° parallèle sud. Les deux côtés, se resserrant, la traversent également, pour aboutir au pôle Sud, après soixante autres degrés (fig. 51).

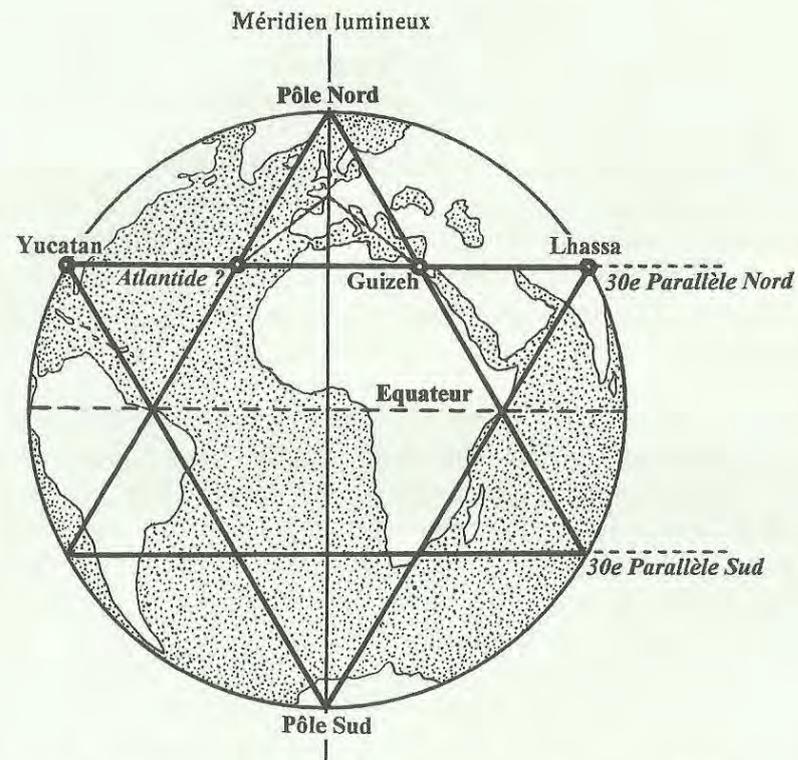


Figure 51 : L'étoile de David, symbole de l'Alliance, se projette de l'espace sur le globe. Elle indique, par ses mystérieuses correspondances, des emplacements importants concernant l'histoire du monde.

– Trois fois soixante de chaque côté, précise soigneusement Siis, cela donne bien 180 à gauche et 180 à droite ; notre circonférence est correcte.

– Bravo ! lui accorde sa sœur, un peu ironique et voulant décriper l’atmosphère, mais je me demande s’il n’y a pas un risque à tracer des figures planes sur une surface en réalité bombée. Ne peut-il y avoir distorsion ?

– Si, reconnaît Buisan, mais ici nous considérons le globe comme surface plane. C’est une géométrie de projection permettant une localisation de points dans leur globalité... sans être une vue de l’esprit. Il n’y a pas à entrer dans les problèmes de correspondance entre les surfaces convexes à l’extérieur et leur reproduction plane,

tels que les résout la géodésie et le choix de divers types de canevas par des chevauchements de cartes, les uns mordant sur les autres, principe bien connu. En quelque sorte, c'est uniquement une vue... de l'espace, et à grande altitude.

Pour illustrer son propos, il choisit dans la corbeille de fruits et prend **une pomme** sur laquelle, avec un stylo-feutre, il dessine l'étoile bien limitée à la face apparente. Complice, Phtysen a compris où veut en venir son ami et le lui fait comprendre par un battement de paupières approbateur. Tous replongent sur la figure et méditent.

Dans ce contexte, le dessin a modifié complètement le panorama. Le triangle initial de 108° avait déjà évolué pour devenir ce grand triangle, pointe en haut, qui occupe la moitié du globe qui fait face. La mise en pratique de l'esprit de la Table d'Émeraude lui superpose le même triangle, pointe en bas, achevant ainsi de couvrir totalement la zone exposée. Là encore, c'est une application en « chiralité poussée », gauche/droite et haut/bas.

La figure qui émerge est évidemment connue, très connue, c'est une étoile à six branches, l'Étoile de David, ou encore le Sceau de Salomon, dont *Le Grand Secret des Pyramides* explique tant la manière de la dessiner que son omniprésence dans les tracés du site de Guizeh.

Ce n'est pas seulement la journée de cette équipe forcenée qui commence. C'est un jour qui se lève sur une nouvelle présentation de notre sphère, avec un découpage aussi simple qu'inattendu, et basé sur une figure qui s'était imposée dès le tout début des travaux. Cette figure reste également le symbole vivant d'un peuple impliqué dans l'histoire de cette partie du monde et que la chronologie avait déjà mis en avant.

– Ne serions-nous pas influencés par les travaux de vos deux compatriotes ? s'inquiète Phtysen. Ils ont inscrit les étoiles de trois branches et plus, dans un cercle, et démontré la simplicité du tracé de mes ancêtres. Toutes donnent des figures étonnantes, aux interprétations illimitées.

– Peut-être, coupe Buisan, mais votre beau-frère et moi y avons pensé. Aucune de ces transcriptions ne « parle » dans le cas précis d'une géométrie propre au globe terrestre. La seule qui épouse étroitement la rigueur de son support et en relance l'exploitation

est bien l'étoile de David, centrée parfaitement sur le méridien lumineux.

En outre, au-delà des angles eux-mêmes, il y a une mystérieuse correspondance dans les priorités linéaires. Ainsi, les croisements s'effectuent sur les côtes, à l'équateur et en Afrique du Sud. L'essentiel, dans cette étoile à six branches, est la présence effective ou implicite de droites horizontales et verticales, ce qui n'est pas le cas des autres figures étoilées. Or, dans la géométrie de cette face du monde, sur le terrain, ce qui s'avère remarquable est le respect des méridiens et parallèles, partageant la sphère en quartiers partant des pôles ou en tranches horizontales par rapport à l'équateur. Les premiers sont d'ailleurs d'une rigueur absolue alors qu'on constate un léger flottement dans l'application des seconds. C'est ainsi que Guizeh n'est pas exactement sur le 30° parallèle, le Yucatán non plus. On peut penser qu'il s'agit de contraintes techniques en général et plus particulièrement, pour le dernier, de la présence des eaux du Golfe du Mexique. Au lieu de décaler horizontalement les points déterminés, on sent que, chaque fois, l'abscisse a pris le pas sur l'ordonnée, c'est-à-dire que les concepteurs ont remonté (ou baissé) le point choisi par rapport à l'horizontalité afin de respecter scrupuleusement la longitude ou le positionnement gauche-droite. Si c'est intentionnel – et cela paraît l'être –, il pourrait peut-être y avoir là un moyen de datation. En effet, dans le cas du Yucatán, une théorie présente la séparation de l'Amérique du Nord et celle du Sud comme purement géographique, la composition géologique des sols étant semblable. Les eaux auraient pu envahir un vaste plateau calcaire s'étendant jusqu'à la Floride et aux Antilles. Il est effectif que les fonds côtiers du Yucatán sont de faible profondeur, surtout par comparaison avec les gouffres marins voisins. Le fait de quitter le 30° parallèle de référence pour « marquer » un point nettement plus bas mais « au sec » pourrait vouloir dire et confirmer que ce choix n'est pas tellement vieux à l'échelle des temps. Cette allusion géologique n'est pas dénuée d'intérêt, d'autant plus qu'il existe une pyramide, la pyramide dite « de Floride », enfouie sous les eaux et qui pourrait s'inscrire dans la démarche guizehienne.

Dépassant le « sacré » pour effleurer le « technique », la précision ne peut que ramener aux OVNIS. Forts de ce qu'a donné l'empreinte de Marliens, on peut constater aisément que cette étoile,

découpant soigneusement les deux hémisphères par un même principe géométrique, ne peut être que d'une expression inférieure ou égale – en tout cas pas supérieure – à l'élaboration complexe du fameux double polygone. Bref, l'intégration de cette étoile de David sur le globe reste dans le domaine du presque banal et du « vraisemblable ». Cela peut être le symbole d'une alliance antérieure tant du Ciel et de la Terre que de la planète avec des intelligences de l'espace. Certes, elle n'est pas matérialisée comme l'est un terrain de football avec ses bandes blanches. Les carroyages Lambert ou UTM non plus, mais ils sont admis sans équivoque. Le repérage gonio ou le maillage hertzien aussi, etc. Pourquoi, alors, cette étoile-signal ne s'inscrirait-elle pas dans un système d'optique de guidage ? Ce qui est en bas sert-il à guider ce qui est en haut ? On ne le sait pas. Mais c'est possible. Assurément.

On pourrait penser que le centre de l'étoile devrait être le centre du système gérant éventuellement l'implication géométrique mondiale. Curieusement, il n'en est rien. L'étoile à six branches se dessine simplement, par report successif du rayon sur la circonférence, donnant chaque fois une des pointes. Par mouvement inverse, ou par tirage des axes, on détermine aisément ce centre. Il se situe en pleine mer, à la hauteur de la Guinée équatoriale et du Gabon, où il est difficile d'imaginer qu'il y ait quelque chose de cohérent. Une fois encore, dans cette géométrie bien ordonnée mais déroutante, l'action se déroule hors de son point central. Elle se situe, de toute évidence, vers le triangle lumineux, mais c'est lui qui, manifestement, a la prédominance sur la conséquence de toutes les extrapolations.

C'est insolite, mais c'est ainsi. Sans doute, viendra une heure où ce triangle lumineux parlera davantage. En attendant, son émergence équilibrée avec, aux ailes, le Tibet et le Yucatán, en démontre tout le réalisme.

– Avant l'intrusion de votre OVNI dans nos travaux, constate Phtysen, nous aurions pu inscrire cette projection étoilée dans une présomption mystique ou religieuse. Certains pourraient trouver qu'il y a blasphème à ne pas s'y tenir...

— Ce n'est pas impossible, approuve Buisan, mais le problème n'est pas là, du moins pour le moment. Il en a été ainsi à chaque découverte de la science. L'objection religieuse a souvent servi d'alibi à la peur de l'homme.

Jouant avec la pomme et évoquant à ce sujet Maïer, il rappelle que le camouflage du message, pourtant innocent, venait de la crainte du bûcher. Il cite G. Marchal, lequel répondait à un jésuite inquiet qu'il lui suffisait de « remonter » un peu Dieu, ce qui ne devrait pas lui poser de problème majeur.

– C'est l'avis auquel se sont rangées des religions, complète Souhr, devant le développement des vols spatiaux habités. Vous avez dû en entendre parler dans vos milieux, mon cher Buisan.

– Absolument, mais en attendant, il faut revenir... sur terre, et puisque nous parlions de Maïer, je dois vous apprendre qu'une jeune compagnie théâtrale, « Le Hublot », a monté une pièce tirée de l'Atalante Fugitive. C'est extraordinaire, car, à ma connaissance, cela n'avait jamais été fait, ni même prévu par son auteur.

– « Extraordinaire » est bien le mot, mais comment l'avez-vous su ?

– Là encore, tout est simple, ces jeunes gens sont de Colombes, très proche banlieue, un peu au nord de Paris. Mais si on veut donner toute sa valeur au mot « extraordinaire », sachez que la « première » de la pièce n'a pas été jouée là, mais à Aix-en-Provence, la ville de Nostradamus !

– En effet, c'est assez singulier, admet Phtysen. Cela renvoie à l'interpénétration étonnante de tous les indices qui, dans cette affaire, contrairement à la plupart des autres, se lient sans interruption, du plus humble des hauts lieux à la Terre elle-même, vue de loin et de haut !

– ... par les « Dieux » du texte de Nostradamus, complète Siis, qui tient à sa version.

Élévation pour élévation, la réflexion en vient à se fixer sur la Jérusalem Céleste évoquée dans le Nouveau Testament, à l'Apocalypse de Jean. Sans être spécialiste de la Bible, chacun sait qu'il s'agit d'une vision, d'un rêve, de Jean qui assiste à la descente sur terre de cette ville venue des cieux. On pourrait effectivement croire à un rêve s'il n'était assorti de rares précisions et s'il n'y avait pas les OVNIS, au moins celui de Marliens. Si un tel complexe spatial s'était posé en ces temps-là, comment les témoins de l'époque auraient-ils pu rapporter l'événement ? Quels termes auraient-ils employés ? Quels mots auraient utilisés leurs narrateurs successifs au cours **des siècles et des siècles** ? Sans doute **les mêmes** !

CHAPITRE 23

LES ARCHIVES MONDIALES

Le temps est beau et la voiture file bon train sur la route qui mène vers Dieppe. La décision avait été prise après que les deux hommes eurent récupéré un peu de leur nuit, écourtée par la passion des recherches. Deux objectifs : s'aérer en respirant l'air pur venu du large et fouiller un peu le site, point de passage du méridien lumineux, afin que ce dernier apporte quelque clarté.

Sous prétexte de laisser les époux ensemble, Phtysen leur avait proposé la banquette arrière, elle-même se trouvant sur le siège passager avant, ainsi près du professeur, autant à l'aise au volant qu'en chaire. Comme les fois précédentes, ils étaient tous convenus de rester sur des sujets bucoliques durant le parcours, fort joli. Et, comme chaque fois, la conversation était revenue sur « l'affaire ». Il faut dire que Buisan avait eu le tort de leur parler des « archives nationales », ce qui avait entraîné la réaction de Siis :

– Et les nôtres ? Celles de Cayce. N'oubliez pas que, dans ma jeunesse, j'ai fait ma thèse de Sciences Humaines en l'axant, en partie, sur la vie de cet homme.

Cela repartait aussi sur *Les Grands Secrets*, dans lesquels les deux Français avaient évoqué les « lectures » de E. Cayce. Ce visionnaire américain, contesté comme toujours, n'en avait pas moins fait un certain nombre de révélations qui, en tout cas, n'étaient pas incompatibles avec ce que trouvaient Gruais-Mouny. Ces derniers s'étaient bien gardés de partir des travaux d'Edgard Cayce, mais

n'avaient pu s'empêcher, à terme, de tirer une comparaison. Celle-ci donnait un cadre activé, tout à fait en rapport avec leurs découvertes issues de la géométrie. Ils s'en étaient d'ailleurs expliqués dans leurs trois ouvrages. Selon Cayce – et, là, rien n'est encore corroboré –, les locaux enfouis sous le Sphinx cachent les archives de la Terre et des moyens de lecture existeraient au Tibet et au Yucatán.

Un autre auteur, Rampa (encore plus contesté), tient à peu près le même discours, en s'appliquant plus particulièrement au Tibet.

Quoi qu'il en soit, de tout cela il résulte une idée de salle des archives (*hall of records*) sous le Sphinx, un temple des archives avec crypte et disques (*records*) chez les Mayas et une caverne tibétaine avec matériel, localisée par une triangulation reposant sur des pics himalayens, nonobstant les archives de l'Atlantide même... quelque part dans l'eau. Allégations déjà avancées par bien d'autres, dont Jamblique, vers 300 ap. J.-C., ou des légendes arabes voyant dans le site de Guizeh un conservatoire des connaissances d'un âge d'or disparu.

Pourquoi pas ?

Ces énonciations, apparentes divagations si elles sont exposées à froid, prennent un tout autre sens dans le cadre de la géométrie rigoureuse découverte et des interprétations qui en découlent inéluctablement.

Pour autant, dans ce domaine, on peut classer les archives de la terre en deux catégories : celles à caractère culturel, admises mais non extrapolées, et celles mythiques, excitant les esprits mais pratiquement ignorées ou rejetées. Les premières sont issues de la pré-histoire avec du message pariétal pris à l'état brut. Faute d'autres éléments parvenus jusqu'à nous, c'est de l'archive. Pourtant, l'unanimité commence à se faire quant à l'expression anormalement futuriste des peintures d'animaux (pas n'importe lesquels), sur leur présentation (pas n'importe comment) et à leur emplacement (pas n'importe où). En voyant, par exemple, la main dite « négative », mais bien claire sur fond sombre, au Pech-Merle dans le Lot, ou la femme allongée et stylisée à La Magdelaine-sur-Tarn, on est obligé de penser plutôt à Picasso qu'à un troglodyte hirsute, sauvage et malodorant. Ces hommes des cavernes ont suivi un parcours bien étrange, que l'on finira par ranger dans le « mystique », surtout si l'on trouve une filière élaborée à l'origine de leur démarche ou de

leur inspiration. Les lieux de leur manifestation, de leur expression, s'inscrivent dans des tracés que l'on peut difficilement attribuer au seul hasard. Enfin, il faut bien rapprocher deux considérations de temps : les nôtres, qui donnent trop modestement 4 500 à 5 000 ans de développement après la phase zéro-écriture, et les temps paléolithique ou néolithique durant lesquels l'homme est passé de zéro-silex au feu et à l'art pariétal, c'est-à-dire au dessin dans les volumes souterrains accessibles. Peut-être l'avaient-ils fait aussi à l'extérieur, mais le temps aurait tout effacé, sauf peut-être à Glozel, près de Vichy – une écriture aurait 17 000 ans. La disponibilité de ces espaces enterrés n'exclut pas une localisation souvent qualifiable de haut lieu, s'inscrivant dans une géométrie pas forcément incohérente, mais – on l'a vu – mondiale. Cette forme d'archives – même si elle est loin d'avoir parlé – ne peut être négligée dans la mesure où elle a couvert 30 à 35 000 ans sur 400 000 ans et qu'elle aura peut-être beaucoup à dire.

Les secondes n'ont rien de matériel, ce sont des images nées des textes, mais pourtant tout à fait concordantes, débouchant sur des origines antérieures et extérieures par un éventuel transit atlantéen. Ce sont des visions ou des interprétations provenant de personnes évidemment sujettes à la suspicion des autres. L'intérêt est donc de rapprocher ces vues des quelques éléments concrets qui émergent régulièrement afin de les éliminer ou de leur donner corps. Ce n'est pas tâche aisée dès lors que, dans les cinq mille ans évoqués plus haut, une partie des hommes confortait ses propres thèses en détruisant tout ce qui pouvait les contredire éventuellement dans le patrimoine laissé par leurs prédécesseurs.

– S'il y avait des olympiades de la destruction intellectuelle, dit Siis, je sais à qui l'on pourrait donner des médailles d'or. Je mets cela au pluriel, car il y aurait des *ex aequo* !

Sa sœur précise :

– ... et, cette fois, il y a des archives pour rapporter les autodafés.
– C'est certain, admet le professeur, et pour désigner sans équivoque leurs responsables, ce qui ne les honore guère, mais ainsi va l'Histoire...

– ... et ses acteurs, les Hommes ! complète Souhr.

Il n'est donc pas concevable de rejeter les informations nouvelles sous le seul prétexte qu'elles sont déroutantes et ne sont pas

authentifiées. Elles le seront peut-être un jour et on peut penser que l'honnêteté consiste au moins à les « garder sous le coude » jusqu'à utilisation ou élimination. C'est la méthode qu'ont pratiquée les deux Français en comparant, *a posteriori*, les résultats de leurs tracés issus d'une géométrie bien matérielle et indiscutable avec les hypothèses de cadres ou événements révélés par des moyens d'accès – réels ou faux – dans d'autres dimensions. Pour situer mieux la valeur des sources, il paraît intéressant de décrire Edgard Cayce. Il est né en 1877 dans le Kentucky et décédé dans les premiers jours de janvier 1945. Sans entrer dans le détail, on peut retenir qu'il fut surtout un guérisseur involontaire mais efficace. Involontaire, parce qu'il donnait ses « consultations » au cours de sommeils hypnotiques. C'est dans un même contexte qu'il donna aussi de nombreuses indications sur des vies antérieures (même la sienne), avec une certaine prédilection pour l'Égypte, surtout pré-dynastique, et les Atlantes. Ce qu'il énonçait durant ces phases léthargiques a pris nom de *lectures*. Elles sont consignées, et il y en eut près de 15 000 ! Elles sont archivées à la Fondation Cayce, ou encore ARE (Association for Research and Enlightenment) à Virginia Beach, aux U.S.A.

De nombreux auteurs se sont exprimés sur cet homme et parmi eux Madame Dorothee Koechlin de Bizemont que les deux Français ont d'ailleurs rencontrée. Ses ouvrages pourront largement éclairer ceux qui souhaitent découvrir Cayce mais, dans cette affaire égyptienne, il convient de s'en tenir à ce qu'il a dit des *Archives de la Terre*. Pour lui, le stade de civilisation de ces temps-là était arrivé à une telle évolution technique que, parmi les matériels élaborés qu'il décrit, ceux relatifs à l'enregistrement ne posaient pas de problèmes. Il avait même employé les mots *Recording Voice*. Bref, les archives seraient conservées en trois lieux : au Yucatán, en Égypte et dans une zone engloutie de l'Atlantique, selon les lectures 440-5 et 2012-1.

Si le Yucatán n'a pas répondu à l'attente pour le moment, on a déjà une hypothèse de pyramide enfouie pour l'Atlantique et, en ce qui concerne l'Égypte, les recoupements sont étrangement concordants. La lecture 31-1 énonce qu'il reste « *encore quelques écrits dans les soubassements d'une pyramide qui n'a pas encore été découverte* ». Pour Dorothee Koechlin de Bizemont, le mot « pyramide » serait mis au pluriel dans certaines lectures, ce qui l'incite à

penser qu'il y en aurait plusieurs. À ce stade, comment ne pas penser à la série des pyramides gigognes enfouies, non encore découvertes, que Gruais-Mouny localisent sous le Sphinx, c'est-à-dire *Chéphren bis, Carré du Sphinx, la 132, la 123 et la 28* ? Autant de lieux que les photographies aériennes montrent comme bien préservés de toute construction et de toute fouille, alors que tout le reste de l'environnement est un chaos lapidaire éventré. En outre, la lecture 2124-3 situe ces pyramides entre le « Mystère des Âges » – c'est ainsi qu'il appelle le Sphinx – et le fleuve. Cela est en parfaite concordance avec les travaux diffusés dans *Les Grands Secrets*. Intéressante constatation car, une fois encore, *exacte* ou *erronée*, cette version est tout à fait nouvelle. Elle ne peut même pas être envisagée pour les égyptologues qui, ignorant *Les Grands Secrets* et l'hypothèse de pyramides enfouies là, continuent à voir un champ désertique et lunaire devant le Sphinx, malgré quelques découvertes récentes faites vers l'est. S'ils connaissaient ces deux livres, ils sauraient que leurs auteurs situent l'origine de ce monument-animal antérieurement aux pyramides. C'est l'interprétation des tracés de l'ensemble du site qui les conduit à ce constat. Mais c'est aussi l'avis de deux chercheurs du Boston Institute qui se basent sur l'analyse de la pierre. Déjà, en 1928, G. Migeon écrivait que le Sphinx était antérieur à Chéops, cassant tranquillement la belle tradition (non étayée mais bien installée) de trois pyramides-tombeaux construites au fur et à mesure des décès. Et c'est aussi... l'avis de Cayce (lect. 5748-5) !

Dans sa lecture 953-24 : « ... *cela, et d'autres choses pourront être découvertes à la base de la patte avant gauche...* », a-t-il dit, puis, dans la lecture 1486-1 : « *Ces archives... sont à mi-chemin entre le Sphinx et la pyramide des archives, celle-ci n'ayant pas non plus été encore exhumée* » et aussi, dans la lecture 5748-6 : « *une chambre, ou plutôt un couloir, part de la patte droite du Sphinx jusqu'à cette entrée de la salle des archives* ». L'annonce est forte, répétée, diverse mais toujours formelle : « *la salle qui contient les archives est à un autre endroit, pas dans la grande pyramide* ».

Profitant d'un bref arrêt essence/toilettes, le professeur demande à Souhr :

– Vous m'aviez parlé d'un complément géographique relatif à ces archives du Sphinx...

– En effet, les dessins sont prêts, et je les ai là, dans ma serviette. Attendez.

Il s'installe sur le capot et rappelle à son ami l'omniprésence de l'Étoile de David, déjà vue sur Guizeh (dans *Le Grand Secret des Pyramides*) puis sur le globe. Il la trouve aussi sur la pyramide des archives et s'en explique :

– Voyez le rayon du cercle de périmètre de Mykérinos bis. Il fait 132 coudées précisément, ce qui n'allait pas de soi avec une base de 207,40 coudées. Mais c'est ainsi.

Il montre que ce rayon, tracé sur la base du plateau, peut être exactement projeté sur... le **carré pyramidal 132** (inclus dans Chéphren bis). Ce glissement se fait en laissant deux belles parallèles à angle de 60° , comme un couloir. Celui-ci, en redescendant de la même manière, de l'autre côté, achève une figure comportant deux beaux triangles isocèles se chevauchant légèrement, comme si le premier glissait vers la gauche pour se dédoubler. Dans leur superposition finale et haute, ces deux couloirs font émerger une belle pyramide pointe en bas, bien centrée dans l'axe de la tête du Sphinx. Les deux grands triangles isocèles font penser aussitôt à l'étoile de David, facilement réalisable, en dessinant la même figure retournée et dédoublée, ce qui apparaît sur le dessin, là aussi en double exemplaire (fig. 52).

Ces deux étoiles, sacrées et mystiques, semblent supporter harmonieusement le carré 132 pour en faire le lieu privilégié où se trouveraient l'histoire de cette alliance et les archives de la terre.

La deuxième information concerne l'entrée elle-même de ces archives, amplement localisée dans *Le Grand Secret du Sphinx de Guizeh* par une géométrie persistante mais, dans cette application-là, c'est une incroyable cohésion qui se révèle. Tant de figures ont maintenant dansé, pirouetté sur l'aire de Guizeh, que l'on peut allégrement continuer ce jeu. Prenant le grand triangle du site, de 2200 coudées de base, on peut le basculer pour l'accoler, pointe en bas, à l'allée de Chéphren. On s'aperçoit alors qu'on obtient une figure cohérente et porteuse.

Il suffit de faire parler les angles émanant de l'allée de Chéphren dans la figure issue de la bascule du grand triangle de Guizeh, et Buisan ne s'y trompe pas :

– On va trouver toutes les mesures qui venaient naturellement de ce triangle du site, copie de la coupe de Chéops. C'est une autre interprétation d'un même dessin puisqu'on l'a fait pivoter pour en extraire davantage.

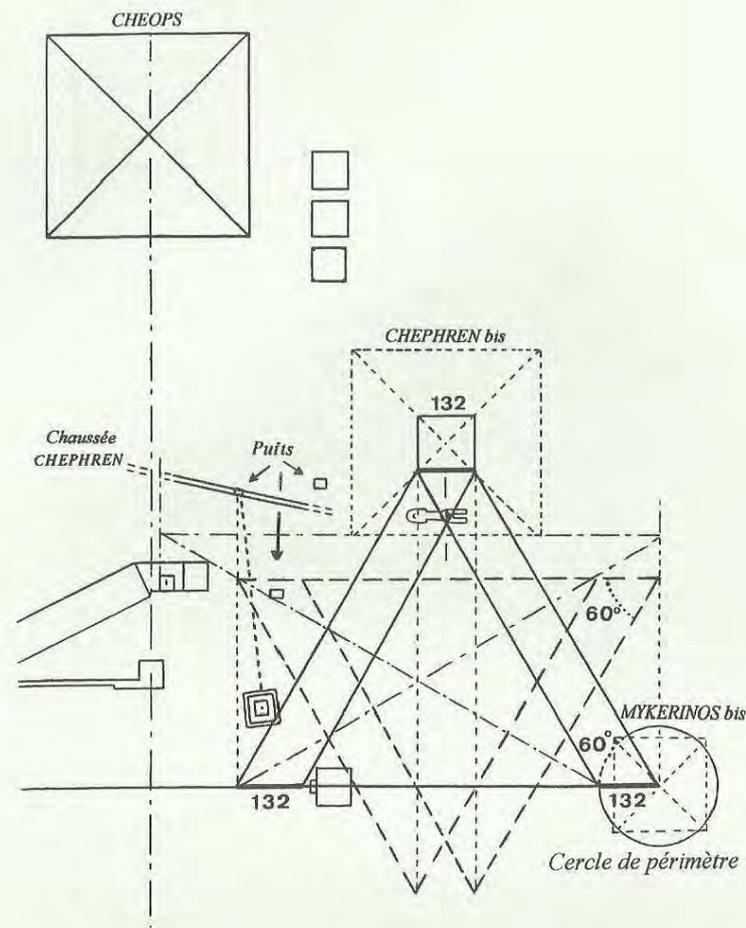


Figure 52 : Le rayon du cercle de périmètre de Mykérinos bis étant juste de 132 coudées, sa projection sur la pyramide enfouie forme deux parallèles à 60° de l'horizontale.

Doublées et retournées, elles dessinent une double étoile de David, supportant cette mystérieuse « pyramide des archives de la Terre ».

D'autres correspondances sont à poursuivre vers ce petit puits curieusement placé sur l'allée de Chéphren. C'est, parmi beaucoup d'autres, le troisième qui interpelle – les deux premiers (appelés 1 et 2) ayant vu leur fonction possible clairement définie depuis le début de cette affaire.

– Absolument, répond Souhr, du côté du temple haut, l'angle formé par le prolongement de l'allée et la petite base du triangle renversé est de $51^\circ 51'$, comme sur la pyramide-pierre de Chéops !

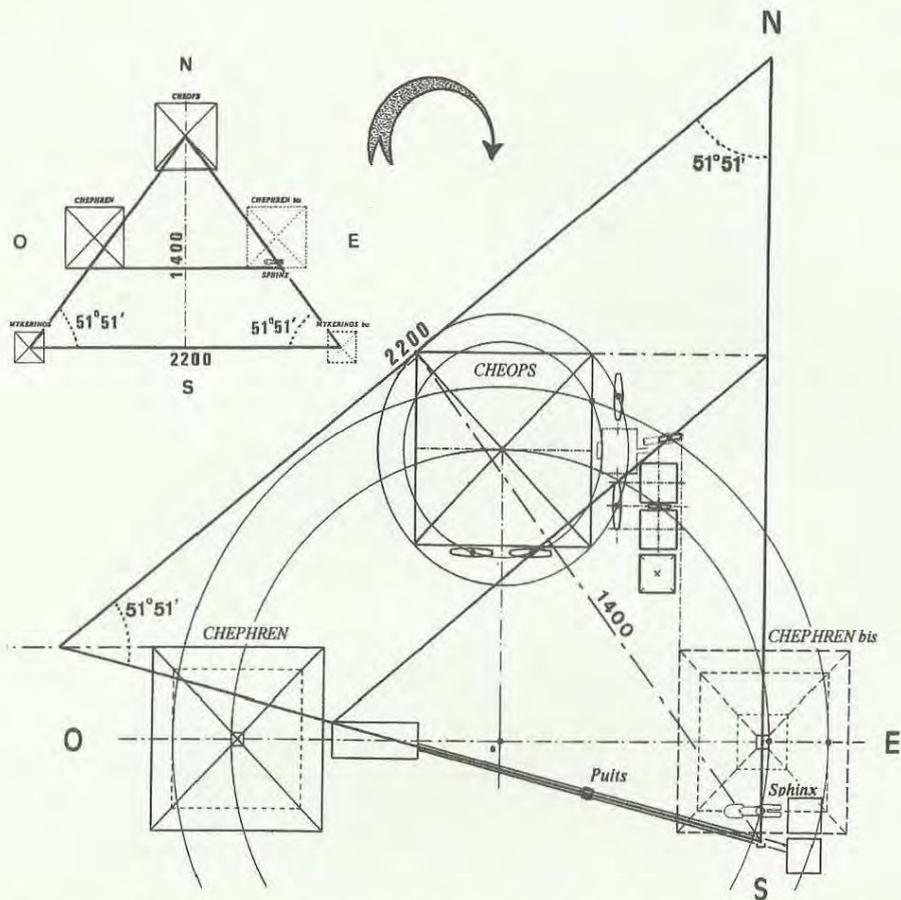


Figure 53 : Le dessin retourné, pointe en bas, du grand triangle de Guizeh se cale sur l'allée de Chéphren avec le sommet pointé sur l'entrée secrète du Sphinx. Ses dimensions, de 2200 x 1400 coudées, s'adaptent parfaitement à cette nouvelle orientation.

Pour mémoire, l'allée de Chéphren forme un angle de $76^{\circ}20'$ avec le nord. Cet angle est exactement celui du sommet de Chéops !

– Et pour le côté temple bas de Chéphren, reprend Buisan, l'angle de l'allée avec le nord donne $76^{\circ}20'$, qui est le même, bien entendu, que le sommet de Chéops. Tout est inspiré de Chéops et, jusqu'à ce jour, personne n'avait mesuré cet angle (fig. 53).

– Exact, approuve Souhr, content, mais aviez-vous remarqué au niveau de cet angle, côté temple bas, **que la ligne sud-nord, côté de ce nouveau triangle pyramidal, englobe l'entrée cachée du Sphinx, sa tête, carré 132, carré 28 ?** Tout à fait le dessin qu'on ferait figurer dans un guide après la découverte de ces archives...

Les femmes sont revenues des toilettes, maquillage refait, fraîches et enjouées, assurément dynamisées, car Siis, qui avait suivi la fin de l'explication, s'exclame :

– C'est extraordinaire, Phtysen ! regarde. Le sommet maintenant pointé sur le bas coïncide effectivement avec l'entrée dissimulée menant aux salles sous le Sphinx. Que voudrait-on de plus indicatif, de plus directif, pour localiser cet endroit ?

– Oui, tu as raison. À noter que la nouvelle mise en place de ce triangle ne recoupe que des éléments connus : angle de Chéops, barques solaires, temple haut.

En effet, les mesures sont constatées à la coudée près et aisément vérifiables par les cotes du plateau. Tous les angles de ce triangle magique, incliné en salut sacré, sont également – et évidemment – ceux du grand triangle pyramidal de Guizeh, découlant de ce que donne une forme triangulaire de base 2200 et hauteur 1400 coudées. Cette constatation aurait dû suggérer, depuis longtemps, le glissement de ce grand triangle pour l'accoler à l'allée, bien calé sur l'axe nord de la tête du Sphinx.

– ... Mais il est vrai, déjà, que personne ne semblait avoir remarqué, jusqu'à nos travaux, le grand triangle sur sol..., constate Phtysen, d'un air désabusé.

Ils remontent à bord de la voiture et l'ambiance est animée. Le professeur a fort à faire pour endiguer les questions ou signaler les points marquants du paysage. Siis, forte de ses souvenirs d'études sur Edgard Cayce aux États-Unis, profite de sa supériorité et harcèle Buisan. Phtysen doit le défendre :

– Mais il ne peut tout savoir. C'est déjà une géniale idée que de nous avoir lancés sur l'affaire des archives pour « meubler » le voyage. Nous n'avons pas besoin de salle ou de projection. C'est vraiment idéal.

– Je n'en disconviens pas, mais il faut tirer une synthèse de cette prospection des points d'archives qui correspondent à la géométrie mondiale que nous avons mise en évidence.

– Exact. Il faut donc clarifier maintenant ce qu'avance Rampa.

La présentation peut être tirée de son avant-propos de *La Caverne des Anciens* (Albin Michel, 1967), dans lequel il écrit : « ... *c'est la science enseignée par nos ancêtres du temps jadis, inscrite dans les pyramides d'Égypte, dans les grands temples des Andes et dans le plus important reliquaire de connaissances occultes qui soit au monde, les hauts plateaux du Tibet* ». La trilogie se confirme. À travers un long processus qui n'entre pas dans ces réflexions, l'auteur rapporte la découverte de matériel et d'archives dans une immense grotte au-delà du fleuve Kyi Chu. Les découvertes qu'il y fit lui confirmèrent l'existence de semblables « Capsules du Temps » sous les sables d'Égypte, sous une pyramide d'Amérique du Sud et en un certain point de la Sibérie. On peut conclure que, d'une manière différente mais complémentaire, la localisation de centres d'archives les juxtapose sur les points vitaux que la géométrie la plus rigoureuse a donnés. On peut penser que, dans l'avenir, ces locaux d'archives se situeront avec autant d'évidence et de précision que cela vient de se passer sur Guizeh.

Ce n'est certes pas une preuve, mais une présomption suffisante pour poursuivre, et, en tout cas, il faut se souvenir que c'est avec beaucoup moins d'arguments encore que bien des grands noms ont soutenu des versions fantaisistes sur l'histoire et la chronologie égyptiennes.

CHAPITRE 24

DIEPPE... MÉRIDIDIEN ZÉRO

L'arrivée à Dieppe tempéra le débat. Un petit vent léger venait de la mer et rendait l'atmosphère moins lourde.

Le contraste et le fait d'être sur le méridien lumineux marquaient l'instant. C'était une nouvelle étape. Pour Phtysen, qui n'était pas habituée à ces mers sévères, il y avait une sorte d'envoûtement, et elle n'y résista pas :

– Cher ami, ne pourrions-nous, après avoir exploré le méridien, dîner ici et y coucher ?

– Très volontiers, ici ou à proximité. Les hôtels ne manquent pas. Nous sommes loin des magdaléniens et de l'art rupestre. En matière de grottes, il n'y a guère que les *Gobes*, anciennes habitations troglodytiques de pêcheurs taillées dans la falaise. Sur les rivages de la Manche, on n'en trouve qu'ici. Après, il faut descendre plus bas, sur la vallée de la Seine. Mais il y a un autre type de « goves » ou « boves », ce sont les casemates ou blockhaus dont les Allemands avaient truffé les falaises, durant la Seconde Guerre mondiale.

– Devant nous, c'est pourtant un port, observe Souhr.

– Oui, mais sur 70 km, de Veules-les-Roses au Tréport, à part quelques très petites vallées, ce ne sont que des parois abruptes surplombant la mer. C'est ici que, le 19 août 1942, après un beau lever du jour, les Anglo-Canadiens (et quelques Français) débarquèrent...

– Je croyais que c'était en 1944, contredit Souhr.

– Non, vous parlez du « Jour le plus long », le 6 juin 1944, en Normandie, mais, en 1942, ce fut une opération « préalable », destinée à faire diversion et à tester le dispositif allemand. Il n'y avait d'ailleurs que 5 000 hommes amenés par quelque 250 bateaux de médiocre tonnage. Je n'étais pas né et ne connais cela que par ce que j'en appris depuis. Il semble qu'il y ait eu beaucoup d'erreurs, le choix de l'objectif en étant peut-être la plus grosse.

– Ah oui ? pourquoi Dieppe ? demande Phtysen.

– Curieusement, cela n'a jamais été dit ou, du moins, je ne l'ai jamais vu ni su. Penseriez-vous au méridien lumineux ?

– Non, pas tout à fait. Je suppose que l'état-major ne le connaissait pas. Quant à Gruais et Mouny, ils devaient être bien jeunes à l'époque et ne se doutaient pas de leurs futures théories. Et puis, quand bien même le Commandement l'aurait su, je suppose qu'il n'aurait pas espéré se faire porter par le méridien. Réalisons bien que le fil invisible qu'est le faisceau du radar venait seulement d'être mis en pratique, dans ce conflit. Alors, l'onde d'un « méridien »... Mais il arrive souvent que des lieux s'imposent d'eux-mêmes ou soient instinctivement choisis par des gens qui pourraient difficilement s'en expliquer.

– Cela me plaît davantage, approuve Buisan, c'est ce que l'on pourrait appeler la « magie des hauts lieux ». Peut-être en saurons-nous davantage un jour...

C'est aussi ce que Jacques Brosse définissait dans son avant-propos d'un livre consacré à la spiritualité : « ... à mesure que l'on parcourt les hauts lieux, se dessine une géographie sacrée, réapparaît une histoire qu'a tenté d'effacer celle que nous avons apprise... c'est la mémoire des lieux, inscrite dans le terroir et peut-être dans les gènes de ses habitants. »

C'est donc l'esprit sollicité par de multiples appels que les quatre voyageurs découvrent le secteur dieppois. Après un petit tour de ville, ils filent vers le nord-est et, après environ sept kilomètres, le professeur range la voiture sur le côté de la route. Il montre le clocher tout proche de Belleville-sur-Mer et celui, à peine plus loin, de Berneval-le-Grand, village plus connu. Il dit :

– C'est là.

La mine dépitée des trois Égyptiens convainc le professeur que ses hôtes s'attendaient à quelque chose de plus spectaculaire, alors qu'il n'y avait là qu'une belle campagne avec la mer au loin.

– Eh, dit-il, nous ne sommes pas à Guizeh. Pas d'obélisque, pas de monuments gigantesques. C'est plutôt comme le maillage des pyramides fictives, ce n'est pas l'œil qui voit, c'est l'esprit.

Tous en conviennent. Néanmoins, Souhr vérifie soigneusement la carte Michelin qui traînait sur la plage arrière de la voiture. Comme s'il voulait se situer... ou comme s'il voulait vérifier. Siis, qui regarde en même temps, joue de la calculette, art dans lequel elle excelle. C'est parce qu'elle a vu que les références de cette carte, quant au méridien de départ, sont en grades et non en degrés. Il lui faut convertir. De plus, elle doit travailler à l'envers. Le méridien lumineux est à 1°10' à l'est de Greenwich et à 1°10' donc à l'ouest de Paris. Bien entendu, dans ce cas, si l'on va de la gauche vers la droite pour une référence à Greenwich, il faudra aller de la droite vers la gauche pour une référence à Paris. Dans un élan manifeste d'expression française, la carte déterminée en grades ne se réfère qu'à Paris. Pour connaître le bon axe, il lui faut déjà convertir en divisant la position recherchée par 360 et multiplier par 400, ces chiffres étant respectivement le nombre de degrés et de grades dans la circonférence.

– Ce n'est pas bon, lance-t-elle, c'est un peu plus loin, vers Biville.

Vexé, Buisan fait reprendre le calcul à Siis et, la voyant faire, sourit :

– Erreur, chère madame, pour rechercher des grades, en partant des degrés, il y a une petite gymnastique. Aussi, avant de diviser 1°10', il faut quitter le système du partage en soixante minutes pour venir au système décimal.

Il explique que 1°10', c'est un degré et dix soixantièmes de degré. Il faut l'amener en « décimal », ce qui fait 1,1666, et on peut alors diviser par 360 et multiplier par 400.

– Ce qui vous donne 1,29 gr... c'est-à-dire **ici**, avec ou sans allée de Sphinx (fig. 54).

Il poursuit, approuvé évidemment par Souhr, en rappelant que cette transposition de *décimales* en *degrés* se retrouve dans le calcul des angles de Guizeh. À part les angles bien connus de Chéops de 51°51', les auteurs ont fait leurs calculs en degrés et en centièmes de degré, ce qui a facilité leurs triangulations mais créé



Figure 54 : Carte de la région de Belleville-sur-Mer.
Le méridien lumineux traverse le village et coupe la côte juste à un rond-point, au bout d'une route unique menant à la falaise.

peut-être quelque confusion pour les vérificateurs non entraînés à cette conversion.

Phtysen, qui s'amuse de cette innocente querelle, veut défendre sa sœur et taquiner un peu le professeur. Elle récupère une carte d'état-major qu'il avait laissée sur le tableau de bord et lui dit :

– Vous savez que Siis est une « littéraire » et, de surcroît, vous disposiez, vous, d'une carte au vingt-cinq millième, avec l'ensemble des références, en degrés et en grades. Avouez que c'était facile !

Buisan l'admet, et tous les quatre rient de bon cœur. Le professeur, sérénité revenue, ajoute :

– Elle sera bientôt périmée car on arrive maintenant à une numérisation de la carte au 1/25 000, c'est-à-dire à un outil informatique donnant maison par maison, en vue de la navigation automobile embarquée.

– Il n'y aura plus de problèmes alors, jette Siis, ravie.

– Non, mais avant de mettre au panier cette vieille carte, il faudra se souvenir qu'elle est due à l'IGN, qui l'a éditée seulement en 1980. Mais savez-vous en combien de parts a été divisée la France ?

– Non.

– **2 200 !**

– Le sort nous provoque, constate Phtysen, approuvée par Souhr, qui prend la parole :

– Je ne voulais pas m'en mêler, mais je dois vous dire qu'avec une carte Michelin plus récente, ce ne serait pas arrivé. Depuis un certain temps, elles sont quadrillées en degrés... partant bien de Greenwich.

– Ah bon ! dit Buisan. Mais voyez-vous, les miennes datent de l'époque où je voyageais beaucoup avec mon épouse. Depuis que je me suis trouvé seul, je me suis consacré à mes travaux, aux voyages professionnels à l'étranger et je n'avais plus eu de goût à sillonner mon pays.

– Merci de le faire pour nous, répond Phtysen, qui pose sa main délicatement sur le bras du professeur.

À cette occasion, ils en reviennent à s'interroger sur l'étrangeté des types de subdivision chiffrée déjà rencontrés sur Guizeh. Ils y avaient trouvé la progression arithmétique de raison 9 sans pouvoir en expliquer les motifs. Ils avaient trouvé aussi l'usage de la division par 3 – 5 ou par 6 et quelques autres, peut-être plus accidentels que volontaires. Mais l'idée forte était l'emploi du chiffre neuf et une bascule dans le système décimal à partir de 90, par exemple. Quoi qu'il en soit, il fallait plus compétent qu'eux pour tenter de donner des réponses verrouillées à cette promenade dans des principes qui s'appliquent encore – et s'opposent – dans les mesures anglaises et françaises.

Un raid de mouettes piaillantes rompt non pas le silence mais le bruit monotone, répété et prenant, du vent et des vagues lointaines.

Cela les rappelle à la réalité. La mouette n'est pas un ibis. Ils sont là pour le méridien.

Ils poursuivent en voiture vers la mer, traversant le village par une route unique bien carrossable mais réservée aux riverains. Pourtant, il n'y a aucune bâtisse sur cette voie, la seule des environs menant à la falaise. Elle se termine en cul-de-sac. C'est un vaste dégagement apparemment sans motif, grand espace rond au bord de la falaise. Qu'est donc cette place ? Y avait-il un monument ? Était-ce un lieu de culte quelconque ? Bizarre (fig. 55).

Maîtrisant sa peur du vide, Phtysen s'approche prudemment, d'autant que le bord est composé d'une végétation faite de petits bosquets et de terre glissante. Le professeur l'a suivie, prêt à intervenir.

– Soyez prudente, même si vous ne les voyez pas, il y a quarante mètres de chute à craindre. Je ne veux pas vous perdre.

– Merci, répond Phtysen, se voulant un peu ironique pour cacher l'émotion due à cette intervention de Buisan. C'est vrai, on ne voit même pas la base de la falaise.

Et elle se retourne vers ses amis, face au sud, avouant son émotion d'être en pointe précise de plusieurs axes. Celui, à 36° , des trois pyramides de France : le Louvre, Autun et Falicon ou, à 45° , celui marqué par Marliens et le mont Blanc.

Buisan, comme pour la protéger, lui a pris la taille et la fait tourner, en expliquant :

– C'était l'est, maintenant, regardez l'ouest. À 54° , c'est le Mont-Saint-Michel. Toujours des angles issus d'une progression de raison 9.

Siis, qui désire revenir à l'Égypte, le coupe :

– Et Guizeh ?

Son mari, un peu irrité, intervient :

– Tu as bien compris les dessins, voyons. Pour revenir à Guizeh, il faut descendre le long du méridien jusqu'à la latitude de Paris et, là, tu auras l'axe de Guizeh, 54° Est !

Bien suivi du couple Phtysen-Buisan, il rappelle à son épouse qu'ils sont à égale distance, de chaque côté, à 90° , du méridien de Lhassa au Tibet et de celui de Chichén Itzá au Yucatán. D'après la précision de la carte, c'est à 10 mètres près. Le professeur reprend l'initiative, de manière un peu solennelle :

– Oui, c'est en quelque sorte le centre du monde. Un monde découpé un peu différemment. Ce méridien fait le tour de la terre



La route, en impasse, qui mène à la falaise abrupte.



Figure 55 : Une place dégagée, sans protection, surplombe la falaise. Elle indique le point de passage du méridien lumineux à $1^\circ 10' E$. de Greenwich ainsi que le point d'alignement (à 36°) des trois pyramides de France.

par les pôles, partageant en deux les terres émergées, non pas par leur surface, mais par les distances. Un degré dix de Greenwich, mais le **zéro idéal**.

Phtysen, de plus en plus attendrie demande, à Buisan si le méridien, traversant la Manche et venant d'Angleterre, l'a incité à faire là-haut ce qu'il a si bien réussi ici, la reconnaissance du site.

– Non, je n'en ai pas eu l'occasion, mais je me promets bien de le faire. Il faut vérifier avec la même précision les environs de Folkestone, surtout quand la géométrie continue à parler et à précipiter les « coïncidences ».

– Dites donc Buisan, Folkestone, n'est-ce pas le débouché de l'Eurotunnel ? demande Souhr, soudain intrigué.

– Si, mais je vous vois venir, il faudrait prendre le Shuttle, et l'accès est à Coquelles, bien plus au nord, le temps nous manque ! Mais voyez ce point presque imperceptible sur la côte anglaise. Il forme un nouveau chevron de 108°, parfaitement équidistant des deux autres. Il passe, côté ouest, à la pointe du Cotentin et file ensuite directement... vous devinez où ?

Un « non » unanime se veut interrogateur.

– Eh bien, sur le plus grand monument pyramidal à étages de la France. C'est à Plouézoch, aux environs de Morlaix, dont nous avons parlé à l'occasion des pyramides de France.

Le groupe est frappé par l'accumulation des faits et sent que, pour des chercheurs curieux et objectifs, les questions ne manquent pas. Plus les observations se multiplient, plus elles révèlent des situations étranges, démontrant une organisation cohérente que l'avenir expliquera peut-être.

Montrant un panache de vapeur éloigné de cinq à six kilomètres vers l'est, Siis demande ce que c'est au professeur.

– Décidément, vous y tenez, car ce que vous entrevoyez est une centrale nucléaire, celle de Penly, et, encore deux kilomètres plus loin, c'est Biville, que vous vouliez m'imposer comme point de passage du méridien lumineux.

– Pardon, je suis confuse.

– Au risque de vous surprendre encore, ne le soyez pas. En effet, Penly est trop éloigné pour s'intégrer exactement dans notre géométrie, mais il y a quelque chose d'étrange que je dois vous rapporter.

Il leur explique alors qu'un roman signé Félicien, aux Éditions chrétiennes Mambré, *La Rose de Notre Dame*, développe une géo-

métrie nationale basée sur les cathédrales et corroborée par les implantations de centrales nucléaires. Penly y figure sur un axe dit majeur passant par Paris et continuant par les centrales de Bugey et de Creys-Malville, pour filer entre la Corse et la Sardaigne et aboutir en Libye.

– Sur le 30° ? demande Siis.

– Curieuse ! Mais vous avez raison d'y penser, j'y ai songé moi-même. Sachez donc qu'au niveau du 30° parallèle, je n'ai rien vu de spécial. Néanmoins, dans son livre, l'auteur évoque un site troglodyte libyen qui aurait été un haut lieu spirituel.

– Comment s'appelle-t-il ?

– Je ne sais pas, l'auteur ne le dit pas. C'est très à l'est de « Rhamedes ». Mais nous n'en sommes pas à poursuivre cette piste que je vous ai simplement citée par objectivité. Il y a trop d'écart – compte tenu de nos précisions habituelles – entre Belleville-sur-Mer et Penly pour que l'on retienne l'hypothèse d'un lien, du moins maintenant.

Phtysen, voulant être agréable à Buisan, revient sur les remarques :

– Vous avez bien fait, car cela, au moins, montre que nous ne sommes pas les seuls à faire émerger des théories d'axes. C'est même très intéressant de voir prendre en référence des facteurs bien différents de nos sources de base.

– Mais pourquoi riez-vous, Siis ?

– Parce que je pense qu'avec ses repères en centrales nucléaires, cet auteur a de la chance que l'Inquisition n'existe plus...

– Erreur encore, ma chère, car l'ouvrage est constamment baigné de religiosité.

– Tant mieux pour lui, alors.

Buisan cite un autre auteur français adepte d'axes privilégiés, J.-P. Dillenseger, qui a écrit *Montagnes Éternelles* aux Éditions Mézarek. Il ajoute que l'auteur traite de beaucoup trop de choses pour qu'ils puissent en débattre ensemble, mais que cette étude d'axes montre que c'est toujours révélateur de faits intéressants, généralement négligés. Il relève aussi que J.-P. Dillenseger a fait un effort particulier sur la géométrie en Alsace, ce qui est éloigné des soucis immédiats du groupe, mais il a trouvé des passages s'appuyant fortement sur Reims et sa région.

– C'est dans notre secteur ? demande Siis.

– Non, mais cet auteur poursuit l’axe rémois jusqu’à Poissy et, là, on peut imaginer d’éventuelles interprétations. Mais, surtout, Reims est venu, à plusieurs reprises, se glisser dans les remarques, celles de Didier Coilhac notamment, sur une géométrie royale.

– Alors ?

– Il faudra que nous restions attentifs, d’autant plus que Reims se distingue par sa cathédrale, par saint Remi, par sa basilique du même nom, par les sacres des rois de France avec l’imposition des mains pour guérir...

– Je me souviens de la phrase, dit Souhr : « *le roi te touche, Dieu te guérit* ».

Phtysen confirme :

– L’imposition, c’est ce que faisait aussi Pharaon.

Pour conclure cette digression, le professeur complète :

– J’avais précédemment noté la ville de Colombes, parce que c’est là que réside un des deux auteurs des *Grands Secrets*, et je récidive avec Reims, parce que c’est la ville du second. Enfin, il y a eu quelques intéressants passages d’OVNIS en cette région, étudiés par le très méticuleux Alain Boudier. Voilà, mes amis, fermons le chapitre de Reims.

Quelques photos prises pour la postérité, et le groupe décide de s’arracher à ce haut lieu – cela s’entendant également par rapport au niveau de la mer – pour faire étape au Tréport, charmant petit port.

Le dîner fut agréable. Vue sur la mer, nappe à carreaux, quelque chose qui sentait bon la France de jadis, celle de la Méridienne. Le professeur avait tenu à ce qu’ils goûtent le poisson cuit modérément, afin – avait-il dit – de ne pas le dessécher et d’en apprécier toute la finesse et la saveur. Il avait pensé aux poissons trop cuits, devenus farineux, que le Proche-Orient lui avait offerts, à chacun de ses voyages. Les problèmes de conservation n’étant pas les mêmes, ici, à deux pas du port, il pouvait se permettre une cuisson modérée.

– Vous êtes un hôte merveilleux, lui dit Phtysen, d’autant plus que, ayant surpris votre conversation avec l’aubergiste, j’ai compris que ses arrivages marins transitent parfois par Rungis.

– Indiscrette ! Mais vous avez bien fait, car, ainsi, vous connaissez mieux nos circuits alimentaires. Pour des raisons de rationalisa-

tion et de coût, il est fréquent et relativement compréhensible que les pêches soient centralisées et expédiées à un gros organisme de collecte qui en assure ensuite l’éclatement vers les consommateurs, fussent-ils proches d’un lieu de collecte. Toutefois, les bons cuisiniers ont souvent des rapports privilégiés avec des amis pêcheurs, ce qui leur assure des arrivages irréguliers mais superbes d’originalité et fraîcheur. C’est ce qui s’est passé ce soir.

– Vous êtes un vrai charmeur, mais, pour aller au-delà de la gastronomie, je me demande si ce n’est pas ce même mécanisme qui empêche l’homme de profiter pleinement des progrès qu’il engendre... Si des réactions personnelles et humaines freinent la diffusion de nos travaux – ce qui a toujours existé à travers les temps –, il n’en va pas de même pour les moyens de vérification de nos calculs ou de nos raisonnements géométriques. La science permet aujourd’hui d’aller vite et loin en ce domaine. Pourtant, les structures par lesquelles elle s’applique ne peuvent être mises en action sans longs préavis, sans budgets, sans réunions, sans préséances, bref, sans les inconvénients de jadis. Ceux d’aujourd’hui s’ajoutent finalement à ceux d’antan. Que de temps perdu !

CHAPITRE 25

DES MESURES BIBLIQUES

Ce n'est pas sans regret que les deux couples quittèrent cette si agréable région, tant différente de leur cadre de vie habituel. Ils y avaient pris la mesure du temps, des temps. Leur passage était désormais empreint de lourds symboles. Ainsi que le professeur le leur avait fait remarquer, c'était la valse des grands oiseaux nobles. Volant de clocher en clocher, l'aigle napoléonien était venu du sud, l'aigle allemand, ici, était reparti vers l'est, devant l'aigle américain, qui arrivait de l'ouest. Eux, fils du faucon royal, repartaient vers le sud.

Rentrés à Saint-Cloud, notes mises à jour, fatigue estompée, les quatre personnages mettent les bouchées doubles pour achever l'opération d'émergence des mystères de Guizeh et d'ailleurs.

Le professeur a voulu frapper fort, et il réunit dans ses bureaux, sur la Seine, la petite équipe qui a vécu la première phase. Tama a expliqué aux deux étudiants l'essentiel de ce que le professeur lui a relaté depuis et, préparant le rétroprojecteur, elle leur a même projeté quelques-uns des nouveaux transparents.

– Nous n'en aurons pratiquement pas besoin, dit Buisan, qui arrive avec Phtysen.

Ils ont déjeuné tous les deux dans un petit bistrot, laissant Siis et son épouse, qui avaient préféré prendre leur repas à la cafétéria du Louvre, ayant une visite à faire, avaient-ils précisé en s'excusant. Ils arrivent d'ailleurs une dizaine de minutes après. Tout le monde est là.

– On commence ? Qui prend la parole ?

Ce fut un beau brouhaha, tout le monde ayant quelque chose à dire, ce qui n'était pas surprenant après un parcours global tellement riche et des retrouvailles un peu inopinées. Le maître de maison, se levant et faisant mine d'agiter une cloche imaginaire, s'impose :

– Bon, souffrez que je prenne la direction des débats, et je vous propose un **voyage biblique**.

Il s'en justifie auprès de ses interlocuteurs surpris :

– Nos deux auteurs français ont trouvé une nouvelle lecture des hiéroglyphes, la démarche débouchant sur l'évidence d'un message caché, mais précis et relativement vérifiable, relatif à l'existence ou plutôt à la connaissance d'un matériel électromagnétique sophistiqué antérieur à nos civilisations.

– Je crois que nous sommes tous convaincus, coupe Siis, mais les scientifiques, selon leur habitude, vont nier avant même de savoir.

– Bien sûr, hélas ! Aussi voudrais-je ne pas traiter cette partie ayant l'Ankh (la croix égyptienne) pour chapeau. Ils ont un livre révolutionnaire là-dessus, bien distinct. Laissons-les en découdre avec mes éminents confrères, la presse et le public, le tout étant involontairement lié. Ne prenons dans leur ouvrage que ce qui se rapporte à la géométrie, cet art indiscutable...

– ... et pourtant contesté, rectifie Siis, coupée, cette fois, par sa sœur :

– ... à titre préventif, par ceux qui – généralement – ne l'approchent même pas.

– Bref, reprend Buisan, nous nous en tiendrons à la même démarche pour la Bible, c'est-à-dire à la géométrie de Gruais-Mouny, telle qu'ils la voient dans le Livre saint.

Il se lance dans une longue exégèse, démontrant l'omniprésence des nombres dans la Bible, souvent sans même un effort de ses rédacteurs pour justifier l'irruption brutale de chiffres là où l'on attend seulement l'esprit. Effectivement, c'est ahurissant. Objectivement, on ne peut que réfléchir à cet événement, car Yahvé ne peut avoir gaspillé ses mots. Ils ont leur richesse. Laquelle ? Tama, moins familiarisée avec cet ouvrage, demande des exemples.

Le professeur présente le Livre saint et l'ouvre là où des signets indiquaient des passages intéressants pour la démonstration. Il

relate (*I Rois*, 6) que le roi Salomon fit bâtir la Maison de l'Éternel à laquelle on donna 60 coudées de longueur, 20 de largeur et 30 de hauteur. La façade était donc un carré long. Le roi fit installer le sanctuaire au milieu de la maison, en lui donnant 20 coudées pour la longueur, la largeur et la hauteur. C'était un cube parfait.

Continuant à lire, Buisan fait remarquer que, outre les figures géométriques, il y a une longue litanie de définitions chiffrées curieuses : « ... l'encadrement de porte équivalait à un cinquième du mur... des poteaux ayant le quart de la dimension du mur... construction dans l'espace de 7 ans... ». Chacun s'accorde à trouver une allure de rébus à cette énumération.

Poursuivant par le palais de Salomon (*I Rois*, 7), le professeur relève 100 coudées de longueur pour 50 de large et 30 de hauteur. Il relève qu'avec des rapports voisins, le carré long n'est pas donné, dans cette habitation, par la façade mais par le plan-masse. Il note qu'il y a 3 étages de 15 chambres, c'est-à-dire 45 chambres en tout. Ces précisions interpellent.

Un des jeunes étudiants fait remarquer qu'on trouve un ton faisant penser à *L'Inventaire à la Prévert*, ce qui conduit le professeur à sourire et à passer vite sur un autre point.

– Toutes ces dimensions sont données en coudées, mais aucune conversion n'est mentionnée.

Les calculs démontrent que, sans indication, les coudées sont probablement égyptiennes, et vraisemblablement celles dites « de Memphis ». Quelques rares fois, il est précisé qu'il s'agit de coudées grecques ou hébraïques.

La conversation revient donc sur la Maison de Dieu dont les dimensions sont confirmées aussi dans l'Ancien Testament (Livre d'Esdras, 6) mais en se référant, là, à un ancien rouleau attribué au Roi Cyrus et retrouvé sur ordre du Roi Darius. Celui-ci, d'après les textes, avait invité ceux qui étaient « les restes » du peuple de Dieu à venir à Jérusalem, en Juda, bâtir Sa Maison. Cela avait donné lieu à un nouvel inventaire de personnes et de biens. Faisant, à titre préventif, les gros yeux à son étudiant dissipé, le professeur, aidé de Souhr, énumère ce qu'il trouve au chapitre 2 du Livre d'Esdras comme anciens captifs, par famille. C'est en effet une longue tirade de nombres, assez curieuse car on ne voit pas bien où cela mène. Faute d'explications valables, Buisan laisse Siis développer une hypothèse de code, mais la met en garde :

– Nous avons déjà assez de problèmes avec des nombres éloquentes, des rapports confirmés, des **chiffres qui parlent**, pour ne pas dériver sur ceux **qui ne parlent pas spontanément**.

Souhr, voulant être agréable à son épouse, lui concède un sujet de réflexion :

– Tu peux tout de même noter, par précaution, que les fils d'Adonikam étaient **666**. Je vois aussi un autre nombre sacré : **56**. Ce sont les « gens » de Nethonha, dont j'avoue ne rien connaître, mais ce nombre de 56 est évoqué par Plutarque à l'occasion d'Isis et d'Osiris. Il y a bien aussi un 123 comme dans le carré Chéphren bis, mais ne perdons pas de temps, du moins maintenant.

Buisan et lui reviennent sur les annexes du Temple. Ils extraient des données, la **mer de fonte**, un bassin d'airain dont la description fleurie se traduit par un diamètre de 10 coudées, une profondeur de 5 et une circonférence de 30. La forme demi-sphérique aurait ravi certains, mais il est plus vraisemblable qu'il s'agit d'un bassin plat.

– Hein ? s'exclame Siis, qui reste sur le qui-vive. 31,4 coudées, je suppose, ou « environ 30 ».

– Non, le texte dit : « ... une circonférence que mesurait un cordon de 30 coudées... ». J'avoue que cela démontre une imprécision plutôt bizarre. S'agirait-il d'une méconnaissance totale de Pi de la part du rédacteur du texte ? On retrouve tous ces chiffres, toutes ces mesures, tous ces mots dans le second livre des *Chroniques* (II, *Chr.*, 3). Il y a trop d'interprétations possibles pour s'y attarder. Nous dirons qu'au moins le descriptif respecte l'esprit.

Sachant que Gruais-Mouny avaient jeté un pont solide entre l'Arche d'alliance et un matériel de haute technicité, en prenant le descriptif de la Bible pour pilier, Buisan veut que l'équipe en fasse autant, mais dans le seul domaine géométrique. Il renouvelle la présentation de l'Arche, coffre, décrite dans l'*Exode* (25 à 31) destinée notamment à contenir les Tables de la Loi et la canne. Cette arche étant l'objet essentiel du Temple, amplifiée par les mots de l'Éternel à Moïse : « *C'est là que je me rencontrerai avec toi... je te donnerai tous mes ordres pour les enfants d'Israël.* » Ces derniers étant liés à l'Éternel par l'Alliance et celle-ci étant matérialisée par l'Arche, Buisan en redonne les mesures qu'il prend dans le Livre de l'*Exode* :

– Longueur 2,5 coudées, largeur 1,5 et hauteur 1,5. La valeur donnée à la coudée hébraïque se promène de 45 à 55 cm. En raison

d'un relatif silence sur le type de coudée employée, il serait tentant de prendre celle appelée « royale de Memphis » : 0,5236 m. À défaut des dimensions précises de l'Arche elle-même, on sait que le volume est de 6 coudées/cube.

Quand on entend ce mot, Arche, on pense tout de suite à celle **d'alliance**. Cependant, il en est une autre, celle de **Noé**. Évidemment, chacun prend cela avec beaucoup de distance, quelques plumes respectées et religieuses allant même jusqu'à définir ce fait comme simplement symbolique d'une renaissance. Néanmoins, la plupart des religions retiennent les déluges comme ayant bien existé.

Si la Bible est le document de référence, il y a aussi une version assyro-babylonienne dite « d'Atra-Hâsis » (vers 2 000 av. J.-C.) et une autre, paléo-babylonienne, dite « de Gilgamesh » (vers 1 200 av. J.-C.). L'une et l'autre – la seconde étant vraisemblablement inspirée de la première – décrivent la réalité d'un déluge et l'élimination des êtres humains et des animaux, sauf ceux « choisis » pour présider au renouveau. Des tablettes existent au British Museum de Londres et à l'University Museum de Philadelphie.

L'assise historique du Déluge et de l'Arche est donc plus large que l'on ne le pense généralement. En revanche, les fouilles et les sondages géologiques entraînent des sentiments beaucoup plus réservés sur la réalité d'un déluge.

– Je ne m'y attarderai pas, dit le professeur, c'est un autre problème, là encore. Restons-en à l'arche elle-même. Elle n'est pas un fait mineur. Grégoire de Tours l'avait même incluse dans la liste des Sept Merveilles du monde !

Déjà, le nom Arche peut surprendre quand on sait que ce terme, s'appliquant à celle dite d'alliance, voulait définir un grand coffre. Cela vient du latin *archa* (boîte). Ici, il ne s'agit plus d'une caisse, d'un coffre, il s'agit d'un bateau. Alors, cela peut s'expliquer sans doute par la forme donnée à l'embarcation. Dans la cathédrale de Pistoia, en Italie, il y a un panneau en argent, sculpté, où l'arche a bien la forme d'une maison, d'un cube. On voit pratiquement la même chose à... Autun, précisément.

Les dimensions sont connues par la Bible (*Genèse*, 6). Longue de trois cents coudées, large de cinquante, haute de trente. Une fois de plus, on relève des rapports intéressants : la longueur est 10 fois la hauteur et 6 fois la largeur. Suivant divers textes, on aboutit aux mesures métriques suivantes : longueur 135 à 165, largeur 22,5 à

27,5, hauteur 13,5 à 16,5, plage dans laquelle s'inscrit bien la conversion sur la base de coudées égyptiennes, 157,08 – 26,18 – 15,70. Ce dernier nombre est aussi 5 fois Pi ! Pour compliquer un peu les dimensions, il faut savoir que l'Éternel a encore précisé : « *Tu feras à l'arche un dos, une coudée au-dessus.* »

– Mais, au passage, précise Buisan, chacun se souviendra que 15,70 est le nombre que nous avons relevé – en étudiant le hiéroglyphe Dy – comme base des cônes donnant l'indice de gravitation 9,81.

La lecture analytique se poursuit. Noé avait 600 ans (!?) et 3 fils, dont il est écrit que ce sont eux qui peuplèrent la terre, avant d'être dispersés par l'Éternel. Le Déluge dura 40 jours, les eaux s'élevèrent de 15 coudées au-dessus des montagnes et demeurèrent pendant 150 jours. La Genèse donne toute une série chronologique – assez curieuse – de jours et d'interrogations sur la fin du Déluge, avant d'arriver à la sortie et à la mise à terre.

Or, si les mesures données à l'Arche peuvent s'inscrire dans la géométrie égyptienne – ce qui n'est pas la première fois dans la Bible –, on peut davantage porter effort sur la Jérusalem Céleste. Cette fois, les éléments sont dans le Nouveau Testament. Il s'agit de l'Apocalypse de Jean.

– Dès le début, il y a beaucoup de chiffres, constate Buisan : le 2 et le 3,5, mais aussi le 4, le 6, le 10, le 12, le 24 et une prédominance du 7 (églises, chandeliers, étoiles, sceaux, trompettes...), pour passer à 1 000 (ans), à 1 260, à 12 000, à 144 000 (chapitre 7, versets 3 à 8) et, évidemment, au célèbre 666.

– Vraiment ?

Tous les participants ont pris des notes, et chacun fait fonctionner sa calculatrice ; Siis a saisi la Bible des mains du professeur, lequel juge opportun de reprendre la maîtrise de la situation :

– Calmons-nous. Avant de tenter de faire parler les chiffres, voyons l'esprit du livre et de cette mention non innocente de la Jérusalem Céleste.

Il résume le texte de Jean, qui dit avoir entendu un ange lui proposer de voir « l'épouse, la femme de l'agneau ». L'ange le transporte ensuite, en esprit, sur une montagne, d'où il lui montre la **Ville sainte, Jérusalem**, qui descendait du ciel, tout cela dans l'éclat des pierres et métaux précieux. Or, l'Église, prudente, dans une encyclopédie théologique d'une vingtaine de volumes, prend d'entrée

de jeu la position (réservée) qu'il s'agit d'un rêve de Jean, ce qui ne change rien au sens religieux de l'événement mais en diminue la véracité.

– Pour nous, cela changerait tout, interrompt Phtysen, car je vous connais maintenant suffisamment pour savoir que vous avez votre idée et que la Jérusalem Céleste ne serait pas le fruit d'un rêve. Me tromperais-je ?

– Non. Je reconnais que, jusqu'à présent, il n'eût pas été facile aux exégètes de présenter cette vision, si bien décrite, comme autre chose qu'un rêve. Cela même dans les débordements de foi des textes sacrés. J'ai une autre idée.

– Laquelle ?

– Je m'appuie sur ce que nous connaissons désormais de la science et des techniques. J'ajoute à cela ce que nous avons personnellement découvert par nos travaux communs et je débouche sur...

Il ménage ses effets. Cette fois, le silence est total ; tous attendent, c'est un moment capital.

– ... un immense « vaisseau », à l'image de la ville céleste qui aurait déposé du matériel et du personnel. Ces derniers auraient procédé, aux origines, à un ensemencement de la terre, pour revenir ensuite afin d'enseigner sans doute les lois cosmiques, morales et divines, aidant à l'évolution des peuples.

– Et alors ?

– Leur mission terminée, les visiteurs auraient récupéré leur matériel, laissé une équipe en place... et seraient repartis...

– ... mais après avoir matérialisé leurs connaissances par l'aménagement d'un dépôt, d'un centre d'énergie, sur Guizeh, interrompt Siis. J'y aurais bien vu un « terminal ».

– Ne soyons pas aussi précis, répond Buisan, l'affaire a une tout autre taille. Toutes les mythologies de la Terre correspondent au schéma que je vous ai décrit et la géométrie sacrée retrouvée sur Guizeh serait le fruit et la révélation de cet enseignement, pour leurs successeurs, eux-mêmes précurseurs des Égyptiens. Quant au « terminal » s'il y en a eu un, ce ne serait pas sur Guizeh même, mais bien ailleurs. Les dimensions de la Jérusalem Céleste (550 km sur 550), montrent que c'est plus qu'une ville, c'est une vaste zone : le champ d'action de ce quelque chose que nous cherchons.

Un grave silence s'établit, même si les esprits bouillonnent. Jamais une aussi courte phrase aura comporté autant d'images.

C'est un film qui se déroule à grande vitesse. Chacun doit mettre en place les vues suggérées par rapport à ses connaissances propres et à ses sentiments.

Buisan s'est assis tranquillement sur le coin de son bureau et il adresse un sourire complice à Souhr, qu'il avait probablement tenu au courant des grandes lignes de sa théorie. Phtysen est tout simplement admirative. Elle est contente que ce soit le professeur qui ait lancé cette hypothèse, et satisfaite parce que cette version s'inscrit bien dans ses concepts personnels.

Tama, méticuleuse, revient sur les dimensions de cette Jérusalem :

– Les connaît-on ?

– Bien sûr. La hauteur, la longueur et la largeur sont égales. Son périmètre fait 12 000 stades. Il y a trois portes par côté, soit 12 en tout, dans la muraille. Celle-ci a une hauteur de 144 coudées.

Un étudiant demande :

– Nous voici devant une nouvelle unité de mesure, le stade. Je crois savoir qu'elles étaient nombreuses en Grèce, à cette époque, et c'est là que Jean aurait eu son « rêve », à Patmos plus exactement. Il y était exilé dans une grotte.

– Oui, c'est exact, et les mesures données dans son Apocalypse seraient bien des mesures grecques. Dans son cas, c'est approximatif. Alors, une moyenne donnerait 550 km de côté, ce qui paraît vaste. Mais alors son périmètre serait de 2 200 km. Or, le nombre est intéressant puisque c'est la base de Guizeh, mais en coudées. Ces curiosités se retrouvent avec la muraille. Si l'on prend les 144 coudées grecques avec 0,48 m, la hauteur serait de 69,12 m, nombre très curieux car 69,12 divisé par Pi donne 22,00 – encore ! Une fois de plus, on peut penser qu'il y a un jeu intentionnel avec les chiffres et que chaque nombre devient **Verbe** pour l'initié. À propos de ce que j'énonce, sachez que tout cela – en ce qui concerne la Jérusalem Céleste – a été mesuré par quelqu'un qui n'est pas décrit mais qui se « tenait au pied et avait un **jonc d'or** ».

Phtysen s'approche de Buisan et, à voix basse, lui demande :

– Le jonc ? C'est la coudée, n'est-ce pas ?

– Pour moi, évidemment ! C'est d'ailleurs la théorie de nos deux Français, qui l'ont exprimée dans une étude séparée envoyée depuis bien longtemps à quelques sommités.

Un des deux étudiants, qui se tenait à proximité, a tout entendu et enchaîne :

– Quelqu'un d'autre aussi vient de le dire. C'est Roger Begey, dans son dernier livre *La Géométrie sacrée ou la magie des formes*. C'est édité par les éditions du Rocher et je l'ai acheté parce que, précisément, c'est son auteur qui avait écrit un livre cité par Gruais et Mouny : *La Quadrature du Cercle*, dont la couverture était illustrée par l'Atalante, cette Atalante qu'eux-mêmes étudiaient pour d'autres raisons, purement égyptiennes.

Phtysen reprend :

– Effectivement, voilà quelque chose d'extraordinaire. Je sais – pour le tenir d'un architecte, Jean-Noël Boutin, urbaniste en chef de l'État – qu'une découverte n'arrive généralement jamais seule mais est souvent quasi simultanée en différents points. Or, là, dans un domaine aussi étrange que novateur, voilà deux extraordinaires points de convergence entre ces différents auteurs.

Souhr, qui ne pouvait rester étranger à cette remarque, poursuit :

– L'un transcende, avec bonheur, les rapports au sens de « mesure de vie de l'harmonie enclose dans un rapport » et les développe sous toutes leurs formes. Les deux autres, récompensés par l'émergence de ce qu'avaient caché les sables, ont pris les rapports comme clé pour décrypter notre passé, transitant par l'Égypte.

– Ainsi soit-il, tranche le deuxième étudiant, qui s'était déjà fait remarquer par ses facéties.

Sévère mais subtil, le professeur annonce :

– Eh bien, chers amis, je vous conseille de méditer sur tous ces nombres, et nous verrons quelles remarques ils vous ont inspirées.

Puis il répète solennellement les mots, en les martelant :

– **Ainsi soit-il !**

CHAPITRE 26

DE GUIZEH À JÉRUSALEM PAR LA BIBLE

Le lendemain, la même équipe se retrouvait pour commenter le fruit des réflexions des uns et des autres. Une fois encore, la richesse du sujet avait entraîné un début prématuré des débats et le professeur renouvela sa pressante invitation de la veille pour que tous les interlocuteurs puissent s'exprimer dans l'ordre.

– Puisque l'avenir est à la jeunesse, laissons commencer notre jeune ami, dit-il en s'adressant au plus sage des deux étudiants.

Celui-ci, tout fier, expose qu'il a longuement réfléchi au nombre 111 et qu'il l'a rattaché aux « nombres d'homme » 1 et 3. Il trace sur le tableau quelques chiffres.

Attentif, le professeur montre tout de même qu'il est peu convaincu de l'intérêt de la démonstration, surtout lorsqu'il voit l'étudiant écrire la formule de Plotin « *Seul l'Un existe* » et poser trois fois le chiffre 1, côte à côte. Il l'interrompt :

– Je suppose que vous allez étayer la valeur de 111 par trois fois la valeur du Un, style Hermès trois fois grand.

– Oui, répond l'étudiant, heureux d'être compris.

– Vous avez évidemment raison, mais ce que vous exposez me paraît davantage être une suite plutôt qu'une source. Tout ce que l'on trouve également dans la numérogie, où vous allez nous entraîner, n'est probablement pas faux, loin de là, mais semble insuffisant pour bâtir.

Sourire en coin, le deuxième étudiant va au tableau et lance :

– Alors j’aurai sans doute plus de chance en décortiquant non pas le 111 mais le 666, et – dans la mesure du possible – en montrant un éventuel lien avec une des trois pyramides.

Il pose les 3 premiers chiffres, 1-2-3 et s’en sert pour monter six combinaisons qu’il présente en deux colonnes de chacune trois nombres, composés de ces mêmes chiffres.

$$\begin{array}{r} 123 \\ 231 \\ \hline 312 \\ \hline 666 \end{array} \quad \begin{array}{r} 132 \\ 321 \\ \hline 213 \\ \hline 666 \end{array}$$

Le jeune homme n’est pas peu fier de sa présentation et, avec une impertinence notoire, montre la première ligne.

– 123 et 132. Cela ne vous dit rien ?

Il n’a pas le temps d’expliquer que Phtysen lui a déjà répondu que ces nombres étaient deux des carrés de Chéphren bis. 132 est le côté de la base de la petite pyramide enterrée et 123 est le premier niveau, en montant, de cette pyramide.

Souhr enchaîne et confirme :

– La seule relation que nous y avons vue est une différence de 9, valeur de la « raison » qui préside aux progressions arithmétiques du plateau de Guizeh.

Le professeur surenchérit et s’adresse au jeune homme :

– *A priori*, je n’ai pas vu ces derniers chiffres dans la Bible mais dans les mesures des cathédrales. Cependant, leur présence répétée, comme vous le montrez, prouve qu’il y a une magie des chiffres. Il existe une relation qui se clarifiera un jour, et il est important de continuer à chercher.

Le jeune étudiant ajoute :

– J’ai retrouvé également le nombre 666 avec Chéphren bis. Plus précisément, « nous avons retrouvé », car mon camarade m’a sérieusement aidé. Si l’on considère que la base de Chéphren bis mesure 412 coudées, il est possible de prolonger la figure vers le bas pour former un rectangle d’or. Il aura 666 pour sa longueur !

– Bravo ! dit Siis, toujours calcullette en main. Votre rectangle d’or est précis à 30 cm près, sur 350 mètres, puisque $412 \times 1,618 = 666,6$ coudées !

Le jeune homme coupe la parole à son camarade qui allait la prendre et complète :

– La base de ce rectangle d’or correspond à la hauteur du local dit « salle de la Reine » dans sa correspondance en sous-sol. Belle géométrie. Tracé vers la gauche, il jouxte le puits de l’allée de Chéphren.

L’autre étudiant, qui ne veut pas manquer une fois de plus son intervention, coupe :

– Nous allons plus loin. Le cercle qui s’inscrit dans la longueur de ce rectangle d’or peut devenir le cercle de quadrature d’un grand carré, celui servant de base à la Grande Pyramide, de 590 coudées de côté, ainsi plaquée dessus (fig. 56 et Annexe VII) !

Le professeur et Phtysen, admiratifs, éclatent de rire, le premier s’expliquant :

– Eh bien, jeunes gens, on peut reprendre la phrase « ... *pour leur coup d’essai veulent des coups de maître* ». Vous frappez fort. On peut cependant s’accorder sur le fait que la rigueur de ces dimensions démontre une conception permanente d’unité et d’harmonie-métrie. C’est un état d’esprit. Pour le bon ordre de nos travaux, restons-en à la Bible seule et voyons ce que vous aviez encore à nous dire.

C’est l’étudiant sage qui ne veut plus lâcher le tableau.

– Au risque de faire sourire, j’ai mis l’accent sur l’arche de Noé. Depuis mon enfance, celle-ci m’a toujours impressionné. Cette histoire d’animaux, en couples, me faisait rêver. Très rapidement, j’avais compris qu’un tel récit ne pouvait être que symbolique ou cachait alors autre chose. Voyant les dimensions de cette arche et connaissant désormais les travaux des *Secrets de Guizeh*, j’en déduis qu’il s’agit de coudées égyptiennes. Regardez...

Il dessine le grand quadrilatère : 300 coudées de longueur, 50 de largeur et 30 de hauteur. Ce qui donne, en mètres, 157,08 m, 26,18 m et 15,708 m. Il rappelle que les jeux de chiffres font fi de la virgule et il commente :

– 157,08 ou 15,708 sont mariés avec Pi. D’abord divisés par 5, hors virgule, ces nombres donnent 3,1416, c’est à dire Pi. Forcément, si la longueur et la hauteur sont reliées à Pi, il en ira de même avec la largeur (qui est un sixième de la longueur). 26,18 (qui est la moitié de la coudée) sera 12 fois Pi. Tout cela est assez singulier.

Il trace la face ou tranche de l’arche et montre que le périmètre est de $300 + 30 + 300 + 30$, soit 660 coudées. Déjà, c’est la distance N.-S. des axes de Chéops et Chéphren. Si l’on divise 660 par 5, on obtient 132, nombre déjà vu et qui est la base de la pyramide des archives. Ces 132 coudées, converties en centimètres, donnent

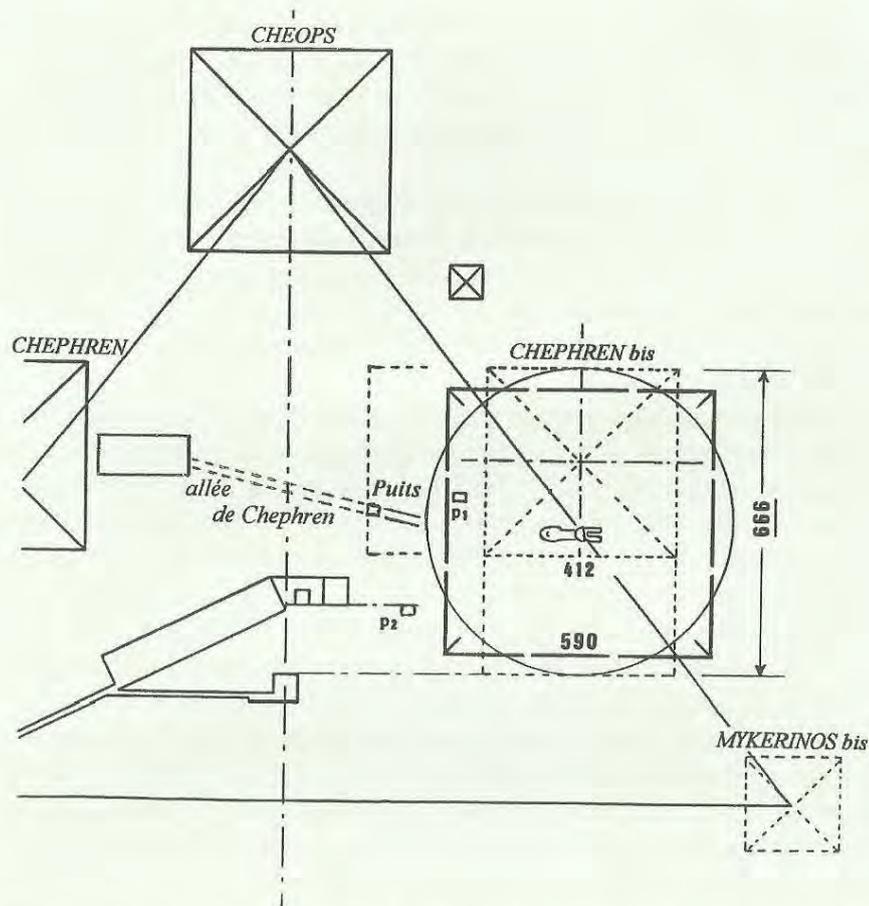


Figure 56 : La surface de quadrature de la pyramide de 590 coudées génère un cercle de 666 coudées de diamètre qui s'inscrit dans la hauteur du rectangle d'or (issu du prolongement de Chéphren bis), de 666 coudées également. La base de ce rectangle est alignée au niveau de la chambre de « la reine ».

Si ce rectangle d'or était tracé à l'horizontale (au lieu de l'être verticalement), il encadrerait la margelle du puits de l'allée de Chéphren.

D'autres correspondances sont à poursuivre vers ce petit puits curieusement placé sur l'allée de Chéphren. C'est, parmi beaucoup d'autres, le 3^e qui interpelle – les deux premiers (appelés 1 et 2) ayant vu leur fonction possible clairement définie depuis le début de cette affaire.

6911,52 qui, divisés par Pi, donnent 2200. Or, toujours hors virgule, 2200 est la base de Guizeh, et la relation, déjà examinée elle aussi, coudée/Pi fait que $660 \times 0,5236$ donne 345,576 lesquels, divisés par Pi, font 110,00, chiffres de la demi-base de Guizeh.

– C'est merveilleux, avoue Siis.

Mais le jeune homme continue en traçant cette fois le plancher de l'arche, $300 + 50 + 300 + 50$, ce qui donne 700 coudées de périmètre. Celles-ci, multipliées par Pi (pris à 3,1416), donnent 2199,12 ou, en allant plus loin après la virgule, le nombre fatidique de 2200. Le demi-périmètre, soit 350, correspond à l'axe N/S du Sphinx à Mykérinos bis. Souhr, qui suit, passionné, constate :

– C'est aussi la demi-pente du triangle d'énergie, et je présume qu'on n'en finit pas.

– Si, c'est écrasant. Il faut féliciter ce garçon, et revenons, si vous le voulez bien, à la mer de fonte.

Il reprend les explications de la veille là où l'écart sur la mesure de la circonférence avait fait dévier l'analyse. Le bassin d'airain a 10 coudées de diamètre ou de large et 5 de profondeur. C'est-à-dire que si l'on voulait partager ce bassin en deux parties égales, on devrait installer, en son milieu, une séparation. Ce panneau, posé sur sa tranche, mesurerait 10 coudées sur 5. C'est le carré long, largement commenté page 65 du *Grand Secret des Pyramides*. Il permet de poser, sans la moindre complication, Pi et Phi, la géométrie dorée, racines de 2 et 5, etc.

L'étudiant, spécialiste de la chaîne 1, 2 et 3, maugrée :

– À ce jeu-là, vous avez évidemment toute la liaison Bible/Guizeh.

– Oui et non, rétorque Buisan. Non, parce qu'il serait trop simple de s'en tenir là et oui, parce qu'il y a une communauté de vues quant aux mesures utilisées par les uns et les autres.

Phtysen, troublée, fait part de ses réflexions :

– Et Jérusalem ? Au-delà du symbole, on doit pouvoir penser que la Jérusalem Céleste fut une réalité ainsi que nous en avons développé le principe, mais, sa taille dépassant considérablement la ville actuelle de Jérusalem, j'ai apprécié la notion de zone évoquée. Cela s'inscrit d'ailleurs bien dans le message mystique ou religieux. Mais alors, Jérusalem *intra-muros* ?

Buisan, avec un sourire entendu, répond que si la « céleste » est un carré, elle aura obligatoirement à s'inscrire dans les mesures bibliques, mais que, pour le moment, la Bible a parlé suffisamment

pour avoir la certitude qu'elle est liée à cette affaire née, pour eux, à Guizeh et planant, actuellement, sur Jérusalem.

– D'ailleurs, ajoute-t-il, tout cela nous a amenés à prendre de l'altitude !

Les idées lancées ont bousculé l'entendement des deux étudiants, qui n'ont pas la même approche que l'équipe des adultes.

– En admettant ce développement, dit l'un d'eux, il n'en reste pas moins que les temps de parcours dans l'espace interdisent toute exploitation immédiate de cette idée.

– Vous songez, je présume, dit Buisan, à la vitesse la plus rapide, celle de la lumière.

– Bien sûr, professeur, 299 800 kilomètres par seconde. C'est énorme, mais insuffisant pour envisager sérieusement une organisation intelligente, de type humain, du déplacement dans l'univers. Il s'agirait de millions, de milliards d'années...

– Stop ! jeune homme. En l'état actuel de nos connaissances, oui. Mais il faut sans doute imaginer autre chose. Déjà, le très brillant professeur Potron avait « tiqué » lorsqu'il avait réfléchi à mes observations et à mes hypothèses. Elles ne l'avaient pas choqué initialement tant son esprit est ouvert, mais l'analyse des distances lui avait imposé le recul et le rejet. Ce fut sans appel.

– Vous voyez bien.

– Je vois surtout que c'est un réflexe des grands scientifiques et de leurs élèves. Le problème n'est pas là. **Y a-t-il, oui ou non, des faits flagrants ?** Les admettre ou ne pas les admettre, en fonction de leur insertion (ou non) dans un système de référence ou de réflexion, ne tient pas. Il faut procéder par étapes, surtout dans un aussi vaste problème.

Passionnée, Phtysen vole au secours de « son » professeur :

– Il a raison, **il y a ou il n'y a pas**. Le pourquoi viendra après.

Buisan reprend l'initiative :

– Je ne suis pas qualifié pour commenter la Bible, mais reconnaissez que ceux qui la suivent laissent à Dieu le soin d'expliquer plus tard, s'il le veut. Un récent sondage, à l'échelle mondiale, indique que le sigle de McDonald's est plus connu que la Croix elle-même. Le nombre de croyants qui ont vu des « apparitions » est inférieur à ceux qui ont vu des OVNIS...

Phtysen ajoute :

– Sur le plan des religions, le temps importe peu. Au niveau de

l'Univers et des planètes, il en va de même. De surcroît, *ce temps* si mystérieux peut s'apprécier « relativement », si j'ose dire. Tout récemment, l'astronome Crawford a affirmé, dans une interview de l'AFP, que l'homme pourrait éventuellement bousculer les oppositions de la vitesse limite de 299 792 km. Il songe aux « trous » dans l'univers, semblables à des tunnels, et à la distorsion de l'espace et du temps dans ces champs magnétiques. Cette distorsion, devant et derrière un vaisseau spatial, pourrait même devenir un moyen de propulsion.

– Je l'ai lu dans le journal de la Royal Astronomical Society, confirme Buisan, et j'ai bien noté que, pour Crawford, l'idée d'un voyage interstellaire à une vitesse supérieure à celle de la lumière n'est pas une hypothèse impossible, et qu'elle serait en accord avec les lois de la physique.

– Eh bien, enchaîne Souhr, cela va dans le bon sens, mais, pour le moment, nous pourrions peut-être nous contenter – et c'est déjà assez explosif – de voyager sur le tapis volant : je veux dire la Jérusalem Céleste.

– Je vois votre insinuation, proteste Buisan, vous faites allusion tant à sa venue du ciel qu'à sa taille.

– Oui, et pour être précis, je pense qu'il faut moduler sa surface. C'est-à-dire la prendre comme symbole dans la relation avec « la » ville céleste, même si – à l'évidence – un engin supposé était de dimensions bien plus modestes. En revanche, cette taille doit être bonne pour l'application, au sol, d'une zone terrestre qui serait le lieu d'implantation choisi pour la communication avec cette capitale céleste, que certains ont évoquée.

– À mon tour d'être interrogative, dit Phtysen.

– Je m'en explique...

Buisan ne le laisse pas poursuivre car il estime que le sujet est trop grave pour être traité dans cette fin de réunion. Il propose d'y revenir, après le déjeuner. Tous acceptent la suggestion, mais Phtysen souhaite donner une dernière précision.

– Puisque nous nous spécialisons dans la Jérusalem Céleste et que nous risquons de ne pas revenir sur les mesures bibliques, souffrez que je vous évoque, un instant, l'excellent ouvrage de Christopher Hollis et Ronald Brownrigg : *Les Lieux saints*. Je l'avais apprécié comme étant une bonne étude, détaillée, bien explicative, de l'histoire initiale de la Terre Sainte.

Écoutée de tous, elle leur expose que les auteurs, s'appuyant sur un texte de Josèphe, attribuent au troisième temple une hauteur de 50 m égale à la largeur.

– Vous voyez, dit-elle, on retrouve les mesures habituelles. Un carré. Il était percé d'une double porte de 10 m de haut et 5 de large. Le carré long ! Tout cela ne peut être accidentel, il y a une volonté délibérée de respecter certaines normes. Tout ce texte – dont je me souviens parfaitement – sonne vrai. Il est même rapporté que le toit était plat mais hérissé de piquants... pour éloigner les oiseaux.

– Rien de nouveau sous le soleil, murmure un des étudiants, en lorgnant vers le Louvre, voisin.

CHAPITRE 27

LA JÉRUSALEM CÉLESTE

– À mon tour d'être interrogative, avait dit Phtysen.

– Je m'en explique..., avait répondu Souhr.

Ce qu'il fait, chacun ayant repris sa place, après un repas pris en ordre dispersé, ce qui avait évité de déflorer son intervention.

Il sort les notes qu'ils avaient griffonnées et commente ses réflexions. Pour lui, si la taille du « vaisseau spatial » ne pouvait vraisemblablement pas être de 550 km de côté, c'est que cette mesure – *a priori* incontournable – s'applique, en projection, à une région entière. Devant la surprise de sa propre épouse, il insiste :

– Imaginons que les mesures doivent inspirer non seulement une ville, mais bien plus, une zone. Les dimensions le permettent. J'ai découpé un calque à l'échelle de notre carte du Moyen-Orient. Voyez, c'est un carré avec trois portes par côté. Le problème va être de savoir où le poser, et à quoi l'adapter.

Effectivement, il serait tentant de mettre son centre sur les pyramides, mais Souhr montre que la partie gauche recouvre alors du désert sans intérêt et néglige la Palestine, Israël aujourd'hui. Tous reconnaissent que le mieux serait de faire coïncider la porte centrale ouest avec Guizeh afin de déporter l'intérêt vers la droite, l'est. Avec le sourire entendu de l'homme qui s'y attendait, l'architecte pose son calque comme on le lui suggère. Il poursuit :

– Tout carré pouvant se partager en deux rectangles verticaux ou deux rectangles horizontaux, je trace les deux.

Son épouse, assez fière de lui, apporte une première conclusion :
 – Je vois déjà que, pour les rectangles horizontaux, tu as tracé les diagonales ainsi qu'un cercle au milieu de chaque rectangle. Cela, je connais ; tu vas poser le point d'intersection diagonale/cercle pour donner Phi...

Incapable de se contenir plus longtemps, Souhr lance :

– Et ce point de jonction, pour le rectangle supérieur, c'est **Jérusalem** (fig. 57) !

Tous étaient sous le choc. Jérusalem.

Cette ville, depuis que David en avait fait sa capitale, après Hébron où il avait été proclamé roi – près de 1 000 ans avant notre ère –, ne cessait de narguer les historiens. Elle est toujours présente dans tous les textes, malgré une tentative samaritaine prétendant que le lieu choisi par l'Éternel n'était pas Jérusalem mais le Mont Garizim, un peu plus haut en Samarie, au-dessus du 32^e parallèle. Jérusalem, l'ancienne « Jébus », était déjà citée dans les tablettes de *Tell el-Amarna* (la cité d'Akhenaton), sous le nom de Urusalim. On trouve dans la Bible (*Gen. XIV, 18*), bénissant Abraham, un certain Melchisédek, sacrificateur et *roi de Salem*.

Le tracé de Souhr démontre bien que cette diagonale, visant Jérusalem, est en parfait alignement avec la grande galerie de Chéops ramenée au sol. C'est-à-dire que le plan du complexe souterrain de Guizeh (développement cinq fois agrandi de la maquette) montre une grande salle, dont l'orientation vers Jérusalem avait été relevée par Gruais-Mouny, dans leur premier ouvrage.

L'échelle du calque donne la distance de Guizeh à Jérusalem.

– 444 km, énonce Souhr.

– Quatre fois 111, lance un des étudiants.

– Oui, et c'est la section dorée du rectangle de 550 km sur 275.

C'est aussi l'étonnant résultat de la formule, partant des chiffres de la coudée : 52,36 multiplié par 12 et divisé par racine de 2. Cela donne exactement 444,28 !

Il ajoute que cette distance se trouve être la diagonale d'un carré de 6 fois 52,36 km de base, soit 314,16. L'avenir dira si ce nombre est révélateur de quelque chose.

Buisan, beau joueur, le félicite, et, montrant le rectangle inférieur, lui demande :

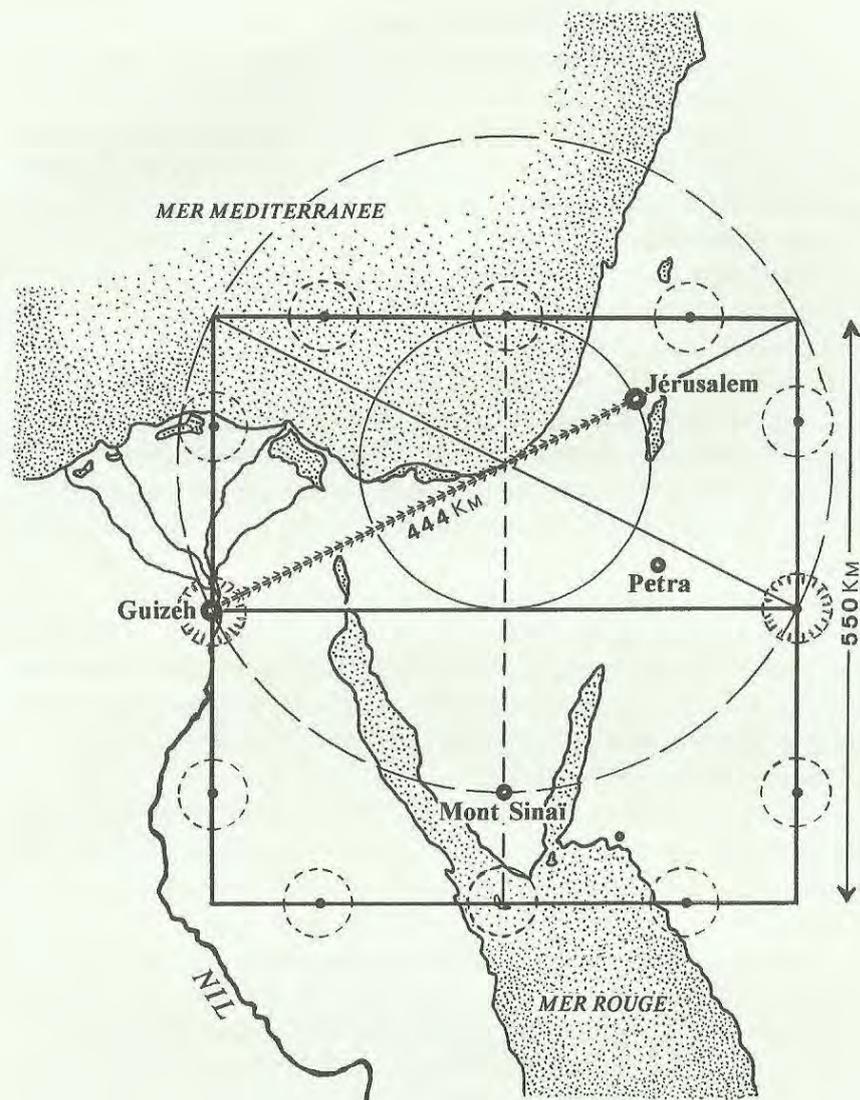


Figure 57 : La projection de la Jérusalem Céleste, sur cette partie du Proche- et du Moyen-Orient, donne un carré de 550 km de côté. Appuyé, à gauche, sur le site de Guizeh, il couvre toute la Terre Sainte. Sa moitié supérieure, rectangulaire, donne la distance Guizeh-Jérusalem, 444 km, correspondant à la section dorée du carré long. Sa moitié inférieure insère, en harmonie géométrique, le Mont Sinai. Celui-ci, naturel, pourrait être le point directeur du tracé. La ligne de contact des deux rectangles donne les portes latérales centrales.

– Mais quel est ce maillage insolite ?

L'architecte, ravi, commente ses tracés. Chaque carré long détermine un cercle qui l'inscrit en son sein. Le cercle du haut recoupe, plus bas, l'axe central vertical de la grande figure. Souhr maintient son doigt sur ce point d'intersection et, regardant chacun, il quête une réponse qui ne vient pas. Triomphant, il lance :

– **Le mont Sinaï** (fig. 58) !

Un étudiant glisse à l'oreille de son condisciple :

– Là où Moïse a reçu les Tables de la Loi, celles qui furent placées ensuite dans l'Arche d'alliance.

Buisan, qui a entendu, complète :

– Là où Moïse écoutait l'Éternel, dans la nuée, avant de redescendre, transfiguré. Prenez l'Ancien Testament (*Exode, 34*) et méditez sur les mots « *les enfants d'Israël virent que la peau de son visage rayonnait...* ». Je vous laisse imaginer les interprétations possibles.

Après un long silence de méditation partagée, il reprend :

– Il y a eu, là aussi, beaucoup de contestations sur l'emplacement précis du mont, allant même jusqu'au Djebel Halal, bien trop au nord. On peut retenir l'emplacement que nous donne cette carte, entre le Djebel Serbal et le Djebel Mousa.

Phtysen intervient à son tour :

– Je connais bien ce paysage tourmenté et le Mont Sinaï. Ce qui est trompeur est qu'il n'en est pas le point le plus élevé. Il ne faut pas le confondre avec le site du couvent Sainte-Catherine.

Se tournant, amusée, vers Buisan, elle ajoute :

– Au Louvre, vous m'avez évoqué les grands travaux de votre ancien Président. Alors, souffrez qu'en fille d'Égypte connaissant bien mon histoire, je vous en parle à mon tour, à l'occasion de votre citation du Sinaï. C'était en 1986, à Noël ; François Mitterrand y est monté et, silencieux, est resté plusieurs heures en contemplation. Certes, la vue est incomparable, mais l'événement était assez inattendu de la part d'un chef d'État. Son entourage, moins inspiré sans doute, en est resté médusé.

– Je n'étais pas au courant, concède le professeur, surpris. On peut imaginer, évidemment, beaucoup d'hypothèses allant de l'intérêt purement touristique à l'inspiration mystique.

– Je ne saurais vous répondre, reprend Phtysen. Pourtant, le mystère s'épaissira pour vous si j'ajoute qu'ensuite le Président, au

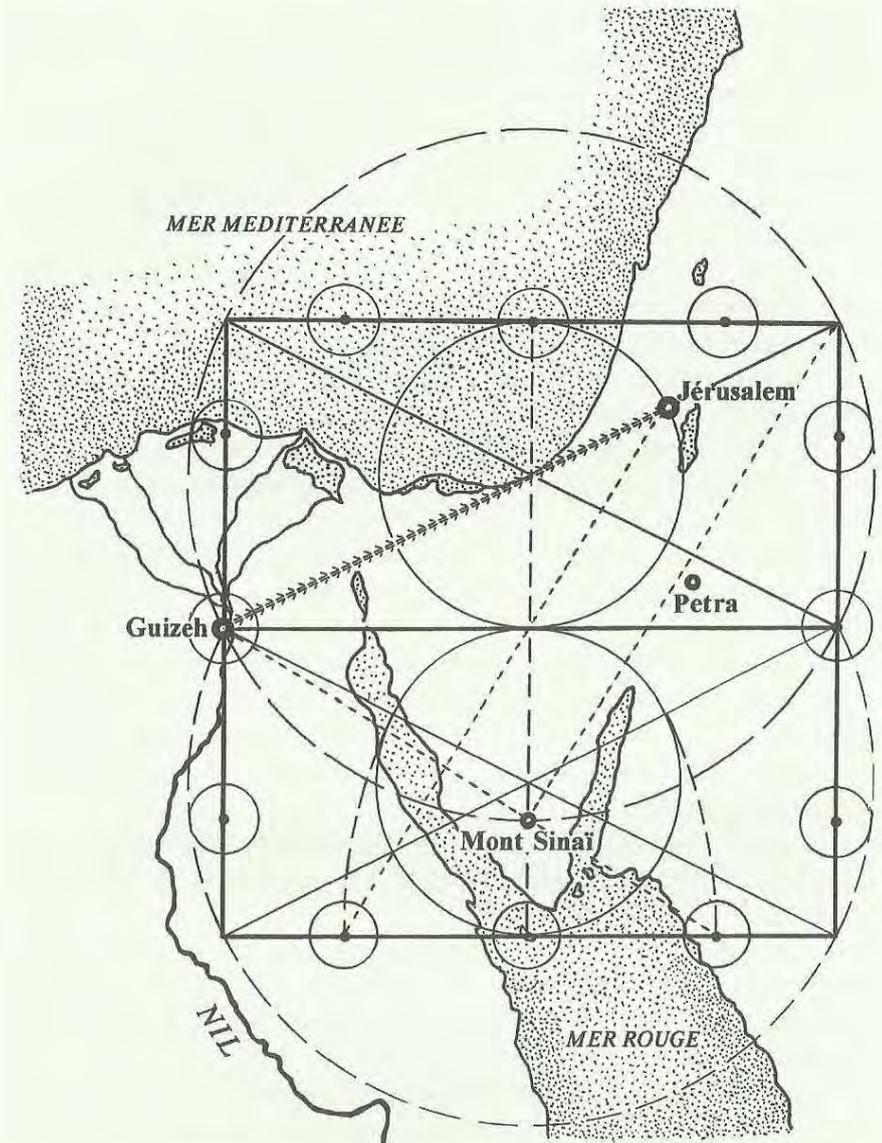


Figure 58 : Certaines portes ont manifestement un rapport avec ces lieux sacrés. Une géométrie ordonnée suggère de nombreux axes, remarquables par leurs angles.

L'ensemble démontre que la notion de coïncidences est dépassée et qu'il y a une intention manifeste dont d'autres traces pourraient apparaître en étudiant le terrain, sur place.

lieu de quitter cette région désertique, a couché un peu plus bas, à Sainte-Catherine-Village, d'où l'on a une vue évolutive sur le Mont Sinaï, en fonction des heures.

– Effectivement, cela ne prouve rien, mais laisse l'imagination vagabonder. Vous êtes sûre de vous ?

– Tout à fait, il occupait même le bungalow n° 50, et y aurait passé d'ailleurs deux fois le Noël.

– Eh bien, merci. Il aura eu, là, des perceptions que je n'ai pas eu la chance de connaître. Mais continuons.

Son beau-frère a positionné les portes sur chaque côté du calque, par jeu de compas en partant des sections dorées. Ces dernières déterminent, en hauteur, deux rectangles d'or tombant également sur le Mont Sinaï, par leurs angles intérieurs. Un nouvel axe est tracé, réunissant Jérusalem au Mont Sinaï. Il forme un angle de 45° avec Guizeh (fig. 59) !

Revenant aux portes, et en réponse au regard étonné de sa belle-sœur, Souhr montre, sur le plan, comment il les a tracées. Elles sont d'un diamètre égal au rayon du cercle inscrit dans chaque carré long de 123 (!) km de large, formé aux quatre coins de cette zone. Leur taille surprend évidemment et l'architecte doit la justifier en avançant encore son sentiment d'aire. Il ne s'agit plus d'une zone mais d'une sorte de vaste place, espace effectif ou d'influence, mais espace formel.

Certaines peuvent être reliées à des endroits stratégiques. Par exemple, la porte centrale inférieure, en dessous du Mont Sinaï, tombe sur l'île de Shadwan.

Souhr montre encore, à la surprise générale, comment le cercle insérant la porte supérieure droite contient intégralement la surface dans laquelle s'est déroulée toute l'histoire du Nouveau Testament (fig. 60).

Une fois encore, les coïncidences ne peuvent expliquer un tel tracé. Il y a une intention manifeste. À nouveau, on sent la sollicitation géométrique. De nombreux axes naissent seuls, partant vers des points désormais connus ou d'autres se prêtant à l'interprétation. Souhr assène une nouvelle remarque :

– Tout semble partir de ce **Mont Sinaï**, situé sur la ligne verticale de partage. Là où Moïse reçut les Tables de la Loi, insiste-t-il. Un axe va de la porte de Guizeh jusqu'à la porte inférieure est, passant par le Mont Sinaï. Lui-même forme un angle droit avec le coin

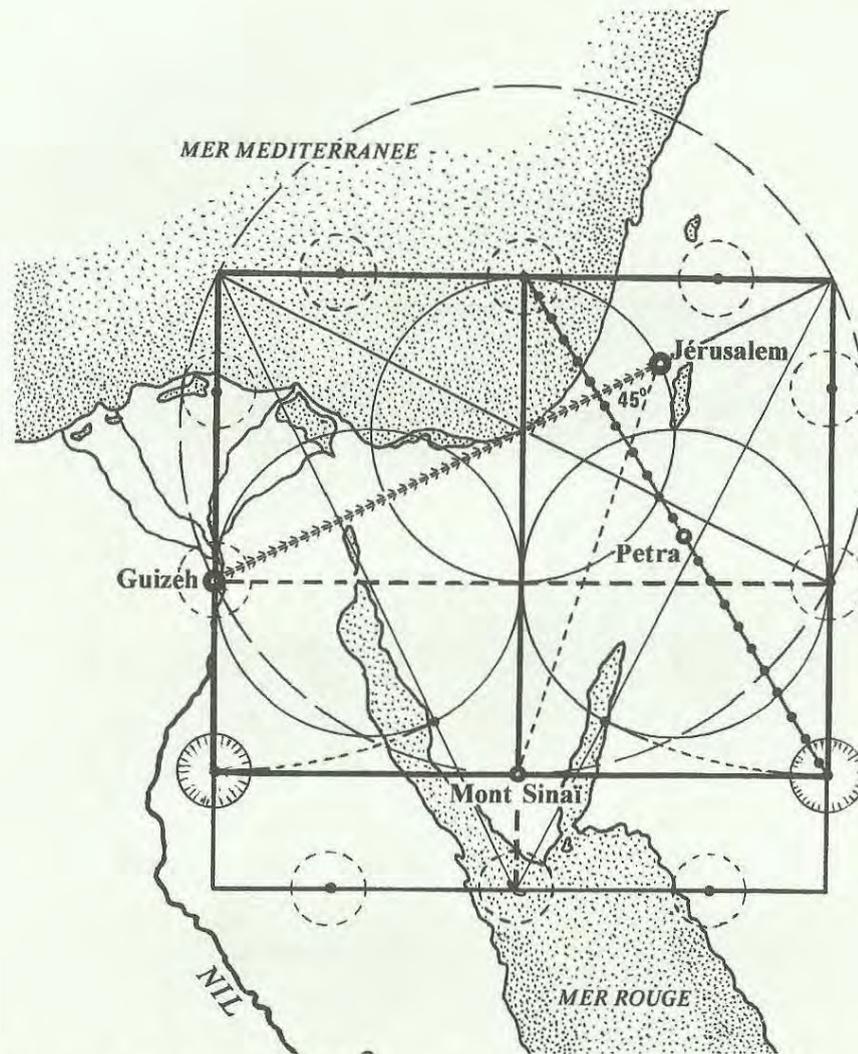


Figure 59 : La zone créée, sur le sol, par l'application du carré de la Jérusalem Céleste peut être partagée aussi en 2 rectangles verticaux. Ceux-ci peuvent être réduits en deux rectangles, toujours verticaux, arrêtés à la section dorée. Leur base, curieusement alignée sur le Mont Sinaï, donne les 2 portes latérales inférieures.

Le site historique de Pétra est traversé par l'une des diagonales et le positionnement de Guizeh-Jérusalem-Mont Sinaï forme un angle précis de 45° .

L'emplacement des autres portes est obtenu par le même jeu des sections dorées des carrés longs.

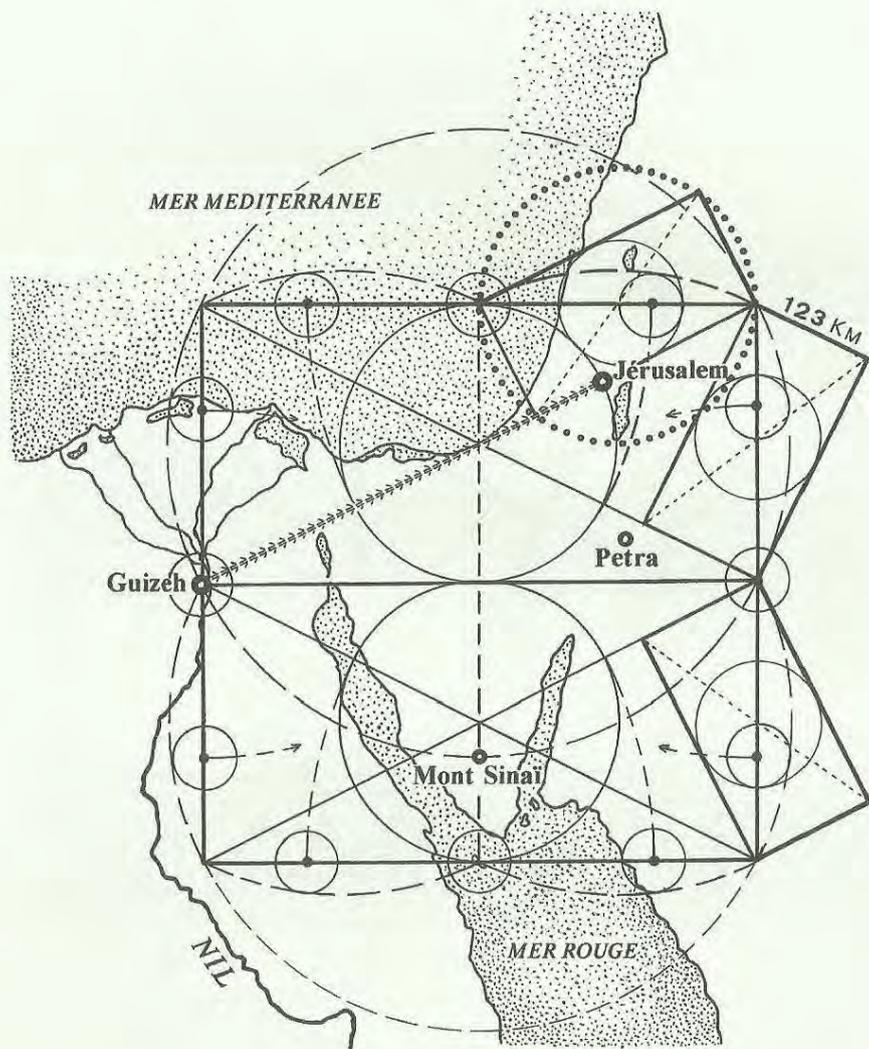


Figure 60 : L'aire d'influence des 12 portes apparaît sous forme de cercles. Ils se tracent en partant des carrés longs (de 123 km de large) situés aux angles de cette projection céleste et utilisent comme diagonales les côtés du grand carré. Ces petits cercles sont également circonscrits par l'émergence de grands cercles prenant pour centre le croisement des diagonales des deux grands rectangles horizontaux. On voit se tracer, au niveau de la porte supérieure droite, un cercle que l'on pourrait définir comme zone d'influence du Nouveau Testament.

supérieur droit de la zone céleste. Chaque porte semble avoir un nouveau rapport avec ces lieux sacrés.

Si le quatuor est rompu, maintenant, aux projections inouïes, il n'en va pas de même pour Tama et les deux étudiants. Ces trois jeunes gens sont frappés littéralement par ce que laissent imaginer ces constats. Siis, experte elle aussi dans l'histoire de ces terres, leur donne des détails supplémentaires. Ils ne sont pas faits pour calmer les impatiences. Elle montre un point, situé sur un des axes :

– Là, c'est Pétra !

– La ville tout entière taillée et sculptée dans le roc, au fond d'une vallée ?

– Oui, une vallée, mais creusée en altitude, sur une grande bande parallèle à l'axe Jourdain-Mer Morte, qu'elle surplombe. Elle est accessible par une étroite gorge, le Siq. La cité troglodytique était protégée des crues de l'oued Musa par des digues ou barages, existant encore aujourd'hui. L'origine des eaux, outre celles des pluies d'orage ou d'hiver, était la source d'Aïn Musa.

Sa sœur, qui a sursauté à l'évocation de la source, ne veut pas être en reste. Elle donne acte à Siis de l'intérêt capital d'en avoir parlé. Selon la légende, reprise d'ailleurs par T.R.P. (Tourist Research & Planning de Turin), ce serait précisément la fontaine qui s'est créée quand Yahvé a ordonné à Moïse de frapper le rocher aride. En outre, tout près, se trouverait la tombe de Aaron. C'est dire que, dans cette hypothèse, il y aurait bien eu présence de Moïse en ces lieux. Or, selon l'Ancien Testament (*Exode*, XVII, 6) et certains analystes, c'est au Sinaï que l'Éternel ordonna de frapper le rocher d'Horeb pour donner l'eau. Les deux versions ne sont pas incompatibles, semble-t-il, dans la mesure où les textes (*Nombres*, XX, 11) rapportent qu'après l'aventure du Sinaï, le phénomène se serait renouvelé. Dans ce nouveau lieu, proche du territoire des Édomites, selon les écrits, l'Éternel aurait commandé de frapper « deux fois » le roc afin qu'en sorte l'eau qui aurait jailli avec abondance. La présence de Moïse au seuil de Pétra semble donc être en harmonie avec la tradition écrite.

Présence ne veut pas dire passage. Il y a eu des interrogations sur le trajet des enfants d'Israël lors de leur longue marche vers la Terre Promise. La voie d'Alexandre, le long de la mer, a été rejetée depuis longtemps. Celle dite « des Rois », plus à l'est, n'est pas démontrée. Aussi, des tentations assez fortes s'étaient manifestées

pour le chemin de Pétra. Néanmoins, Reckem – le chef des Édomites (cités à plusieurs reprises dans l’Ancien Testament) – aurait refusé aux Israélites le droit de passage par la montagne de Hor. Cette dernière est mal localisée, mais l’Ancien Testament dit que c’est là que mourut Aaron, ce qui pourrait s’accommoder de la version rapportée plus haut de la présence du tombeau d’Aaron. Les Hébreux seraient repartis, par le chemin de la mer Rouge (*Nombres*, XXI, 1 et *Deutéronome*, II, 1), dans un long périple, ponctué par la **nuée** se posant sur l’Arche d’alliance, ou s’en échappant. Ces épisodes étant fort peu connus, leur relation s’imposait dès lors que Pétra apparaissait dans l’étude.

Quoi qu’il en soit, Pétra la Jordanienne paraît s’inscrire – elle aussi – dans les tracés que livre, sans équivoque, la **Jérusalem Céleste**.

C’est alors que Phtysen, qui griffonnait depuis quelques instants, appelle Souhr :

– Regarde cela. Me tromperais-je ? Veux-tu affiner mon dessin ?

Son beau-frère regarde, pâlit, et murmure :

– Mon dieu, ce n’est pas possible. Laissez-moi quelques minutes.

Il s’isole, joue du compas, de la règle et du crayon. Fébrile, il ne s’interrompt que pour contrôler quelques-uns de ces traits mystérieux. Après un temps de réflexion, grave, il présente la feuille, et annonce :

– Phtysen a pensé à l’Étoile de David qui pourrait logiquement figurer dans la géométrie. Mais cette composition a besoin d’un cercle pour être dessinée ; or, la Jérusalem Céleste est carrée.

– Vous avez quand même trouvé un cercle ? demande Siis.

– Non, répond Souhr en s’amusant. Pas **un** cercle... **deux** cercles !

Il leur montre alors qu’on trace aisément le cercle de quadrature et le cercle de périmètre. De chacun d’eux, on tire facilement une étoile à six branches. C’est bien le sceau de Salomon ou l’étoile de David, aux traits ainsi doublés, donnant consistance à la figure et la rendant conforme à la représentation qu’en fait la tradition. Les six pointes correspondent à six des douze portes, créant un plus petit cercle au centre de celui qui illustre la zone d’influence de ces portes. Cette zone est donc dédoublée, ouvrant de nouveaux champs d’investigation. Mais, surtout, on voit s’animer la géométrie par la liaison, en vis-à-vis, des six autres portes. Trois axes émergent donc,

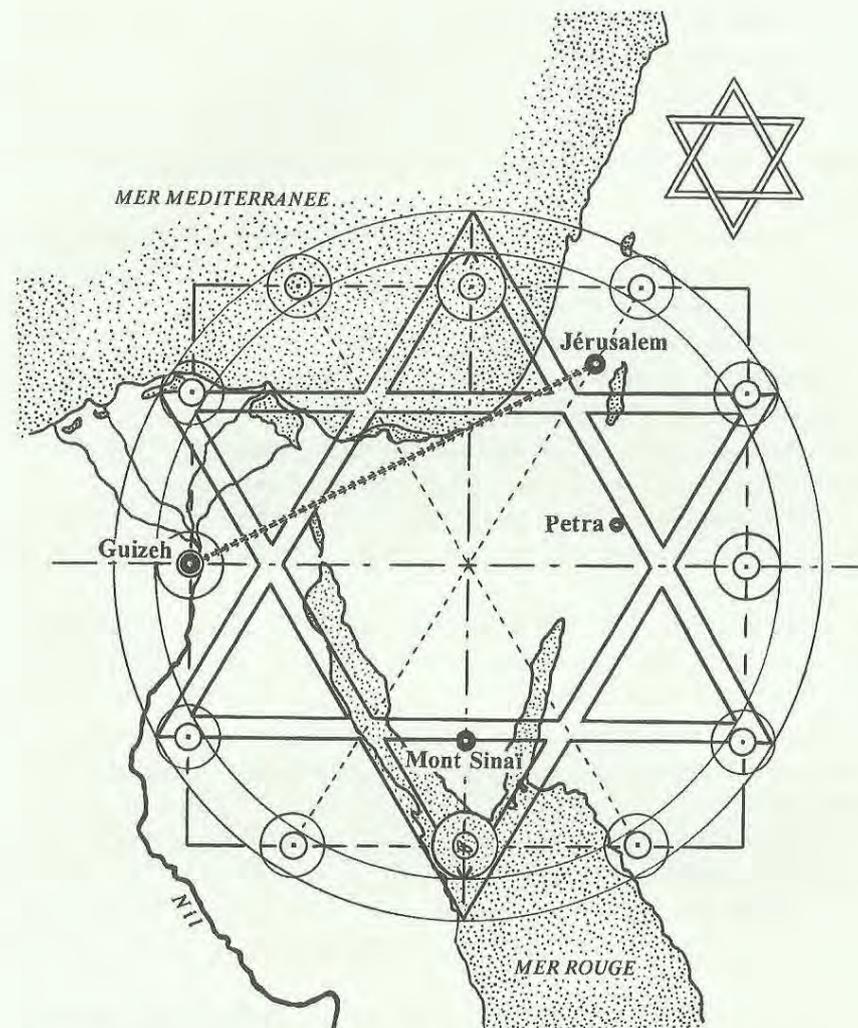


Figure 61 : En utilisant les cercles de périmètre et de quadrature, on peut émettre une étoile de David, laquelle a besoin d’un cercle pour être construite. On passe ainsi du carré au cercle, magie de la géométrie où une seule figure tracée en recèle d’autres, invisibles mais formelles.

Cette étoile (ou sceau de Salomon), couvrant toute la zone depuis les pyramides, n’est certainement pas sans signification. Au minimum, on pouvait l’attendre.

passant par les creux de l'étoile. Porte supérieure gauche à porte inférieure droite, une belle droite N.-O./S.-E. (fig. 61).

– Il ne coupe aucun point important, reproche Siis.

– Attends, lui rétorque son mari, regarde les deux portes centrales. L'axe ouest-est part de Guizeh, or, souviens-toi, c'est l'axe du Sphinx...

– Page 122 du *Grand Secret des Pyramides*, lance Phtysen, qui suivait sur ce livre les dessins que les auteurs avaient présentés en les appelant *le sceau final*.

– C'est la matérialisation du regard de Houroun, admet le professeur. Mais, à propos, cette étoile qui apparaît sous nos yeux est obligatoirement antérieure à l'histoire du peuple hébreux, et on peut constater que, jusqu'à preuve du contraire, ceux-ci n'ont jamais expliqué pourquoi ils en ont fait leur signe symbolique.

– Pas plus que la Bible ne dit mot sur l'attribution de la figure à David ou la raison de la reprise, par son fils, en *sceau de Salomon*. Curieux, remarque Phtysen.

Le professeur se demande aussi pourquoi la tradition a entrelacé les deux triangles qui composent l'étoile alors que le dessin ne le suggère pas. Il note encore que l'entrelacement va toujours de gauche à droite, d'abord dessus puis dessous, alors que c'est l'inverse qui aurait pu se produire. Il y a sans doute une raison autre qu'un choix arbitraire.

En attendant que la lumière jaillisse en leur esprit, Souhr veut conclure sa démonstration :

– Il reste encore un axe S.-O./N.-E., porte inférieure gauche vers porte supérieure droite. Il passe par... **Jérusalem !**

Troublé, marqué, Buisan l'œcuménique, familier des temples, mosquées, églises et synagogues, où il accompagne régulièrement ses divers amis lors des cérémonies familiales, sent revenir en sa mémoire la vieille incantation, le psaume 137 :

« Si je t'oublie, Jérusalem

Que ma droite se paralyse

Que ma langue se colle à mon palais

Si je ne place Jérusalem au-dessus de toutes mes joies. »

CHAPITRE 28

CE QUI EST EN BAS... HERMÈS

Lorsque le professeur a dit, en fin de réunion, alors que tous sont encore sous le charme de la Jérusalem Céleste, qu'il était l'heure de passer à table, tous se sont regardés, interloqués. Ce n'était pas l'heure. Heureux de son effet, il précise sa pensée : passer à la **Table d'Émeraude**.

– Oui, dit-il. Nous avons assez évoqué Hermès Trismégiste, le « trois fois très grand », et il est temps de nous accorder une petite récréation pour le situer un peu mieux.

Buisan spécifie qu'en aucun cas il ne veut – se défendant même de le pouvoir – poser une histoire de Hermès. C'est trop complexe, trop flou. Il préfère privilégier la phrase maintes fois citée et troublante :

Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut

Et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas

pour faire les miracles d'une seule chose

cette dernière phrase étant variable, on trouve aussi, à la place :
pour réaliser l'unité.

Un document du Compagnonnage paraît lier la Table à l'Évangile de saint Jean (... « et le Verbe était avec Dieu, Dieu était le Verbe... »), mais l'assimilation est plutôt au niveau donc de l'Unité que des notions *haut* et *bas*, si ce n'est une vague liaison avec *Ténèbres* et *Lumière*, ce qui est loin d'être évident, même si ce n'est jamais impossible.

Les nombreux ouvrages se rapportant à Hermès voient en lui le Dieu égyptien Thot ou encore Mercure, romain. Du *Grand Secret du Sphinx*, on retire que, vers 750, Apollonius de Tyane a évoqué Hermès et la Table et que le nom d'Hermès est cité dans la légende d'une mosaïque de la Cathédrale de Sienne, avec ébauche de datation. En effet, il est écrit : « *Hermès Mercurius contemporaneus Moyses* », mais sans autre précision.

– Or, être le contemporain de Moïse, c'est ne pas être né hier, édicte Siis.

Le nom *hermétisme* ainsi que l'adjectif *hermétique* viendraient de là, débouchant sur le sens de *caché*. De nombreux ouvrages, encore, évoquent une chambre souterraine dans laquelle aurait été trouvé un corps avec, dans les mains, la fameuse table d'émeraude dont le texte est – saurait-il en être autrement ? – nettement *hermétique*.

Le but n'étant pas d'étudier Hermès mais le seul message du « bas et du haut », il a paru intéressant à Buisan de se pencher sur plusieurs traductions de cette phrase extraite du Livre plus vaste, appelé souvent « ... du secret de la Création » et contenant la « table d'émeraude ».

– Ce que j'espère, par cette méthode, est de clarifier le sens du message, voire le prolonger à travers les diverses interprétations, sans entrer dans l'inépuisable domaine des extrapolations de toute sorte, bonnes ou pas.

Le professeur s'appuie sur un ouvrage titré évidemment *Hermès Trismégiste : La Table d'Émeraude* (Éditions Les Belles Lettres), préfacé par Didier Kahn. Il en extrait plusieurs traductions. La première est une version arabe, qui donne :

– II – Voici, le plus haut vient du plus bas, et le plus bas du plus haut ; une œuvre des miracles par une chose unique.

Une autre version arabe donne :

– II – L'inférieur appartient au supérieur, et le supérieur appartient à l'inférieur.

Son texte, court, oblige à aller au paragraphe suivant pour trouver la suite, et c'est déjà un peu plus complet dans le développement de l'idée :

– III – L'œuvre des miracles vient d'une chose unique par un unique procédé, tout comme les choses proviennent d'une matière unique.

Il y a ensuite une interprétation latine, mais traduite de l'arabe, ce qui obligera – évidemment – à utiliser deux chapitres :

– II – Les choses supérieures proviennent des inférieures, les inférieures des supérieures.

– III – L'opération des prodiges vient d'un seul, de même que toutes choses tirent leur origine d'un seul et même par une seule et même exécution d'un plan.

Il y a ensuite une version latine extraite du *Secret des Secrets*, en deux paragraphes aussi, nettement plus complets, peut-être par l'intervention du traducteur de l'époque :

– II – (*il n'y a pas de doute...*) Que les inférieures ne correspondent aux supérieures, et les supérieures aux inférieures.

– III – L'opérateur des miracles est le seul Dieu Unique de qui provient toute opération miraculeuse. C'est ainsi que toutes choses sont engendrées à partir d'une seule substance, dans une seule disposition.

Une autre version latine, provenant d'une traduction de l'arabe, est identique, si ce n'est l'absence de référence à Dieu dans le paragraphe 3, mais à un plan.

On passe enfin à une version dite française du xv^e siècle :

II – Ce que est par dessus resnable

Samble ce que est jus estable

Et ce dessouz si est sambable

À ce qui est tessus menable

À empetrer a la parcloze

Miracle d'une soule choze.

– Quoi qu'il en soit, constate Souhr, ces définitions de « haut » et de « bas » sont affirmées, anciennes, et confirmées entre elles. Cela pourrait être philosophique. Le sens mystique n'est pas impossible du tout.

– En tout cas, ajoute Siis, c'est avec la permanence de cette pensée, cette définition, que nous sommes passés – à plusieurs reprises – d'un plan géométrique à un autre ou d'un plan géométrique à une découverte matérielle.

Rêveuse, Phtysen ajoute :

– « Nos » deux Français également, puisque c'est ainsi qu'ils ont songé que le plan du sous-sol de Guizeh pouvait être au-dessus, par réduction et transfert, dans la coupe de Chéops. Ou encore avec le tracé de l'étoile de David, avec le choc des pyramides inversées,

avec l'hypothèse d'une projection basse de la constellation d'Orion, etc.

– Philosophique ou mystique, le message est effectif et flagrant, admet son beau-frère, d'autant plus que les Anciens savaient bien séparer le haut du bas pour les choses pratiques. Prenez le *Lévitique* (7-34) dans l'Ancien Testament. On y précise qu'on *présentera l'épaule par élévation*. Prenez aussi le *Deutéronome* (28-13) où Yahvé, s'adressant à Moïse, lui dit qu'*il sera la tête et non la queue, qu'il sera toujours en haut et jamais en bas*. Là, les deux niveaux sont bien dissociés, ce qui n'est pas le cas de l'hermétisme géométrique et philosophique. Ce dernier est un fil conducteur solide dans tout le cheminement. Doit-il aller plus loin ? Quel est votre avis, mon cher Buisan ?

– Pour être objectif, je dois dire qu'il est difficile de prendre une partie de quelque chose et d'en ignorer le reste. Pourtant, et je vous l'ai dit, nous n'avons guère – actuellement – de possibilité de travail utile qu'avec cette référence au « haut » et au « bas ». Néanmoins, pour ne pas être jugé en opportuniste, je dois vous avouer que le livre dont nous avons retenu les traductions va beaucoup plus loin. Il lie Hermès à l'Alchimie, incluant des études de Michaël Maïer, dans l'*Atalanta Fugiens* précisément ! Or, Maïer lui-même a qualifié son ouvrage d'alchimique.

– Depuis que l'on a extrait l'**étalon angulaire** de l'Atalante et qu'on a démontré son application sur Guizeh, il est difficile de prendre Maïer pour un bricoleur en éprouvettes et cornues, lance Siis.

– Bien sûr, reconnaît son mari, mais notre démonstration a porté sur l'Égypte, où elle est vérifiable au sol, en partant d'un dessin que pouvait déchiffrer et contrôler – depuis bien longtemps – n'importe quel mathématicien.

Et il poursuit en expliquant qu'il n'en va pas de même avec d'autres chapitres de M. Maïer, qui offrent un singulier contraste avec le fameux « XXI » : traiter officiellement l'Égypte mais ne fournir que des dessins non parlants, du moins dans l'immédiat. C'est étrange. On ne peut se résoudre à penser qu'il n'y ait dedans que des élucubrations, comme le disent les détracteurs, nombreux, de l'alchimie. Ce n'est pas possible. Pourtant, il est dommage que les textes ne soient pas plus clairs, car on voit mal le cheminement pouvant conduire de phrases banales à la Grande Définition.

– J'ai une expérience en cours qui porte sur une analyse de cette fugue. Oh, c'est inhabituel mais très conventionnel. Nous en parlerons dès que j'aurai des résultats. Pour le moment, je me borne à répéter que c'est ce chapitre-là qui peut nous mettre sur la voie, dans la mesure où l'on sait de quoi traite le dessin et – à un détail près – le quatrain. La fugue ne peut qu'être de la même veine. Si mon expérience réussit, c'est le moyen de décrypter les autres fugues... et l'esprit de chaque chapitre.

– J'espère pour vous que cela réussisse, lui souhaite Phtysen.

– Moi aussi, merci, mais quoi qu'il en soit ce sera un élément de la recherche, jamais terminée. Toutefois, si la raison oblige à douter de la plupart des textes alchimiques, c'est bien plus à cause de leur relation un peu simplette que de son esprit. N'était-il pas question aussi d'élixir de longue vie ?

Le professeur développe ses arguments. La narration – telle qu'elle a été faite – des expériences de tel ou tel alchimiste ne peut que faire sourire des lecteurs contemporains et cartésiens. Mais les mêmes savent que la transmutation des métaux est désormais possible. Le plomb, par exemple, a un noyau atomique de 82 protons et l'or, de 79. Les moyens modernes – au demeurant très onéreux – permettent de modifier la répartition des composants atomiques et de passer d'une substance à une autre.

Ceux qui riaient de la transmutation omettent de s'en réjouir et, ne se souvenant plus de leur incrédulité, raillent non plus l'opération mais ses seuls artisans, ce qui n'est pas de nature à faire avancer la réflexion. Ces pionniers pouvaient fort bien, dans leur maladroite progression, être les apprentis restaurateurs d'un principe ancien. De la même manière, faute de pouvoir reconstituer (et faire fonctionner) d'éventuels matériels antérieurs découverts par eux, les Égyptiens en vinrent – dans la théorie de Gruais et Mouny – à les reproduire en « bandes dessinées organisées ». Le message pariétal prenait alors un sens religieux ou symbolique, incompris jusque-là, faute d'y avoir songé.

Un comportement identique a pu conduire des générations de chercheurs à une sorte d'évolution « fermée » de l'alchimie. Leurs moyens étaient insuffisants pour aboutir – on le sait aujourd'hui –, mais la persistance de leurs efforts justifiait peut-être la solidité d'une conviction, la réalité d'un Précédent, bref, l'existence « d'une bande dessinée ». On peut toujours essayer de la décrypter.

En « balayant large », on peut même se demander si quelques-uns de ces chercheurs n'auraient pas bénéficié éventuellement d'un appui « extérieur », et réussi... à transmuter. Chacun, selon ses convictions, pourra tenter de donner du corps à l'hypothèse.

La Bible – toujours elle – lancerait-elle une piste, en insistant sur les couleurs et les matières ? Revenant à l'Arche d'alliance, dans le descriptif des vêtements et accessoires sacerdotaux (*Exode*, 39), on constate un luxe de détails qui pourrait paraître superflu au seul sens de la communication avec l'Éternel : étoffes teintes en bleu, pourpre et cramoisi, toute une gamme de pierres et de métaux précieux, de cordons, d'anneaux, bref, tout un inventaire que certains pourraient juger indécent, au pur sens religieux.

Ce descriptif se retrouve également dans la Jérusalem Céleste de Jean (XXI, 18 à 21), avec douze types de pierres précieuses, du jaspe à l'améthyste, en passant par le saphir et le béryl. À cela s'ajoute l'or pur. Sans vouloir jouer aux exégètes du Livre Saint, on ne peut néanmoins qu'être troublé par cette énumération.

Comment ne pas se rappeler alors que l'étincelant diamant n'est que du carbone ? Seul, le mode de cristallisation l'a différencié de la mine de crayon. Comment ne pas réfléchir, et se découvrir craintif, devant le jeu d'une chambre à bulles qui expédie les électrons triés, à droite, en une parfaite et **inquiétante spirale** ?

– Alors, dit Buisan, ceux qui sont troublés ne seraient-ils pas tentés de faire un rapprochement avec les méthodes alchimiques ou, tout au moins, leur prétention ? Pourtant, je ne suis pas incité à poursuivre dans cette voie. Non pas par doute, mais par sagesse. Notre tâche est tellement immense au seul plan géométrique que je ne souhaite pas voir nos travaux passer par l'accélérateur de particules.

Phtysen a le mot de la fin :

– D'autres maintenant, ou nous, plus tard.

CHAPITRE 29

PÉTRA : UN COCKTAIL EXPLOSIF !

Après la « table fictive », de nombreux événements se succèdent. D'abord, Buisan a voulu faire goûter à ses hôtes un cocktail de sa composition, et Phtysen s'est amusée de le voir secouer le shaker comme un barman du George-V. Souhr et Siis, de leur côté, sont retournés voir Sekhmet. Tous ont dîné, détendus, et la table fut bien plus matérielle et gastronomique que spirituelle.

Cette « halte au feu » était nécessaire pour prendre un peu de recul par rapport à la conjoncture. On ne fait pas émerger impunément un tel passé sans fausser la capacité d'analyse. « *Il faut un temps de digestion après l'ingestion* », avait dit crûment le professeur, rappelant le conseil d'un de ses vieux maîtres alors qu'il était encore étudiant : « *Laissez passer le chyle si vous voulez vivre pleinement.* »

Tous les quatre en sont bien persuadés, en se réveillant le lendemain dans la douce fraîcheur d'un beau matin d'été, avec une note aérienne donnée par les chants d'oiseaux.

Le groupe est prêt à relancer le problème de la Jérusalem Céleste. Buisan fait la synthèse :

– À défaut d'autres précisions, on peut penser détenir – maintenant – une réponse cohérente aux questions concernant l'**origine** : de l'étoile de David, des lieux clés de l'Histoire Ancienne (Guizeh, Pétra, Jérusalem) et de la vocation initiale du Mont Sinaï à déterminer les tracés.

Il en dégage que la géométrie du Proche-Orient a été vraisemblablement articulée en partant du mont Sinaï – seul point naturel – pour poser ensuite les autres, façonnés par l'Homme. Il rappelle ensuite que la méthode des tracés en étoile est déjà omniprésente dans l'implantation des pyramides sur le site de Guizeh, d'après les deux livres « Les Grands Secrets », qu'il s'agisse de l'étoile à cinq branches reprise par l'Islam ou de celle à six branches symbolisant l'Hébraïsme. C'est une douzaine d'étoiles qui se marient de manière confondante avec l'architecture ou l'implantation des pyramides.

Souhr acquiesce et présente, en souriant, quelques notes rédigées pendant la nuit.

– Ce type de raisonnement, dit-il, peut s'appliquer à tout le Proche-Orient. En particulier, regardez le carré que j'ai dessiné et qui relie les quatre portes centrales. Jérusalem est située sur un des côtés. C'est tout de même extraordinaire !

Tous en conviennent et ne cachent pas leur surprise quand l'architecte, reprenant la Jérusalem Céleste, fait remarquer que son carré de 550 km peut devenir un rectangle d'or (de 890 x 550) en multipliant le côté (550) par Phi (1,618), parfaitement centré cette fois, sur le Mont Sinaï (fig. 62).

Dans une telle figure, il convenait d'enchaîner et de se pencher plus attentivement sur la position de Pétra qui, manifestement, était trop occultée pour qu'il en soit réellement ainsi. Cette technique du *montrer sans montrer, cacher sans cacher et dire sans dire*, devrait trouver là, une fois encore, son application.

C'est le cas. Souhr trace cinq rectangles d'or qui jouent avec le site (centre, coin, côté). Le plus expressif, vertical, montre que l'une des diagonales (descendante – porte centrale supérieure de la Jérusalem Céleste à porte inférieure droite) passe par Pétra. Le léger décalage de celle-ci par rapport à l'autre diagonale pourrait surprendre s'il n'était indispensable à d'autres verrouillages. Voilà bien une géométrie flagrante et pourtant insoupçonnable, même vue d'avion ! Une géométrie mettant en liaison des références bien étrangères en apparence. On découvre alors que le triangle Guizeh-Pétra-Jérusalem forme un angle de 90°, suivant la règle de progression arithmétique que Gruais-Mouny avaient observée sur le plateau de Guizeh.

Pétra est le point harmonique de cette zone, véritable centre doré. Il se trouve en cohérence avec les portes et leurs zones circu-

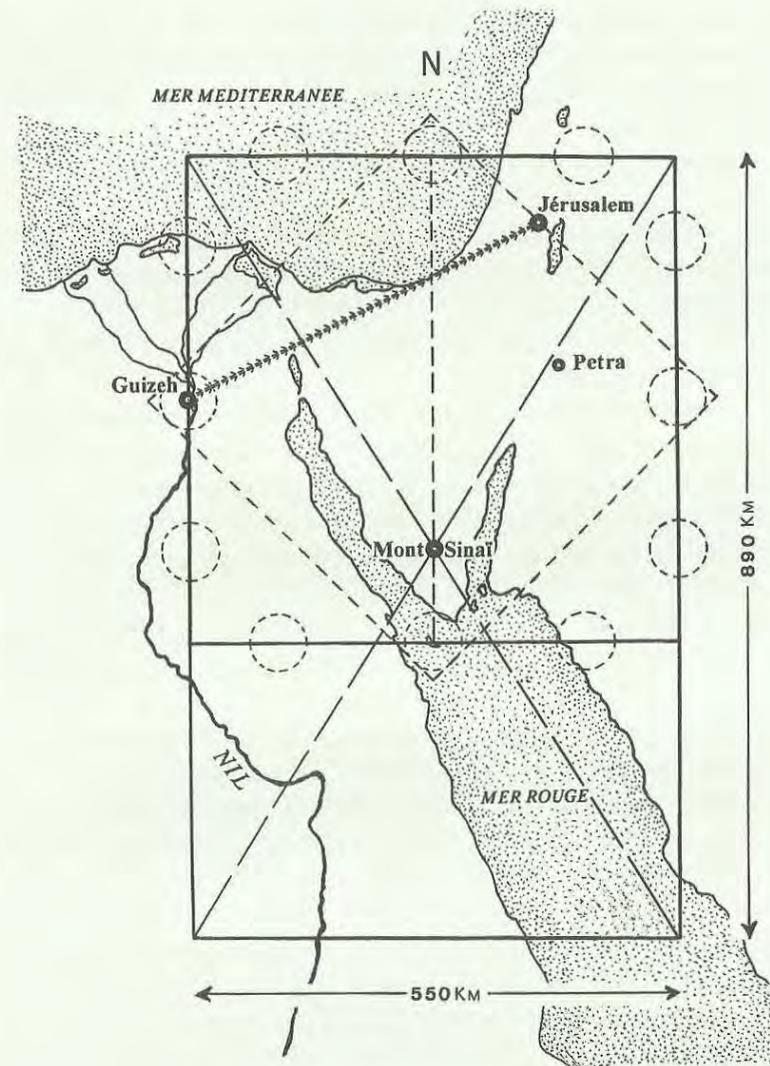


Figure 62 : Le côté de 550 km, multiplié par 1,618 (Phi), débouche sur un rectangle d'or de 890 x 550, centré sur le Mont Sinaï, par le croisement de ses diagonales.

Cette figure « dorée » confirme l'origine de cette vaste zone, dont la conception est partie du Mont Sinaï.

Le carré supérieur, émanation de la Jérusalem Céleste, a manifestement présidé à l'installation ultérieure des autres points clés du site. Un autre carré, incliné, se dessine avec les quatre portes centrales. Jérusalem s'y loge de manière singulière.

lares, tout autant qu'avec tous les points clés de la région. Cela démontre inéluctablement un lien entre les implantations humaines et la Jérusalem Céleste, cette application verrouillant au passage le concept égyptien.

– Qui pourrait – à ce stade – parler de coïncidences ? sanctionne Phtysen.

Tous ces axes, rayonnant vers les portes, ne sont pas innocents, ils respectent le rapport doré. Exemple : Pétra-Guizeh/Pétra-Mont Sinai = Phi !

– Tenez, lance Souhr, voici le tableau donnant le détail de la plupart de ces rapports (fig. 63).

Le tableau est effarant par ce qu'il implique. Il n'est vraiment plus possible de parler d'une géométrie de hasard. Toutes les implantations de main d'homme ont été faites en application d'un tracé directeur formel. Comme pour Guizeh. Encore est-il probable que l'organisation du site de Guizeh ne soit qu'une conséquence des tracés initiaux issus de la Jérusalem Céleste...

Il semble que si l'Histoire a privilégié le mot et le geste à Jérusalem, où tout s'est cristallisé, c'est Pétra qui, en fait, est le centre « voulu » de tout le dispositif. Certes, situé à environ 35°28'E., le site n'est pas sur un méridien susceptible de s'inscrire dans les règles apparues, mais il faut y réfléchir. De même, il n'est pas sur le 30° parallèle, mais – avec 30°20' – il est tout près de cette couronne du 30° parallèle. D'ailleurs, on a vu que cette notion du 30° était souvent adaptée au terrain lui-même.

Quoi qu'il en soit, il est maintenant évident que **Pétra** n'est pas qu'un pôle culturel et artistique. C'est, dans son silence majestueux, la nécropole provisoire de nos racines. Pour le futur, c'est le sarcophage – de pierre – qui ne demande qu'à s'ouvrir aux premiers mots adaptés. Mots ou verbe. Mots qui peuvent venir du cerveau et non de la gorge. Langage synthétique peut-être ? Pourquoi pas ?

Émue, mais voulant décriper l'instant, Siis lance en guise de boutade :

– Eh bien, à ce rythme-là, il va falloir envisager une nouvelle pause pour engranger la récolte !

Comme si le ciel voulait lui donner raison, la sonnerie du téléphone interrompt la conversation et Buisan va répondre. Il revient, hilare, en expliquant que c'était Tama, laquelle avait voulu lui rendre compte sans tarder qu'elle avait tellement bien compris l'opération

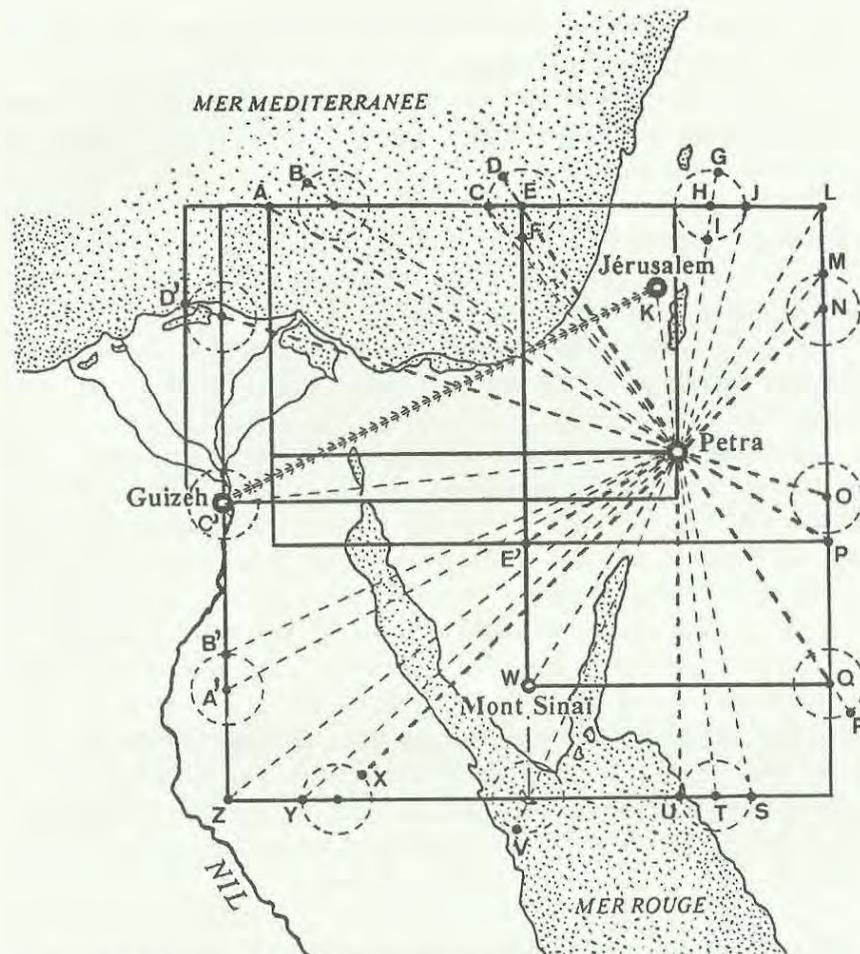


Figure 63 : Le site de Pétra est le point harmonique de cette zone, véritable centre « doré ». Il se trouve au croisement des diagonales, angles et côtés de cinq rectangles d'or, engendrés par les portes et leur espace circulaire d'influence.

Les rayons sont même parfois des axes traversant Pétra. Les uns et les autres ont une relation privilégiée avec les portes, et entre eux. Par exemple : Pétra-Guizeh/Pétra-Mont Sinai = 1,618 (Phi).

PA/PE = 435/269* = 1,617**	PU/PI = 322/199 = 1,618	PC/PQ = 417/257,5 = 1,619
PB/PG = 416/257 = 1,618	PV/PJ = 382/236 = 1,618	PA'/PR = 469/290 = 1,617
PB'/PC = 456/282 = 1,617	PX/PQ = 417/257,5 = 1,619	PZ/PT = 526/325 = 1,618
PD/PN = 296/183 = 1,617	PL/PE' = 263/162,5 = 1,618	PY/PR = 467/288,5 = 1,618
PF/PK = 243/150 = 1,620	PS/PM = 330/204 = 1,617	PC'/PW = 417/257,5 = 1,619
PH/PO = 230/142 = 1,619	PQ/PP = 257,5/159 = 1,619	PD'/PR = 463/286 = 1,618

* Distance en km. ** 1,618 = Phi.

de la veille qu'elle avait recherché – avec succès – une communication des deux Français sur ce sujet.

– Elle nous l'amène tout de suite, dit-il. C'était dans une revue d'architecture. Je vous suggère une nouvelle « halte au feu » et attendons... les munitions.

Trois quarts d'heure plus tard, la jeune secrétaire arrive, rompant la douce quiétude qui s'était installée. Il faisait bon, l'air embaumait, les oiseaux gazouillaient, les anges passaient et... n'avaient pas de jonc d'or pour mesurer.

Tama brandit sa revue que tous, regroupés, lisent en même temps pendant qu'elle prend un café – « bien mérité », avait souligné le professeur.

Ils découvrent une enquête faite par Gruais-Mouny, suite à un pur hasard qui les avait menés près de Tarascon, à l'**Abbaye Saint-Michel-de-Frigolet**. À leur grande surprise, ils avaient remarqué une sculpture en forme d'étoile de David sur le mur, nu, d'un grand bâtiment religieux précédant le cloître lui-même. Ce motif architectural n'est pas tellement fréquent dans l'expression chrétienne, et cela interpellait, d'autant plus que cette sculpture, d'une taille conséquente, est la seule de la façade. Elle est en relief marqué, intérieur en creux, émergeant en un tracé large et double qui rappelle celui apparu à partir de la Jérusalem Céleste. Ni moine, ni guide, ni conférencier, n'avaient pu leur en donner l'explication. Dans un premier temps, ils avaient pu estimer que cela confirmait au moins la polyvalence de l'étoile (fig. 64).

Mais, après un autre temps de réflexion, ils s'étaient étonnés de la présence simultanée d'un lanterneau ou lucarneau, *a priori* classique. Pourtant, celui-ci était trop proche de la sculpture en cause et également trop isolé sur le mur (qui n'a pas d'autre ouverture) pour qu'on ne s'interrogeât pas sur le sens à donner à cet étonnant ensemble. « Le lucarneau, du point de vue fonctionnel, sert uniquement à éclairer le « perchoir » du lecteur au réfectoire de la Communauté », avait répondu – plus tard – le Père Abbé aux deux Français. Il leur était venu alors l'idée de reprendre le principe de graphisme de la Jérusalem Céleste. Un balayage au compas, centré sur les portes cardinales et formant rayon avec les portes voisines, ajoute quatre beaux arrondis aux côtés du carré, tels quatre pétales. **C'est exactement la forme du lucarneau**. De celui-ci et de bien d'autres, souvent présentés en rosaces, par exemple celle de N.-D. de Lausanne !



Figure 64 : À Saint-Michel-de-Frigolet, sur le mur du réfectoire des moines, une Étoile de David, sculptée, voisine avec un lucarneau géométrique dont l'origine du tracé semble ignorée de tous.

Le mode de tracé de celles-ci est connu. Il part de carrés et de cercles, en une géométrie symbolique et religieuse. Mais jamais un rapprochement n'avait été fait avec un quelconque modèle biblique et encore moins avec la Jérusalem Céleste.

La lecture de l'article saisit de ravissement tout le groupe. Le professeur complimente Tama de son « flair » et lui laisse la parole car elle trahissait une envie manifeste d'ajouter quelque chose.

– On devrait même pouvoir aller plus loin car le Temple était carré comme la Jérusalem Céleste. Vous nous l'aviez dit, mademoiselle, rappelle-t-elle en se tournant vers Phtysen, lorsque vous aviez cité Joseph. J'avais compris Joseph, sans « e », et je viens de retrouver, en même temps, son texte. J'ai alors réalisé que c'était le célèbre

Flavius Josèphe, pratiquement seul auteur ayant vu le Temple. Il donne même des détails très précis. Vous aviez parlé des piquants destinés à empêcher les pigeons de se poser...

– Oui, interrompt Phtysen, me serais-je trompée ?

– Oh non ! mademoiselle, mais Flavius Josèphe précise qu'ils étaient d'or !

Un murmure légèrement narquois autant qu'admiratif salue la remarque de la petite secrétaire, mais Buisan veut reprendre les choses en main :

– Il est évident que ces carrés s'inscrivent dans une réflexion globale, mais nous ne pouvons entrer dans une analyse trop vaste. Il y a plus urgent...

Et il se tourne vers Souhr, qui commençait à s'agiter. Celui-ci n'attend pas davantage :

– Le moment est historique. Puisque l'article nous donne le système graphique Étoile/Rosace et que nous avons, de notre côté, Étoile/Proche-Orient, mêlons intimement le tout.

– C'est un cocktail détonant, glisse sa belle-sœur. Comme celui de notre ami Buisan...

Il n'y a pas eu besoin d'agiter le mélange. Quelques coups de compas sur les dessins de la veille transforment ceux-ci en un document plus complet englobant l'ensemble des théories. Une nouvelle figure est née. L'architecte la commente :

– Maintenant, pour cette zone précise du Proche-Orient, on voit que l'on peut doubler chaque grand cercle d'un autre, plus petit, intérieur. Cela permet la multiplicité cohérente des divers types de rosace. Il dessine en prenant cette fois le bord interne des portes latérales et non plus leur centre.

Il trace et, curieusement, les deux petits cercles nord et est passent respectivement par... Jérusalem et Pétra (fig. 65) !

Si l'on veut pousser la réflexion et chercher l'incitation initiale, on peut commencer dans l'autre sens, par la figure du haut. Il suffirait de tracer le demi-cercle inclus dans le carré, en jouant avec l'axe Jérusalem/Porte Centrale Supérieure. Puis de faire un simple report au-dessus, en application du principe d'Hermès Trismégiste : « *Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas...* » L'opération serait la même avec Pétra.

Timidement, Tama sollicite la parole. Elle lui est donnée.

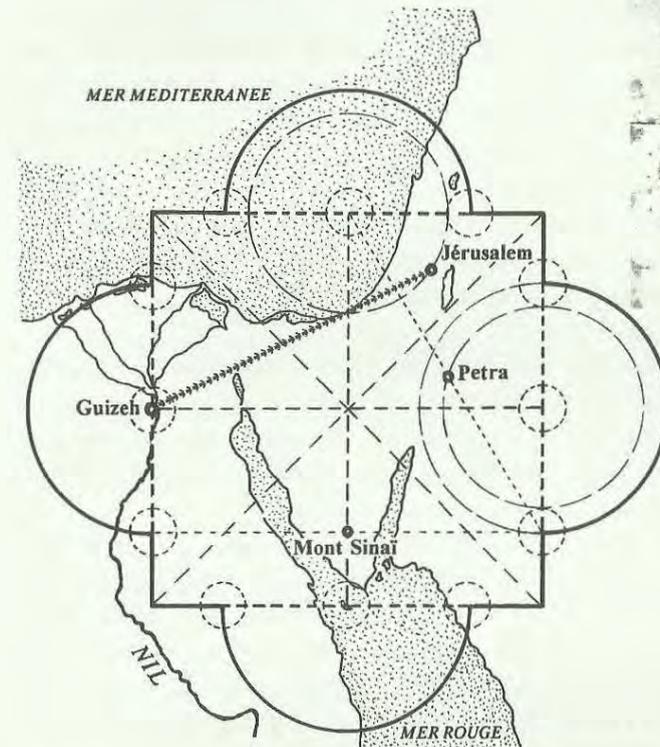


Figure 65 : *Le lucarneau-rosace de Saint-Michel-de-Frigolet retrouve, avec précision, ses origines dans la géométrie donnée par la Jérusalem Céleste. Il dénonce une connaissance antérieure de cette conception.*

– Avant de vous appeler, quand j'ai trouvé cet article dont je me souvenais, je me suis permis d'extrapoler. J'ai repris la Bible pour relire un chapitre d'*Ezéchiel* (n° 40) qui était resté en ma mémoire comme une autre version de la Jérusalem Céleste. En fait, il s'agit d'une *Nouvelle Jérusalem*, que le Prophète a découverte, en une « vision divine », sur une « montagne très élevée »...

– Et il y avait un ange avec un jonc d'or pour mesurer, raille Siis.

– Non, madame, il n’y avait pas d’ange, mais un homme à l’aspect d’airain. Il n’y avait pas de jonc d’or non plus, mais une **canne pour mesurer**.

Le professeur sursaute et demande à la jeune fille d’aller chercher sa propre bible, dans son bureau. Au retour, il la feuillette rapidement. Interloqué, il passe le livre à Souhr en lui indiquant une ligne. À son tour, l’architecte accuse le coup. La canne mesure **6 coudées**. Mesure symbolique ou canne très souple (comme un jonc) pour être mise en cercle. En tout cas, ce n’est pas une canne pour que s’y appuie un homme dont la taille n’en fait que la moitié.

Six coudées faisant Pi (3,1416), l’équipe a vite réalisé que le texte d’*Ezéchiel*, abordant et mesurant les portes, renvoie aux zones d’influence des portes telles qu’ils ont travaillé dessus. À nouveau, Buisan calme le jeu :

– C’est remarquable, Tama, et au fond c’est presque normal. Cela n’en finira plus. Puisque nous en sommes à des termes militaires, souffrez tous que je qualifie cela de poche de résistance, à abandonner provisoirement, d’autant plus qu’il ne s’agit pas d’une remise en cause de nos acquis, bien au contraire !

Reprenant les tracés, le groupe note un autre détail qui saute aux yeux. C’est le segment de la diagonale Guizeh/Jérusalem, pris de l’axe vertical (à l’aplomb du Mont Sinaï) au point de jonction avec le cercle déterminant Phi (Jérusalem). Ce tronçon, répété six fois, s’inscrit bien dans le petit cercle supérieur. Il permet donc de tracer d’autres étoiles de David. Il en va de même à droite, pour le cercle septentrional, avec Pétra (Annexes VIII et IX).

D’autres éléments de convergence apparaissent et n’en finissent plus. Heureux mais quelque peu désabusé, ivre des effets de ce cocktail, Buisan – à qui Tama vient de chuchoter quelque chose à l’oreille – apaise d’un geste les remarques qui allaient fuser.

– Ma secrétaire me rappelle que cette région a été reprise par l’actualité, avec une certaine surprise, lorsque l’ancien Président que nous évoquions a décidé de s’y rendre avec ceux qu’il aimait le plus, peu de temps avant sa mort, alors que le tourisme n’était certainement pas son souci majeur. C’est bien étrange.

Phtysen intervient à son tour :

– Vous vous interrogez sur votre Président défunt. Mais si vous savez que le mien, Anouar el-Sadate, a été assassiné et enterré au

Caire, à Medinet Nasr, vous ignorez probablement qu’il avait émis un autre vœu de son vivant. C’est Jehane Sadate, son épouse, qui le révèle dans son livre de mémoires : *Une femme d’Égypte*.

« *Si Mit Abul Kom, le village de mon enfance, avait-il dit, ne convient pas, alors qu’on m’enterre au pied du Mont Sinaï, près du Monastère de Sainte-Catherine. Nous y ferons édifier aussi une Mosquée et une Synagogue. Ce sera une façon de dire aux gens que toutes les religions s’équivalent et que Dieu est le même pour tous.* »

Buisan, par un battement de paupières, montre qu’il a bien compris son amie, et tous sont troublés par cette insistance des Grands à s’attacher à cette partie du monde.

– Attendez, reprend Tama, il y a encore une information capitale. Écoutez.

La jeune fille livre la dernière remarque qu’elle tenait en réserve :

– Je liais, comme nous tous, l’étoile de David à toute l’histoire biblique, même si elle est silencieuse à cet égard. Or, je l’ai trouvée très simplement évoquée dans divers ouvrages sous le nom de *Maguène David* ou *bouclier de David*, et on ne la voit guère liée à l’Hébraïsme qu’à partir du XIV^e siècle.

– Pourtant, je me souviens l’avoir vue, d’une fraîcheur assez remarquable, peinte sur le voile du Gisant (forme funéraire) de Richard Cœur de Lion, à l’Abbaye Royale de Fontevraud, corrige Buisan. Or, ce roi couvre la seconde moitié du XII^e siècle (fig. 66).

– Mais, professeur, reprend Tama, surprise, ma remarque concernait le lien entre l’hébraïsme et l’étoile. Cela n’empêche pas l’étoile d’être utilisée un ou deux siècles plus tôt, mais pas au sens hébraïque.

– Effectivement, vous avez raison, mais il restera une nouvelle piste à remonter dans cette enquête afin de déterminer pourquoi un roi chrétien utilisait un voile décoré de l’étoile de David.

– Pardonnez-moi, insiste la jeune fille, puis-je ajouter que Richard avait pris une part importante dans la troisième croisade, quelques années avant sa mort ? N’en aurait-il pas rapporté ce signe ?

– Ce n’est pas impossible, concède le professeur, amusé, mais, ainsi que je vous l’ai dit, il faut faire des investigations solides. Plus tard. Pour le moment, on peut se contenter de déduire que cette association d’idées n’est probablement pas si vieille qu’on le pense, par inclination naturelle.

– C’est vraisemblable, coupe Phtysen, d’autant plus que c’est seulement en 1897 que, sans explications apparemment, le premier



Figure 66 : À l'Abbaye Royale de Fontevraud, le gisant de Richard Cœur de Lion met en évidence l'étoile de David décorant le drap sur lequel repose le roi très chrétien. Cela conduit à penser que la Royauté devait connaître l'origine singulière de ce signe (absent de la Bible) comme alliance divine (photo D.R.).

congrès sioniste l'a pris pour emblème. Israël en a fait le motif du drapeau alors que l'État se symbolise par la *menorah*...

– ... le chandelier à sept branches, précise Siis, et cette pièce est, elle, bien référencée dans les textes bibliques !

– Alors, retenons un **usage hébraïque presque contemporain pour l'Étoile de David**, suggère Souhr, et laissons une **large plage d'interrogations sur son origine et sa vocation réelle d'alliance du ciel et de la terre**.

Ébranlé par cette évidence, mais lucide quant à l'appréciation des conséquences, Buisan coupe fermement toute velléité de poursuite du débat.

– Trop, c'est trop. Nous ne sommes pas aidés par les équipes de chercheurs, de l'Université et d'ailleurs. Laissons à d'autres le soin de poursuivre...

– D'autres maintenant, ou nous plus tard, coupe Siis.

– Je l'avais déjà dit, rectifie Phtysen.

– C'est vrai, atteste Buisan, toujours chevalier servant de la belle Égyptienne. Ce qui est également certain, c'est qu'un étrange et puissant lien unit les éléments qui ont été étudiés dans cette affaire et qui conduisent à un regard nouveau sur **Pétra**.

CHAPITRE 30

SINUS ET COSINUS : LES ENFANTS DU TRIANGLE SACRÉ

Pourtant, ce n'est pas à Pétra, mais tout bêtement à Paris, près du Louvre, dans les bureaux de Buisan, que se tient la réunion suivante, en fin de matinée. Auparavant, tandis que le professeur et Phtysen jouaient les amoureux autour d'un crème croissant, dans le bistrot voisin, Souhr et Siis sont allés converser avec Sekhmet, comme pour la tenir au courant des progrès effectués. La déesse-lionne a toujours une larme à l'œil, et Siis, qui a vaincu sa peur initiale, se risque à quelque impertinence :

– Elle doit avoir un problème de sinus...

Sekhmet n'a pas daigné sourire et, de son côté, l'architecte n'a pas cru devoir s'en mêler.

L'incident, si l'on doit considérer que c'en fut un, était bien oublié quand l'équipe, reconstituée avec les étudiants et Tama, décide de faire le point des recherches. Entre le sursaut spirituel dû à Hermès et le tracé bien concret ciblant Pétra, un point d'harmonie émerge, laissant chacun songeur. Il y a alliance du « matériel » et du « spirituel » pour faire naître un nouvel état.

C'est le professeur qui, maître du programme (et des lieux), rompt le silence pour faire remarquer combien le « non-dit » est omniprésent dans le déroulement du processus de pensée. À l'intention des deux nouveaux venus et de sa secrétaire, il rappelle certains des constats antérieurs :

– C’est comme si des esprits forts jouaient avec nous, pour nous guider, remettre nos pensées en ordre. Y aurait-il quelque « Maître du jeu » ?

– Vous mettez cela au singulier ou au pluriel ? demande Siis.

– Comme il vous plaira. Mais nous pourrions en trouver de nombreux ! Tenez, je reste toujours impressionné par la phrase que Jean Cocteau, présumé être l’un des plus brillants grands maîtres du Prieuré de Sion, a fait graver sur sa tombe à Milly-la-Forêt : « *Je reste avec vous.* » On peut interpréter large, très large...

En renfort, Phtysen montre une des vieilles revues posées sur la table de la salle d’attente. Elle les avait parcourues un peu avant, en attendant sa sœur.

– Même le Président de ce pays, dans ses derniers vœux, alors qu’on le savait gravement atteint, a lancé une phrase sibylline : « *Je crois aux forces de l’esprit et je ne vous quitterai pas.* »

– C’est vrai, acquiesce Buisan, et l’on pourrait probablement aller plus loin, vers chez vous, puisque – outre ses séjours au Sinaï – il est retourné près du Nil pour passer quelques-uns de ses tout derniers jours.

Forces de l’esprit ou esprits en force, le groupe semble soudain conscient de sa puissance de réflexion et de sa capacité de projection.

– C’est effectivement mystique, poursuit le professeur. Nous parlons, par exemple, d’un indice sur le terrain et nous constatons aussitôt qu’il est verrouillé et complété par d’autres informations qui n’étaient pas apparentes en elles-mêmes. Elles y étaient seulement latentes et émergent tout à coup par effet d’un élément dissimulé jusque-là.

– C’est un peu le mécanisme de la quadrature, dit Siis. On ne la voit évidemment pas dans le tracé, mais dès qu’on en introduit la règle, le dessin évolue et fait apparaître d’autres figures, additionnelles à celles qui s’y trouvaient initialement...

Elle est interrompue par l’éternuement d’un des étudiants qui était assis dans l’axe de la bouche du conditionneur d’air. Il s’en excuse alors que son compagnon explique que ce système est mauvais pour les sinus.

– Sinus ? Vous avez dit sinus ? insiste Siis, qui lance un coup d’œil vers son mari, lequel comprend tout de suite l’allusion à Sekhmet.

– Merci, les Esprits, dit-il, adoptant un ton goguenard. Mais il est vrai que nous n’avons pas essayé de faire parler les sinus et

cosinus, qui sont eux aussi des éléments complémentaires de calcul, bien présents même si absents du dessin.

Le professeur fait son *mea culpa* en confiant qu’il avait vu, un jour, une étude sur les sinus, cosinus et tangentes dans la géométrie égyptienne. Mais il n’y avait pas trouvé de fil conducteur suffisamment exploitable et n’avait pas repris. En revanche, il avait retenu que le mot **Apocalypse** n’a pas le sens tragique qu’on lui donne aujourd’hui ; il vient du grec *Apokalupsis* signifiant « **révélation** », ce qui appelle une nouvelle approche des textes sacrés. D’ailleurs, Jean a bien précisé, dans son Apocalypse : ... « *Qu’entende celui qui a des oreilles !* »

L’étudiant responsable de la dérive médico-sinusoïdale, pour se faire pardonner, croit utile de rappeler ce qu’est un sinus, et il se tourne vers Tama :

– C’est, après avoir tracé un cercle, le rapport d’une perpendiculaire abaissée d’un arc au diamètre passant par l’autre extrémité de cet arc.

L’air abasourdi de la secrétaire conduit l’autre jeune homme à préciser :

– Il y a plus simple comme définition : supposez que les mesures, en radians, des angles d’un triangle-rectangle soient A, B et C...

– Stop ! lance Buisan, restons simples. Mon ami Souhr, expert en trigonométrie, me suivra – je pense – si je dis que, dans un triangle-rectangle, *le sinus est tout simplement le rapport du côté opposé, sur l’hypoténuse.*

L’architecte approuve et enchaîne :

– Quant au cosinus, c’est *le rapport du côté adjacent sur l’hypoténuse.*

L’étudiant, qui ne veut pas en rester là mais déterminé cette fois à être simple, complète :

– ... et la tangente *est le rapport du côté opposé sur le côté adjacent.*

Son camarade, voulant apporter aussi sa contribution, rappelle :

– Il y a parenté étroite entre le triangle et le cercle, malgré l’apparente antinomie des figures. C’est ainsi, mademoiselle, que les trois angles d’un triangle font toujours 180° au total, soit la moitié d’un cercle, lequel est – vous le savez – de 360° .

Pendant ce temps, Phtysen a vite dessiné la figure explicative du triangle et des sinus-cosinus sur le tableau, et c’est suffisamment

explicite pour que chacun comprenne. On divise chaque fois par l'hypoténuse, soit le côté opposé (s'il s'agit du sinus), soit le côté adjacent – celui qui touche – (si l'on recherche le cosinus).

C'est alors que Phtysen, voyant que chacun a bien compris la méthode de calcul, relance le débat :

– Eh bien, dès lors que nous savons calculer, effectuons l'opération. Mais... de quoi voulez-vous trouver le sinus ?

Tous se regardent. Éclats de rire. Buisan intervient à nouveau. Il rappelle que, de toute évidence, la trigonométrie était déjà connue des Grecs et que ses rapports pouvaient s'inscrire dans la logique des équations. Viète d'abord, puis Neper et enfin Descartes débouchèrent sur la table de logarithmes. Buisan, signalant qu'il l'avait lui-même utilisée dans ses premières années d'études, déclencha de nouveaux rires de la part des étudiants qui n'ont connu que la calculette. Imperturbable, il expose le rôle des « fonctions » et des « variables » et il en dégage, pour répondre à Phtysen, qu'il convient de n'être pas trop gourmand.

– Je crois, précise-t-il, qu'il faut laisser aux mathématiciens le soin de travailler en profondeur sur cet aspect et nous contenter, pour notre part, de faire une simple approche de repérage. Regardons si les angles principaux – de raison 9 – que nous avons détectés, à l'occasion de nos travaux, ont un sinus ou un cosinus susceptibles de frapper notre imagination. Regardons également si des sinus ou cosinus, pris dans la table de logarithmes, seraient – par hasard... et par chance – des nombres qui nous seraient devenus familiers, à l'occasion de nos tracés ou par la lecture de la Bible.

– Parfait, répond Souhr, d'autant plus que le travail sera simple. Les sinus et cosinus ne peuvent qu'être inférieurs à 1 puisque les deux angles examinés dans un triangle-rectangle sont ceux qui s'appuient sur l'hypoténuse. En tout état de cause, celle-ci étant prise chaque fois pour diviseur, sa valeur sera obligatoirement plus grande que celle du numérateur (côté qu'elle divise, suivant la règle que nous venons de voir).

Pour montrer ses connaissances, le second étudiant ajoute que le carré du sinus ajouté au carré du cosinus donne toujours 1. Dans ce contexte, il fait remarquer qu'ils ne trouveront pas de nombre supérieur à 1, donc pas Pi (3,1416), ni Phi (1,618), ce qui aurait pu mettre sur des pistes.

– Prenons alors la moitié, suggère Siis. Par exemple, pour Phi...

0,8090, au lieu de sa valeur complète 1,618, supérieure à 1. Si l'on trouvait deux sinus de cette même valeur de 0,8090, nous pourrions peut-être – grâce à eux – remonter le fil d'une information dont l'importance nous aurait échappé.

Cela fait réagir le professeur qui se souvient d'une étude de Christian Bonnemaison qui montrait que les Nombres de la Bible, 144 et 666, donnent précisément un sinus, ou cosinus, de 0,8090. Chacun joue de la calculette. De son côté, Siis extirpe de ses des-sins celui de la pyramide de Chéphren, composée de deux triangles sacrés accolés en hauteur, chacun aux angles respectifs de 36° , 54° et 90° . Ce dernier n'est pas utilisé dans la recherche des sinus et cosinus, puisque opposé à l'hypoténuse. En revanche, elle fait remarquer qu'on peut s'arrêter sur les deux premiers, **36** et **54**. **Chacun d'eux a un sinus ou un cosinus de 0,8090**. Additionnés, ils donnent bien 1,618 !

La suite s'impose d'elle-même. Souhr trace un cercle sur la conférence duquel il indique les degrés. C'est une belle roue graduée. D'instinct, il l'anime en la partageant en 20 fractions de 18° et il y situe ensuite les nombres de sinus 0,8090, inférieurs à 360. Vite trouvés, ce sont : 36, 54, 126, 144, 216, 234, 306 et 324. Leur position montre une sorte de symétrie qui invite à joindre quatre grandes plages de 72° chacune (54 à 126, 144 à 216, etc.), puis à refermer chaque pétale par deux côtés rejoignant le centre et faisant ainsi rayon.

Alors, apparaît une sorte de croix de guerre, peut-être de Malte, dont chaque branche est séparée de l'autre par un intervalle de 18° . Surprise encore : ces branches ont des angles inférieurs de 54° et un sommet de 72° (deux fois 36). C'est-à-dire que chaque demi-branchette est un parfait **triangle sacré**, la branche entière étant une troublante reproduction de **Chéphren**. La même observation est valable pour les pyramides du Sphinx (fig. 67).

Le tour de cercle de 360° étant terminé, on s'aperçoit qu'on peut poursuivre au-delà et effectuer une nouvelle rotation, en alignant 396, 414, 486, 504, 576, 594, 666 et 684. Tous ces nombres ont un sinus ou cosinus de 0,8090 et sont de raison 9. Bien entendu, la même figure naît, et l'idée vient de la pousser plus loin en descendant, vers le pôle inférieur, toutes les droites issues des coins des branches. On découvre alors une belle famille d'angles de 36° , 54° , 126° et 144° . Celui de 36, si on le teintait pour le faire ressortir, exprimerait un superbe triangle **sublime** avec ses 72° en haut.

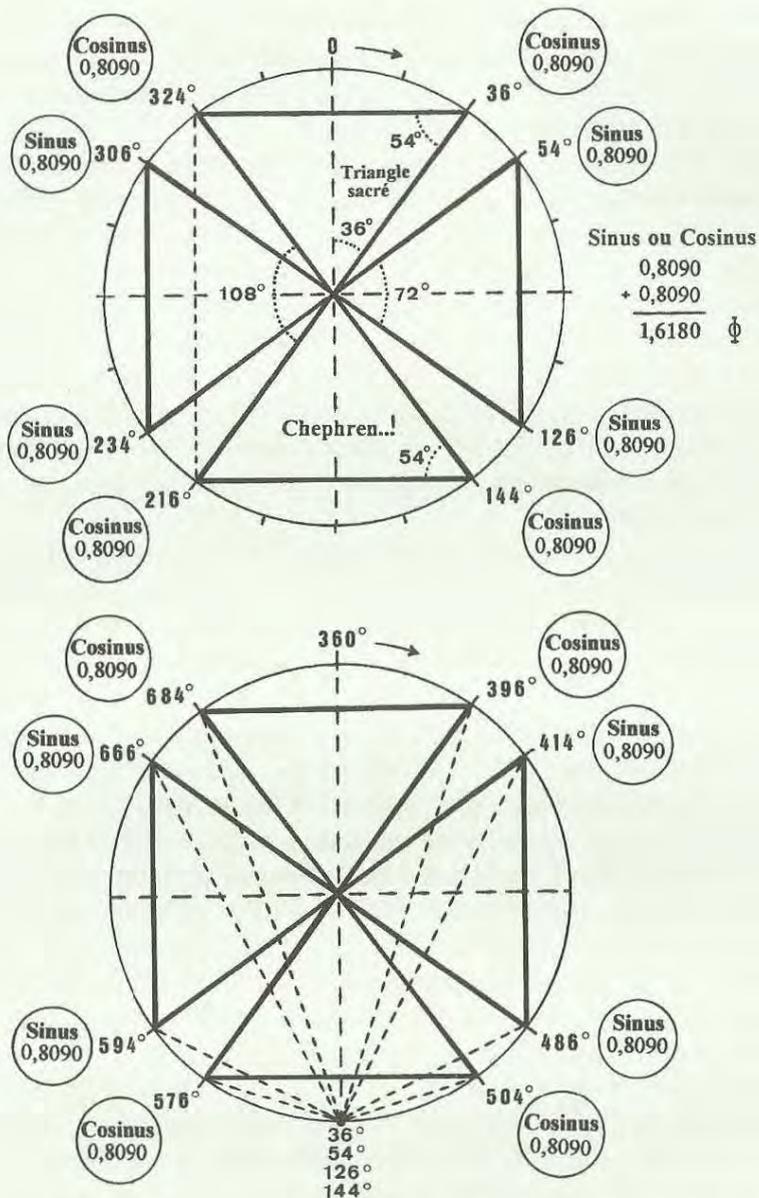


Figure 67 : Autour du cercle, distribution des angles ayant sinus ou cosinus de moitié de Phi. La formation des angles de raison 9 et leur répartition démontrent l'origine du triangle sacré. Cette localisation se poursuit à l'infini, chaque tour de cercle générant des nombres aux particularités diverses.

– On l'obtiendrait également, de taille plus modeste, en mordant de 18° à gauche et à droite dans chaque pétale, fait remarquer le premier étudiant.

– Quoi qu'il en soit, tout est là. Quelle magie ! murmure Phtysen, étreignant la main du professeur. Au départ, toujours 36 et 54 ; nul doute que ce soit cela qui ait donné l'adjectif « sacré » à l'innocent petit triangle initial. Les Hommes croyaient le maîtriser ; c'est lui qui les dominait et les conduisait.

Le second étudiant était resté en panne, troublé par un de ses éléments de calcul. Il avait trouvé que la pente de Chéops et la demi-base donnaient la relation Phi. Par voie de conséquence, il démontrait que la même relation existait obligatoirement pour le grand triangle au sol, dont il a toujours été dit par Gruais-Mouny qu'il en était le reflet, agrandi cinq fois. Mais, là, le jeune homme apportait encore une information complémentaire et nouvelle : le côté gauche du triangle-sol pouvait refléter **Phi**, si on le coupait en deux tronçons (pas innocents) dont le point de séparation est... la base de Chéphren !

Dans ce contexte, Buisan veut pousser plus loin et fait reprendre les dimensions de Mykérinos. Il pose en numérateur le demi-périmètre de base (deux fois 207,40), soit 414. Le sinus est 0,8090. Le périmètre total de Mykérinos (829,60) plus la hauteur (124,45) font 954 dont le sinus est, encore, 0,8090. Les deux sinus donnent 1,618 (Phi).

Tous s'accordent à trouver le phénomène troublant.

Il est manifeste qu'un même principe a conduit à la recherche des sinus de 0,8090 et au constat qu'on les trouve notamment dans la famille des nombres 144 et 666, vus à diverses reprises **dans la Bible**, ce qui n'est tout de même pas courant. Ceux-ci – par intégration d'une même mécanique – font apparaître à nouveau, en sinus ou cosinus, les nombres de **36 et 54**, illustrés par le triangle dit sacré.

– Nul doute, reconnaît Phtysen, que ce sont ces chiffres qui sont déterminants, qui sont **Verbe**.

– C'est manifeste, confirme Buisan.

Son ami le rejoint dans cette appréciation :

– C'est le plus beau piège que nous ayons rencontré dans cette quête. Le destin a envoyé un triangle simple, faisable par des gens encore plus simples. Et puis ce même destin nous a expédiés vers

les sinus et cosinus, lesquels ont certes répondu mais en nous renvoyant à la case départ, à notre cher triangle, là où les autres ne voyaient que coïncidence ou symbolisme.

Tous s'accordent à reconnaître que la poussée trigonométrique a eu pour avantage de faire monter le niveau de réflexion et d'étayer un sens d'intervention biblique. Mais, aussitôt constaté le fait, la révélation se dégonfle comme un ballon de baudruche pour faire retomber le problème au niveau le plus élémentaire, celui connu depuis le début de l'enquête. Avec sagacité, Siis fait remarquer que si l'on était resté au seul niveau du triangle-rectangle (non isocèle) de côtés 3-4-5, on aurait tout simplement gonflé, sans raison et sans preuves suffisantes, un événement que tout le monde aurait considéré comme banal. L'éclairage nouveau et violent donné au triangle 3-4-5 oblige à le considérer avec des yeux neufs. Il n'est pas un simple fait, il est un résultat. Cela contribue à justifier la définition de **sacré** donnée à ce triangle aux angles de **36**, **54** et **90** degrés. Bien sûr, le terme était insolite pour un triangle susceptible d'être tracé au sol de la manière la plus primaire qui soit, par les Égyptiens, avec une corde à nœuds. Pourtant, il préluait manifestement au théorème de Pythagore (*la somme du carré des côtés égale le carré de l'hypoténuse*). Mais c'était insuffisant, fait constater Siis, pour lancer des hypothèses telles que celles qui apparaissent maintenant comme inéluctables.

Son mari avait repris le premier ouvrage des deux Français (*Le Grand Secret des Pyramides*) et lut un extrait du chapitre 7 dans lequel Gruais-Mouny relevaient déjà l'importance manifeste des adjectifs **sacré**, **lumineux** et **sublime**, qui définissent les trois types de triangles fondamentaux de l'Égypte. Ces appellations avaient d'ailleurs été plus ou moins reprises, jadis, par la Maçonnerie, opérative ou spéculative (c'est-à-dire les Compagnons bâtisseurs et les Francs-Maçons), sans que les uns ni les autres n'en donnent le motif.

– Oh ! Aucune explication n'était donnée, jusque-là, au mot « **sacré** » s'appliquant à ce type de triangle ? demande le second étudiant, sceptique et éberlué.

En chœur, Buisan et Souhr répondent :

– Aucune à notre connaissance, et il en est de même pour les autres. Croyez bien que nous avons, pourtant, souvent posé la question !

Il faut noter au passage que le triangle **lumineux** est constitué de deux triangles **sacrés**, accolés cette fois par le petit côté, à plat, for-

mant un angle de 108° . On peut admettre, sans envolée spirituelle excessive, que le **sacré** devient ainsi, par son évolution quasi naturelle, **lumineux**. D'ailleurs, la figure en croix de Malte permet de tracer quatre superbes triangles lumineux. Il suffit de relier les points 36° et 44° au centre, ou 126° et 234° avec ce même centre, ainsi de suite. Les trois types de triangles sont bien présents dans cette figure née du jeu des sinus. Les adjectifs se justifient. On aurait même pu s'attendre à ce que chaque branche triangulaire, formée – comme on l'a vu – de deux triangles (sacrés), prenne une appellation spéciale dès lors que cette pirouette génère une nouvelle forme de triangle : Chéphren. Peut-être y a-t-il quelque chose de plus subtil encore à ce niveau ? Par exemple la réalisation matérielle elle-même.

Siis revient à la charge en ce qui concerne les adjectifs **sacré**, **sublime** et **lumineux**, suivie par Tama, qui a bien compris toute la philosophie du développement :

– Si les deux Guy avaient bâti toute leur aventure égyptienne ou cosmique en se reposant sur les seules figures triangulaires et leurs adjectifs, ils se seraient fait railler et taxer d'être les adeptes d'une mystique insensée. À présent, devant ce triangle sacré, pourtant inchangé, la saisie est différente parce qu'elle est passée par des sommets incontestables. Elle est redescendue, enrichie de preuves diverses et formelles. C'est un des avantages de « l'opération sinus » !

– À propos de descente, n'êtes-vous pas tentés de projeter cette nouvelle figure sur le tracé-sol de la Jérusalem Céleste ? lance l'étudiant facétieux.

– Pourquoi pas ? concède Buisan.

Mis à l'échelle de la partie étudiée du Proche-Orient, le cercle est soigneusement posé sur le carré de la Jérusalem Céleste plaqué au sol. Tous sont sidérés. Les mesures en degrés, sur lesquelles ils viennent de travailler – ces branches en croix de guerre –, viennent se caler exactement de part et d'autre des portes externes. Bien sûr, et chacun s'y attendait, les deux grands diamètres du cercle forment une belle croix qui se superpose sur les axes Guizeh et Sinaï et les portes centrales. Mais la surprise est de taille en constatant que le côté le plus extérieur des autres portes est frappé, avec précision, par la gamme des sinus et cosinus qui venaient de jouer leur rôle de jalon, précédemment. Voilà qui confirme bien – pour qui en douterait – que les zones dites d'influence de ces portes n'ont pas été

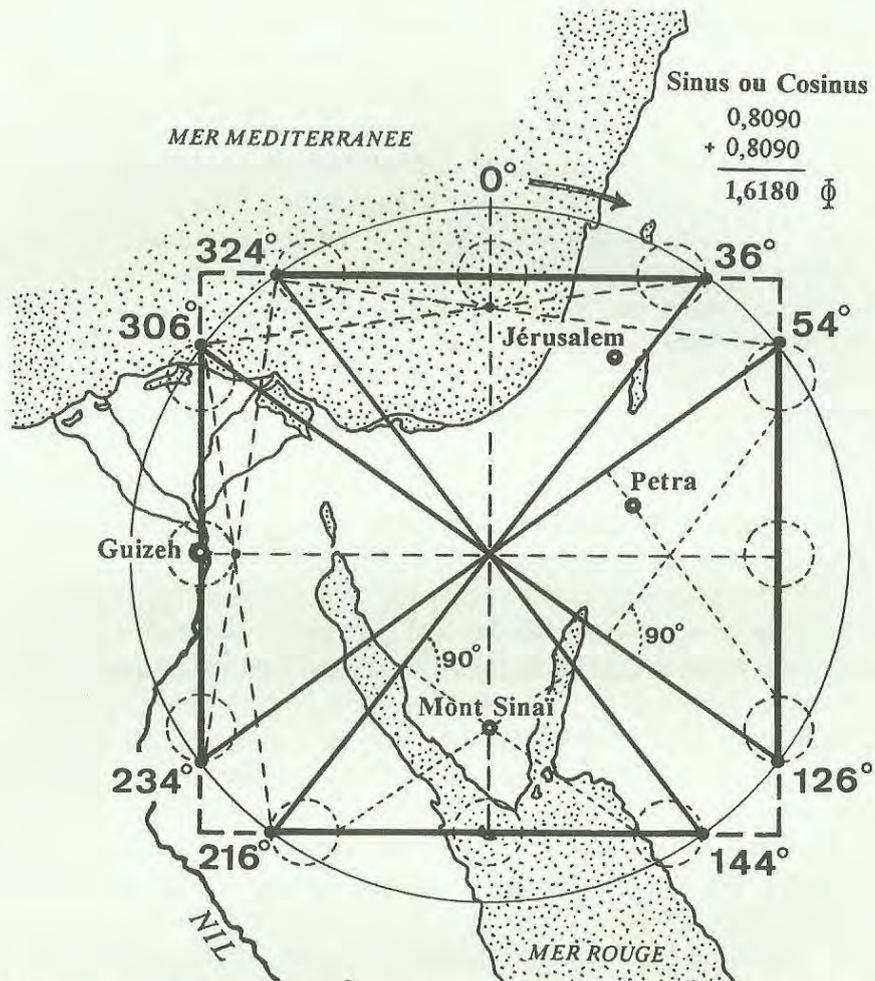


Figure 68 : La projection des angles à sinus et cosinus, de moitié de Phi, sur le carré de la Jérusalem Céleste coïncide avec les portes et révèle l'importance de cette géométrie à l'égard du Mont Sinai et de Pétra.

fixées à la légère et dépendent bien d'une géométrie formelle. Tout est lié (fig. 68).

– Même plus qu'il n'y paraît, jette Souhr. Voyez comme tout est évolutif dans cette enquête. À l'origine, Gruais et Mouny ont démontré l'omniprésence triangulaire dans des dispositifs plans et presque infinis, puis ils la constatèrent en osmose avec des cercles.

Maintenant, on arrive à ce que ce soit le cercle qui émette ses triangles... après un aller-retour céleste.

Et il démontre que – au moins pour une paire d'entre elles – ces mêmes portes donnent naissance, à partir du milieu interne de leur circonférence, à une droite qui va frapper perpendiculairement le côté opposé. Elles passent l'une à Pétra, l'autre sur le Mont Sinai ! Les autres doivent probablement donner quelque chose, mais non connu pour le moment.

Buisan, pour ne pas être en reste, signale brièvement qu'on pourrait retenir aussi un triangle s'appuyant sur les points 234 et 306 avec, pour sommet, l'intérieur de la porte centrale est en un angle de 20°. Son côté supérieur passe aussi par Pétra. Mais, *a priori*, cela échappe à la raison 9 et il élude le problème. En revanche, il signale que les points magiques, ponctués autour du grand cercle, tous fils et filles des sinus et cosinus, créent des carrés troublants si on les relie l'un à l'autre. Ces carrés inclinés vont, à leur tour, jouxter l'intérieur des portes centrales. Quel incroyable travail de broderie !

Souhr doit, à son tour, tempérer les interpellations des uns et des autres car, évidemment, on lui évoque les ruines du temple égyptien et les Piliers de Salomon qui se trouvent à une trentaine de kilomètres au nord d'Eilat-Aqaba. Un étudiant veut à toutes fins s'attarder sur le Monastère de Sainte-Catherine, en précisant que Pierre Loti disait : « ... *Tout y est tel qu'hier et qu'il y a mille ans.* »

– Trop récent, rejette l'architecte, ou il faut retenir le site et non le bâtiment qui, au mieux, date du IV^e siècle. Mais, en ce cas, il nous faudrait une carte beaucoup plus détaillée et... une équipe de chercheurs plus conséquente que la nôtre. Restons-en pour l'instant à ce que nous avons dégagé.

C'est l'envolée (désormais quittée) des sinus qui a éclairé d'un jour nouveau la série d'observations faites progressivement depuis le début de cette affaire : un triangle enfantin à tracer, une géométrie composée de progressions arithmétiques de raison 9, le jeu du cercle, Pi, la coudée (1/6 de cercle de diamètre 1), sinus et cosinus de 0,8090 (moitié de Phi) et, naturellement, Phi lui-même. De là, on peut se prendre à rêver sur l'enchaînement : zodiaque (cercle de douze arcs d'une coudée, si rayon/unité), tel que les troupes de Bonaparte l'ont trouvé, Dendérah, l'étalon angulaire (Atalante Fugitive), le carré long, une Bible, ouvrage permanent de géométrie, un report mondial des données, etc.

À ce sujet, il est intéressant de relever que la Jérusalem Céleste peut donner, comme tout carré coupé en son milieu (horizontal ou vertical), deux « carrés longs » ou rectangles qui font 550 sur 275. Et si l'on prend la hauteur de la muraille (144) pour la diviser par le nouveau petit côté (275), on obtient **0,5236, la coudée**, déjà donnée par la division du cercle !

Devant des résultats aussi étonnants, Siis – toujours révoltée – ne peut s'empêcher d'éclater :

– Je me répète, mais qui osera encore prétendre que la coudée vient de l'avant-bras d'un fellah ou d'un pharaon ? Qui osera encore écrire que Pi et Phi n'ont rien à voir avec les Pyramides ?

Comprenant l'importance du moment, mais voulant décriper l'atmosphère, Tama intervient pour demander si le célèbre nombre de l'Apocalypse de Jean, 666, figure bien aussi dans la géométrie de la Jérusalem Céleste.

– Non, lui rétorque Phtysen, il est seulement dans le texte. Cependant, après avoir travaillé dans la précision la plus rigoureuse, nous pouvons nous offrir un peu de rêve. **Six cent soixante-six** est le nombre de la Bête, le nombre d'homme – a-t-il été écrit – par rapport probablement aux nombres divins ou cosmiques. Cité – nous l'avons dit – dans l'Apocalypse, mais non retenu dans la géométrie de la Jérusalem Céleste, il devait y avoir une place particulière, par son sinus par exemple. Il y figure donc.

– Ne le trouvait-on pas déjà comme nombre de fils de Adonikam ? demande Siis.

– Belle famille ! lâche un étudiant.

Siis fronce le sourcil, et son mari précise :

– Ce 666 – du Verbe de la Jérusalem Céleste –, qui n'est pas dans le tracé, est un multiple de 111 (nombre mystique, déjà vu et ayant donné 444 pour la distance Jérusalem-Guizeh). Peut-être y a-t-il une sorte d'appel et doivent-ils être ajoutés, dans une forme de symbolisme, pour déboucher sur 777.

– Et alors... ?

– 777 est la diagonale de cette Jérusalem carrée. La plus grande distance intérieure. « Sept cent soixante-dix-sept », ainsi mis en avant, évoque, selon la Kabbale, la sainteté et la rédemption. Le 7 est également le nombre de fois qu'il faut pardonner à son prochain, 7 fois 70 fois.

– Alors, oui, rêvons, conclut Siis, frondeuse, rugissant presque comme Sekhmet.

CHAPITRE 31

DU MEXIQUE AUX MAYAS

I – RÉFLEXIONS D'UN SOIR D'ÉTÉ

La magie du cadre de Saint-Cloud avait joué, une fois encore, pour apaiser les esprits aiguisés et, près de la piscine, se séchant aux derniers rayons du soleil, les trois invités conversaient avec leur hôte.

– Vous nous avez commenté Hermès à la mode égyptienne, grecque ou romaine, et même arabe, dit Souhr, mais vous ne nous avez rien dit de son éventuelle présence sur le champ de bataille ouest, le Yucatán. Cela voudrait-il dire que vous ne l'y trouvez pas ? Ce serait d'ailleurs mon sentiment.

Le sourire de Buisan répond pour lui. Naturellement, il y avait pensé, mais n'avait rien vu, encore que ce constat puisse être modulé. Il se lance alors dans un historique succinct de cette étrange partie du continent américain que Souhr, architecte, avait étudiée bien avant de se lancer dans une nouvelle approche du monde suggérée par le site de Guizeh. Ce n'est certainement pas pour rien qu'une géométrie mondiale centrée sur les pyramides égyptiennes s'inscrit dans un immense triangle dont les ailes sont au Tibet et au Yucatán.

D'office, il relaie donc le professeur :

– Notre « séminaire » porte sur le message des pyramides égyptiennes et leur extrapolation. Nous pouvons donc admettre aisément

que les pyramides mayas deviennent un pôle d'attraction dès lors qu'on les trouve avec le repère du méridien 90° ouest du « lumineux » (ou 88°50' ouest du méridien universel de Greenwich, compte tenu de l'écart de 1°10'). Pourtant, sont taxés d'être amateurs d'une histoire romancée ceux qui veulent lier les pyramides mayas à celles d'Égypte ou aux ziggourats de Mésopotamie. De même, il y a également une réticence, peut-être moins marquée, pour les relations ayant pu exister entre ces civilisations d'Amérique centrale et celles du Sud-Est asiatique, ne serait-ce qu'en raison de chronologies différentes.

Le débat à quatre s'instaure vite, et chacun y va de son point de vue pour comparer les traits asiatiques aux idéogrammes mayas ou les incroyables similitudes architecturales entre le temple de Tikal et celui d'Angkor.

– La méthode d'expression maya est voisine de l'égyptienne, constate Phtysen, et je ne m'attarde même pas sur la pharmacopée ou l'usage ludique de la roue, alors que ces peuples l'ignorent délibérément pour les emplois fonctionnels tels que le transport, par exemple...

– C'est vrai que nos ancêtres, ajoute Siis, ne l'adoptèrent sous leurs traîneaux qu'après avoir subi de mémorables défaites contre les Hyksos, dotés, eux, de chars de combat, argument déterminant de la bataille.

– Il en va de même, reprend sa sœur, pour les monuments s'élevant progressivement vers le ciel, polarisation de l'esprit, mais, contrairement à cette similitude flagrante avec le Proche ou Moyen-Orient, des détails s'en écartent manifestement pour rejoindre l'Asie.

– Lesquels ? demande sa sœur.

– Eh bien, un obsessionnel et interminable escalier extérieur, à flanc de pyramide, ou la porte finale au sommet ou encore les motifs luxuriants des faces, etc. Autant d'éléments que l'on ne trouve manifestement pas chez nous.

– Bien que l'escalier intérieur, dirigé vers le mur, dans les mosquées, incite à une communauté d'idées, ajoute Siis.

– Ne mélangeons pas, rectifie Phtysen, c'est l'Islam, et donc plus récent. À partir de 600 ap. J.-C...

– Je crois que c'est un faux procès, interrompt Buisan. Il manque beaucoup trop d'informations pour tirer des conclusions. Nous ne

faisons pas œuvre d'historiens et n'entrerons pas dans les polémiques de sérail, fussent-elles fort légitimes et constructives. Notre enjeu est à la taille du gigantisme de tout ce que nous voyons du passé, tout au long du 30° parallèle. Notre but commun est de dégager une piste autrement plus importante que l'apparent. Nous visons celle de l'Homme et de ce que l'on pourra comprendre de l'Univers, en partant de nos acquis, péniblement mais inéluctablement amassés.

Phtysen, un peu pincée, revient sur ses propos précédents :

– Je n'avais pas terminé. Je voulais montrer la diversité des similitudes et, tout comme vous, esquisser aussitôt une autre voie. Je partage votre avis. Faute d'archives – et les conquistadores, religieux associés, voire instigateurs, y sont pour quelque chose –, il faut laisser la recherche historique à d'autres...

– ... ou à nous plus tard ! coupe Siis, pleine d'humour.

Agacée cette fois, Phtysen enchaîne sèchement :

– L'essentiel est de trouver une même expression en ce haut lieu imposé par ses coordonnées. De même, nous ne nous attarderons pas sur une localisation timide, limitée au seul méridien. Tout montre que cela doit être pris, ici, au sens large. La tendance générale est d'ailleurs de confondre Aztèques, Mayas et Incas, même si ces civilisations couvrent respectivement une grande bande allant du Mexique au Pérou. N'allons pas fouiller les péripéties d'un flux migratoire qui peut faire remonter au Mexique lui-même les origines mayas, par les mutations successives d'une culture mayatolteque ayant pour capitale la célèbre Chichén Itzá. D'ailleurs, peut-être s'agissait-il d'une sorte de retour aux sources (fig. 69).

Cette fois écoutée, elle poursuit par l'évocation des anomalies chronologiques qui situent ces constructions dans les cinq à six cents ans suivant J.-C. alors qu'on aurait aimé les voir plus anciennes, à l'égal de l'œuvre égyptienne. Mais c'est ainsi, et leur place dans la chaîne des événements a sans doute des raisons qui apparaîtront l'heure venue.

– Grâce à d'autres ou à nous... plus tard, lance Siis, incorrigible.

Personne ne rit, et Phtysen continue en expliquant, suivie par le professeur, que ces monuments mayas (Chichén Itzá, Tikal ou Copán) sont bien sur un même axe vertical, celui du méridien. Comme tout serait simple si l'on en restait là, mais les faits penchent pour constater une dispersion des sites dans cette grande région et une

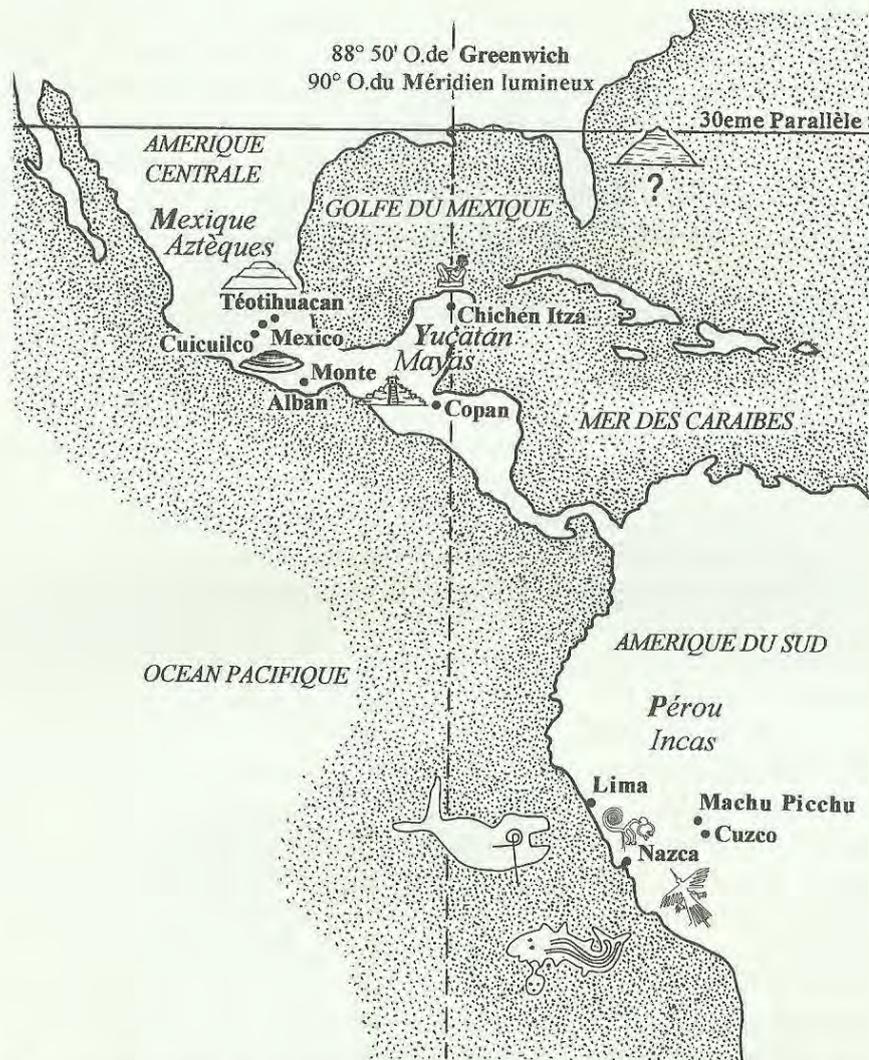


Figure 69 : Carte de l'Amérique précolombienne afin de situer les civilisations Aztèque, Maya et Inca.

chronologie quelque peu différente de celle attendue. Il faut donc, selon elle, travailler sur toutes ces constructions, **quel qu'en soit le lieu précis**, à gauche ou à droite de l'axe, en dessus ou en dessous du parallèle « magique », ne voulant en retenir que l'expression ainsi que, déjà, une étonnante symétrie qui renvoie aux travaux de

Gruais-Mouny. Curieusement, une fois encore, cet aspect des choses n'avait pas suscité l'attention des archéologues, brillants et multiples auteurs de talent, qui se sont substitués aux archives brûlées pour tenter de faire parler ces remarquables civilisations.

— Forts de ce que nous avons engrangé, et ne pouvant étudier les 11 000 sites recensés, je vous propose de passer aux plus anciens, au Mexique donc, déclare Buisan. Considérons que c'est un tout, global au niveau de l'analyse.

Après de grands ancêtres, les Olmèques, il y eut bien d'autres civilisations, dont les Chichimèques, et, bien entendu, les Aztèques (plus centraux, vers Mexico). Là, on se trouve placés avant notre ère, huit à neuf cents ans avant J.-C. À mi-chemin entre les Mayas et les Aztèques, chez les Olmèques, en bord du golfe du Mexique, il y a le site de La Venta. Au premier examen, ce qui frappe, c'est une grande pyramide rectangulaire, de terre battue, orientée nord-sud et mesurant... 130 m x 65 ! Le carré long. En outre, la plateforme terminale, sorte de base pour pyramidion, mesure 12 m x 12 ! Si ces dispositions ont été relevées, et peut-être remarquées par quelques chercheurs, elles ne paraissent pas avoir créé grande émotion. Pourtant, c'est là un indice géométrique très précis qui oblige à porter un regard neuf sur la démarche de cette civilisation.

Il était tentant de poursuivre, pour varier les formes, par la pyramide circulaire de Cuicuilco, tout près de Mexico encore. De 135 m de diamètre à la base, cet édifice est d'une rare régularité. Plus que pyramide, c'est un cône écrasé. En tout cas, il est rond (fig. 70).

L'onomatopée de **Cuicuilco** avait failli faire sourire Siis, mais Souhr, voyant le dessin, a sursauté. Il s'empare du document et part dans une longue rêverie.

Les deux femmes ne semblent pas s'en apercevoir et écoutent attentivement le professeur. Le sujet est toujours aussi passionnant. Les constructions carrées, rectangulaires jouent à se renvoyer les formes suivant des jeux perpendiculaires. Si l'on veut se pencher sur des carrés, l'ensemble de Teotihuacan (nord-est de Mexico) s'impose. Là, une main divine a saupoudré le site d'axes privilégiés et de carrés. Une symétrie partielle interpelle. On la retrouve semi-ébauchée autour du Temple du Soleil, lui-même précédé d'un avant-corps légèrement en biais, ce qui n'est pas sans rappeler quelques décalages égyptiens un peu spectaculaires. La symétrie est plus rigoureuse à la pyramide voisine, rectangulaire, dite « de la Lune ».

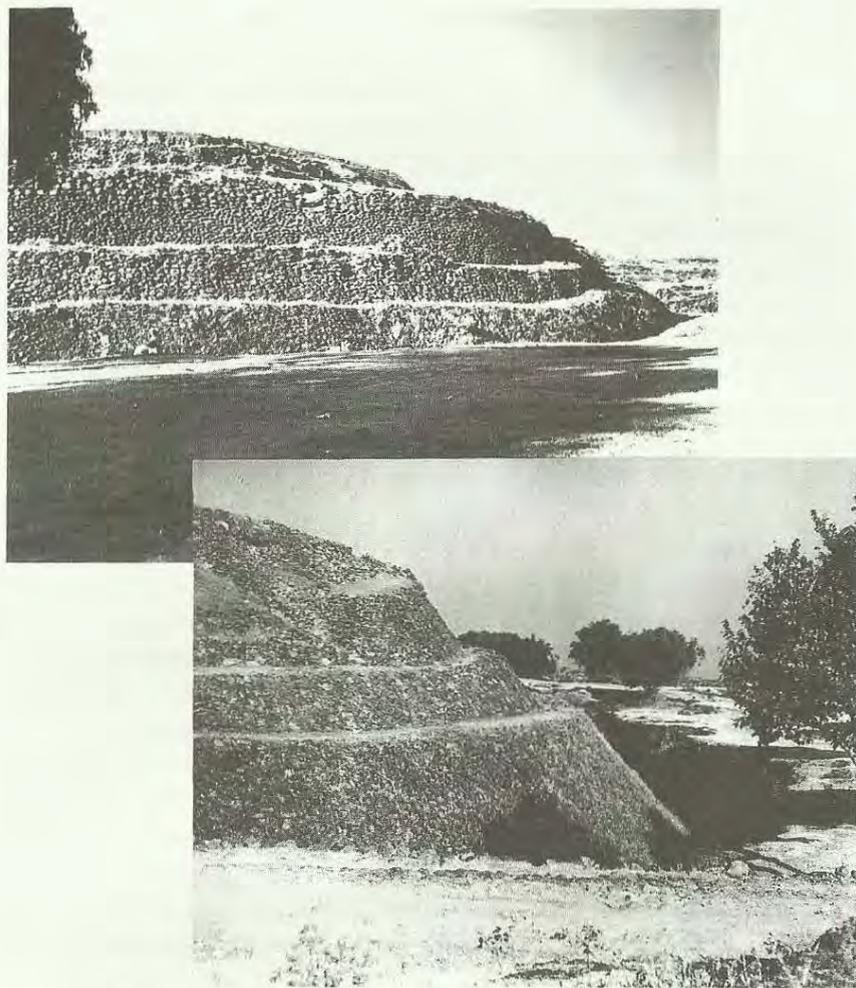


Figure 70 : Monument à étages, circulaire, de Cuicuilco, près de Mexico. Cette « pyramide », de 135 m de diamètre, était enfouie sous plusieurs couches de lave du volcan Xitlé. La plus ancienne couche daterait de 8000 ans et la plus récente, de 300 à 200 ans av. J.-C. (photos Roger Violet).

On perçoit aussi le jeu de formes insolites à Monte Albán, au milieu de cette partie de l'isthme, mais plus près de l'océan Pacifique que du golfe du Mexique. Enfin, la géométrie est farouchement respectée autour du palais de Montesuma à Tenochtitlán,

sur un lac, aujourd'hui cœur de Mexico, avec un bel équilibre de rectangles, carrés et cercles.

– C'est magique, dit Siis, ne plaisantant plus.

Il est vrai que, devant elle, Buisan avait posé quelques documents mayas aux monstres impressionnants et même absolument effrayants. Phtysen, à qui rien n'avait échappé, fait remarquer que l'Égypte aussi a eu sa pratique des animaux inquiétants, mais dans un mélange supérieur de finesse et de gravité. Selon elle – et personne n'éleva d'objection –, l'uræus est plus majestueux et plus terrible que le « serpent à plumes ». Pourtant, quand l'on sait ce qu'est censé cacher le cobra royal, on peut penser que l'animal maya cache sans doute quelque chose aussi. Cette « manie » du serpent lie le Yucatán, l'Égypte et l'Asie, encore que cette dernière s'entende bien avec le premier pour passer du serpent au dragon, en une sorte de culte du monstrueux. On voit peu de différences de facture entre l'inévitable et interminable rampe d'escalier de Chang-Mai en Thaïlande et certaines sculptures de l'Amérique centrale. On peut s'attarder également sur les scènes de massacres telles que les Égyptiens les ont représentées ; elles sont douloureuses, mais « humaines ». En revanche, les sacrifices mayas et autres, tels qu'ils sont décrits ou reconstitués au cours des fouilles, sont particulièrement « inhumains ». Quoi qu'il en soit, dans tout ce que l'on découvre, on sent une démarche commune dont les origines ne peuvent être traitées à la légère. Pas d'ésotérisme superficiel, mais pas de pragmatisme désinvolte.

Souhr, un instant sorti de sa longue méditation, montre à ses compagnons que, malgré des différences mineures, on constate que les peuples des points clés du 30^e parallèle relèvent bien d'une démarche homogène. Ils ont eu des maîtres, ou des bases, en commun. Nulle autre explication ne pourrait sérieusement tenir. En bon architecte, toujours soucieux de comprendre l'environnement, il fait part à ses compagnons d'une différence qui lui semble notoire dans l'habitat et qui pourrait avoir des conséquences. L'aménagement monumental des Aztèques, des Mayas et des Incas en Amérique paraît spacieux alors qu'il est plus confiné en Égypte et en Asie. Y aurait-il un lien avec la géométrie ou serait-ce simplement un aspect du mode de vie ? Y aurait-il une notion de meilleure appréhension des distances ? C'est-à-dire, pour être clair, d'une meilleure vue spatiale ? Cette pensée l'avait déjà effleuré en observant

l'implantation des pyramides de Guizeh, susceptible d'être une sorte de code pour automatismes de guidage. Toutefois, il n'avait pu concrétiser son impression.

Cette fois, après ce que le groupe avait dégagé en matière d'OVNI et de géométrie mondiale, il ne se sentait pas ridicule d'y songer à nouveau. En particulier, une image lui revenait en mémoire, celle qui a fait le tour du monde, un personnage semblant piloter un engin spatial avec tuyère de propulsion. Les railleurs pouvaient toujours évoquer Jules Verne, c'est l'aspect prémonitoire de ce dernier qu'il fallait reprendre dès lors que cette technique s'avérait réaliste et possible. Si, pour le commun des mortels, la science est évolutive et sans résurgence, il est de moins en moins absurde de se montrer humble et d'admettre qu'il y ait pu avoir « mieux » avant.

À ce stade des conversations, Siis était encore intervenue :

– Personne ne se permet d'ironiser sur ce que la Bible a appelé les *Élohim*. Or, ces « anges » ne se promenaient-ils pas dans les cieux ?

Un sourire général avait accueilli ses propos, et Souhr avait repris le fil de ses réflexions, bien suivi par le professeur, qui intervient :

– J'ai encore une pièce à apporter au dossier. Tama me l'a fait suivre. Cela provient d'un article de Raymond Terrasse, dans l'*Actualité de l'Histoire Mystérieuse*, le n° 13.

Ses interlocuteurs sont surpris. Non pas par le n° 13 « la superstition n'est pas leur tasse de thé », avait dit Siis. Ce qui les étonne est ce qu'ils voient, écrit et complété de dessins précis : l'Ankh, la croix ansée ou égyptienne. La croix de vie qui a été le catalyseur de l'affaire découverte par Gruais et Mouny. Ils la croyaient provisoirement rangée au porte-clés de la petite histoire, mais elle revenait s'imposer. En fait, c'était beaucoup plus complexe. L'auteur montrait ce que les deux Français avaient déjà remarqué, c'est-à-dire l'emploi, par des dieux ou rois voisins de la saga égyptienne, d'un objet semblable à l'Ankh. De manière plus précise, il pourrait s'agir de bracelets – ce que n'est pas l'Ankh – mais le volume y fait songer et l'usage paraît strictement identique. En Égypte – il faut le rappeler –, la croix ansée est « ignorée » du peuple, simplement détenue ou tenue par les pharaons (dans leur représentation dessinée ou sculptée), et manipulée **uniquement** par les Dieux. Il y a de cela dans l'expression sumérienne ou babylonienne qu'évoque R. Terrasse, mais mieux – et cela explique l'intervention de Buisan

– l'auteur dégage un détail troublant dans quatre des grandes statues toltèques de la grande pyramide de Tula, à 80 km au nord de Mexico. Ces dieux ont quelque chose en main qui pourrait être l'Ankh. Certes, les sempiternelles fioritures aztéco-mayas s'éloignent des formes pures et ne permettent pas une assimilation directe et simple. Toutefois, c'est une expression suffisamment typée pour entretenir l'hypothèse.

À ce stade, Phtysen intervient pour signaler que, sur une encyclopédie, on voyait bien ces « géants » de Tula (sculptés par les Toltèques) servant à soutenir la toiture d'un temple situé au sommet d'une pyramide à gradins. Les archéologues les baptisaient du nom « Atlantes ».

– Je me souviens fort bien, précise l'Égyptienne, de la légende, laquelle m'avait frappée à l'époque : ces géants portent à la taille une ceinture qui se noue deux fois et retombe en « bouts » équilibrés, entourés d'ailes. Dans les anciens « mystères », ce symbole figurait la lumière astrale qui met la vie en mouvement...

Chacun enregistre cette évocation et le retour se fait au texte de M. Terrasse. Il compare un bijou provenant du Trésor de Toutankhamon et un dessin sumérien, tous deux relevant manifestement d'une même démarche. Il s'agit de deux personnages-animaux encadrant un motif central. Pour la source égyptienne, c'est le Djed, et il n'est pas question de reprendre les travaux des deux Français. Il faut sauter les détails et – admettant arbitrairement une éventuelle relation égypto-sumérienne au demeurant peu contestée – en venir à ce qui justifie l'intérêt de l'étude comparée dans cette affaire : le dessin sumérien, d'imprégnation égyptienne, faisant immédiatement songer à l'expression aztéco-maya.

Les quatre partenaires en sont bien convaincus, mais décident de poursuivre, surtout qu'après n'avoir traité que les deux premiers volets du triptyque Aztèques-Mayas-**Incas**, il ne fallait pas oublier l'existence de ces derniers, en Amérique du Sud, côté océan Pacifique, illustrée par les étranges figures de Nazca, bien connues elles aussi.

Trop éloignés du 30° parallèle, chacun a admis que les Incas pouvaient n'être qu'un prolongement logique des deux premières civilisations, sans remise en cause du principe et sans intérêt dans la géométrie évoquée. D'ailleurs, tout ce que l'on sait des Incas n'apporte rien de plus dans cette immense quête si ce n'est un

ensemble de confirmations quant au culte du soleil, aux connaissances astronomiques, au mystère de la manipulation de pierres de plusieurs tonnes ou à l'inceste royal. Une fois encore, c'est un tout, la précision géométrique d'origine peut fort bien s'accommoder de l'étalement, voire de l'éclatement de ces civilisations. Mais en ce qui concerne les fameuses figures, c'est tout autre chose.

Au Pérou, sur l'océan Pacifique, à la même hauteur que Cuzco ou Pisac, plus connus, mais en bord de mer, dans la vallée de Nazca ou dans la pampa qui surplombe, appelée de *San José*, un peu au-dessus de El Ingénio, d'immenses dessins jalonnent le sol. Il y a d'abord des lignes, longues, fades et inexpressives. Ceux qui les ont étudiées n'ont pas trouvé de correspondance géométrique satisfaisante ou de justification apparente. Pour autant, on ne peut oublier que le plateau de Guizeh était lui aussi strié, mais, à l'inverse, par des quadrillages et axes non visibles. Seuls, la finalité ou le bornage l'étaient. Pour revenir au Pérou, on peut penser qu'une œuvre aussi gigantesque, faite sur ordre du chef suprême l'*Inca*, doit avoir une motivation bien étayée. Ces lignes semblent être, sur le sol du désert, des traces, des pistes ou des routes déroulant des kilomètres d'axes rectilignes, traversés par un réseau de lignes fines. Comme tracés au cordeau, ces axes escaladent les pentes des montagnes, droit vers le ciel. Ils forment des faisceaux de rayons qui paraissent converger vers un point mystérieux en pleine forêt. Il faudrait y réfléchir avec un esprit neuf et assez souple pour admettre, dès le départ, des hypothèses supposées non raisonnables.

« Non raisonnables » hier et à la rigueur aujourd'hui, mais peut-être évidentes et banales demain. Il ne faut pas oublier que ces traces sont anciennes, certains avançant jusqu'à quelques milliers d'années sinon pour leur appareil du moins pour leur tracé. En revanche, leur découverte est très récente. Elle est accidentelle, et due à l'emploi de l'aviation. Cela remonterait à la fin du premier tiers de notre siècle et conduit à une réflexion amusée.

Qu'aurait-on dit, à la fin de la guerre de 14-18 (qui vit l'expansion de l'aviation), si un pilote avait proposé de faire des photographies aériennes du site pour voir si, par hasard, ... il n'y aurait pas des dessins non visibles du sol ? On imagine facilement la réaction. Cela montre encore, si besoin était, la relativité des choses.

Moins sujets à déclenchement de recherches au sol, mais tout autant générateurs d'interrogations, les dessins surprennent. Ils

représentent des animaux aussi variés qu'inattendus : araignée, singe, oiseaux, etc., qui, en tout état de cause, ne peuvent être vus et reconnus que d'en haut. Pourtant, cette conception a été rejetée par les milieux officiels qui, décidant que l'option aérienne n'était pas réaliste, ont estimé qu'un calendrier zoomorphe, même non exploitable du sol, l'était davantage... Curieux. Quelques concessions ont été accordées aux sceptiques sous forme d'hypothèses agraires ou astronomiques ou encore techniques (de tressage de fils, par exemple). Ces représentations de plus de cinquante mètres, pouvant avoir plusieurs kilomètres chacune au « déroulé », et qui comprennent même une baleine, paraissent pourtant bien étrangères à ces vocations. La moins ridicule est une interprétation religieuse croyant voir des totems de tribus exposés aux Dieux, vers le ciel donc, pour solliciter leur bienveillance. Si l'on pousse un peu plus loin cette suggestion et si l'on retient que la manifestation divine peut avoir bien des formes, on est près d'entrer dans des hypothèses surprenantes mais très réalistes.

– Quelle que soit l'interprétation, dit Phtysen, il est évident que ces figures peuvent se répartir en quelques catégories que je me garderai bien de définir. J'attirerai simplement l'attention sur des répétitions manifestes d'axes qui éclatent ensuite en ramifications flagrantes et en spirales. J'aimerais savoir si les populations locales rapportent des légendes anciennes ou des événements singuliers tels que des passages d'OVNIS. En outre, à l'examen des tracés d'animaux, je suis saisie par une idée confuse d'image de labyrinthe et, en tout cas, par une présence répétée de symétrie, du moins partielle.

– Chiralité, suggère sa sœur. Mais toi, Souhr, qu'en penses-tu ?

– Peut-être, mais alors « chiralité aménagée », accorde son mari, décidément absent du débat et manipulant toujours ses documents.

À une centaine de kilomètres plus au nord, toujours sur la côte, à Paracas, le flanc de la colline sert de support quasi vertical à un immense motif, cactus ou chandelier suivant les dires locaux, repris partout depuis. Des voix autorisées – celles qui réfutent des vues aériennes et veulent que l'on se contente du dogme de « la-vue-au-sol-de-dessins-non-visibles-ainsi » – affirment que le dessin de Paracas servait de phare.

– Pas nous, et... « pas nous, **maintenant** » ! crie Siis, avec un mélange d'ironie et de rage contenue.

Des voix célestes l'auraient-elles entendue ? L'Unesco vient d'inclure les pistes péruviennes de Nazca dans les 411 sites qualifiés de Patrimoine Culturel de l'Humanité !

II – RÉFLEXIONS D'UN MATIN D'ÉTÉ

Buisan s'éveillait au chant des oiseaux. Il se lève et ouvre ses volets en prenant garde de ne pas faire trop de bruit. Il est donc surpris d'entendre frapper à sa porte. C'est Souhr, exalté, papiers à la main.

– Siis vous a-t-elle chassé ? lui demande le professeur.

– Non, elle m'a simplement trouvé un peu fou de calculer et dessiner une grande partie de la nuit. Mais je ne pouvais attendre l'heure du petit déjeuner pour vous donner l'information la plus sensationnelle qui soit. J'en ai les jambes coupées !

– Vous m'intriguez. De quoi s'agit-il ?

Souhr ménage ses effets et veut maîtriser sa fébrilité. Il reprend son souffle et lâche :

– **Cuicuilco est le lien entre l'OVNI de Marliens, la Jérusalem Céleste et les pyramides mayas tout autant que celles d'Égypte !**

Frappé, Buisan recule d'un pas, regarde son ami, et rétorque :

– ... si vous ne vous êtes pas trompé, vous pouvez même ajouter **ou de Mars**. Cependant, c'est une autre histoire dont nous devons parler aujourd'hui. D'abord, votre découverte ?

– Vous avez dû remarquer que j'ai été choqué par la forme ronde de cette pyramide, cône écrasé, étalée majestueusement. Pourquoi une pyramide ronde dans un ensemble de pyramides carrées (fig. 71) ?

– Je vous vois venir. Gruais-Mouny s'étaient demandé en étudiant Guizeh : « Pourquoi une pyramide en biais dans un ensemble soigneusement organisé perpendiculairement ? » Vous vous êtes rangé à la même réponse : « Pour attirer l'attention. »

– Exact, « professeur ». Dès lors, j'ai cherché ce que pouvait donner ces cercles concentriques... Regardez, mon cher ami, comme tout parle.

Effectivement, les tracés de Souhr sont formels. Il a marqué

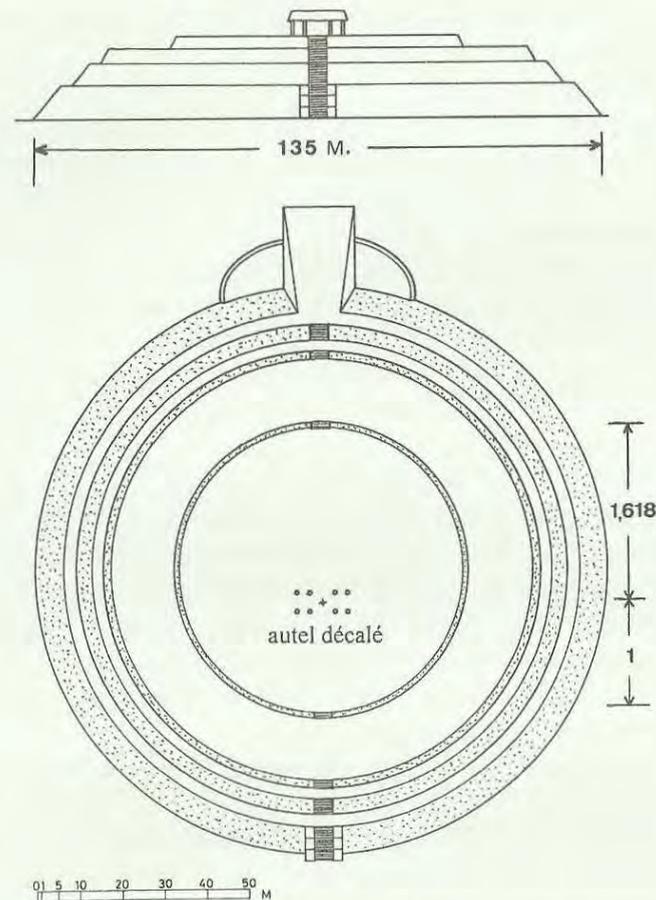


Figure 71 : Plan officiel du monument de Cuicuilco, fourni par les services archéologiques de Mexico. Ses différents étages circulaires ont des pentes aux angles et dimensions très particuliers. Un point doré (1,618) est marqué par un autel, désaxé, à huit piliers, ancré sur la ligne de diamètre du dernier étage-terrasse, à l'aplomb des escaliers.

l'emplacement des plots de l'OVNI de Marliens sur un Rhodoïd qu'il pose sur le plan de Cuicuilco. On constate alors qu'ils ont laissé leur empreinte sur le sol, non en étoile de mer comme l'ont représentée des enquêteurs non avertis, ou en double polygone comme l'ont fait les deux Français (avec bonheur), mais dans un troisième concept : en points dispersés dans des grands cercles,

chacun de ces points ayant place sur sa piste, sur un des cercles inscrits. On pense à la valse des électrons.

Buisan murmure :

– Incroyable. Tout est là. Quelles forces l'Univers cache-t-il ? Déjà, Platon disait que Dieu conçoit en géomètre, et James Jeans affirmait que le Grand Architecte de l'Univers apparaît comme un pur mathématicien.

Atterré, le professeur mesure l'ampleur de la découverte. Chacun s'attendait à ce qu'un jour, quelque chercheur découvre qu'il y a un pont entre l'Égypte et les Mayas. Mais le trouver là, aujourd'hui, à travers un posé d'OVNI dépasse toute attente. Il n'est pas possible, en ce stade final de la rencontre, de travailler sur tout ce que réserve ce nouvel aspect de la géométrie.

Malgré la diversité des terrasses, leur largeur inégale de l'une à l'autre, chaque bord sert de piste à un plot de l'OVNI. La réalité dépasse la fiction. Souhr a prolongé le tracé à plat et obtenu – en chiralité – la coupe des pyramides de Guizeh, plus complète qu'elle ne l'avait été dans les premiers travaux, puisque chaque pente trouve sa justification par croisement sur les cercles. L'architecte ajoute qu'il en est de même pour les cinq pyramides. Tout est là, avec une farouche précision (fig. 72).

Tout en connaissant d'avance la réponse, le professeur demande à son ami :

– Cuiculco et l'OVNI, c'est d'accord, mais avez-vous un lien avec notre Jérusalem Céleste ? Cela voudrait dire que cette construction est une réplique des Objets Volants Non Identifiés, autant que celle de la Jérusalem. Un peu dans l'esprit « maquette » déjà constaté pour la pyramide de Chéops (fig. 73).

Souhr, un peu calmé depuis qu'il a lâché l'information essentielle, sourit et sort un autre document. Bien sûr, Cuiculco s'intègre dans la Jérusalem Céleste. Comment aurait-il pu en être autrement ?

Les deux tracés correspondent. Ils émanent d'une même volonté, d'une même articulation. Chacune des douze portes de la Jérusalem Céleste a son centre et son rayon sur les cercles de ce monument de Cuiculco. Les points de convergence n'en finissent pas de montrer une ironie répétée. Ainsi, Jérusalem et le Mont Sinaï ont leur propre cercle (fig. 74).

– Pourtant, regrette Buisan, vous avez toujours en excroissance, en bas du dessin, ce débordement d'escalier...

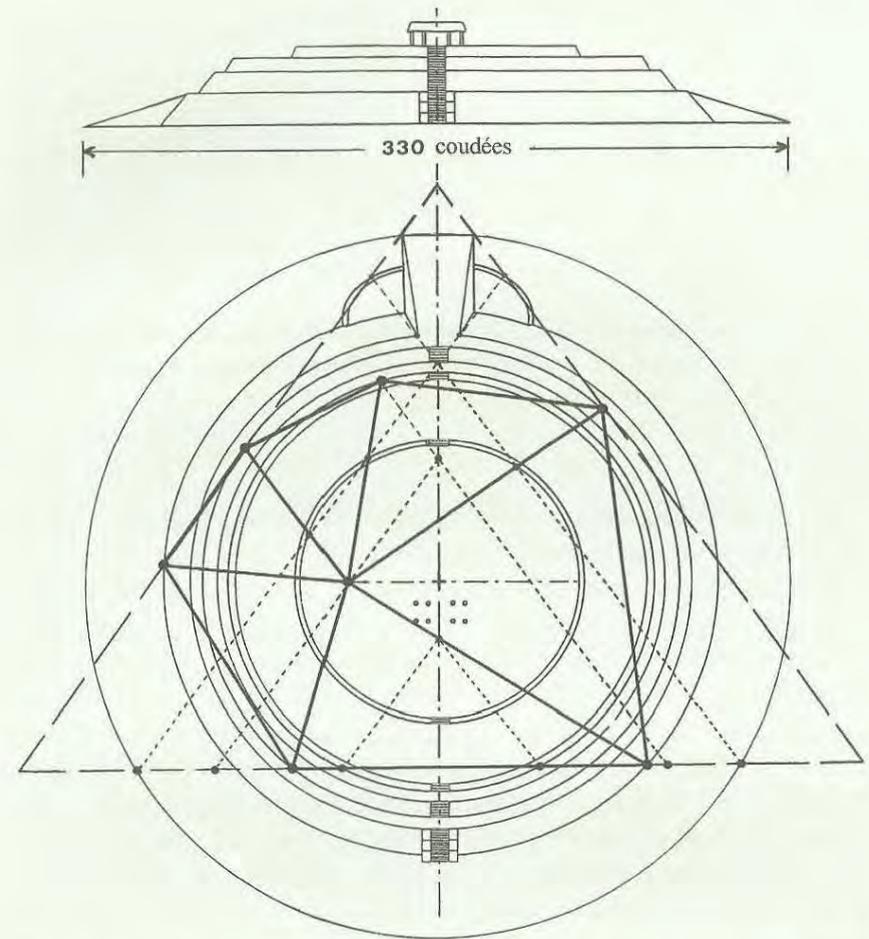


Figure 72 : Ramenés à une même échelle, Cuiculco et les traces du posé d'OVNI de Marliens montrent la parfaite correspondance des plots se calant sur les cercles-couronnes. L'extrapolation de la géométrie née de ces tracés – et appliquée sur le monument circulaire – donne bien le dessin de la coupe des diverses pyramides de Guizeh, complétant même leur géométrie angulaire.

Souhr éclate de rire :

– Homme de peu de foi ! Attendez, vous ne vouliez tout de même pas qu'on oublie l'Étoile de David !

Et il présente un ultime feuillet où l'escalier rebelle s'est fait absorber.

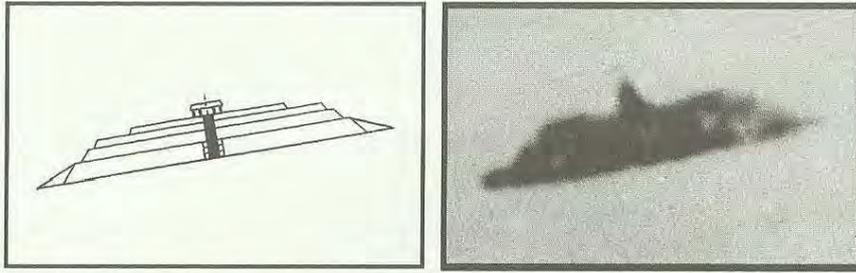


Figure 73 : Comparaison de formes entre la coupe du monument de Cuicuilco et un OVNI photographié à Minncminville, en Oregon, le 11 mai 1950, par Mr. P. Trent.

Au cœur du dessin, une belle étoile à six branches se trace naturellement, contenue dans le plus petit cercle, celui correspondant à la terrasse supérieure avec son autel décalé. À l'intérieur de l'étoile, la position des huit colonnes de l'autel correspond à des parallèles de cette étoile. Enfin, autour de cette petite étoile, se positionne une nouvelle, grande, très grande, contenue par le grand cercle de Cuicuilco. Cela relève d'une mécanique de haute précision. Celle-ci se confirme dès lors que, jouant sur la hauteur de cette dernière terrasse, c'est-à-dire sur les deux cercles rapprochés du plan, cette hauteur de petit escalier (sur le monument) a permis à Souhr (sur le plan) de doubler aussi cette étoile. Elle déborde obligatoirement du grand cercle de Cuicuilco puisque celui-ci contenait déjà le premier tracé.

Buisan, qui, le doigt sur le papier, suit les projections hautes et latérales de l'Étoile à double trait, en fait la remarque à son ami, lequel montre alors le bas du dessin :

– Elle déborde par rapport au tracé issu du monument, mais celui-ci nous a donné en outre un escalier hors norme. Regardez comme cette saillie sur plan suggère un nouveau cercle. Oui, un cercle fictif, mais bien marqué pour servir une géométrie complémentaire. Pyramide à degrés, réflexion à degrés. On peut en conclure que ces OVNIS sont construits selon les normes de la Jérusalem Céleste (fig. 75).

Une nouvelle fois, la conception d'une Étoile de David, à double tracé, s'impose comme inéluctable. Le professeur, se souvenant

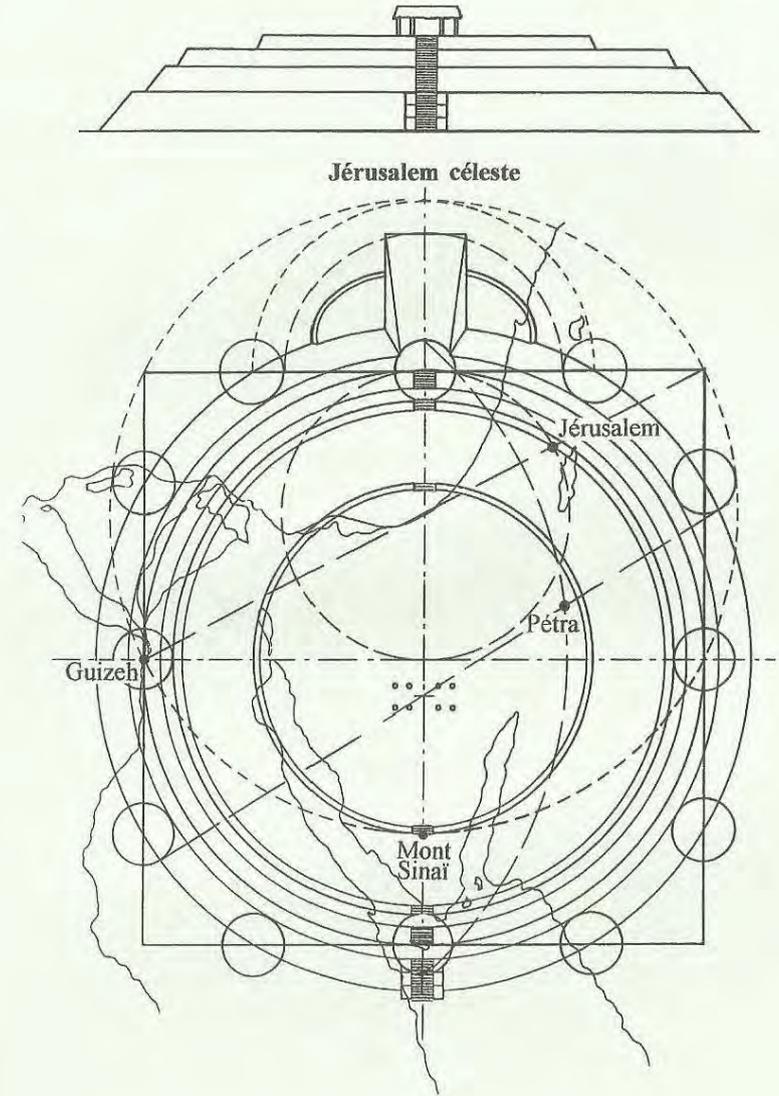


Figure 74 : La Jérusalem Céleste, projetée sur les cercles du monument de Cuicuilco, se positionne avec une totale précision. Chaque porte de la Jérusalem est justifiée, par son centre et son rayon, sur et contre les cercles du monument du Mexique. On remarque que le Mont Sinai et la ville de Jérusalem ont leur cercle propre. Le site de Pétra est sur un axe passant par le centre de l'autel en ligne avec la partie basse du diamètre des portes (inférieure gauche et supérieure droite).

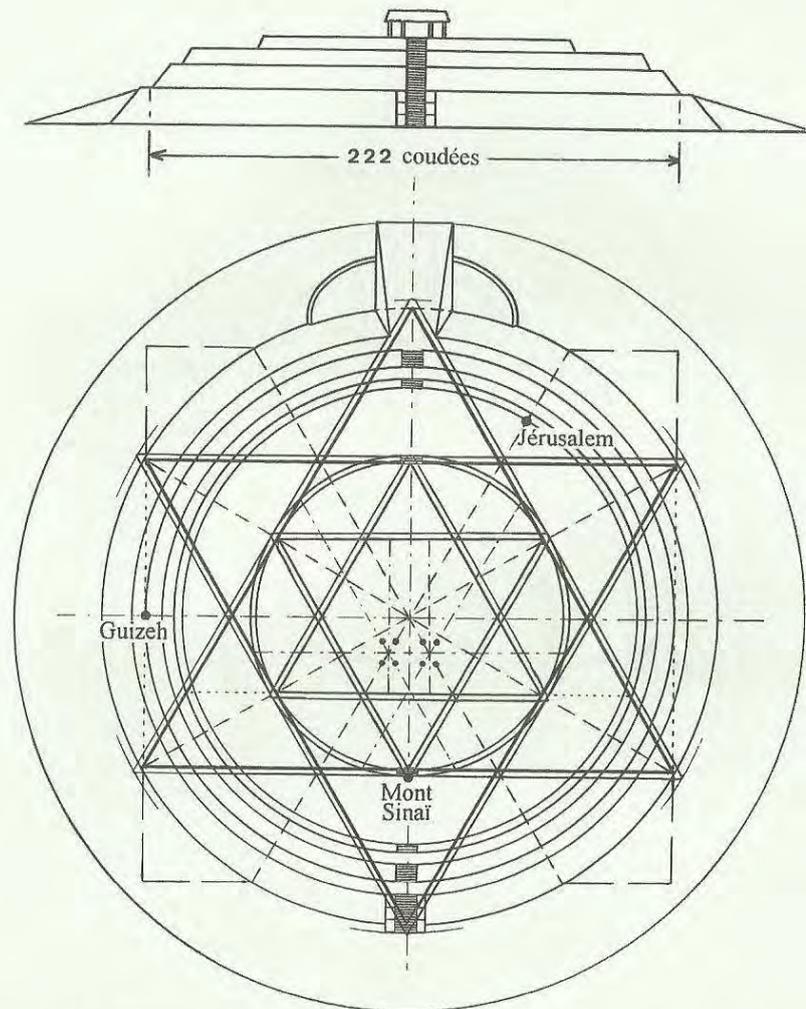


Figure 75 : Une belle étoile à six branches se double sur les cercles intérieurs. La même, plus grande, se forme avec le cercle de base du monument mais ne peut se doubler que par l'utilisation des marches saillantes du bas dont on pouvait se demander, jusque-là, quel en était l'usage. La position des piliers de l'autel se justifie par des jeux de croisement parallèle, en bord d'étoile.

d'une remarque que lui avait faite une personnalité jordanienne, murmure comme pour lui :

– ... *the star of David is the secret of the Universe.*

– Oui, l'Étoile de David est le secret de l'Univers, admet Souhr. À ce nouveau stade de la connaissance humaine, à cette nouvelle confrontation des faits, à cette nouvelle et terrible interrogation sur l'au-delà, quelle attitude adopter ?

Évidemment, il est indispensable de continuer, mais, déjà, il faut analyser, comparer, vérifier, rechercher, car il va de soi que cette nouvelle découverte implique bien d'autres choses, par exemple le décodage et les mesures de bien d'autres posés d'OVNIS, dont les relevés précis et cotes sont connus. Il sera alors possible de déterminer le diamètre et le centre de ces engins (exemple de Socorro en Annexe X).

Combien de jours de travail ? C'est impossible à traiter maintenant, c'est arrivé trop tard. À moins que ce ne soit un signal d'encouragement pour attendre, afin d'être certains que ce séminaire a une suite inscrite par le destin, et que ce qui est posé, acquis, n'est rien – malgré son importance – par rapport à ce qui viendra.

– Nous garderons ces découvertes pour nous, pour nous seuls, Souhr. Du moins jusqu'à notre prochaine rencontre. Nous en parlerons plus tard aux femmes et à mes étudiants.

CHAPITRE 32

PARLONS UN PEU DE MARS

- Oui, parlons un peu de Mars, dit Buisan.
- Le Dieu de la Guerre ? demande Siis.
- Non, la planète.

En fait, personne n'est réellement surpris. À vrai dire, tout le monde l'attendait depuis que le professeur avait laissé entendre qu'une révélation énorme serait apportée par l'étude de la planète Mars. Cette nouvelle journée promettait de ne pas être morose.

- Mais attention, complète Buisan, c'est la planète qui est en cause. Pas de petits hommes verts au programme.

Très à l'aise, il rappelle ce qu'est la planète rouge. Qu'a-t-elle à dire ? À peu près aussi vieille que la terre, elle a aussi des calottes polaires et si elle est dépourvue d'eau en surface, elle en possède en profondeur. Elle a dû en être recouverte dans un lointain passé, car elle a de vraisemblables vallées fluviales et présente une croûte desséchée. En outre, elle possède de nombreux cratères, soit volcaniques, soit produits par des chocs de météorites. Elle est totalement exposée aux rayons ultraviolets. Son atmosphère est pratiquement composée de seul gaz carbonique, la pression est quasi nulle, et ce que l'on sait de la planète repose sur des échantillons exploités par sonde spatiale.

Tous écoutent attentivement et l'évocation de vents de sable à 200 km/h arrache un sourire complice à Phtysen, habituée à ces caprices de la nature :

– Je connais. Mais il y a sable et sable. Ceux de Mars sont composés d'oxyde de fer et de silicium, ce qui donne la couleur rougeâtre à la Planète.

Elle redevient attentive à l'énoncé des autres données : nombreux volcans dans l'hémisphère Nord et dont le plus grand, le Mont Olympe, a un diamètre de 600 km, ce qui est le record du système solaire.

On la connaît un peu mieux depuis qu'elle a été survolée par « Viking 1 » en juillet 1976 et qu'une série de photos prises par la sonde, à près de 1 900 km d'altitude, a été déchiffrée par le Jet Propulsion Laboratory de Pasadena. Il faut préciser qu'une partie de la sonde (le *lander*) s'est posée sur Mars, le 20 juillet 1976, mais sur un autre site. Il en fut de même pour la seconde sonde « Viking 2 », un mois et demi plus tard, le 3 septembre, sur Utopia Planitia. Il est évidemment dommage que les « posés » n'aient pas été faits dans la zone qui va être évoquée.

Cela d'autant plus qu'une sorte de fatalité semble narguer l'approche spatiale de Mars, que ce soit par les Américains ou par les Russes. En mars 1989, la sonde soviétique « Fobos 2 » est restée silencieuse après l'émission de quelques photos. Déjà, on peut relever que « Fobos 1 » avait été perdue ainsi que la sonde « Zond 2 ». Les Américains n'ont guère été plus chanceux avec « Mariner 7 » (juillet 1969), qui avait eu de graves ennuis, ou avec « Mars Observer », perdue le 21 août 1992.

– Pourrait-on dire que l'approche de Mars semble difficile depuis l'observation de la figure énigmatique ? glisse Souhr.

Ayant bien compris l'allusion, mais voulant rester dans la sobriété de la relation, Buisan reprend :

– C'est alors que beaucoup de chercheurs de l'équipe ont effectivement cru voir un visage humain sculpté ou un monument à visage humain, sur cette photo du site appelé **Cydonia Mensae**. Comme on peut le supposer, il y eut deux camps : celui des tenants d'une expression amusante des caprices de la nature et celui de l'émanation d'une intelligence. Dans ce dernier, Richard Hoagland (auteur de *The Monuments of Mars*), qui fit une série de communications. L'image de la fameuse tête est même parue dans un livre français sur les grandes énigmes, publié par Larousse fin 1991 (fig. 76).

Souhr, cette fois décidé à aller jusqu'au bout de sa pensée, interrompt son ami :



Figure 76 : Les missions des deux sondes « Viking », en 1976, ont suffisamment passionné les Américains pour que sorte un timbre commémoratif, dont voici un exemplaire oblitéré en « 1^{er} Jour », le 20 juillet 1978.

– Oui, je connais la suite pour en avoir entendu parler aux U.S.A. : contestations, railleries et étouffement de l'affaire.

– Comme d'habitude, constate Phtysen, mais n'y a-t-il pas une histoire de pyramides ?

– Si, répond le professeur. Parce que le visage humain n'est qu'un élément de la photographie. Celle-ci montre, sur la gauche, une accumulation de roches dans laquelle un groupe de réflexion français TAU*CETI croit voir des pyramides délabrées.

– Oh ! s'exclame Siis.

– Mieux, voici les documents.

Buisan expose alors sur la table une série de brochures pour le moins troublantes. TAU*CETI y explique courageusement sa position. Il penche pour des constructions dues à des êtres intelligents et s'interroge sur une éventuelle civilisation anéantie.

– Professeur, d'où vient ce nom ? demande Siis.

– C'est une étoile logée dans la constellation de la Baleine. L'un des responsables, M. Patrice Roger (aujourd'hui président du Groupe Sentinelle), m'avait mis en relation avec M. Pierre Muyard. Celui-ci pense que les pyramides de Mars sont l'œuvre « d'entités biologiques extraterrestres » de même que celles d'Égypte. Sans aller jusqu'à approuver, j'ai trop le respect des idées originales pour m'élever contre, surtout quand nos travaux communs montrent ce que nous venons de constater ensemble.

Souhr, qui compulsait les divers feuillets, apporte une remarque :

– Je crois aussi que TAU*CETI a privilégié la piste de l'ufologie alors que, pour nous, elle reste un à-côté de notre immense enquête.

– Oui, répond Buisan, mais tout cela est accessoire. Revenons à Mars.

Et, à la surprise générale, il présente une série de clichés provenant de la NASA. Ils ont été relevés par ordinateur et sont entourés de toutes les informations techniques de prise de vue, ce qui en permet une exploitation parfaite. Leur précision est saisissante. Il faut dire que le professeur est parti non pas de photos diverses et relativement banalisées, mais d'une copie officielle de la bobine originale, ce qui est déjà un exploit. Il l'a obtenue du Service d'Imagerie Planétaire de la Faculté d'Orsay-Sud (fig. 77). Il en a fait tirer ensuite, par des moyens personnels, des épreuves en application de procédés contrastés et appropriés. Le résultat est à la dimension des espérances. Qu'il s'agisse de cratères (ceux érodés par l'eau avant qu'elle ne se retire ou ceux provenant de percussions ultérieures), de sol craquelé, de semi-vallées, tout est assez parlant. Même un petit cercle, troublant, attire l'attention de Siis. Quel est cet espèce de cirque ?

Le professeur lui explique qu'il s'avère, après examen de plusieurs centaines de clichés, que c'est propre à l'objectif, phénomène appelé artéfact. Ce défaut est imputable à une trace ronde (goutte séchée) sur l'un des miroirs de l'objectif, très identifiable pour des professionnels rompus. On le retrouve d'ailleurs sur une

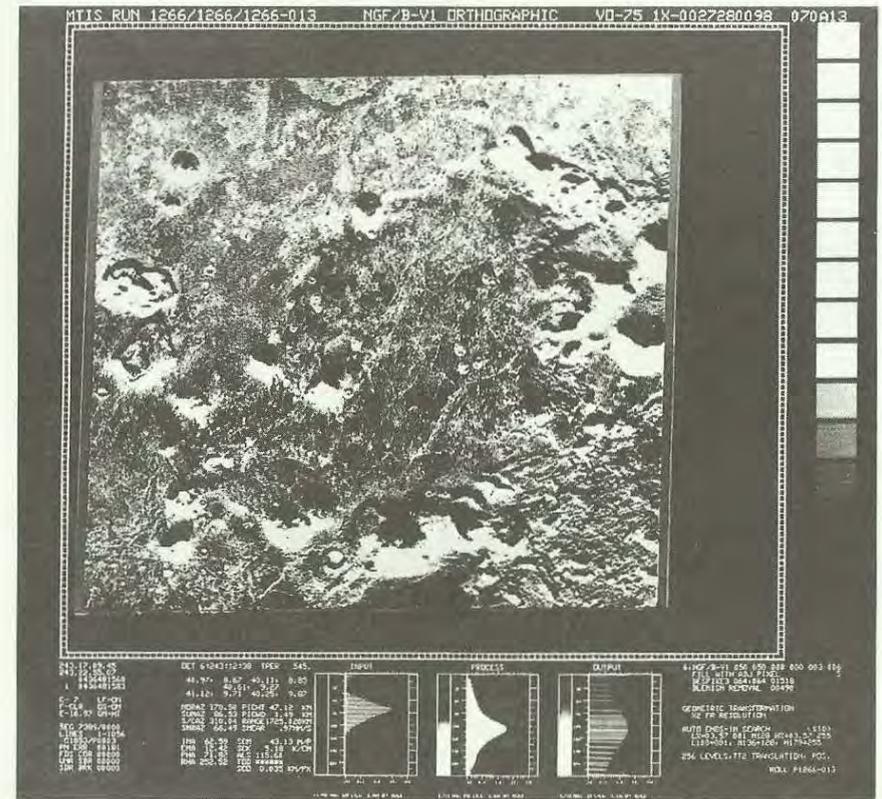


Figure 77 : Cliché original de la NASA, sur bande de 12 cm de haut, possédant (à chaque négatif) toutes les spécifications techniques de la prise de vue.

centaine d'autres photos, dans les mêmes conditions et avec le même cadrage selon la focale employée (fig. 78).

Siis reste rêveuse :

– Qu'en dit la NASA ?

Buisan a vite fait de situer la position de celle-ci :

– Elle balaye l'hypothèse d'explosion. Pour une fois, dans la communication de l'Agence, nous la suivrons. Mais il n'en reste pas moins que les correspondances officielles de cet organisme sont, comme à l'habitude en pareil cas, très sibyllines. Même les détracteurs de la version « tête et pyramides » ne trouveront pas un appui de qualité à travers les textes de l'Agence. D'ailleurs, une



Figure 78 : Une partie importante du site de Cydonia Mensaé (cliché NASA n° 035 A 72) comportant un groupe de roches « taillées » en pyramides et un rocher donnant l'apparence d'un visage humanoïde.

brillante « chargée de recherche » au laboratoire d'astrophysique de Grenoble, Anne-Marie Lagrange, tout en admettant que les calottes glaciaires de Mars laissent supposer l'existence d'une ancienne vie organique, estime qu'il n'y a pas d'autre vie que la nôtre dans le système solaire et pousse sa recherche au-delà de notre monde planétaire.

– Et les multiples taches blanches neigeuses sur les photographies ?

– Aucun intérêt ; elles proviennent de parasites ramassés lors de la transmission vers la Terre. Pas d'intérêt non plus dans les lignes parallèles blanches des bords de photos. J'ai pu apprendre également que les gros points noirs disposés en losange sont une trace purement technique et appelés bips électroniques de cadrage.

Siis est restée songeuse et c'est son mari qui relance les interrogations :

– Les pyramides ?

– Eh bien, sachez que nous avons consacré beaucoup de temps à l'analyse de ces photos, au niveau du visage et des trois pyramides annoncées, dont l'une serait creuse...

Les résultats sont frappants. D'abord, il s'agit bien, assurément, de formes pyramidales. Mais ce ne sont pas 3 pyramides, il y en a bien plus. Il relate alors que les hauteurs iraient de 800 à 1 300 m et que l'attention doit donc se porter sur les bases reconstituées, ce qui permet de poursuivre l'analyse. Il en a été dressé un plan d'ensemble qu'il propose maintenant de comparer, à tout hasard, à celui du site de Guizeh. Mais, avant cela, le professeur veut faire le point sur la question qui vient à l'esprit de chacun : QUI ?

– On verra, dit-il. Pour le moment, restons-en au constat des indices relevés. Et, tout en le regrettant – ne serait-ce que pour l'humour –, je note l'absence de « petits hommes verts ». La notion de non-présence de vie doit néanmoins être modulée, car il y a des pistes qui ne sont pas dépourvues d'intérêt.

Il explique que, par exemple, Todd Stevens et James McKinley, en fouillant dans un site basaltique de l'Oregon – à moins 1 000 m –, ont découvert des bactéries presque conventionnelles qui se nourrissent non pas d'oxygène mais d'atomes d'hydrogène qu'elles savent extraire de la roche et de l'eau ! Ces deux chercheurs eux-mêmes ont songé à une capacité à répondre aux critères martiens.

À cet égard, on doit relever aussi des propos du professeur

M. Winter de l'Université Macquarie (Australie), déclarant : « *La plupart d'entre nous pensent qu'il y a une chance significative qu'il y ait, ou ait eu, de la vie sur Mars.* » Toujours en Australie, le professeur Paul Davies (de l'Université d'Adélaïde) dit qu'il est possible que la Terre et Mars aient échangé des bactéries, « la vie passant d'une planète à l'autre, *via* des météorites ». Pour situer leur importance, il ajoute – par exemple – que ce sont 500 tonnes de matériaux martiens qui tombent sur terre par an ! La réciproque est vraisemblable.

– Tout est donc relatif, dit Buisan. Quoi qu'il en soit, des éclaircissements pourraient arriver assez tôt puisqu'une nouvelle sonde devrait analyser Mars en 1997. *Wait and see...*

Caprice du destin, Buisan ne savait pas que, peu après, la NASA (peut-être inquiète de voir les Français parler avant elle) livrerait une information qui avait d'ailleurs déjà filtré : une météorite martienne, vieille de 3 milliards d'années, et tombée dans l'Arctique il y a 17 000 ans, renferme les éléments chimiques d'une possible bactérie fossilisée. C'est-à-dire la forte hypothèse d'une présomption d'embryon de vie ! Rien ne prouve qu'elle se soit poursuivie, mais rien n'établit non plus qu'elle se soit interrompue, ni même que les monuments de Mars soient le fait d'intelligences martiennes.

CHAPITRE 33

APRÈS LE POIDS DES MOTS... LE CHOC DES PHOTOS !

Devinant que son patron aurait besoin d'un répit pour préparer les clichés, Tama s'était éclipsée et avait dressé un sympathique petit buffet vers lequel tous se précipitèrent dès que le professeur suggéra la pause.

Était-ce le climat sec de Mars ? Il y avait manifestement envie collective de se désaltérer. Ce fut aussi l'occasion de parler d'autre chose pour détendre l'atmosphère.

Buisan fut même obligé de rappeler à l'ordre son équipe :

– Alors, Mars ne vous intéresse plus ?

Il n'y eut pas d'équivoque sur ce point ; chacun reprit sa place et Buisan démarra sa projection des clichés agrandis, tout en annonçant :

– Ayant eu la chance d'avoir, par le Service d'Imagerie Planétaire de la Faculté d'Orsay-Sud, environ 500 clichés originaux de la NASA, j'en ai fait tirer une trentaine. Tous ont servi à mon étude, mais je ne vous passerai que les principaux (fig. 79).

Il précisa qu'il avait porté son effort sur l'analyse des deux clichés qui, seuls, lui paraissaient comporter des traces intelligentes sur le site de Cydonia Mensaé, c'est-à-dire les photos de ce visage et des trois pyramides annoncées, dont l'une serait creuse, et surtout de l'environnement de ces éventuels monuments.

Il présenta le premier cliché, celui de la fameuse tête. L'instant était solennel. C'était un pari sur l'avenir.



Figure 79 : Ensemble du groupement de formes considérées comme pyramides. Les différentes arêtes sont perceptibles, avec leur ombre portée (le soleil se trouvant à 20° d'inclinaison).

– Voyez, dit-il, il convient de se pencher sur cette montagne en forme de visage, car il s'agit bien d'une montagne. En effet, ses dimensions impressionnent : longueur 2 500 m, largeur 1 500 m et la hauteur peut être estimée à 800 m. Sa situation la met en alignement horizontal avec la pyramide endommagée.

Il poursuit en montrant que l'environnement gauche, après examen détaillé et sélection de forme, débouche sur une présomption de coiffe, style « *némès* », autour de la tête (fig. 80) !

– Ce n'est pas de nature à nous surprendre, glisse suavement Phtysen.

Le professeur sourit mais fait remarquer objectivement qu'on doit aussi retenir – ne serait-ce que pour freiner l'imagination – une éventualité de vestiges de bâtiments accolés. Tous admettent que l'ensemble de cette demi-tête éclairée est très réaliste pour un humanoïde, avec l'œil et l'arcade sourcilière bien prononcée. On peut imaginer qu'une larme singulière complète ces deux éléments. Cette impression est d'autant plus forte qu'une deuxième photo, prise lors d'un passage ultérieur, donc avec un éclairage différent, renforce cette perception d'un œil évident et laisse interpréter un début de denture dans ce qui semble être la bouche.

Certes, ces interprétations n'emporteraient guère la conviction, surtout à l'extérieur, si d'autres indices, troublants, ne venaient s'accumuler à proximité. Le professeur se livre à un inventaire soigneux de l'environnement des trois principales pyramides, clichés à l'appui (fig. 81) :

– En **A**, dit-il, vous voyez apparaître un mur ou un bâtiment assurément rectiligne, décalé de quelques degrés par rapport à la diagonale de la plus grande pyramide. En **B**, émergent des formes non naturelles caractérisées par un immense rectangle. Sont-ce des ruines prolongées par des lignes menant à l'angle de la pyramide endommagée ?

Chacun peut constater qu'une sorte de grand fossé noir est visible. Seule la tache noire et blanche, au-dessous de ce fossé, est à éliminer (bip électronique). Buisan n'insiste pas sur cet agrandissement :

– Il fera l'objet d'une étude détaillée (par six sélections successives et progressives) qui vous apportera de surprenants détails. Mais, en attendant, en **C**, on distingue des lignes doubles, claires, menant...

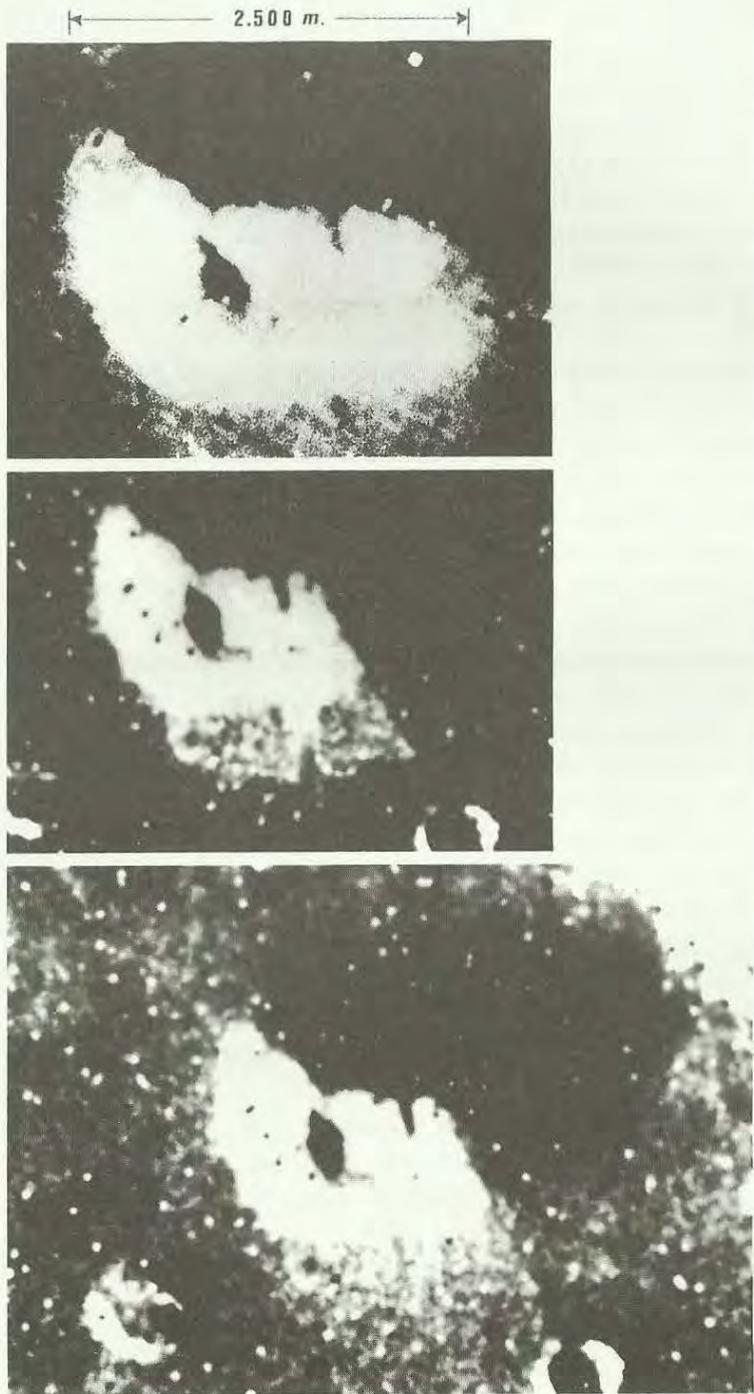


Figure 80 : L'énigmatique « visage » de Mars, avec une présomption de trace à gauche (coiffe ou vestige de bâtiment). Un éclairage plus élevé anime le 3^e cliché*, notamment par la distinction d'un début de denture, l'érosion étant toujours à prendre en considération.

* Pris lors d'un passage ultérieur, donc sous éclairage différent.

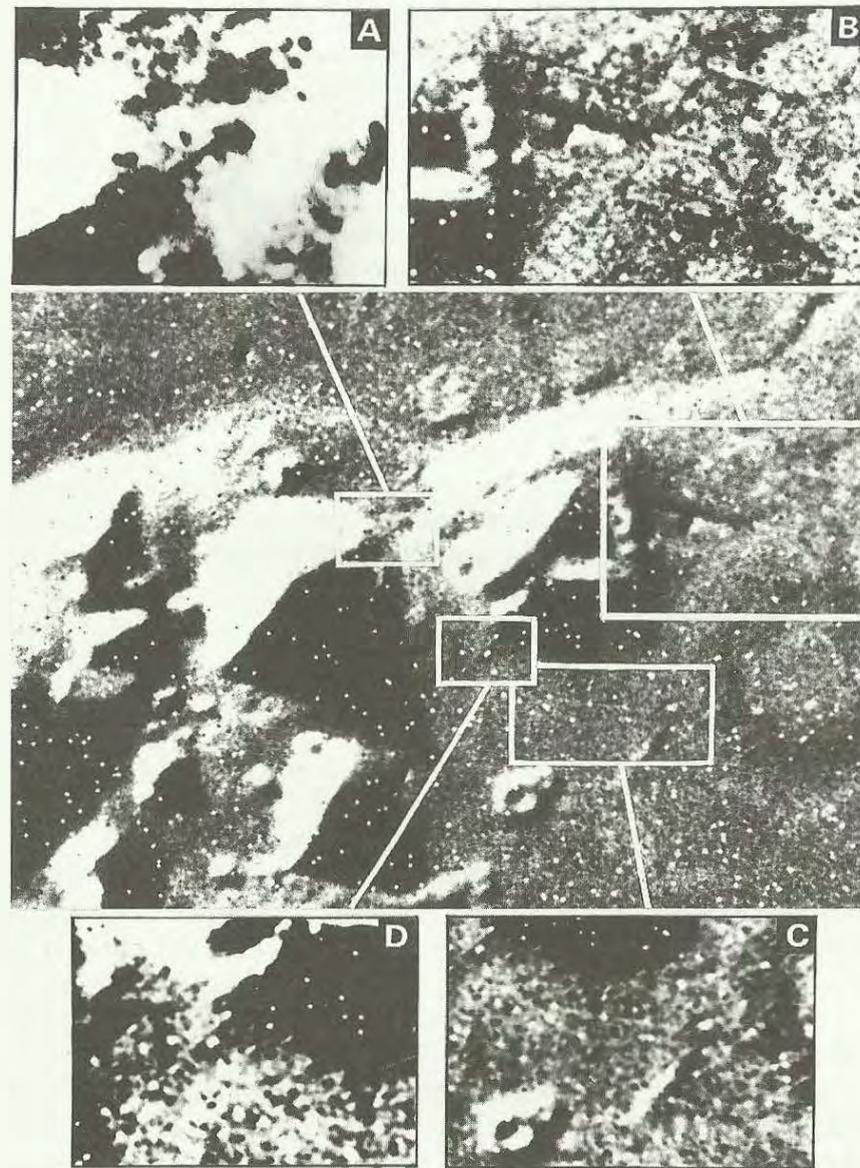


Figure 81 : Étude de l'environnement des pyramides.

- A - Structure rectiligne en forme de bâtiment.
- B - Trace manifeste d'un rectangle menant, par des lignes et un fossé, à l'angle de la pyramide endommagée.
- C - Lignes doubles se dirigeant vers « D ».
- D - Chaussée à angle droit, accolée au coin de la pyramide.

– ... en D, interrompt un des étudiants, pressé. Vers une supposée chaussée à angle droit, se trouvant (comme en A) décalée de quelques degrés sur la diagonale de la pyramide éventrée.

– Bravo ! concède le professeur, et vous voyez qu'on peut – même avec réserve – abandonner la version de caprices de la nature et envisager une possibilité de traces manifestes d'intelligences.

Prudente, Phtysen intervient à nouveau :

– Avez-vous trouvé autre chose autour de la tête ?

– Oui, au nord-ouest. On peut tracer un triangle de base entre cette tête et la pyramide. Évidemment, inspirés par le précédent égyptien, nous serons tous tentés de lui donner les dimensions de Chéphren (2 triangles sacrés accolés).

Sous le « feutre » du professeur, on voit alors apparaître un triangle et, à son sommet, une portion de terrain sombre. Un fort agrandissement fait découvrir encore une apparence de ruines structurées, une construction possible, dont l'emprise au sol est de l'importance du Grand Louvre (fig. 82) !

Sa disposition géométrique, complémentaire aux autres réalisations (tête, pyramides), se confirme par le fait que sa découverte a été facilitée en cherchant dans le prolongement des côtés de l'enclos rectangulaire déjà étudié, à droite de la pyramide éventrée.

En revenant à ce triangle, au sommet, à droite, on distingue une combinaison rocheuse d'aspect circulaire. À l'intérieur, il y a manifestement des formes à angle droit, bien peu naturelles.

Siis ne résiste pas à l'envie d'ironiser :

– Les points noirs et blancs parasites joueraient-ils les architectes ? Ce n'est pas impossible dans ce cas, mais, décidément, la nature a des caprices bien bizarres dans cette région de Cydonia...

– Comme vous avez raison, chère amie, mais étudions le nord-est de la « tête ».

En jouant sur des tirages contrastés, il explique avoir aidé à l'apparition de détails curieux, bien discrets sur le cliché initial. Plus précisément, des lignes pratiquement imperceptibles en tirage normal deviennent évidentes au fur et à mesure de la poussée des contrastes. C'est ainsi que, sans équivoque aucune, un trapèze se dessine entre deux axes presque parallèles. Une fois encore, il ne peut s'agir de caprices de la nature. C'est une forme manifeste, une forme exprimée. Et ce n'est pas tout.

À son angle inférieur gauche, on peut interpréter une possible

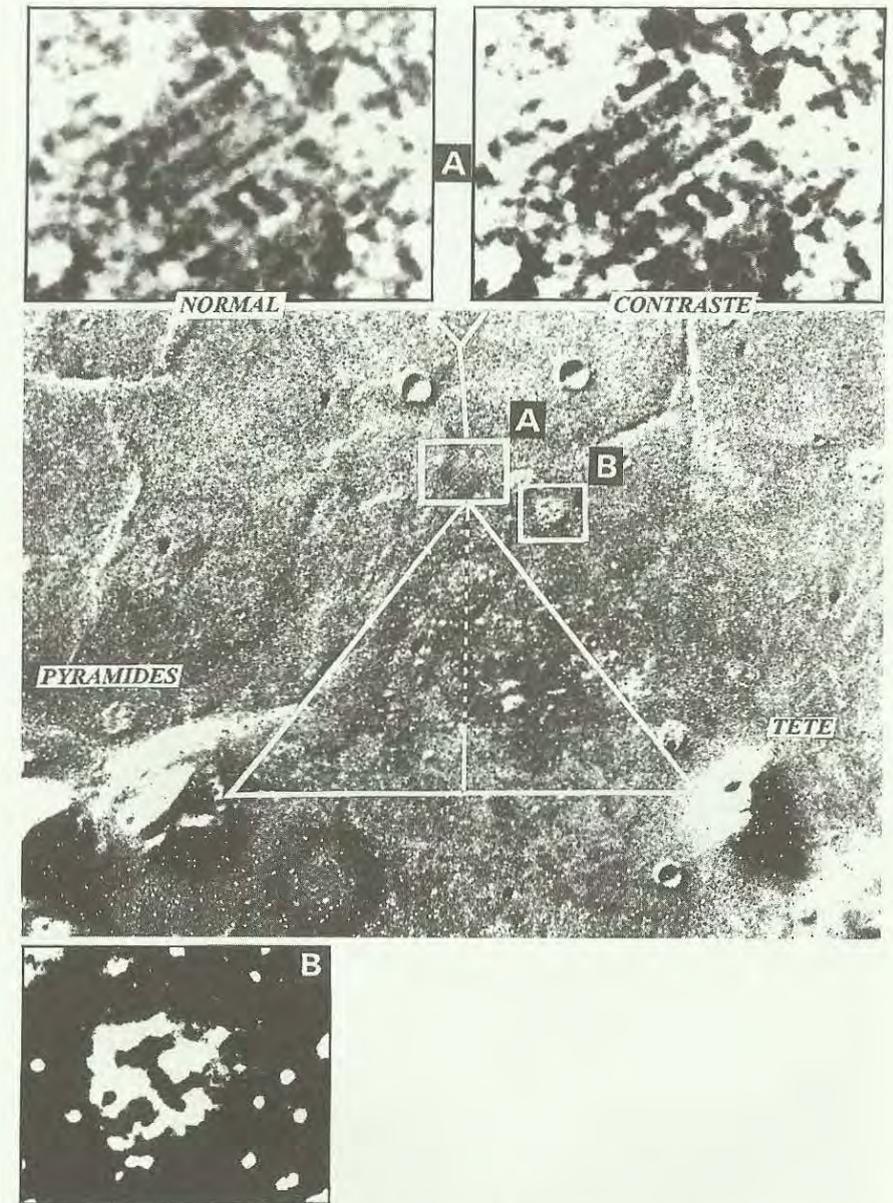


Figure 82 : A – Une surface sombre, disposée géométriquement par rapport à la tête-pyramide, laisse apparaître une ruine structurée de la surface du « Grand Louvre ». Deux triangles sacrés en indiquent l'emplacement.
B – Un rocher curieusement creusé...

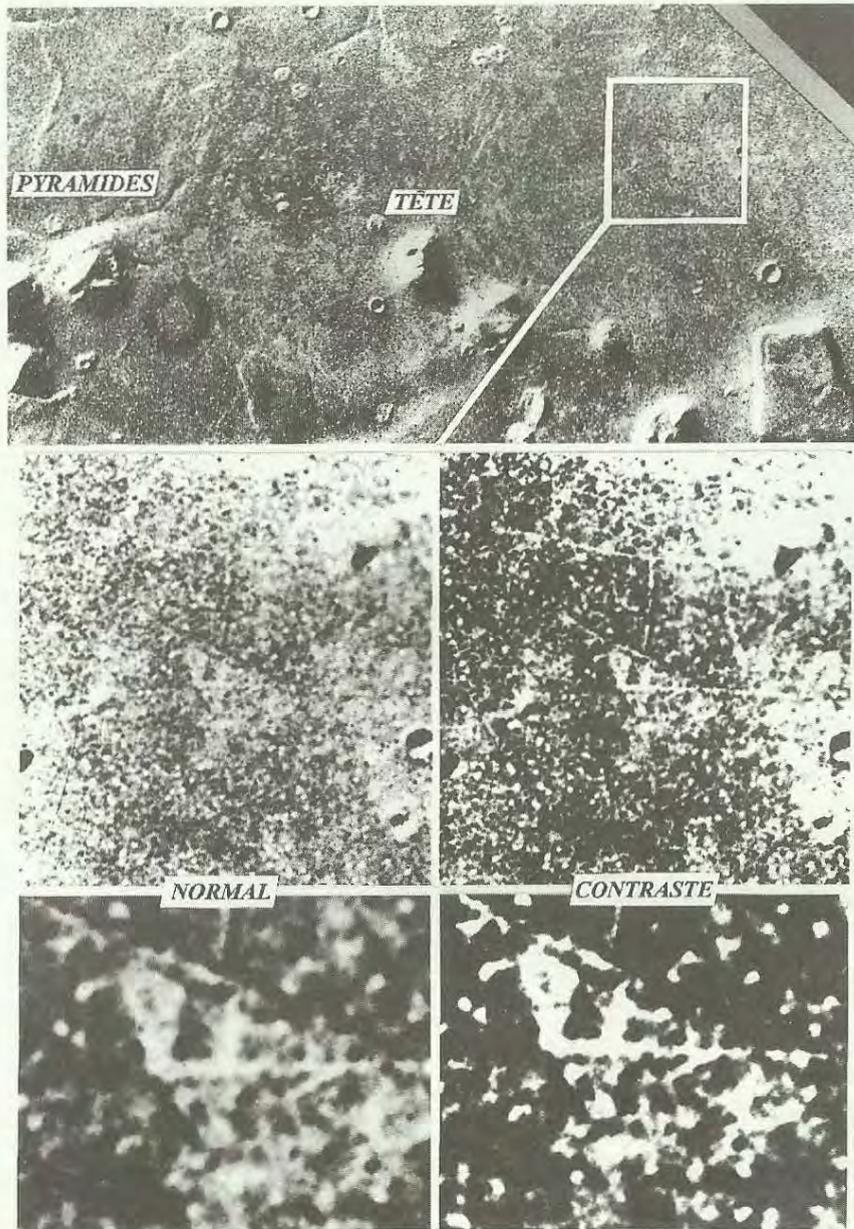


Figure 83 : Dans cette région relativement calme, un tirage photo contrasté fait ressortir des lignes en trapèze. Elles présentent, à l'un de leurs angles, une forme faisant songer à une forteresse. Une ombre portée délimite une « cour » intérieure rectangulaire.

« construction » à hauts murs, à cour intérieure rectangulaire. Il y a une ombre portée visible (fig. 83).

Le professeur l'a emporté. Chacun est bien convaincu. L'autre étudiant, porte-parole involontaire du groupe, remarque :

– À ce stade, sans préjuger des suites, on peut dégager une impression grave. Ces traces organisées ont subi les effets d'une érosion importante, répartie sur de longues périodes, mais certainement pas le milliard d'années depuis lequel la planète est considérée comme morte. S'agirait-il de réalisations d'êtres humanoïdes ?

– Devrait-on y voir des « bases-relais » ? ajoute son condisciple. Des bases installées par des « visiteurs » venant de plus loin, afin de se rapprocher de notre humanité naissante, pour l'instruire – par exemple – sur le chemin de la connaissance ? Cela à des périodes répétées, dites de l'Antiquité ? Peut-être même assez proches de nos temps, si l'on en croit la Bible.

– Sa lecture permet trop d'interprétations, approuve Phtysen, pour en donner des extraits, mais il est très facile d'y trouver des images puissantes qui conforteraient les plus audacieux exemples complémentaires (Annexes XI, XII et XIII).

Le professeur poursuit par la présentation d'une colline parfaitement ronde, située très au sud de la tête, sur le second cliché de cette région. Dans un balayage rapide, on pourrait la prendre pour un cratère, mais il n'en est rien. Selon le présentateur, certains observateurs ont même cru voir une spirale dans la forme de cette colline.

Une fois encore, c'est par un fort agrandissement que l'on peut être fixé objectivement. Des détails apparaissent, surprenants, mais qui laissent absolument sceptique quant aux origines. Que voit-on ?

Des éléments circulaires et alignés ; une trace rectangulaire à la base d'une coupole et, sur la gauche, ce qui pourrait s'analyser comme une rampe de montée.

Revenant à l'idée de cratère, il se demande si l'on doit envisager une éruption de lave, isolée dans la zone... ou si l'on peut aller jusqu'à envisager une hypothèse d'épave, non identifiable pour le moment (fig. 84) ?

– Soucoupe ? demande Siis.

– Je vous en laisse la responsabilité, mais toutes les suggestions sont bonnes. Sa dimension, quelle que soit la nature de l'élément, est à prendre en considération : 2 200 m de diamètre environ !

Devançant une question de l'architecte, Buisan indique :

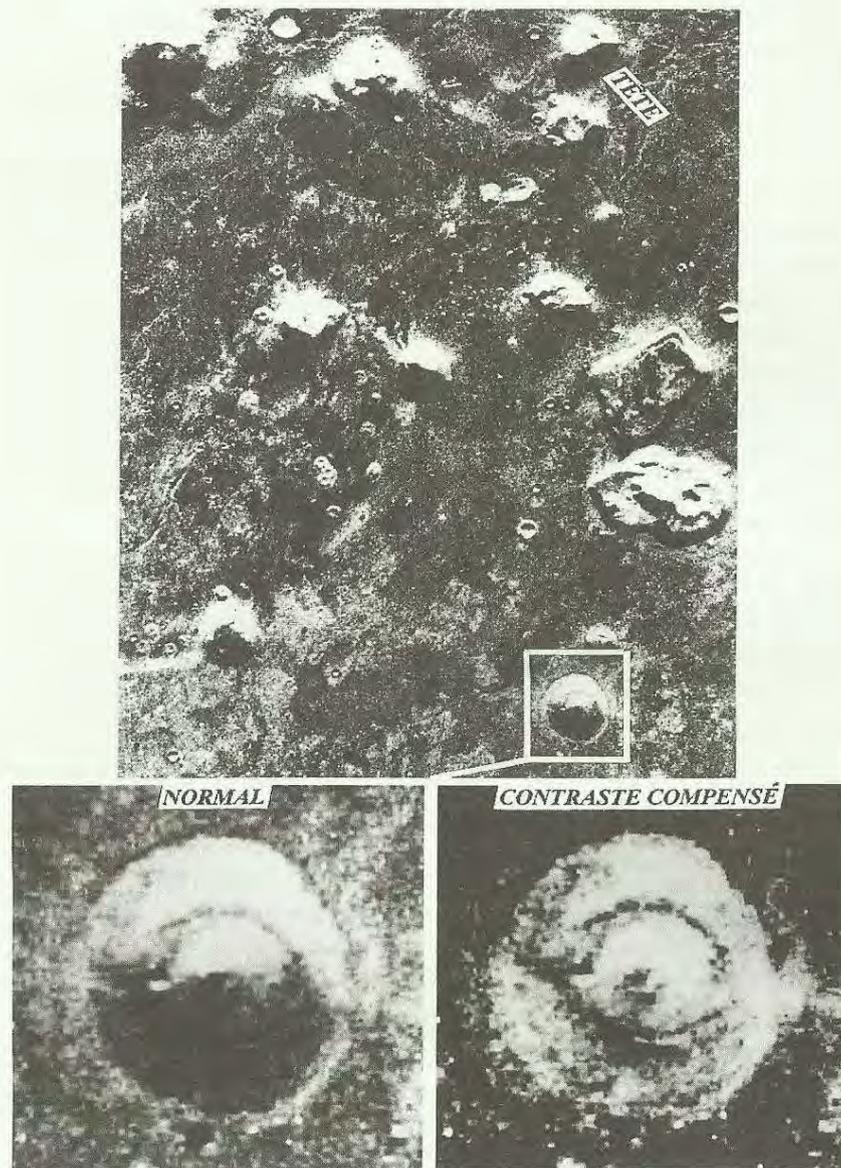


Figure 84 : (Cliché NASA 070 A 13) Une colline ronde, non identifiée, de 2 200 m de large sur 600 de haut, unique dans cette zone, qui laisse apparaître :

- des taches alignées circulaires,
- un rectangle à la base d'une coupole,
- à gauche, une rampe en ligne aboutissant à la coupole.

- On ne peut améliorer la précision du cliché car on se trouve, là, à une définition maximale de contraste. C'est ce que l'on appelle la limite des pixels (minimum de surface d'une information électronique).

Au niveau de l'analyse des clichés, limitée par le côté irréversible des photos prises et transmises, il restait pourtant une tentative intéressante de déchiffrement que définit Buisan. La technique relève d'une sélection de tons progressifs, en procédant par tirages successifs de nouveaux positifs et de nouveaux négatifs, retirant un demi-ton à chaque manipulation. Cette méthode a l'avantage de favoriser la distinction des lignes droites par contraste des contours.

Le champ d'application est le grand quadrilatère apparu à droite de la pyramide en ruine.

L'opération a donc été pratiquée sur cette zone et donne, en six reports, les résultats escomptés. Pour alléger la présentation, le professeur n'a retenu que les clichés positifs, c'est-à-dire 2-4-6. Il a considéré que les négatifs n'ont été que les planches intermédiaires.

Une fois encore, à l'étonnement général, les résultats observables se passent de commentaires.

On se trouve en face de photos identiques à celles que donnent les satellites espions (fig. 85).

Il y a trace indubitable de structures intelligentes au sol. Seules la résolution de la caméra et l'érosion en limitent tant les détails que l'analyse. Mais les mesures sont connues, et on les retrouvera dans le travail ultérieur basé sur la géométrie. À ce sujet, on peut déjà dire que les proportions de ce rectangle sont plutôt inattendues : 1 236 m sur 2 000 m, c'est-à-dire la proportion exacte d'un rectangle d'or ($1 \times 1,618$).

Mis en éveil par sept ans de recherches sur le concept d'implantation des monuments du site de Guizeh (Égypte) et confortés par le verrouillage de leurs présomptions, les participants ne sont pas surpris de la répétition des règles d'or sur le « bâti » de Mars.

Tama esquisse un mouvement pour aller regarnir le bar en boissons fraîches, mais ses voisins la retiennent. Il ne faut pas troubler la mystique du moment. Le professeur montre que les deux grands côtés de ce quadrilatère, plus le petit, donnent : $2\,000\text{ m} + 2\,000\text{ m} + 1\,236\text{ m} = 5\,236\text{ m}$, c'est-à-dire les chiffres de la **coudée royale de Memphis** (0,5236 m) qui a démontré ses multiples implications.

Si tous leurs travaux égyptiens ont démontré l'omniprésence de

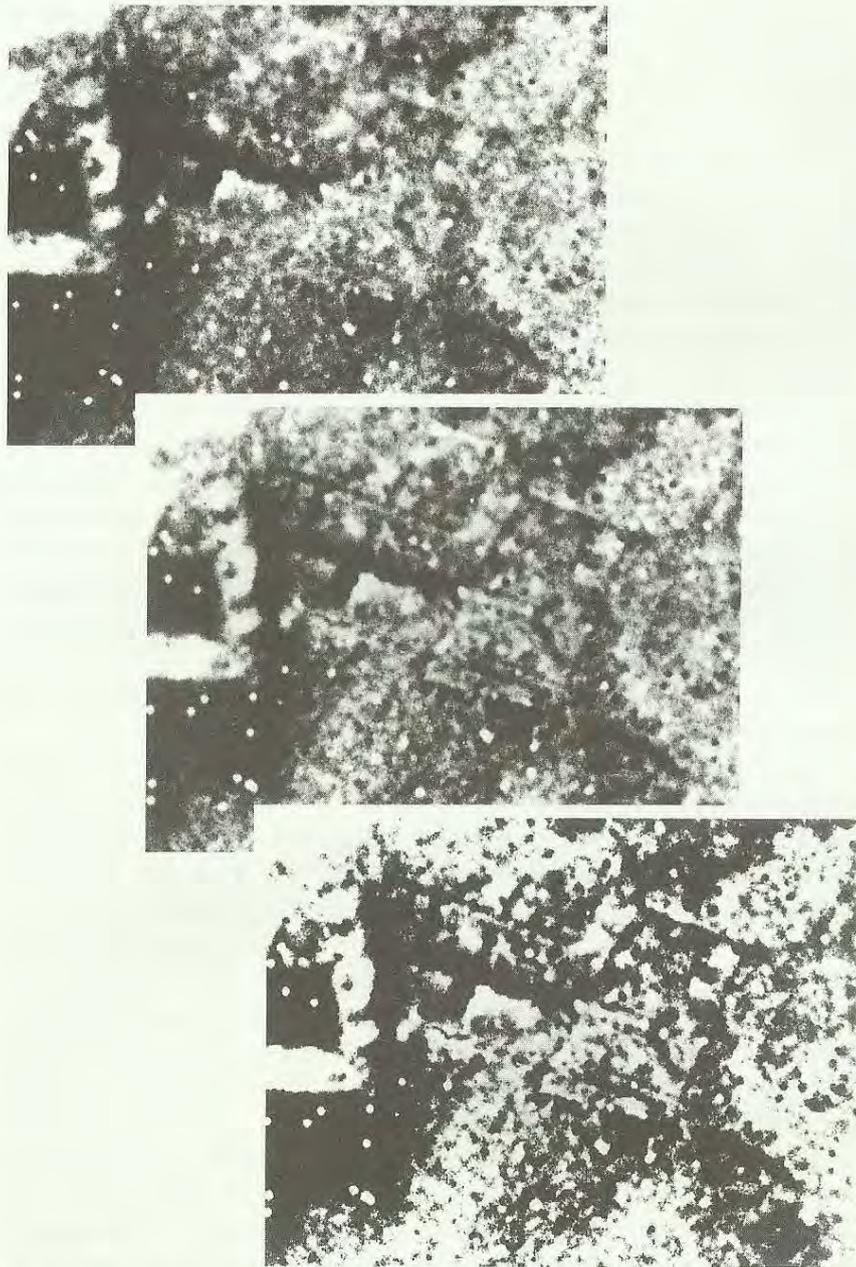


Figure 85 : Trois sélections successives du site où l'on trouve deux quadrilatères reliés à la pyramide creuse. On distingue un petit et un grand. Le satellite espion « Viking 1 » a bien rempli son rôle.

la coudée, il n'y a donc pas lieu d'être surpris d'en retrouver la règle dans les pyramides de Mars. On le verra plus loin, a assuré Buisan, qui ajoute :

– Les pyramides de Mars s'inscrivent dans une disposition géométrique différente de celles du plateau Guizéhien, mais relèvent des mêmes principes d'implantation. C'est de même facture. On peut aisément penser à de mêmes concepteurs. Cependant, avant d'attaquer la géométrie, notons que les quelques clichés envoyés par « Mariner 9 » (fin de mission 1972) – et qui sont parvenus au public (sans explications) – interpellent, en une complémentarité troublante à nos propos (fig. 86).

Du débat engagé, sans envolée excessive, on peut retenir une version de constructions émanant d'intelligences formelles (Annexe XIV).

Serait-ce la confirmation de cela qui aurait amené la NASA, dix-sept ans après, le 25 août 1993 plus précisément, à interrompre, peut-être volontairement, la mission de la nouvelle sonde « Mars Observer », arrivée le 21 août à la mise en orbite martien, et considérée dès lors comme perdue ?

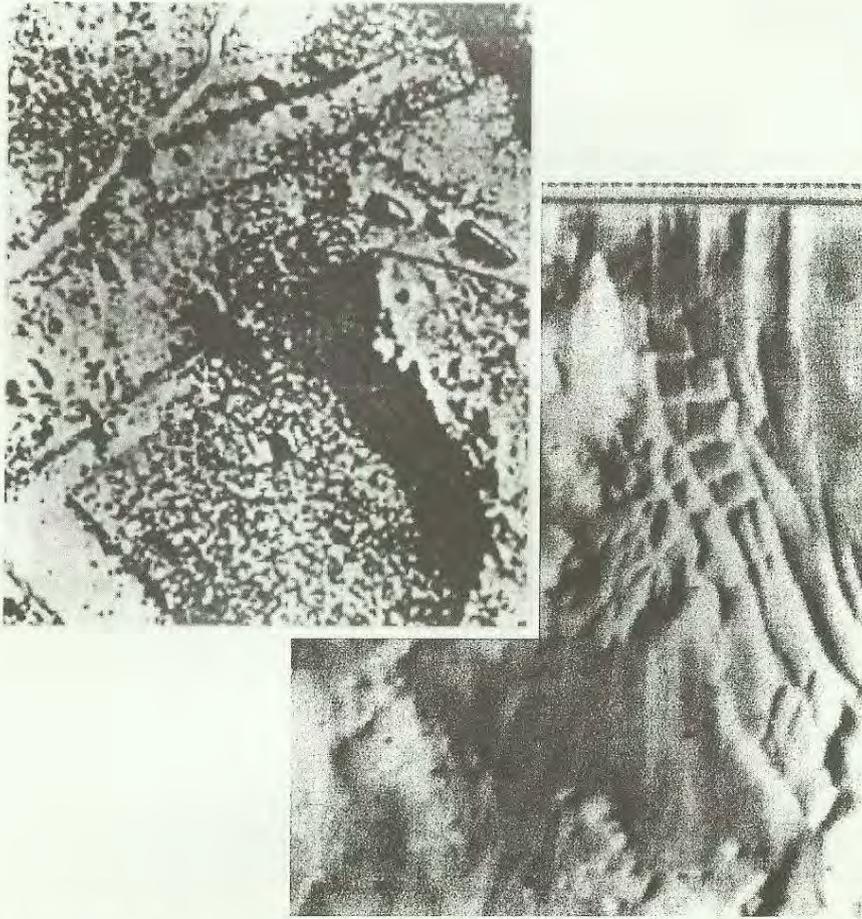


Figure 86 : Deux clichés de Mars qui interpellent. Aucune explication n'est donnée. Ils seraient plus anciens, la prise de vue étant attribuée à « Mariner 9 ».

CHAPITRE 34

APRÈS LES PHOTOS, L'ART ROYAL

Celui du trait.

La pause, enfin accordée, avait permis à Tama de s'occuper des rafraîchissements, puis d'aider le professeur à substituer des dessins aux photos.

Pendant ce temps, les discussions allaient bon train. Elles entérinaient la conclusion du professeur : « *Même si l'on veut être prudent et réservé sur l'interprétation des photos, force est d'admettre qu'elles montrent indiscutablement la présence de techniques élaborées.* »

Sans aller plus loin dans le commentaire, ce simple fait méritait une plus large communication. Mais était-il seulement connu ? On pourrait penser qu'il en est ainsi et que seule une certaine forme de laxisme ou volonté d'occulter en a freiné la diffusion. Pour autant – et l'Histoire fourmille de références en la matière –, il est également possible que personne n'ait rien remarqué. Souhr, qui analyse de conserve avec son ami, constate :

– Nous allons monter d'un cran, par la géométrie, car, cette fois, il est certain que personne n'a utilisé cette filière mise au point dans l'étude du plateau de Guizeh. Elle est originale, boudée par le monde scientifique et, pourtant, elle est la clé ouvrant la porte des mystères... qui n'en sont plus, pour nous.

La petite assemblée se réinstalle, dans l'axe de l'écran, attendant la projection de tableaux et de dessins. Sans vain orgueil, mais

conscients des extraordinaires apports que cette discipline a donnés, et forts de leur avance de 7 années de labeur, les participants vont en suivre l'application à Mars. Leur sentiment est qu'il ne faut pas tirer de lien formel et matériel entre les deux sujets, mais tout incite à penser qu'au minimum il y a une méthode universelle, une sorte de règle commune, dont ils verront (ou non) la présence.

Phtysen, toujours heureuse d'épauler le professeur, déclare :

– Cette fois, nous pouvons être formels en disant que la NASA ne l'a pas utilisée. Même si elle a trouvé mieux, elle ne peut avoir ce fil conducteur qui n'a cessé de parler tout au long de l'affaire égyptienne.

– Exact, et, à notre surprise – relative – on va voir que ces bâtiments présumés s'inscrivent dans une disposition géométrique différente de Guizeh, mais relevant de mêmes principes géométriques. On peut alors aisément penser à de mêmes concepteurs. Cependant, avant de tenter de répondre au QUI ? ou au COMMENT ?, comme le souhaitent nos jeunes amis, essayons de répondre d'abord à QUOI ? et à le justifier par la géométrie. Ce **quoi** est d'ailleurs tellement conséquent qu'il doit être présenté en deux parties.

Le professeur s'en justifie et explique que, déjà, la première ne peut s'appréhender convenablement qu'en sachant que les Autorités ont dressé une mappemonde de Mars, partagée par des méridiens. Il devance une question de Siis en disant qu'il ne sait pas comment fut déterminé le *méridien zéro*. Tous rient. Mais Buisan a déjà enchaîné en situant le centre de la région de Cydonia à 9°45' de longitude ouest et à 40°9' de latitude nord. Il couvre un demi-degré, soit 26 km.

– Voilà, dit-il, et il projette le premier dessin.

Chacun des spectateurs n'a pu retenir un « oh ! » d'étonnement car le plan comporte bien plus de pyramides que les trois évoquées initialement. Douze sont apparentes, d'autant plus qu'elles ont été numérotées.

– C'était indispensable, précise le professeur, dès que leur existence fut formellement établie, après un nouvel examen détaillé. Faute de précurseur, le Laboratoire Madesign et moi, leur avons attribué une numérotation arbitraire dans laquelle il ne faut pas chercher malice. Si la postérité veut leur donner nos noms ou des dérivés, nos descendants apprécieront...

Il explique ensuite que cet examen pointu a révélé autre chose

de très conséquent : des ruines de ce qui pourrait être une sorte de petit temple sur le côté des trois principales pyramides (en taille). C'est un détail très important puisqu'il renforce l'idée d'une application de type guizéhien, mais cette fois vers l'ouest et non vers l'est (fig. 87).

Dans le même esprit, si l'on prend les trois pyramides déjà suggérées par TAU*CETI, on constate qu'elles se prêtent à un jeu curieux né de l'équidistance de la plus grande aux deux autres. Plus précisément, à l'horizontale, la pyramide n° 1, prolongée jusqu'à la n° 2, donne un beau rectangle doré. À la verticale, il en va de même avec la n° 3. Phtysen est fière de « son » professeur. Il a retrouvé, sur Mars, la filière débutée dans « son » Égypte natale ! Elle devine tout de suite qu'il va en être de même avec l'ensemble du plan. C'est un rectangle d'or.

Il s'appuie, en haut, sur l'extrême coin d'une des deux ruines carrées (4 et 5), bases évidentes de mêmes pyramides alignées sur un autre axe – formant un angle de 18° – où l'on trouve encore une petite pyramide assez curieuse (6). Elle fait penser à celles qu'en Égypte on appelle les pyramides satellites ou des Reines. En tout cas, son centre est bien dans l'axe de la grosse pyramide. Manifestement, elle n'est pas positionnée n'importe où.

C'est tellement flagrant que Souhr s'est déplacé plusieurs fois pour regarder de plus près cet étonnant mais cohérent montage.

Il suggère de rester sur le rectangle insérant tous ces monuments pyramidaux, et qui est « doré » en raison de ses mesures exceptionnelles : 13 090 m x 8 090 m, soit un écart de 5 000 mètres entre le grand et le petit côté. Pour la règle d'or, chacun des participants sait que **Phi**, c'est **1,618** et est bien conscient que ce sont les chiffres qui comptent dans cette affaire et non leur fractionnement éventuel. Pour des raisons qui leur échappent – mais auxquelles il leur serait bien difficile de ne pas obéir –, ils ont admis que les chiffres ont une sorte de valeur absolue.

Le professeur reprend l'initiative :

– Le modèle égyptien m'incitait à tenter le calcul en coudées, ce qui ne s'était pas présenté, pour ces valeurs-là, sur le plateau de Guizeh. Effectivement, en utilisant la coudée, connue, de 0,5236 m, on obtient respectivement 25 000 coudées sur 15 450...

– Nombres qui ne semblent pas se prêter à quelque combinaison simple, lance un des deux étudiants.

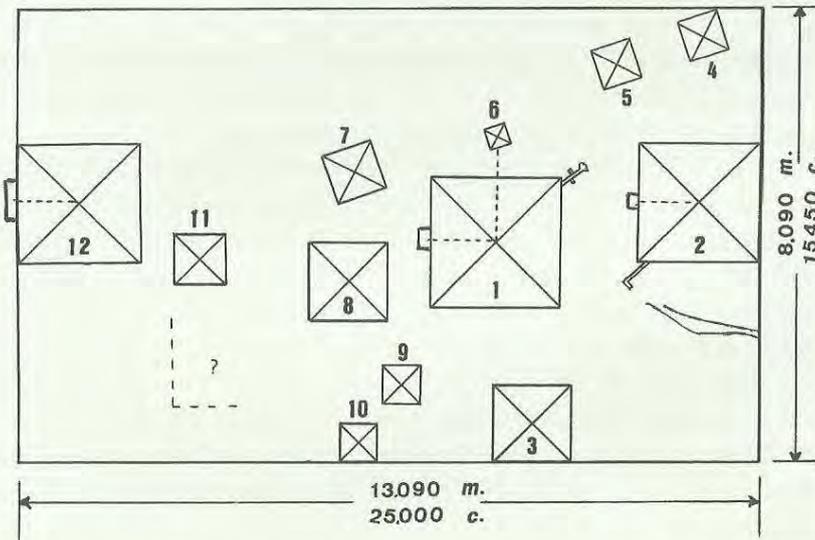
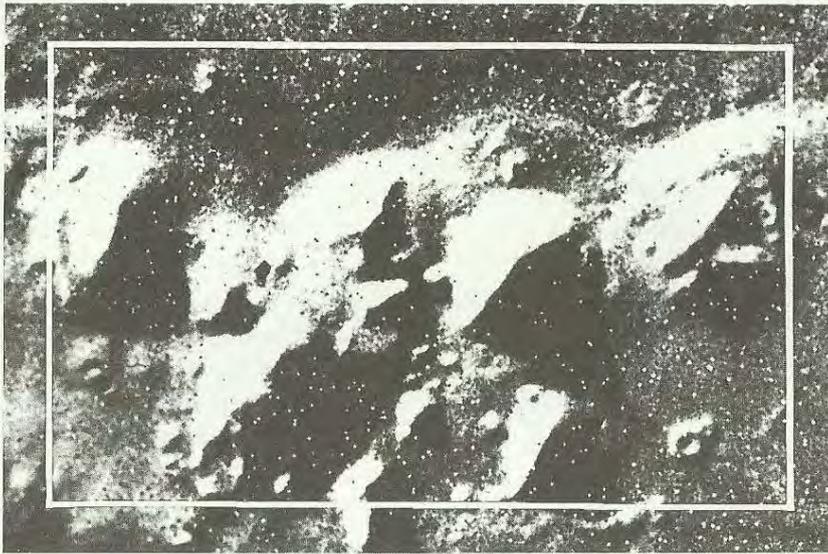


Figure 87 : Implantation de 12 pyramides en une géométrie très particulière, insérée dans un rectangle d'or.

Malgré les difficultés d'analyse dues à l'érosion, un « temple haut » semble être adjoint aux trois principales, 1-2-12, ainsi qu'une pyramide satellite près de la première et des traces déjà mentionnées à leurs angles.

Quatre de ces pyramides sont inclinées à 18°.

– Peut-être, rétorque le professeur quelque peu irrité, mais soyez surpris, le périmètre (deux longueurs plus deux largeurs) donne, en coudées 80 900, les mêmes chiffres que le petit côté en mètres. Ce même périmètre, exprimé non plus en coudées mais en mètres, donne 42 360. **Ce sont les chiffres de la coudée**, moins 10 000.

On n'entend plus une mouche voler. Le professeur en profite pour assener la suite. Il montre le grand rectangle d'or :

– Comme pour la symétrie égyptienne du plateau de Guizeh, on peut passer à droite...

Et il présente son second dessin, où l'on voit le fameux rectangle répété sur sa droite, prolongé d'autant si l'on préfère. Qu'y a-t-il en bordure droite de cette nouvelle figure ? La tête ! Chacun finit par trouver cela naturel. Initialement, rien n'est apparent et, une fois révélé, chaque détail semble être banalement à sa place. Plus étonnant pourtant : cette tête s'avère être dans l'axe exact de la pyramide n° 2. C'est comme un « faire-part à l'italienne » dont le format, déployé, montrerait les suites de ce qui avait été remarqué pour chaque volet (fig. 88).

Le nouveau rectangle a une longueur de 50 000 coudées ou 26 180 mètres (10 fois Phi au carré), donnant respectivement un périmètre de 130 900 coudées, base du premier rectangle ou, par addition d'une nouvelle base et deux côtés (50 000 + 15 450 + 15 450), soit 80 900 coudées. Une fois encore, on retrouve les chiffres du petit côté tels qu'ils étaient en mètres. Est-ce la conséquence logique découlant de jeux sur le rectangle doré ou une volonté particulière des concepteurs ? On voit danser les chiffres de la coudée et du mètre, totalement liés.

– C'est normal, dit Phtysen prenant d'avance la défense du professeur, mais assez surprenant d'en voir la démonstration sur Mars !

Tous calculent, tracent, comparent et trouvent, de concert avec le professeur, les nouveaux points de géométrie.

Au pli central de cet imaginaire faire-part, Buisan trace l'axe du nord et, tout de suite, avant même qu'il ne l'ait achevé, tous lancent :

– Le rectangle !

Bien sûr, cette forme rectangulaire – cet enclos avait-il été dit – se trouvait à proximité de la pyramide éventrée. Un étudiant, qui fouillait dans les photos précédemment présentées, est plus précis :

– C'est en « B », dans ce que vous appeliez la figure... 81.

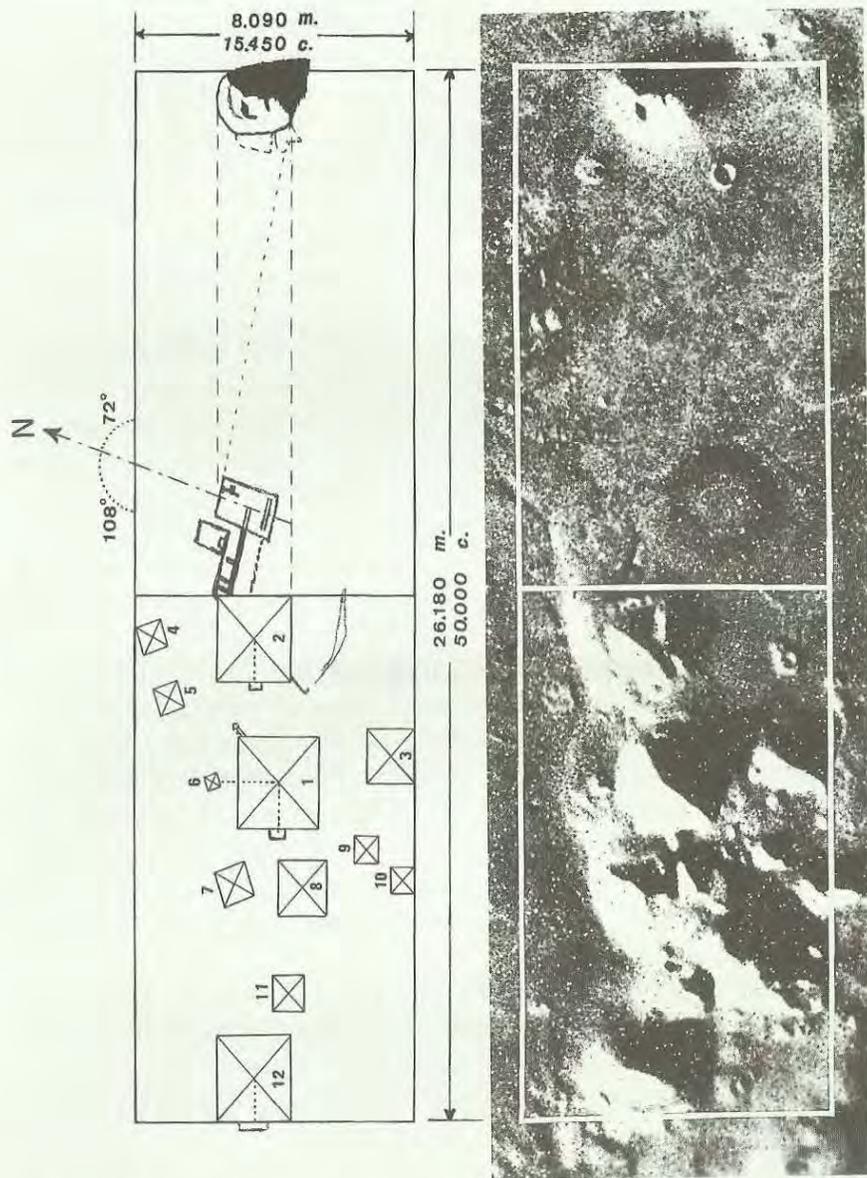


Figure 88 : Doublement du rectangle Phi, en dimensions exceptionnelles. Le nord de Mars trouve son orientation avec les ruines des deux rectangles accolés à la pyramide éventrée, en décalage horizontal de 108° et 72° . La disposition de la tête s'aligne sur les pyramides 2 et 12, délimitant la surface du site.

– Exact, jeune homme. Nous n'avions pas fait attention à son orientation, mais voyez maintenant cette trace caractérisée. Elle est bien parallèle à l'axe du nord. Incroyable. Qui aurait pu penser à cela en voyant le paysage rasé de la planète ? D'ailleurs, ce n'est pas « un » mais « deux » rectangles qui apparaissent, **un petit et un grand** !

Siis, qui était restée silencieuse, paraît vouloir émerger et se manifeste :

– Le paysage est peut-être désert mais le restaurant voisin, notre « cantine », risque d'être complet, et il faudrait peut-être songer à aller déjeuner. Pour autant, ne croyez pas que je ne songe qu'à mon estomac, mes sens fonctionnent bien et je vous le prouve en apportant une précision : l'orientation de votre ruine rectangulaire, celle du nord donc, mène vers ce que vous appeliez le « Grand Louvre », trouvé presque par hasard – si j'ai bien suivi – en prolongeant précisément le côté de ce petit rectangle.

– Bravo ! et sachez que je n'ai jamais douté de votre assiduité. Cependant, vous avez raison, il faut aller déjeuner rapidement. Toutefois, auparavant, je vous donne encore deux informations.

Rapporteur en main, il montre qu'en abandonnant le pli central comme séparation des deux parties du grand rectangle et en prenant l'axe du nord, en biais, on trouve deux angles à la base : 108° et 72° .

Ravie, Phtysen lui décoche un regard admiratif et murmure :

– Comme sur Guizeh, et toujours des nombres donnant une réduction théosophique de 9.

La seconde information est photographique. C'est une étude progressive des ruines dites « le Grand Louvre ». Un maximum de détails sont visibles (fig. 89).

– C'est étonnant et incontestable, reconnaît Phtysen.

Son beau-frère approuve instantanément et, réprimant sa curiosité, vient en aide à son épouse en proposant d'aller parler de tout cela à table.

Heureusement pour le groupe, le professeur jouissait d'une considération suffisante pour que son restaurateur attitré fasse accélérer quelques attardés et lui libère deux tables qui, rapprochées, devinrent un terrain convivial, vite garni de quelques bons plats parisiens. D'un commun accord, il ne fut pas question de Mars.

L'entente tacite ne tint que jusqu'au dessert. L'un des étudiants demanda :

– Comment pouvez-vous être certain, professeur, de ne pas

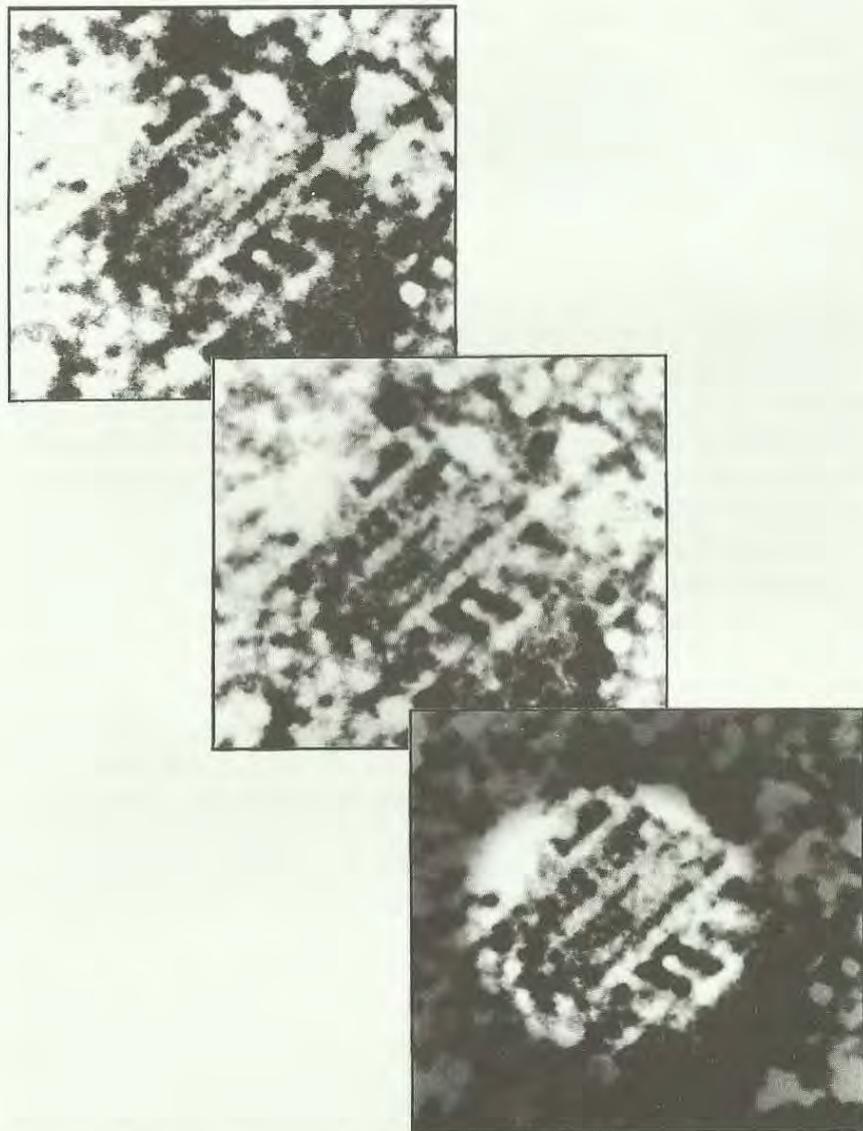


Figure 89 : Étude détaillée des clichés successifs restituant les parties ombrées ou lumineuses des ruines dites « le Grand Louvre » à cause de ses dimensions similaires.

Au sud, apparaissent deux bâtiments jumeaux. Au centre, on distingue des murs cloisonnés et structurés. Au nord, on voit un autre grand rectangle très régulier. Ces vestiges se situent dans une zone nivelée, de couleur différente sur la photo.

commettre la moindre erreur sur la taille ou la position des éléments étudiés ?

– Il y avait, certes, à être très attentif aux reports, en raison de la prise de vue inclinée – en perspective, d'ailleurs visible sur l'arête des pyramides –, alors qu'il y avait à déboucher sur des plans-masse. Ce fut délicat, mais le résultat est net. Les « pions » se placent les uns **par rapport** aux autres. S'il y avait la moindre erreur de positionnement ou de dimension, tout le dispositif s'effriterait. Vous voyez, au contraire, de figure en figure, de plan en plan, que tout est étroitement imbriqué, confirmé, ce qui ne serait pas le cas s'il y avait la moindre discordance sur un point quelconque. On aurait une dispersion totale des figures. Cela se confirmera quand je vous donnerai les dimensions des pyramides.

– C'est exact, atteste Souhr, notre ami ne travaille pas élément par élément. Ce sont les mêmes qui se soumettent à l'analyse dans des cas de figure différents d'un ensemble immuable. Rien ne change.

Évidemment, Phtysen a mille raisons d'approuver. Elle le montre avec détermination, rappelant que ce fut la technique « Guizeh ».

Avec l'insolence de la jeunesse, les cafés expédiés, et de retour au bureau, l'étudiant est le premier à « rentrer en séance » et à se plonger dans les deux premiers dessins. Sans doute y trouve-t-il la confirmation des affirmations du professeur, car il affiche un air rasséréiné et manifestement avide de connaître la suite. Il n'a pas à attendre longtemps car Buisan projette une nouvelle planche, laquelle n'est que l'illustration d'un simple pivotement du grand rectangle d'or étudié un peu avant à l'horizontale. Puisqu'un autre axe, incliné de 18° , avait montré sa présence, il avait été tentant de voir ce qu'il donnerait pour la globalité du dessin. Sans changer – évidemment – quoi que ce soit au positionnement des monuments, c'est le cadre seul qu'a fait pivoter Buisan pour obtenir une nouvelle présentation juxtaposée avec cet axe de 18° . Que constate alors, sans surprise, l'équipe (fig. 90) ?

Toutes les parallèles au grand côté, contenues dans le nouveau cadre, s'avèrent rigoureusement en harmonie avec la plupart des points caractéristiques des monuments, eux inchangés, tels qu'ils figurent depuis le début de la recherche.

Mieux encore, toutes les perpendiculaires à ces parallèles, intérieures au cadre (correspondant donc au petit côté), passent elles aussi par des points clés des pyramides présumées !

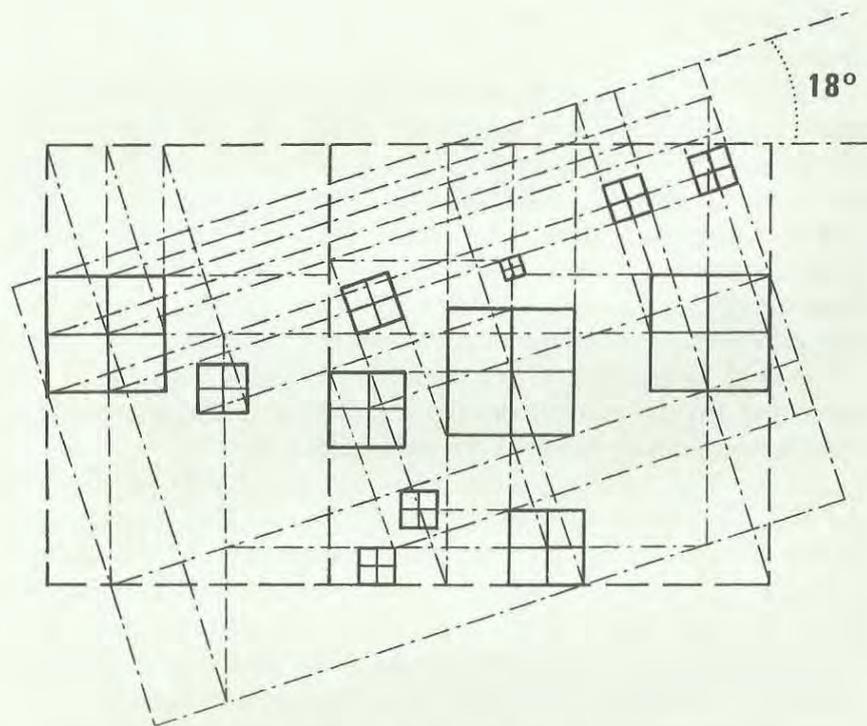


Figure 90 : Bascule du rectangle, en une géométrie à 18° , avec correspondances pyramidales d'une harmonie parfaite. Manifestement, on sent émaner les effets d'une combinaison intelligente.

L'architecte, le plus rompu à appréhender ces lignes fortes, avoue :

– Il est incontestable qu'il s'agit d'une géométrie **intelligente**, très intelligente. Je vois même s'esquisser d'autres formes, d'autres rectangles d'or. Vous les avez, je suppose.

– Bien sûr.

Buisan présente un quatrième plan, qui a inséré les pointes gauche, droite et supérieure du rectangle incliné, pour en former un nouveau (fig. 91).

– Je vous en donne les dimensions : longueur 28 819 coudées ou 15 090 mètres et largeur-hauteur 17 811 coudées ou 9 326 mètres. C'est bien un rectangle d'or, et accordez-moi que ce n'était pas obligatoire, avec une fidélité totale aux « 090 mètres ».

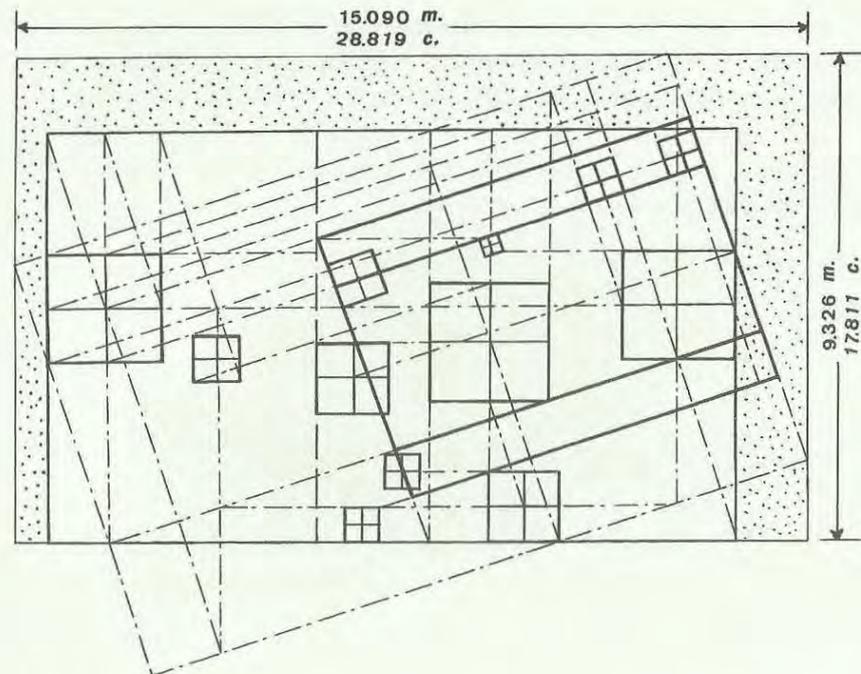


Figure 91 : Après bascule à 18° , sur la même base, un nouveau rectangle d'or se forme, avec des dimensions complémentaires. Intérieurement, d'autres surfaces dorées s'organisent.

Souhr a relativement précédé les explications de son ami et calculé de son côté.

– Je relève, dit-il, qu'une fois basculée, votre base a 2 000 m de plus et la hauteur 1 236 m en sus (coudée – 4 000).

— Et même mieux, surenchérit le professeur, le périmètre total, en coudées, a également une différence de 12 360. Le mariage mètre/coudée devient absolu et permanent.

Voulant sans doute se rattraper, l'étudiant, méfiant, avoue :

– Même si le but ou la raison ne sont pas clairs, la présence et la répétition de cette organisation du nombre sont une vraie provocation. Celui qui en douterait et n'y verrait que des coïncidences pourrait en faire inscrire le record au *Livre Guinness des records* !

Phtysen fait remarquer que, si besoin était, il y aurait encore matière avec deux plus petits rectangles d'or qui viennent s'inscrire, en s'appuyant sur des axes essentiels.

Buisan apprécie, et le manifeste en posant affectueusement sa main sur l'épaule de sa belle amie, mais l'autre main, dans un geste large, montre un acquiescement désabusé.

La fin de cette belle après-midi se passe en interminables promenades dans ce labyrinthe de formes. « *Le Jardin des angles d'or* », avait dit Siis, rêveuse.

CHAPITRE 35

QUI, DE LA POULE OU DE L'ŒUF... ?

Revenus au calme, dans la fraîcheur de la villa du professeur, Buisan et ses invités ne parlèrent que peu de la planète Mars. Toute la progression avait été rapide et chacun avait besoin, maintenant, d'assimiler ce qui avait été présenté : une gigantesque technique projetant dans la galaxie des règles formelles dont les fondements étaient apparus sur les bords du Nil.

Trop d'hypothèses avaient été lancées, dans le passé, sur d'éventuels Martiens, stoppées ensuite par des réponses nettes et négatives, pour que ne se crée pas un climat étrange au cas où des photos, apparemment stériles, s'avéreraient ensuite porteuses d'interrogations nouvelles et étayées.

Une fois encore, l'appréciation des documents devait être soumise à un bon sens objectif et ne pas s'arrêter sur un *a priori* de non-conformité aux idées acquises et répandues. Dans ce domaine, les trois Égyptiens avaient fait leurs preuves. Ils ne pouvaient que s'entendre avec leur hôte. Ils étaient entrés sans difficulté dans le jeu descriptif et interprétatif. Ce qui les rendait fébriles était la présence manifeste de mesures venues initialement de « chez eux ».

– C'est relatif, précise Souhr, car rien ne prouve que ces mesures **viennent** de « chez nous ». Nous les y avons trouvées, mais il est possible, sinon évident, qu'elles viennent de plus... haut.

– Je n'en ai jamais douté. Cependant, quel lien y a-t-il entre les

manifestations intelligentes de Mars et celles constatées dans notre pays ? C'est le problème de l'œuf et de la poule ; dans quel ordre faut-il appréhender les faits ?

– Cela, nous ne le savons pas, ma chère belle-sœur. L'existence du lien est évidente, et ce que j'ai vu des autres documents de mon ami est assez éloquent à cet égard. Pour autant, après les démonstrations géométriques mondiales, l'OVNI de **Marliens**, la Jérusalem Céleste, Pétra, les Mayas et **Mars**, nous avons pris du champ, ce qui génère de nouvelles questions. À ce stade, nous aurons, chacun, une perception spontanée de la nature de ce terrible **lien**, mais, cette fois, nous manquerons de données pour la définir.

Buisan avait souri lorsque Souhr avait évoqué « ses » documents, d'autant plus qu'ils étaient au programme du lendemain seulement. Réaliste, il suggéra à ses invités de sacrifier maintenant à une nuit réparatrice. Le séjour se terminant, l'au revoir prend un ton plus affectif et Siis, constatant que sa sœur et Buisan s'attardent un peu trop, tance malicieusement Phtysen :

– Envolons-nous en rêves, mais attention ! leur destination est... Mars, pas Vénus.

Le lendemain matin, au bureau, près de la Seine, toute l'équipe est suspendue aux lèvres de Buisan et attentive à ses dessins.

Le premier, impressionnant, est une présentation synchronisée de la photo et du plan-masse du site de Cydonia, pour sa partie comprise entre la tête et la pyramide la plus distante. La zone étudiée s'inscrit dans un long rectangle horizontal, de telle sorte que la tête et la pyramide sont entièrement insérées dans la longueur du cadre. De la même manière, la hauteur (ou petit côté) permet d'englober les points extrêmes du groupe de pyramides, c'est-à-dire en parfait parallélisme pour deux d'entre elles, en bas, et au ras du coin de la plus éloignée, en haut. C'est le « faire-part à l'italienne », vu la veille, mais illustré, opposé et... chiffré.

L'alignement de la tête sur la pyramide n° 2 est flagrant et, surtout, on remarque le positionnement privilégié des deux rectangles déjà vus, le petit et le grand. C'est cette partie que Buisan veut mettre en valeur et il présente un nouveau dessin étayé de mesures (fig. 92).

Tous les participants restent bouche bée.

Ces mesures ont eu un effet magique.

Il y a de quoi.

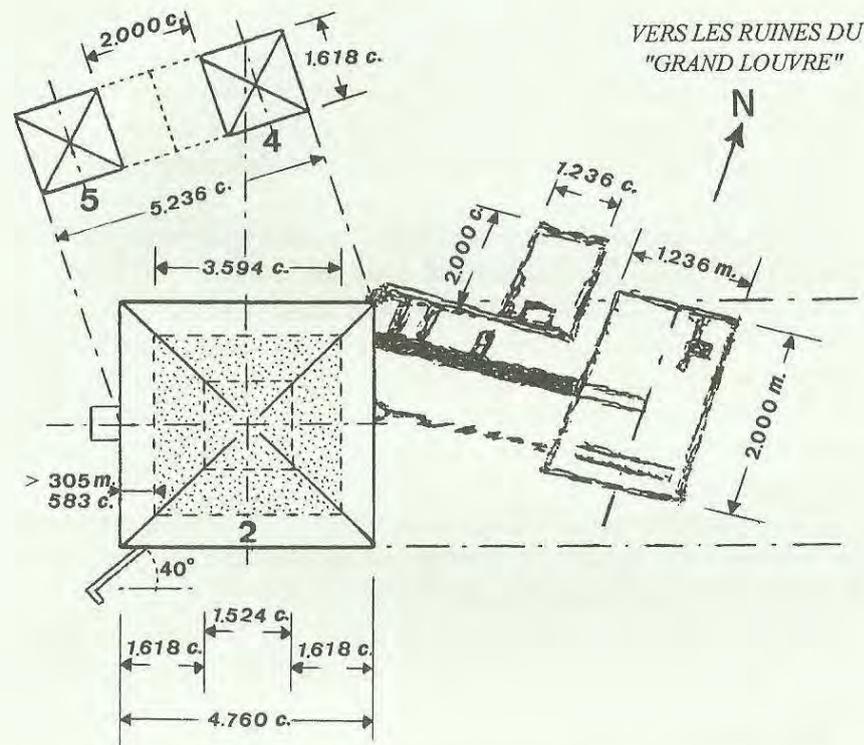


Figure 92 : L'environnement de la pyramide n° 2 est très riche en informations. Les deux ruines sont une conversion mètres/coudées des plus inattendues.

Les pyramides 4 et 5, reconstituées, sont un véritable « étalon coudée, nombre d'or ». Leur énorme érosion et l'ensablement, visibles sur la photo, les font paraître plus petites et décalées, au point de passer inaperçues pour la plupart des observateurs.

Les observations se poursuivent. Les petites pyramides (faux satellites) – les numéros 4 et 5 – ont chacune 1 618 coudées de côté. Elles sont séparées, l'une de l'autre, par un intervalle rectangulaire de 2 000 coudées qui forme deux rectangles Phi (1 000 x 1,618). Ces monuments s'insèrent donc dans un ensemble rectangulaire couvrant une aire de 5 236 coudées de long ! Cette dimension étrange de 2 000 coudées se retrouve à droite.

– C'est également la longueur des ruines constituant le petit rectangle, s'écrie l'un des étudiants, le plus prompt.

– Et voyez le côté de celui-ci : 1 236 coudées, ajoute le second jeune homme. C'est comme si la longueur que nous venons de voir (5 236 coudées) s'appliquait à cerner, à emboîter les trois côtés du petit rectangle. Nous avons bien 2 000 + 1 236 + 2 000, ce qui fait 5 236 coudées. C'est un procédé que nous avons déjà rencontré.

Si Phtysen est admirative devant le fruit des calculs de son ami, Souhr est blême. Il s'est projeté plus en avant et est passé au grand rectangle dont les mesures posées par Buisan sont strictement identiques à celles du petit quadrilatère. Toutefois, les chiffres ne sont plus représentatifs de coudées, mais de **mètres** ! Un rectangle en coudées et un autre en mètres, pratiquement assemblés. Immuabilité des chiffres. Et pourtant, démonstration des conséquences.

– Incroyable ! avoue-t-il, c'est comme si l'on voulait nous donner la clé de conversion des **coudées** en **mètres**, le passage de l'une à l'autre. Une « pierre de Rosette chiffrée » !

Médusée, Phtysen esquisse un geste vers la grille quasi magique.

– C'est effectivement incroyable. Et pourtant, c'est là, présent, formel.

Siis ajoute :

– ... en un mariage égypto-martien. Qui s'y serait attendu ?

– Cela, je ne le sais pas, mais ensemble nous savons, depuis le début, que ce qui est en haut est comme ce qui est en bas et ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, rétorque Phtysen.

– Oui, approuve Buisan, mais si l'on veut vraiment aller plus loin, il serait intéressant de savoir quel a été le mode de construction de ces bâtiments, si ce sont effectivement des ruines. La question peut se poser car, au niveau des pyramides, l'analyse tend à démontrer qu'elles n'ont pas été bâties mais **taillées**.

Voyant certains de ses compagnons surpris, Phtysen vient à la rescousse :

– Si l'on cherche une référence historique, il y en a plusieurs, mais on peut se contenter des obélisques de Pétra taillés par élimination de l'essentiel de la montagne ! Je suis bien consciente de ce que sous-entend cette hypothèse...

On n'entendait pas un bruit, sinon celui des respirations. C'est alors que, grave et solennel, Buisan pointe son doigt sur la pyramide n° 2.

– Troublé par des similitudes, j'y ai tracé le report de Chéphren bis. J'ai repris, à une nouvelle échelle, le complexe du Sphinx, tel qu'il figure dans *Le Grand Secret du Sphinx de Guizeh*, avec ses pyramides incluses, réelles ou fictives.

Tout au moins, le professeur a sélectionné les bases de celles qui, sur le site de Guizeh, sont censées émerger en hauteur : les carrés 412 et 311,12 (le carré du Sphinx). Par intuition, il a ajouté, toujours converti évidemment, le petit carré 132, c'est-à-dire celui qui est, dans le sable égyptien, représentatif des trois pyramides superposées et enterrées (132-123-28).

Cette méthode fait nettement apparaître une nouvelle lecture de la pyramide de Mars n° 2. D'abord, on relève que ses côtés sont de 4 760 coudées pour le pourtour et de 3 594 pour le carré interne qui suit immédiatement. Ensuite, on remarque que, dans ces conditions, le petit carré central fait 1 524 coudées de côté, laissant ainsi 3 236 coudées à partager.

– Cela fait 1 618 de part et d'autre. Encore des chiffres magiques, constate Siis.

Buisan a obtenu un beau succès avec sa démonstration, mais gardait des atouts en réserve :

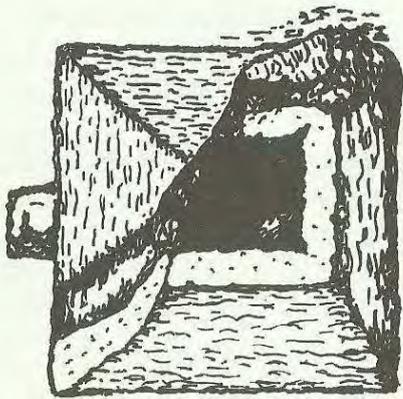
– Personne n'a bronché devant ce nombre de 4 760 coudées. Évidemment, *a priori*, il n'éveille rien. Mais – et mon ami Souhr est au courant pour m'avoir aidé – 476 est le onzième de 5 236. Réalisez ce qu'est cet insolite mariage du 11 et de la coudée. Vous rendez-vous compte que ce principe de 11 s'est manifesté à de nombreuses reprises, dont le « posé » d'OVNI à **Marliens** (tout en multiples de 11), et que nous le retrouvons, là, sur **Mars** ? Quel **lien** !

Le groupe est, une fois de plus, stupéfait de cette insistance de certains chiffres à revenir dans l'actualité, surtout maintenant sur la planète rouge. Souhr, déjà informé, veut précipiter l'enchaînement et fait un signe en ce sens à son ami. Le professeur ne demande pas mieux :

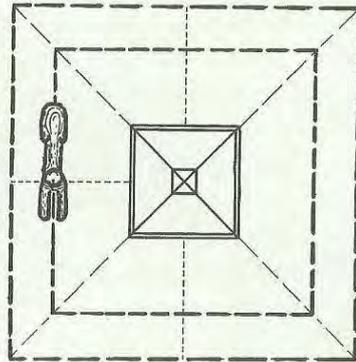
– N'avez-vous pas le sentiment que cette pyramide cachottière, ainsi présentée, est une sorte de couvercle ? Ne ressentez-vous pas l'impression d'une coiffe pyramidale de 583 coudées d'épaisseur, qui pourrait cacher un vide de 3 594 coudées ?

– Oui. Mais...

– Eh bien, cassez un coin... Qu'avez-vous alors ?



Pyramide n°2, sur Cydonia, avec son espace intérieur.



Pyramide Chéphren bis, sur Guizeh, avec sa pyramide (ou carré) du Sphinx, et 132

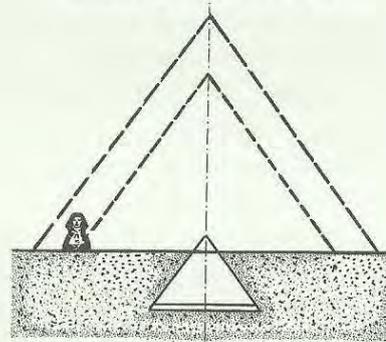
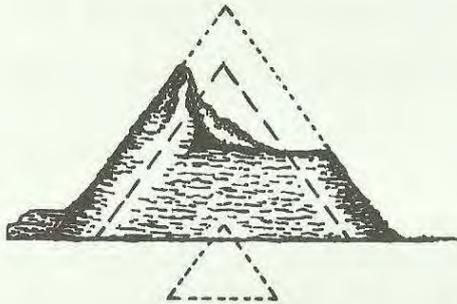


Figure 93 : L'effondrement partiel de la pyramide n° 2 laisse apercevoir un vide qui, proportionnellement, correspond aux mesures de la pyramide du Sphinx (à l'intérieur de Chéphren bis) sur Guizeh. L'épaisseur du mur de la pyramide martienne peut s'expliquer par cette concordance.

La pyramide (ou carré) 132, au centre de Chéphren bis, trouve curieusement sa proportion sur Mars, dans la n° 2.

– La pyramide éventrée (fig. 93) !

Ce rapprochement permet de réaliser qu'à force de travailler sur le dessin, modèle de perfection, on en avait oublié les réalités. Le constat général d'un mimétisme troublant amène à considérer que l'ensemble étudié est bien la grille de conversion entre Mars et Guizeh.

– Alors, professeur, demande Tama, que peut-on faire des deux

petites pyramides en biais, les « 4 » et « 5 », en dehors du fait qu'elles ont donné – avec leur intervalle – 5 236 coudées ?

– Ce n'est déjà pas mal, mais je devine que vous êtes troublée par la projection que j'en ai faite sur la pyramide éventrée.

– Oui, vos deux axes descendants.

– C'est une simple suggestion, occasionnée par l'inclinaison de 18°.

Buisan démontre que le prolongement des deux côtés extérieurs vient se situer exactement, à droite, sur le coin de la pyramide et, à gauche, sur son axe médian, à la hauteur du présumé petit temple.

– Fallait-il les relier ? Dans le doute, je me suis abstenu et j'en suis resté à tout...

Le professeur marque un temps d'arrêt et, adoptant – avec humour – un ton très magistral, conclut :

– ... ce que j'ai eu l'honneur, Mesdames et Messieurs, de vous présenter.

Tout le monde rit, et personne ne s'oppose à ce que Tama, sur proposition du professeur, apporte une bouteille de champagne et des flûtes. Un tel événement ne pouvait manquer d'être célébré.

– Voulez-vous, très chère amie, dit Buisan à Phtysen, que je vous la sabre ?

– Bonne idée, je n'ai jamais vu cela encore.

– Eh bien, c'est le jour des « grandes premières ». Je m'exécute.

Il prend un sabre accroché au mur et, de l'autre main, tient par le « cul » la bouteille inclinée, visant la fenêtre ouverte. La lame glisse rapidement jusqu'au renflement du col et, sous l'impact, la bague se rompt net. Chassée par la pression, elle s'envole, alors que le goulot ainsi éventré laisse jaillir un flot de mousse.

– Si vous voulez du symbole, dit un étudiant, vous l'avez. J'ai cru voir partir une nouvelle fusée spatiale.

C'était bien du symbole. Buisan, afin que nul n'en doute, d'un rapide regard cherche la bague, la trouve et la ramasse. Il montre qu'elle enserre bien le bouchon et le muselet de protection ; c'est un « tout ». Il va vers Phtysen, le lui offre et, devant tout le monde éberlué, passant son bras autour des épaules de la belle Égyptienne, l'embrasse longuement sur la tempe.

Chacun pourrait jurer que cela a duré une éternité, mais nul ne se hasarderait à tenter de chiffrer le temps.

C'est Tama qui, timidement, rompt le charme en demandant, alors qu'elle examine le dessin avant de le ranger :

– Et cette petite construction ou allée, en bas, à gauche ?

– Je ne sais pas ce qu'elle est, répond le professeur, revenant sur Terre – ou sur Mars – ; vous voyez que j'en ai mesuré l'angle. Il est de 40° , donc non aligné sur la diagonale, qui est de 45° . Il a d'ailleurs une fausse symétrie, sur l'angle nord de la pyramide n° 1, mais non parallèle (fig. 94)...

– ... à 1 618 mètres de là, observe Siis.

– Bien sûr, toujours les mêmes chiffres. Vous les retrouverez aussi comme côté de la pyramide n° 3 ou en intervalle entre celle-ci et la n° 1. D'ailleurs, cette pyramide n° 1, de 5 000 coudées, est extensible : descendue jusqu'à la n° 3 ou étendue jusqu'à la n° 2, elle devient, chaque fois, un rectangle d'or. Cela ne vous surprend pas, je suppose.

Effectivement, personne ne pouvait désormais être surpris dans ce groupe et c'est presque désabusée que Siis fait remarquer l'étonnante mesure de la pyramide n° 3.

– 3 090 coudées. N'est-ce pas à rapprocher de 13 090, le rectangle de départ ? À propos, les $\frac{2}{8}$ d'une coudée (hauteur du Dy) font 0,1309 mètres...

– Le fameux rectangle initial, rappelle un étudiant. Ce rectangle qui est un des deux volets du « faire-part à l'italienne » ?

– Oui, confirme le professeur, et cela n'en finit pas. C'est une géométrie de rapports dédiés à Phi et à la coudée, aux nombres cosmiques pourrait-on dire, si l'on ajoutait Pi (qui doit vraisemblablement s'y trouver). Laissons cela, ce sera un sujet d'étude pour l'avenir, y compris les cercles qui en découlent. Dans l'immédiat, j'ai mieux à vous communiquer pour la conclusion : une comparaison Guizeh-Cydonia !

Cette annonce ne crée pas de surprise car tous l'attendaient. C'était inéluctable. Pourtant, préalablement, Buisan veut insister sur quelques points à prendre en considération pour asseoir le raisonnement. Il montre que la pyramide n° 12 a les mêmes dimensions que la n° 2, soit 4 760 coudées, qui sont donc aussi la longueur (ou hauteur sur le plan) de la tête. En mètres, cela fait environ 2 500, comme le professeur l'a indiqué sur la planche.

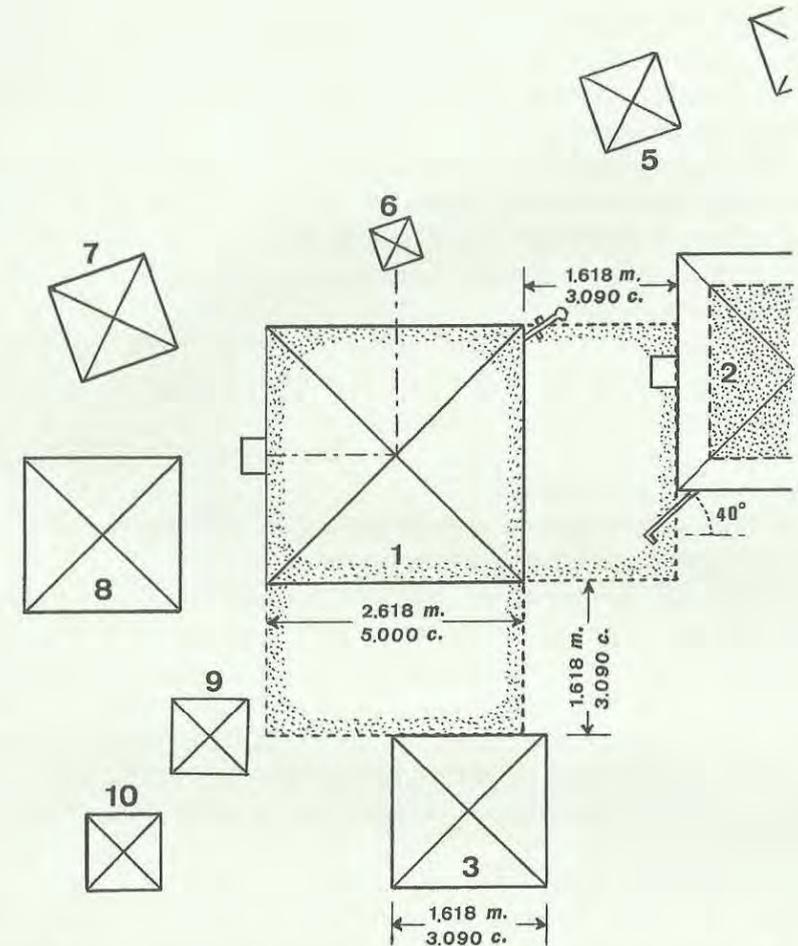


Figure 94 : La situation de la Grande Pyramide, n° 1, avec ses 5 000 coudées, détermine de façon simple la disposition générale des pyramides n° 2 et n° 3 accolées à des rectangles Phi.

Les dimensions et l'organisation des autres pyramides sont plus complexes... et fastidieuses, mais toujours géométriques.

L'ensemble est gigantesque.

– Est-on toujours certain de ces mesures ? demande l'étudiant qui avait déjà manifesté son scepticisme.

– Bien sûr, jeune homme « de peu de foi ». Calculez en mètres. Vous aurez, pour ces 4 760 coudées, 2 492 mètres. Or, la NASA, de

son côté, sans connaître la référence coudéenne, a indiqué 2 500 m, soit un écart de 8 m avec le fruit de notre travail guizéhien. Moins de un demi pour cent de différence. Rien que cela serait une preuve de la qualité et de la motivation de nos thèses.

Soucieux de convaincre définitivement son étudiant prudent, le professeur cite une autre source. Il reprend l'étude de M. Pierre Muyard qui a déterminé diverses mensurations, en partant des clichés NASA, mais de manière bien classique, ignorant forcément la référence égyptienne.

– Que trouve ce chercheur, quand j'annonce 5 000 coudées ou 2 618 mètres, à la pyramide n° 1 ? Eh bien, lui, annonce 2 625 m ! Voudriez-vous un meilleur recouplement ?

Phtysen reconforte le jeune homme, écrasé par les preuves que lui a assénées le professeur.

– Vous n'avez pas eu tort de provoquer ces justifications car d'autres que vous les demanderont.

Appréciant chaque fois l'appui de son amie, Buisan, dans la même foulée, montre qu'on peut poursuivre par une volée de recouplements, qu'il s'agisse de l'exploitation des diagonales des pyramides ou de l'émergence de triangles bien connus, après le décortiquage auquel ils s'étaient livrés sur Guizeh, la Terre sainte ou Pétra : le **sacré**, le **lumineux** ou encore le **sublime**. Tout est là, sur ce sol martien, constat écrasant pour le petit homme terrien (Annexes XV et XVI).

– Venons-en enfin à cette comparaison Cydonia-Guizeh. Elle repose déjà sur un rapport, une fois encore, du dixième. Le complexe égyptien est, avec ses conduits-canaux souterrains, dix fois plus petit que celui de Mars. C'est encore une indication rigoureuse, un élément de cette grille « magique », qui nous est donnée.

Buisan déploie alors deux plans. Le premier, bien connu, est le site de Guizeh. Le second, tracé sur Rhodoïd, est l'ensemble architectural de Cydonia, réduit au dixième. Le professeur place le transparent « martien » sur la « Septième Merveille du monde » (terrestre), en ajustant la pyramide n° 1 – dont les 5 000 coudées ont été ramenées à 500 – sur ce qui, en sous-sol de Guizeh, correspond à la Grande Galerie, plus le sas et la chambre dite « du Roi », dans leur expression souterraine en base horizontale. L'ensemble fait bien 500 coudées.

C'est un choc.

Bien que n'épousant pas le même tracé, la superposition démontre, sans équivoque, l'appartenance à une même famille, employant une connaissance géométrique identique. Les remarques et correspondances sont multiples (fig. 95).

COMPARAISON SUPERPOSEE DES CONSTRUCTIONS DES SITES DE GUIZEH ET CYDONIA

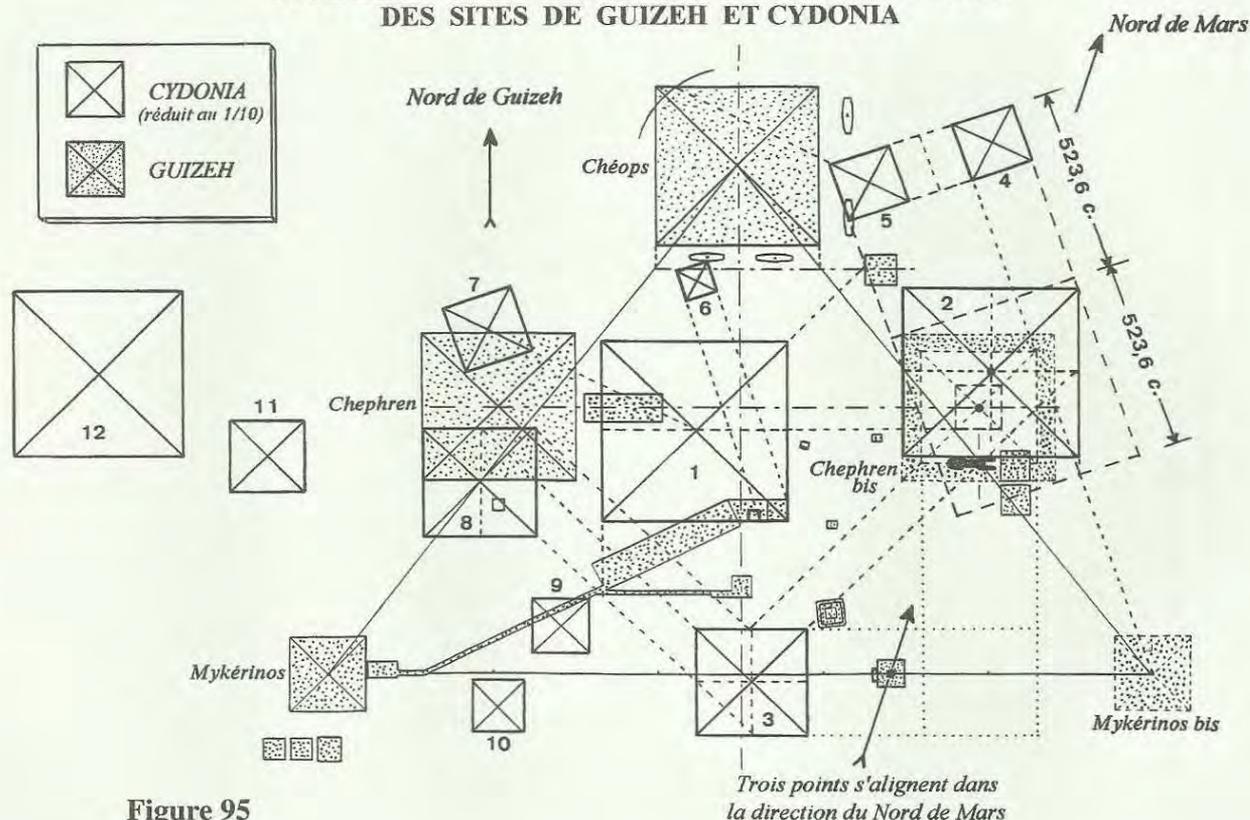


Figure 95

POINTS DE CONCORDANCE

Sur GUIZEH : 12 pyramides (avec la « 132 » non encore découverte), dont 3 principales, et un Sphinx.

Sur CYDONIA : 12 pyramides, dont 3 principales et une tête.

Dans le report Cydonia-Guizeh, les éléments de Mars étant réduits au 1/10 et projetés sur Guizeh, à l'échelle 1/500, on observe que :

- Les pyramides 2, 7, 8 se calent, en largeur, sur Chéphren et Chéphren bis.
- La n° 8 coupe, en son centre, le grand triangle pyramidal de Guizeh, sur la base de Chéphren.
- La n° 2 coupe, au milieu de sa base ouest, le grand triangle pyramidal de Guizeh, sur la base de Chéphren bis.
- La base nord de la pyramide n° 2 et la base de celle satellite de Chéops correspondent horizontalement.
- La n° 1 correspond aux 500 coudées des salles souterraines et se trouve basée sur l'angle de la salle dite « du Roi ».
- Une diagonale de la n° 3 se dirige sur la tête du Sphinx, bien que soit décentrée la n° 2 par rapport à Chéphren bis.
- Les bases de la n° 8 (satellite de la n° 1) encadrent le sas et la salle du roi (à son angle).
- Une base de la n° 4 pointe en direction du sud, vers le centre de Mykérinos bis.
- Les n° 4 et 5 peuvent former un carré de 523,6 coudées, incliné à 18°. Elles encadrent avec précision, au nord et au sud, les angles de Chéphren bis.
- La diagonale de la n° 5, en prolongement, coupe le cercle de périmètre de Chéops, sur la base.
- Le nord de Mars est orienté à 18° de celui de Guizeh. Trois points s'alignent dans la direction du nord de Mars :
 - le centre du temple bas de Mykérinos,
 - le centre de Chéphren bis,
 - le centre de la pyramide n° 2 de Mars.
- Les barques solaires (ou fosses) semblent entrer dans cette nouvelle géométrie, ainsi qu'un angle de la n° 9 sur une galerie,
- etc.

CHAPITRE 36
PRENONS DE L'ALTITUDE...

... avait déclaré Buisan à la fin de sa démonstration comparative, soigneusement étayée, et, devant les regards perplexes, il avait ajouté :

– Je vous emmène tous dîner à la Tour Eiffel, afin de nous détendre et de continuer à voir les choses... de haut.

– Merci, mais laissez-moi régler, car je suppose que les prix flottent aussi plutôt... vers le haut, propose Souhr.

– Ah non ! vous êtes mes hôtes, et si l'hospitalité orientale vous est connue, sachez que celle de l'Occident peut avoir aussi une certaine ampleur.

– Certes, mais je sais que les traitements de l'Université ne sont pas au niveau des compétences, et...

– Exact, mais je vous ai déjà dit que j'avais quelques revenus personnels. Alors, laissez-moi la joie d'en distraire une partie pour conclure nos travaux de la manière la plus appropriée.

Les deux étudiants partageaient la surprise de Phtysen, émerveillée de découvrir ainsi Paris, sous le soleil d'été déclinant, surtout avec les commentaires du professeur, manifestement ravi lui-même du plaisir ainsi prodigué à sa compagne. Siis et son mari, à part, bavardaient sur un sujet brûlant : la larme sur le visage de Mars venait de leur rappeler celle coulant de l'œil de Sekhmet. Y avait-il un lien ? En outre, quel rapport pourrait-il exister entre la

Lionne Sacrée et la partie animale du Sphinx ? Un corps de lion, là où vient s'épauler la géométrie sacrée de la Jérusalem Céleste.

Le couple est bien conscient qu'il y a trop de problèmes concomitants pour espérer les régler tous. Il faut appréhender les éléments au fur et à mesure qu'ils se présentent à l'examen. Indifférents au méridien de Paris qu'ils dominent de l'œil, ils en restent à cette Jérusalem Céleste sur laquelle ils dissertent. Siis rappelle qu'on la disait être *le pendant eschatologique (de la fin des temps) de la Jérusalem Terrestre*.

– J'ai déjà entendu cela, répond Souhr, mais on doit prendre la phrase dans ses sens relatif et religieux. Pour nous, elle semble être un point de départ, quel que soit le domaine d'application.

– Ou un point intermédiaire, suggère son épouse, si l'on parvient à justifier son rôle dans l'enchaînement technique qui chevauche celui géométrique.

– Explique-toi.

– Eh bien, Souhr, nous avons constaté une règle géométrique appliquée essentiellement à notre Terre, puis des traces formelles d'une évolution technique avec l'OVNI de Marliens et Mars. Souviens-toi de la théorie relative à une projection de la constellation d'Orion pour implanter les trois pyramides sur Guizeh. Imaginons que l'hypothèse soit bonne ; il resterait à définir la signification du report de ce tracé sur le site.

– Oui, nous en avons parlé ; comme on le ferait d'une diapo.

– Il subsisterait pourtant un problème. Je ne suis pas très expérimentée, mais c'est une projection optique inversée. Il faudrait qu'il y ait une loi à appliquer.

– J'ai compris ta pensée. Tu veux dire que cette projection sur Guizeh indiquerait des distances ou des reports par des lois optiques. Elle pourrait définir la marque d'une Jérusalem Céleste de l'espace, en immense forme terrestre. Cette opération technique, à des fins géométriques, s'inscrirait bien dans les méthodes dont nous découvrons l'application permanente.

– C'est loin d'être absurde, même si c'est également loin d'être démontré, rétorque Siis.

– Dans le dernier plan (d'ailleurs complexe) du site de Guizeh, à la fin du *Grand Secret du Sphinx*, nous avons l'insolite cercle-couronne dans lequel s'inscrit la petite pyramide énigmatique de Khent-Kawes. Cette dernière est importante et déjà liée – nous l'avons vu

– à l'OVNI de Marliens. Pourquoi ne serait-ce pas aussi – et surtout – un indice, comme s'il s'agissait d'une mise en orbite quelconque, si tu souhaites une image de référence ?

Souhr insiste, séduit par la logique de l'hypothèse mais également par son impact déroutant. Il est vrai que le « carré » Khent-Kawes, manifestement, n'a pas tout donné. On pourrait aisément admettre qu'il a été implanté dans le dispositif guizéhien en partant d'une règle angulaire commune avec l'OVNI. Cependant, rien n'explique l'invisible cercle-couronne dans lequel elle évolue et dont la présence, dans les tracés, doit bien s'expliquer par un motif sérieux.

L'analyse en profondeur qui a été faite, jusque-là, dans tous les domaines, est effectivement le moyen imparable pour permettre d'anticiper l'événement. L'architecte est ébranlé. Il repense à la citation de Paul Valéry : « *Quand un mystère vous dépasse, feignez d'en être l'instigateur.* » Pourtant, il est difficile, là, de se prétendre l'instigateur de quoi que ce soit, bien que la tranquille détermination de Siis fasse penser à une déesse organisant la mise en place de ses œuvres.

– Gardons cela pour nous, conseille Souhr, c'est une piste sérieuse, mais n'en parlons pas encore aux autres. Nous reprendrons cette hypothèse, dès notre retour proche, au cours des quelques jours que nous passerons chez ta sœur. Nous avons d'ailleurs un dîner prévu au Mena-House, près des pyramides. Il y aura – ai-je cru comprendre – un spécialiste de l'espace...

– ... Holà ! Il va s'affoler si nous lui disons quel est l'objet de nos recherches !

– Non. Nous lui rappellerons d'abord que cet hôtel avait été construit vers 1869 pour l'impératrice Eugénie inaugurant le canal et qu'un dernier de ses illustres clients fut W. Churchill. Cette évocation créera une relativité propice pour glisser notre question.

Loin de deviner la nature de la conversation de sa sœur et de son beau-frère, Phtysen ironise :

– Alors, les amoureux, c'est une lune de miel parisienne ? Restez-vous dans l'ascenseur ou venez-vous avec nous ?

Les intéressés trouvent que l'égérie du professeur ne manque pas d'aplomb, car c'est elle qui, euphorique, s'apprête à aborder le palier au bras de Buisan. Ils sont au deuxième étage ; la vue sur Paris est fantastique. Phtysen explique au professeur que son compatriote Omar Sharif, le plus parisien des Égyptiens, a un appartement certes moins élevé mais qui domine aussi tout Paris.

Ils sont à l'entrée du restaurant *Le Jules Verne*. Tama pousse une exclamation et un des étudiants, moqueur, lui glisse :

– Impressionnée ? Vous n'avez pas l'habitude ?

– Certes non, mais ce n'est pas la classe de l'établissement qui m'a donné ce choc, c'est le nom.

– Pourquoi ?

– Cela me rappelle la sortie du troisième livre de Gruais-Mouny. Vous savez qu'il est consacré au Ankh, la croix égyptienne. C'est *Le Grand Secret du Signe de Vie*, qui traite du matériel de communication décelable à travers les hiéroglyphes. Au moment de sa sortie, il y avait eu une allusion amusante. Elle partait d'un document publicitaire sur un artiste qui avait maquillé un obélisque égyptien, le recouvrant d'électronique. La firme qui avait produit ce « gag » ne pensait certainement pas être si près de la vérité.

– Et alors ?

– Le montage avait une petite légende : « *Et si cette pub, au lieu d'être un gag, n'était qu'une anticipation intelligente, à la Jules Verne ?* »

– Je m'en souviens, grâce à votre évocation, atteste le second étudiant. J'ajouterai autre chose. Puisque vous évoquiez le livre sur l'Ankh, vous avez dû y lire que Alain Delon porte souvent cette croix autour du cou.

– Oui.

– Les auteurs n'ont pas dressé la liste des porteurs de Ankh, ce n'était pas leur but, mais je suis resté attentif à cet aspect et j'en ai vu pas mal depuis. La toute dernière, au charme pulpeux, est la jolie Béatrice Dalle, dans le film *Désiré*.

– Tu crois aux porte-bonheur, toi ?

– Pas au sens de cette question aller-retour. Mais je crois à la conjonction de forces mal définies et – pourquoi pas ? – aux ondes de forme. Tout ce que l'on a vu dans nos derniers travaux n'est pas fait pour m'inciter au doute. D'ailleurs, quel mystérieux phénomène nous conduit à parler de cela, ici ?

Tous les trois s'amuse de cette coïncidence qui prouve l'acharnement des faits les plus anodins à se répéter, à se confronter. C'est un peu le phénomène de la limaille de fer étalée sur une feuille de papier et se regroupant dans une valse interminable provoquée par l'aimant caché en dessous de la feuille. Le grave et le futile paraissent n'avoir aucune peine à se confondre, dans un même mouvement irréversible.

Le professeur, qui tient la porte, s'impatiente un peu de ce conciliabule et fait presser l'entrée. Le maître d'hôtel conduit le groupe dans ce cadre luxueux et propose une grande table d'où l'on embrasse pratiquement tout Paris.

Aux toasts, Buisan lève sa flûte et rappelle que c'est la conclusion d'un « séminaire » exceptionnel – d'où le choix d'un cadre également exceptionnel pour faire ce qu'il appelle « la séance de clôture ». Il évoque les conditions de leur rencontre initiale et la méthode de travail en un cercle parfois élargi. Il insiste sur l'étrange prédilection qu'avaient la plupart des intervenants à plonger dans cette affaire. D'un ton moins sévère, nettement attendri pour être plus précis, il avoue sa surprise d'avoir rencontré une Égyptienne aussi cultivée que charmante, alors qu'il s'attendait à discuter avec une demoiselle fade, à grosses lunettes. Tout le monde sourit, sauf Phtysen, dont les joues rougissent, mais sa main serre longuement celle du professeur.

– Paris a toujours fait battre les cœurs, lance évidemment l'étudiant hardi.

– Puisse-t-il faire battre aussi celui des scientifiques, rétorque Buisan.

Ce vœu pieux exprimé, les convives attaquent un succulent foie gras qui fut prétexte à un rappel historique et culinaire. Cette incursion dans le passé ne remettait rien en cause des grands problèmes soulevés dans le séminaire, mais montrait bien la persistance d'un esprit de recherche. Celui-ci s'exerça encore alors que les serveurs apportaient un bar au champagne.

– Bar ou loup sur vos côtes méditerranéennes, précise Souhr à son ami.

– Oui, mais le pourtour maritime de la Méditerranée est tel que nos côtes sont un peu les vôtres. J'ai souvenir d'excellents repas de poissons appréciés près d'Alexandrie, avec une alchimie d'aromates. À ce sujet, si nous avons eu des résultats spectaculaires dans nos travaux, il reste beaucoup de domaines – dont l'alchimie – que nous n'avons même pas effleurés.

Buisan reprend, en particulier, ce thème support de l'étalon angulaire issu des dessins de Michaël Maïer, le génial médecin-alchimiste-écrivain. Les deux auteurs français s'en étaient tenus, par la force des choses, aux interprétations géométriques qu'ils exposèrent dans *Le Grand Secret du Sphinx* mais ils savaient que d'autres informations seraient à dégager.

– À nous également, le temps a manqué, dit le professeur.

Pour les jeunes gens, il rappelle que la lumière, c'est la vie. C'est déjà la perception de radiations par l'œil, lorsque – émises par le soleil – elles rencontrent un obstacle qui en renvoie une partie, ce qui donne la couleur. La lumière solaire, décomposée par le prisme, donne une variété de tons allant du violet au rouge, en passant par le jaune, l'*arc-en-ciel*. L'ultraviolet est d'une courte longueur d'onde alors que l'infrarouge est d'une longueur d'onde élevée.

Chauffer, refroidir, ajouter, retirer, mélanger, condenser, ballon, colonne, ampoule, réaction, cristaux, ions... autant de termes de la manipulation chimique moderne, mais, à part le mot *ions*, ce sont également ceux de l'alchimie médiévale. Christophe Bureau et Mireille Defranceschi, dans leur livre *Des teintures égyptiennes aux micro-ondes : 100 manipulations de chimie*, rappellent que, depuis la teinture de voiles dans l'ancienne Égypte jusqu'aux « blue-jeans », c'est l'indigo qui a servi à faire toutes les teintes de bleu sur plus de 3 000 ans.

– La piste alchimique a progressé, reprend Buisan. Elle doit se confondre à un moment quelconque avec d'autres données.

Il revient au mécanisme des conduits-canaux exposés, eux, dans le livre précédent, *Le Grand Secret des Pyramides*, pour s'interroger sur le rôle de ce fluide. Gruais-Mouny avaient évoqué une hypothèse de circuit de refroidissement parce que le tracé le suggère et que la méthode est plausible. Néanmoins, le professeur rappelle que les deux Français n'ont pas exclu d'autres usages. À la lumière de ce que l'équipe a mis en évidence, l'imagination – dès lors qu'elle est raisonnable – peut s'exprimer. Buisan annonce être troublé, précisément, par l'aspect alchimique qu'ils n'ont pu introduire dans leurs réflexions nouvelles.

– Si nous tenons, dans l'avenir, une même séance de travail, nous aurons à nous pencher sur les nombreuses observations faites sur une éventuelle énergie de l'eau. Il y a eu des publications assez nombreuses, dont celles des Soviétiques Prolapov et Vernadsky. L'énergie pressentie, émise par le complexe souterrain de Guizeh, est-elle nucléaire ? Vient-elle du cristal, de l'eau ? ou des trois ?

Chacun réalise qu'il n'était pas possible de traiter cela dans le cadre des fantastiques observations faites dans un laps de temps très court. Ce sera pour une prochaine fois, où l'ordre du jour pourra inscrire : les OVNIS, la suite de Mars, l'Alchimie, les Mayas, etc.

À l'énoncé de ce mot, Buisan s'est tourné vers Souhr avec un air entendu. Leur découverte sur la géométrie commune de Cuicuilco, Guizeh, Mars et Marliens promet de beaux jours. Le prochain séminaire est inéluctable. Mais il y a un temps pour chaque chose et le professeur s'appête à poursuivre :

– et le Dy..., rappelle Siis, ne pouvant évidemment deviner le motif de la brève suspension de Buisan.

– Bien sûr. Nous devons y revenir, car ce que nous avons fait émerger n'est qu'un premier stade, qui évoluera en fonction d'autres éléments. Tenez, un Anglo-Saxon, J. P. Boyle, dans ses études sur des « ensembles volumétriques », estime que ceux-ci peuvent générer des effets par leur seule forme. Or, dans ce qu'il propose, il y a un *cône générateur psionique* et un *générateur cône-pyramide*. Lequel d'entre nous ne serait pas intrigué par un rapport avec le Dy tel que nous l'avons disséqué ?

Les idées fusent, les propos s'envolent. C'est Phtysen, un peu maîtresse de maison, qui rappelle que ce dîner est une cérémonie de clôture :

– Il faut savoir s'arrêter, reprendre son souffle. Laissez-moi « mon » professeur. Il nous a beaucoup donné. Accordons-lui le répit afin que nous savourions ensemble ces moments précieux du repos après un travail bien fait. C'est l'heure de l'amitié, de l'amour des autres.

Ce fut l'heure, également, de jolies framboises gonflées, présentées en aumônière, avec un petit filet de crème légère, le tout accompagné d'un champagne « blanc de blancs », de bon millésime, car, pour lui aussi (c'est le propre des blancs), le temps est nécessaire à son épanouissement.

CONCLUSION

Le professeur est allé méditer sous les frondaisons de Saint-Cloud et préparer quelque voyage d'automne. Ses étudiants attendent, eux, la rentrée. Tama achève d'intégrer son mélange des cultures et ne cesse de mettre à jour les travaux de son patron. Siis et Souhr ont repris la direction des États-Unis, et Phtysen celle du Caire, où l'on peut penser que Buisan viendra goûter aux charmes exotiques et parfumés de son balcon ombragé.

Sekhmet a séché ses larmes ; peut-être espère-t-elle un monde moins mauvais ?

Son pouvoir, à la fois destructeur et constructeur, se manifestera dans de futurs travaux. Champollion avait été frappé par la multiplicité de ses possibilités ; il avait estimé que ce n'était certainement pas sans raison qu'elle figurait 730 fois dans le Temple d'Aménophis III (365 fois debout et 365 fois assise). Des accessoires symboliques ajoutent à sa majesté dans le Temple de Séthi I^{er} à Abydos, haut lieu entre autres. Enfin, nous mettons de côté sa représentation au Temple de la déesse Packet au Spéos Artemidos parce que nous en attendons trop. Elle offre au roi les deux couronnes d'Égypte, ces couronnes que l'on disait magiques, avec tout ce que cela comporte. Nous y reviendrons un jour. Nous la quitterons, pour le moment, sur le modelé d'une statue où la terrible lionne donne tendrement son sein, pour allaiter le jeune Horus.

Nous pouvons donc reprendre en main les constats qui se sont imposés tout au long de cette aventure d'été. C'était l'époque de la

floraison, dont on sait qu'elle s'est préparée longtemps avant. Bien longtemps.

Tout ce qui a été dit est banal, dans la mesure où chacun pouvait y penser puis le constater. L'originalité est d'avoir jeté le filet dans une partie poissonneuse d'une rivière un peu troublée au point de cacher ses poissons, pourtant bien présents, mais qu'on ne songeait à aller chercher.

Déjà, ce qui s'impose, c'est que l'Égypte fabuleuse n'était rien, dans cette affaire, qu'un simple maillon d'une longue chaîne qui va du Yucatán au Tibet. C'est le lieu privilégié où nous avons ramassé l'information de départ. Le conservatoire où sont demeurés les éléments du savoir. C'était le fermoir du collier de la Connaissance, dans la mesure où le fermoir, c'est aussi – en quelque sorte – l'ouvrier.

Cette chaîne horizontale, c'est celle du 30^e parallèle, mais on peut la changer de sens et la mettre à la verticale, en pendentif. Elle passe alors par les OVNIS et Mars la Rouge. C'est une géométrie à trois dimensions, et encore est-il probable qu'elle aille plus haut. Il faut s'attendre à ce qu'elle introduise une notion de quatrième dimension.

Son approche se fera-t-elle par l'analyse plus poussée des mystères mayas et autres ? On verra bien si, comme le dit Michaël Maïer, son Atalante-étalon passe du cercle (que nous avons largement exploité) à la sphère (que nous pressentons).

L'essentiel est de ne pas s'installer dans le confort de nos découvertes. Ce serait tentant, d'autant plus que nous avons dû laisser en chemin nombre de détails pleins d'intérêt. Il faut se méfier de cette tendance à jouir de l'acquis. Pour sa part, le général J.-L. Chrétien, ce brillant cosmonaute, disait un jour à Natacha Havard : «... à croire que l'on finit par trouver normal l'exceptionnel. » De notre côté, dès le premier ouvrage, nous écrivions : «... nous vivons – et notre seule présence le prouve – dans l'exceptionnel, et pourtant, nous ne raisonnons que dans le conventionnel. »

La progression est jalonnée de conseils : Jean Mourgues : «... Il y a un ordre dans les choses, et cet ordre, nous le supposons avant de le démontrer » ou Jean Guglielmi «... le privilège d'une vision globale de l'homme et du monde. »

Les conseils ne manquent pas, mais tous convergent finalement vers une prise de conscience. Il faut accommoder deux mondes,

tous deux visibles, mais à perception différée. Il y a les choses que l'on voit tout de suite et celles qui ne se discernaient pas. Dès lors qu'elles ont été mises toutes deux en harmonie, il convient de partir de cette nouvelle situation. Dans l'esprit de la filière de raisonnement de Machiavel, il faut prendre le monde comme il est et non comme on voudrait qu'il soit. C'est bien sur de telles bases nouvelles qu'il faut asseoir la lancée des raisonnements futurs.

Nous avons souvent rapporté que *l'Égyptien ancien montre sans montrer, cache sans cacher et dit sans dire*. En réponse et en parallèle, pour notre part, nous avons *montré, dévoilé les caches et largement dit*.

Faisons un inventaire des données.

Ce qui, sur terre, subsiste du passé, ce sont précisément ces monuments dont la plupart se demandent comment ils furent réalisés. Mayas, égyptiennes, ou même martiennes, les pyramides sont la consécration d'une géométrie flagrante, répétée, multipliée et indicative. Celles, terrestres, remplacent les tablettes d'argile fragiles ou les papyrus pour donner les plans du sous-sol, inconnu tant que personne n'y descend, mais bien contrôlable si l'on veut s'en donner la peine.

La géométrie, simple et banale pour certains, compliquée pour d'autres, est l'élément clé de la différence qui caractérise nos rapports avec les divers chercheurs. Si l'on revient sur Mars, on constate qu'il y a eu de nombreuses études, sinon occultées, du moins freinées à la diffusion. Elles n'en existent pas moins et émanent de personnages éminents auprès desquels nous nous sentons bien petits. Pourtant, ces scientifiques, considérés comme marginaux par la NASA et d'autres structures se disant éclairées, n'ont pas accédé à notre précision. Pourquoi ? Parce qu'ils en sont restés à des notions élaborées de mathématiques mais n'ont pas saisi le réalisme de la géométrie.

On peut en retenir pour preuve un rapport de Horace W. Crater du Tennessee Space Institute et de Stanley V. Mc Daniel de la Sonoma State Univ. de Santa Rosa. Sous jaquette de la prestigieuse University of Tennessee, les deux hommes démontrent l'incroyable cohérence angulaire des monuments de Cydonia. Mais leurs calculs, utilisant la racine de 2, débouchent sur des angles de 54°73' ou 35°26' alors qu'avec le jeu du rectangle sacré, on obtient des angles

précis de 54° et de 36°. Le Triangle Sacré. Ce détail géométrique explique que l'admirable travail de ces deux chercheurs permet d'asseoir un beau quadrillage zonal, justifiant l'hypothèse d'une marque « intelligente », mais qu'il ne leur a pas permis l'exploitation que nous en avons faite.

Un autre document est sorti sous la seule signature du deuxième scientifique cité, avec ses titres de Professeur Emérite et ancien Président du département de Philosophie. C'est le « Rapport Mc Daniel », épais de 3 cm. Moins algébrique et rejoignant parfois le nombre d'or, l'étoile, le pentagone, le document explosif manque pourtant le virage de la géométrie sacrée et, de ce fait, reste en deçà de ses possibilités. Néanmoins, l'analyse de l'auteur lui fait discerner le « *némès* » autour du « visage » martien.

C'est sans surprise que nous apprenons la condamnation de la NASA, à deux reprises, pour « occultation d'informations ».

À ce sujet, un jeune journaliste éclairé, Eric Giacometti, rapporte les conclusions du Dr Mark J. Carlotto, expert en imagerie de synthèse, lequel établit que les monuments martiens ne sont pas une structure naturelle. Le journaliste publie aussi le constat du chercheur Hoagland (cocréateur du message interstellaire des sondes Pioneer), admettant la présence de constructions artificielles sur Mars.

Enfin, nous découvrons, étonnés, que divers établissements travaillant sur les images planétaires ont utilisé la technique conservatoire du CD-Rom, certes intéressante mais qui « gomme » tous les détails.

Nous aurions pu nous référer à ces remarques et études pour garnir les chapitres consacrés à Mars, mais ce n'était pas notre démarche, marquée par la filière trouvée en Égypte. Nous faisons seulement cette nette allusion, en fin de livre, pour aider le lecteur à faire sa propre synthèse et le préparer à d'ultérieures révélations sur la nature exacte du chaos lapidaire de Cydonia.

Plus précisément, tout concourt à donner tôt ou tard l'accès aux informations. On peut même rectifier les erreurs conjoncturelles comme celle, rectifiée, du méridien d'origine, le **lumineux**. Tout se met en place pour expliquer la base de départ. Bien plus qu'un puzzle, c'est la matérialité fractionnée.

Le mérite que nous nous trouvons est d'avoir dégagé une unité de mesure universelle. Pour simplifier, c'est la sixième partie du

périmètre d'un cercle de diamètre Un, au sens Unité (de n'importe quoi). On la retrouve sur Mars et sur Terre, au Yucatán ou au Proche-Orient. Pour le moment, il n'y a qu'un endroit où elle est exprimée formellement et présentée : l'Égypte. On sait qu'elle a pour nom la **coudée royale de Memphis**, de 0,5236 mètre.

Sans que nous ayons la procédure de transfert, il nous apparaît que le « mètre » en est issu. Sans que nous sachions pourquoi, les chiffres ainsi révélés se traitent au niveau de quatre décimales. Sans que nous en comprenions la raison, la triangulation impose sa rigueur et sa répétition. Sans que la chronologie soit compréhensible, l'uniformité des traces de ce passé est prouvée. Que nous les ayons vus ou non, les OVNIS nous obligent à tenir compte de leur réalité.

Cette réalité-là – et les autres – nous font passer concrètement de la terre à l'espace, où nous retrouvons les œuvres martiennes tellement contrôlables maintenant que nous en avons donné l'exégèse. Même encore vague, le « plus loin » se discerne avec Orion et la Jérusalem Céleste.

Entre *ce qui est en bas* et *ce qui est en haut*, nous n'avions jusqu'à présent que la Bible et les commentaires très discutables (et discutés) qui en sont faits. Or, après la démonstration géométrique provenant des effets OVNI, la Bible elle-même vient de jouer un rôle de transfert d'informations « palpables ». Que ce soit par des mesures ou par la géométrie de type « nombre d'or » ou encore par la projection de la Jérusalem Céleste, le Livre a parlé.

On peut donc, en synthèse, évoquer une origine commune, ancienne, supérieure, pour les civilisations terrestres. Cette origine vient d'un « ailleurs », de haut, très haut. Les liaisons matérielles étaient élémentaires. Les forces qui les animaient découlent de principes d'électromagnétisme comme leurs moyens de communication. Les traces qui en témoignent ont été laissées pour effectuer, l'heure venue, la remontée aux sources. Cela est démontré dans notre troisième livre, sur le **signe de vie**.

Notre piste, reposant sur une unité de mesure universelle, a été payante. Elle répond à la plupart des mystères proches qui agitaient les hommes, incapables d'y répondre parce que, jadis, leurs connaissances globales étaient insuffisantes et qu'aujourd'hui, sous prétexte de sérieux et de science, ils ont perdu l'imagination et l'intuition.

Pour autant, ils se sont réfugiés dans des croyances diverses sur lesquelles nous estimons ne pas avoir à nous prononcer. Cependant, il n'en reste pas moins que subsiste un certain nombre de questions : Les Atlantes ont-ils bien existé ? Comment expliquer le décalage chronologique entre les diverses réalisations ? le caractère primaire des pierres levées ? etc.

Nous avons souvent dit que, malgré la forte imprégnation qu'en a le public, les Atlantes ne nous intéressent pas, car – au mieux –, en dépit de la richesse de cette éventuelle hypothèse et de ce que nous savons des Guanches aux Canaries, les Atlantes ne seraient qu'un maillon dans une chaîne que nous avons assez bien décryptée. Le temps nous est compté et nous devons faire des choix rationnels. Pour cette raison, nous n'insistons pas sur les ruptures chronologiques qui ne pèsent pas sur les constats eux-mêmes. Les explications viendront sans doute plus tard et ne remettent rien en cause des théories. Il en va de même pour les « pierres levées », les géants de l'île de Pâques, Nazca, les labyrinthes, etc.

En revanche, partant de ces derniers, et songeant aux spirales refusées, on en vient naturellement à l'indice le plus porteur – dans sa globalité –, qui est l'ensemble monumental du Yucatán et du Mexique. Ce que nous avons mis en évidence à Cuiculco est le plus extraordinaire tremplin actuel. En sus de ce que son analyse a déjà donné, on sent poindre une piste vers le Temple du Ciel à Pékin et, de là, vers les origines tibétaines. Il faudra se pencher sur la datation des coulées de lave du volcan Chitt-Chitle. Si l'on sait que les dernières furent contemporaines du Christ, on sait aussi que les plus anciennes pourraient avoir 8 000 ans. Alors, cette construction étrange qui est en dessous... combien d'années a-t-elle ? En outre, comment ne pas sentir, dans la coupe de ce monument extraordinairement plat et rond de Cuiculco, une idée de « soucoupe volante » ? Oui, le mot avait déjà été lâché dans une de nos légendes.

Un jour, il nous faudra bien en venir aux « occupants », sur lesquels nous avons des impressions diverses. Sans les dévoiler entièrement, on ne peut taire une préférence pour des entités venues d'ailleurs, sans ignorer pour autant une hypothèse que développe le professeur Gérard Demarcq (voir bibliographie). Celui-ci, après une magistrale démonstration, réfute la théorie – fréquemment reprise – de possibilité d'autres « intelligences » proches, dans les Galaxies et retient une probabilité de créatures terrestres évoluées,

ayant conquis la maîtrise de l'espace et revenant souvent nous initier.

C'est pour cela que le professeur Demarcq, dans la préface qu'il a bien voulu nous rédiger, a écrit : «... *les concepteurs de Cydonia sur le modèle de Guizeh...* ». Son analyse le fait aller de bas en haut, alors que, de notre côté, nous suivions le schéma classique : de haut en bas. Nous voyions bien des « intelligences » opérer sur Mars d'abord pour s'employer ensuite sur notre Terre.

Les deux versions cheminent de concert et il ne nous paraît pas que des indices formels puissent faire qu'actuellement une des voies l'emportât sur l'autre. Mais quel passionnant débat s'ouvre là ! Il est d'ailleurs trop conséquent pour que nous ayons la forfanterie de tenter d'y répondre, et qui plus est maintenant. Cependant, avant de quitter le sujet, notons qu'une troisième voie pourrait encore se présenter : les intelligences évoluées et itinérantes du professeur Demarcq, appliquant – dans leur périple – leurs talents sur Mars et poursuivant, après, leur plan sur cette vieille Terre, l'Origine ?

Pour l'instant, le réalisme nous contraint à rester dans le bouclage du présent livre. Aussi, confidentiellement, simplement en pensant « tout haut », revenons à ce que voulaient dire Edgard Cayce et L. Rampa en localisant chez les Mayas les « disques » de la Connaissance.

Nous avons exposé honnêtement ce que nous dégageons de travaux qui représentent sept années de travail acharné (et peut-être inspiré), exprimé succinctement en quatre ouvrages précédés d'un opuscule d'interrogation valant mise à plat initiale. Mille cent pages de textes et de dessins justificatifs ! Mille cent pages, sans compter les esquisses et notes non reprises... terreau des plantes et arbres des fruits de demain.

Cela était la part des auteurs, il reste maintenant celle des lecteurs. Ceux qui ont bien voulu lire tout ce que nous avons déjà publié ont la matière pour conduire leurs observations et leur projection. Les autres n'ont qu'une information partielle, mais elle a pu s'étoffer par leurs connaissances propres et les rappels discrets dont nous parsemons chaque livre ou chapitre pour faciliter le maintien des données ou leur acquisition. La prudence dont nous avons fait preuve a probablement permis d'éviter des chocs de pensée. Il n'en reste pas moins que certains ont pu se trouver déroutés. Peut-

être auront-ils la même indulgence et patience que nous dûmes avoir nous-mêmes. Quoi qu'il en soit, le plus gros reste à faire : généraliser ces observations afin qu'elles soient connues d'un plus grand nombre et que celui-ci soit générateur de réflexions nouvelles.

Nous sommes parfaitement conscients de l'impact de ce que nous annonçons. « Cela fait beaucoup d'un coup », dirait l'homme de la rue. « C'est un choc », diraient ceux qui avaient l'habitude de recevoir une information parcellaire et laminée. « C'est du délire », dirait le sceptique systématique. Nous n'avons pas l'ambition de convertir cette dernière catégorie, du moins pas sur le vif. Il lui faut généralement un temps d'adaptation. En revanche, si elle ne se retranche pas dans les bastions de l'opposition irréversible, elle passe allégrement à la phase d'enthousiasme total. Ce n'est pas le meilleur cas de figure. Bref, rien ne peut se faire sans le lecteur, car c'est lui qui sera, à son tour, le vecteur de l'information et de son évolution. Cette conception explique le style que nous avons adopté pour lui passer le fruit de nos observations. Dans cette conclusion, nous ne manquerons pas de lui exprimer, enfin, notre infinie reconnaissance pour sa patience et son assiduité.

D'ailleurs, une tâche immense l'attend : sa quête personnelle. Elle sera peut-être tout simplement une attente, ou une poursuite de l'enquête à son compte. Elle se fera alors en fonction de sa personnalité. C'est à ce moment qu'il pourra éventuellement introduire un ésotérisme auquel nous nous sommes bien gardés de faire appel. Certains en ont été déçus, mais il ne pouvait guère en être autrement, chacun apportera la forme d'ésotérisme qui lui conviendra. Quant aux scientifiques, ou aux lecteurs assez cultivés dans les branches concernées, ils pourront s'appuyer sur la relativité et la courbure du temps pour appréhender les décalages chronologiques que nous n'avons pas voulu traiter. À notre modeste échelle, le temps n'a pas cette courbure et il est inexorable. Nous en avons eu bien peu, eu égard à l'ampleur du problème. Nous avons la faiblesse de penser que nous l'avons assez bien géré.

Cela explique peut-être aussi la réaction figée des milieux scientifiques qui ont leur rythme de marche. Ils pensent avoir le temps pour eux, et il faut reconnaître qu'à bien des égards l'égyptologie n'a pas beaucoup progressé. L'archéologie peut-être un peu plus, encore qu'un journaliste nous disait récemment « *que les archéo-*

logues travaillaient davantage avec leur petit balai qu'avec leur cerveau ». Cela nous paraît sévère et nous nous garderons bien de nous mêler de ces appréciations, d'autant plus que la récupération d'éléments du phare d'Alexandrie sur la mer est une belle victoire. Cependant, strictement culturelle et affective, elle n'apporte rien à l'avancement de nos recherches, qui ressortissent d'une tout autre démarche.

Sauf miracle – qui sait ? –, ces pierres n'apporteront pas les réponses que la bibliothèque du même nom cachait sans doute. La bibliothèque a brûlé. Comme les archives mayas mises en autodafé par une Inquisition impitoyable. Comme les amis de Michaël Maier aussi !

Galilée « avait eu chaud », si l'on peut dire. Il s'en est bien tiré, encore qu'il ait dû souffrir quand certains lui répétaient : « *Regardez autour de vous, vous voyez bien que la terre n'est pas ronde, mais plate. Regardez en l'air, vous voyez bien que c'est le soleil qui tourne autour de nous.* »

Effectivement, on peut avoir l'impression que c'est le soleil qui tourne. Effectivement encore, on peut avoir l'impression que les dires d'E. Cayce ne sont pas plausibles. Effectivement toujours, on peut avoir l'impression qu'un équipage d'OVNI, poli, si cela était vrai, descendrait nous saluer... ou – en se basant sur nos mœurs – nous mitrailler.

Non, il faut adopter une autre mentalité : un esprit d'amour et de réserve prudente, ce qui n'exclut pas l'intuition et l'imagination. C'est un peu dans l'esprit de ce qu'exprimait Saint-Exupéry en écrivant : « *Il ne suffit pas. Il ne faut pas rater son coup. Une belle sanction m'attendait si j'étais inférieur à ce que je pensais de moi. Je rentre content de mon voyage et de moi-même...* »

Dans cette notion de recul vis-à-vis de soi, nous voudrions citer encore une référence. Saint-Michel-de-Frigolet, dont on a vu l'importance de l'Étoile de David et du lucarne ouvert dans le mur aveugle de l'Abbaye. À proximité, se trouve un petit village appelé Boulbon. Il est connu des touristes par une procession qui va, chaque premier juin, jusqu'à une petite chapelle du XII^e siècle. Les femmes, interdites de procession, regardent défiler les hommes qui, joyeux, brandissent les bouteilles de leur vin que l'on dit miraculeux et qui vont être bénies. Belle manifestation de folklore local. La tradition attribue l'origine de cette procession aux moines de

Montmajour, lesquels étaient installés... à Saint-Michel-de-Frigolet ! Ainsi donc, le souvenir collectif n'a gardé de Saint-Michel-de-Frigolet qu'une belle manifestation religieuse et bachique, ignorant l'interpellation des motifs, pourtant bien isolés, de la pierre.

Nous n'entrerons pas dans les domaines que nous nous sommes interdits, mais si – une seule fois – nous dérogeons, ce sera pour affirmer que l'interprétation des traces laissées par les intelligences de l'au-delà vont manifestement dans un sens d'élévation et d'amour.

Il n'est pas dans notre intention de développer ce thème davantage, ce serait au détriment de l'avancement des autres recherches ponctuelles et techniques. Et puis nous glisserions vers un début d'interprétation auquel nous nous refusons, voulant en laisser le soin aux lecteurs.

C'est d'ailleurs pour cette raison que nous n'avions pas évoqué une excellente étude sur le nombre 666, ce nombre tellement cité dans l'Apocalypse de Jean. Il s'agit d'un ouvrage de Marc Dem (Éditions du Rocher), que l'on trouvera dans la bibliographie. Nous aurions pu en reprendre certaines parties ou citations, mais, une fois encore, nous avons dû travailler avec une concision absolue. Sinon, en procédant de la sorte avec cet auteur – ou d'autres –, chaque chapitre de nos livres deviendrait lui-même un ouvrage complet. Quelquefois, nous avons probablement glissé un peu, c'était inévitable, mais d'une manière générale nous avons respecté ce contrat moral. Nous le constatons d'ailleurs, lors de nos conférences, par les questions posées. Là, dans une sorte de tête-à-tête, fût-il semi-collectif, nous pouvons laisser aller un peu nos idées. Bien sûr, nous n'en manquons pas. À deux, surtout aussi différents, tellement mobilisés, nous pouvons échafauder de nombreuses hypothèses, et elles sont riches. Dans ces réunions qui échappent quelque peu à la contrainte littéraire, on peut faire montre d'amour pour autrui.

La plume n'en est pas exempte mais elle est soumise au respect vis-à-vis du lecteur, lequel n'a pas la possibilité d'exercer immédiatement son droit de réponse et dont l'auteur, dépassé, ne peut mesurer la montée en puissance du raisonnement.

Si nous nous sommes bien compris, nos précautions n'auront pas été vaines et alors nos efforts seront récompensés. Nous trouverons la justification des nouveaux travaux que nous entreprenons dans le

dernier bond qui part du message de Cuiculco et démontre le lien formel avec les pyramides de Guizeh (incomprises), les OVNIS (niés), les traces sur la planète Mars (photographiées mais non vues), la Jérusalem Céleste (seulement écrite, mais terriblement présente) et, enfin, l'Étoile de David, signe d'alliance en quête d'une paternité qui, retrouvée, unira tous les hommes dans une filiation de Fils des Étoiles.

Faint, illegible text visible through the paper from the reverse side.

PLANCHES ANNEXES

En ce qui concerne le rapport coudée/Pi (5236/31416) appliqué à des nombres dont la résolution théosophique donne 9, l'énumération des exemples a été limitée mais voici un échantillon plus large:

$$162 \times 5236 = 848232 / 31416 = 2700000000$$

$$540 \times 5236 = 2827440 / 31416 = 90000000$$

$$927 \times 5236 = 4853772 / 31416 = 15450000$$

$$936 \times 5236 = 4900896 / 31416 = 15600000$$

$$945 \times 5236 = 4948020 / 31416 = 15750000$$

$$315 \times 5236 = 1649340 / 31416 = 52500000$$

$$45 \times 5236 = 235620 / 31416 = 75000000$$

et les ordres de grandeur sont respectivement:

162-270, 540-900, 927-1545, 936-1560, 945-1575, 315-525, 45-75.

Dans le cadre des progressions en 3-6-9, voici la liste plus poussée:

$$3 \times 5236 = 15708 / 31416 = 50000000$$

$$6 \times 5236 = 31416 / 31416 = 10000000$$

$$9 \times 5236 = 47124 / 31416 = 15000000$$

$$12 \times 5236 = 62832 / 31416 = 20000000$$

$$15 \times 5236 = 78540 / 31416 = 25000000$$

$$18 \times 5236 = 94248 / 31416 = 30000000$$

etc...

Ceci confirme que bien sûr le nombre de zéros est d'autant plus grand que l'approximation est bonne et que plus le nombre est grand moins il y aura de zéros puisque l'erreur initiale est multipliée. On le voit effectivement avec 3375 donnant 0,56250131 et 7317 donnant 1,21950283.

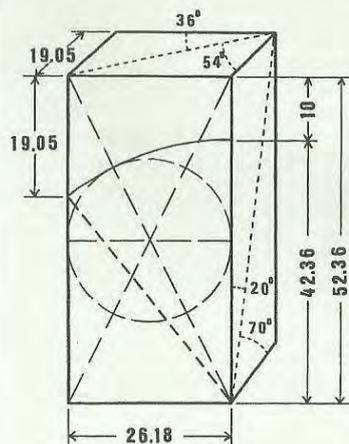
Mais la règle paraît avoir ses entorses ou contre-règles puisque:

5580 donne 0,930002161, 6840: 1,14000265 et 7200: 1,20000279

Peut-être cela vient-il du jeu du (ou des) zéro(s) du premier nombre, mais on peut relever que si 7335 donne 1,22250284, on aura pour 7326: 1,22100284. Mais, cette remarque faite, il ne faut pas insister et il est évident qu'il convient de travailler avec des chiffres raisonnablement arrondis... et de rester attentif aux arrondissements singuliers et provoquants. Exemple: 540 coudées \times 0,5236 = 282,7440 mètres, et, si l'on applique le fameux rapport (sur Pi), on obtient: 282,7440 / 31416 = 90.000 !

Annexe I

Si ces pierres, présentées - dans une démarche bien occidentale - avec des dimensions approximatives de 50 cm x 25 x 20*, ont plutôt celles supposées - et précises - issues de la coudée, soit 52,36 cm x 26,18 x 19,05, on obtient le dessin suivant.



La grande surface qui se présente a donc une base de 26,18 cm sur 52,36 à la verticale, c'est-à-dire qu'elle représente un double carré de 26,18 x 26,18. C'est le rectangle d'or au centre duquel on peut tracer un cercle inscrit.

Suivant la méthode déjà décrite, un balayage, au compas, de la diagonale arrêtée au cercle donne, à gauche et à droite, une relation d'or. La partie libérée, à gauche et à droite, donne respectivement 19,05 cm et 10. Pour le premier, c'est le report à appliquer déterminant l'épaisseur; quant au second, c'est l'accès au système décimal sur lequel il y aura à s'interroger.

Le volume ainsi bâti donne d'étonnants résultats sur les diagonales de l'épaisseur. Les angles du petit côté sont 36° et 54, ceux du grand sont 20° et 70. C'est-à-dire l'application, à gauche, des règles de la progression arithmétique, déjà démontrée, de raison 9, et, à droite, de la famille décimale.

Si, après investigations, les «talatats» s'avéraient ne pas avoir ces dimensions précises, il n'en serait pas moins évident que c'est cette figure type qui les aurait inspirées.

*C. Traunecker 55 x 28 x 26 Sauneron et Saad 55 x 24 x 20 Pillet 52 x 21,5 x 21,5
Cotteville-Giraudet 50 x 25 x 22 A. J. Spencer (British Museum) 52 x 26 x 26
Gunther Roeder 50 x 25 x 25 50 x 27 x 22 52 x 23,5 x 23,5 50 x 26 x 21

Y-a-t-il réellement non-standardisation des pierres ou les joints (pouvant atteindre plusieurs centimètres), fossilisés, expliqueraient-ils la disparité des mesures données ?
Le *Lexicom der Agyptologie* (p. 1200) donne bien 52,5 pour la coudée, au lieu de 52,36.

Annexe II

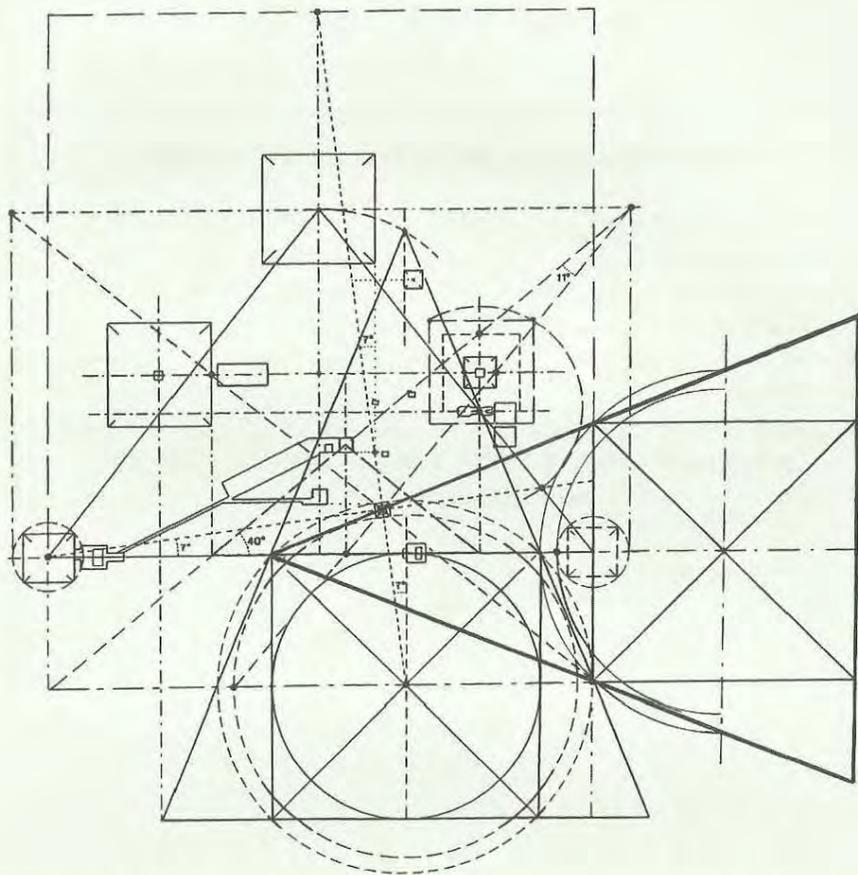
Tableau détaillant les dimensions de la phase III:

Hauteur des cônes:	C2 / C1 ou	13,09 / 8,09 = Phi
Diamètres de base:	C2 / C1 ou	25,14 / 15,53 = Phi
Circonférences de base:	C2 / C1 ou	78,98 / 48,79 = Phi
Côtés des Cônes:	C2 / C1 ou	18,14 / 11,21 = Phi
Surfaces de base:	C2 / C1 ou	496,10 / 189,43 = Phi + 1
Surfaces en coupe:	C2 / C1 ou	164,54 / 62,82 = Phi + 1
Surf. de développement:	C2 / C1 ou	716,35 / 273,46 = Phi + 1
Le volume des cônes (VC2 = 5 969,14 et VC1= 1 408,69)		

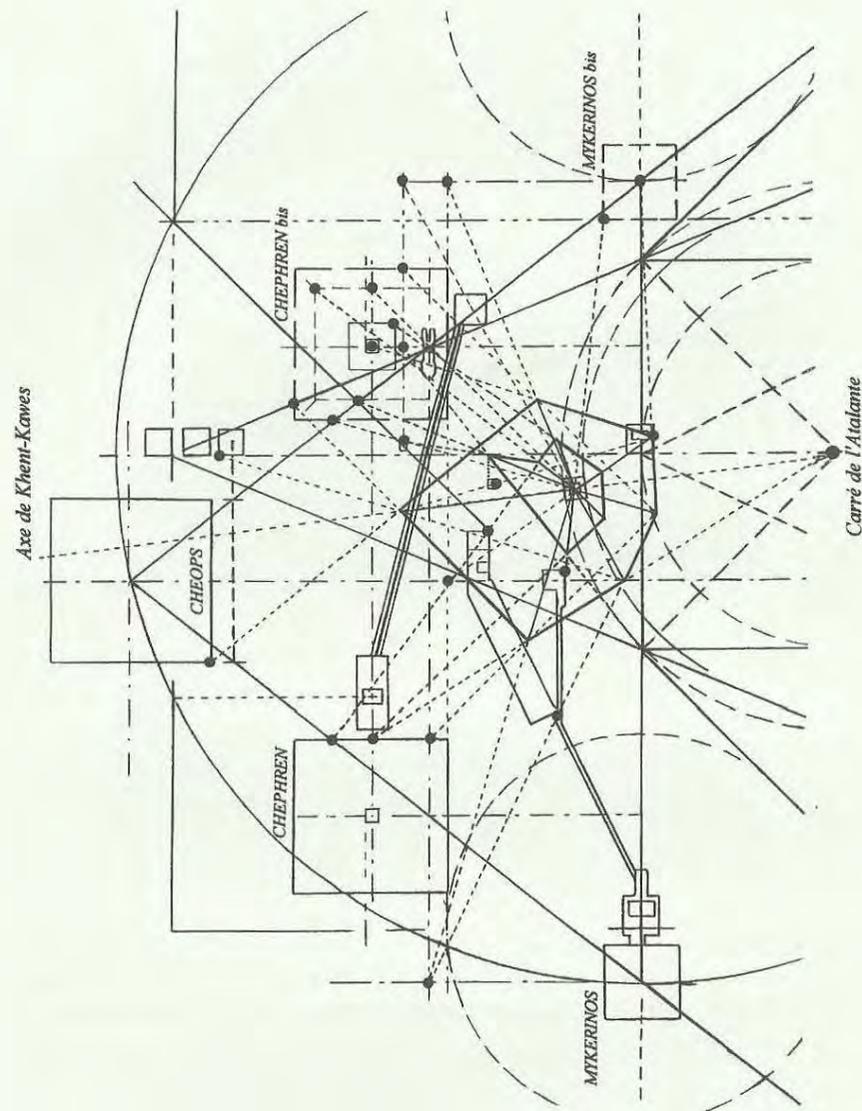
est particulier:

$$\frac{\frac{VC2-VC1}{2}}{VC1} = \text{Phi}$$

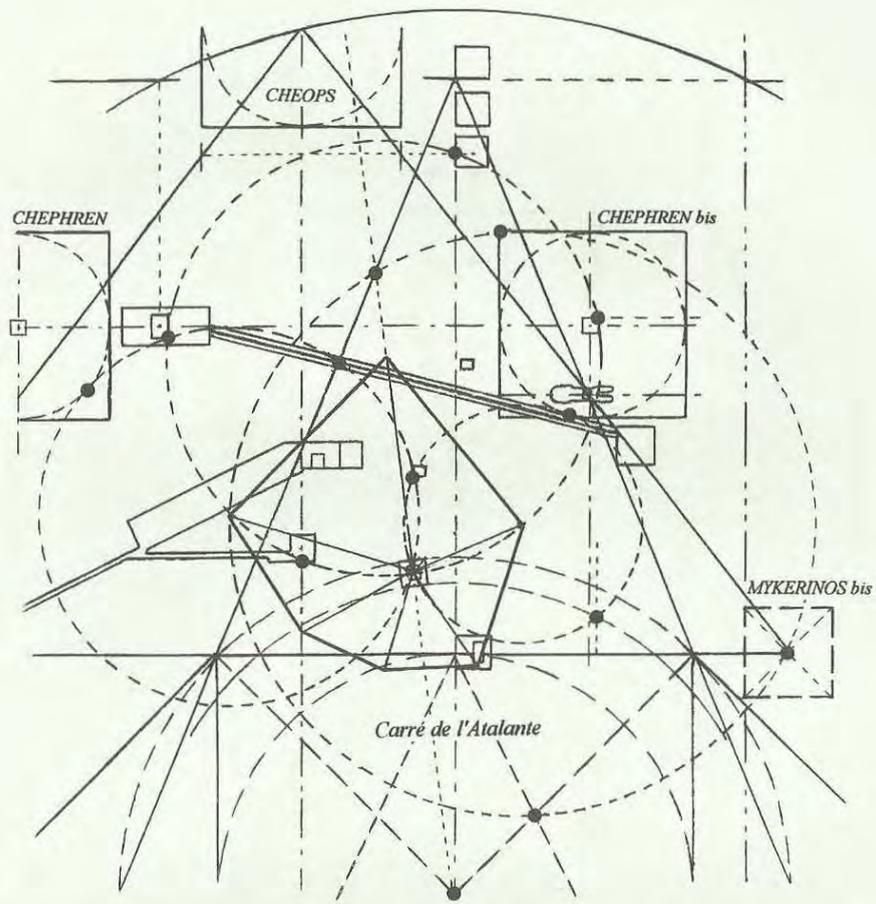
Annexe III



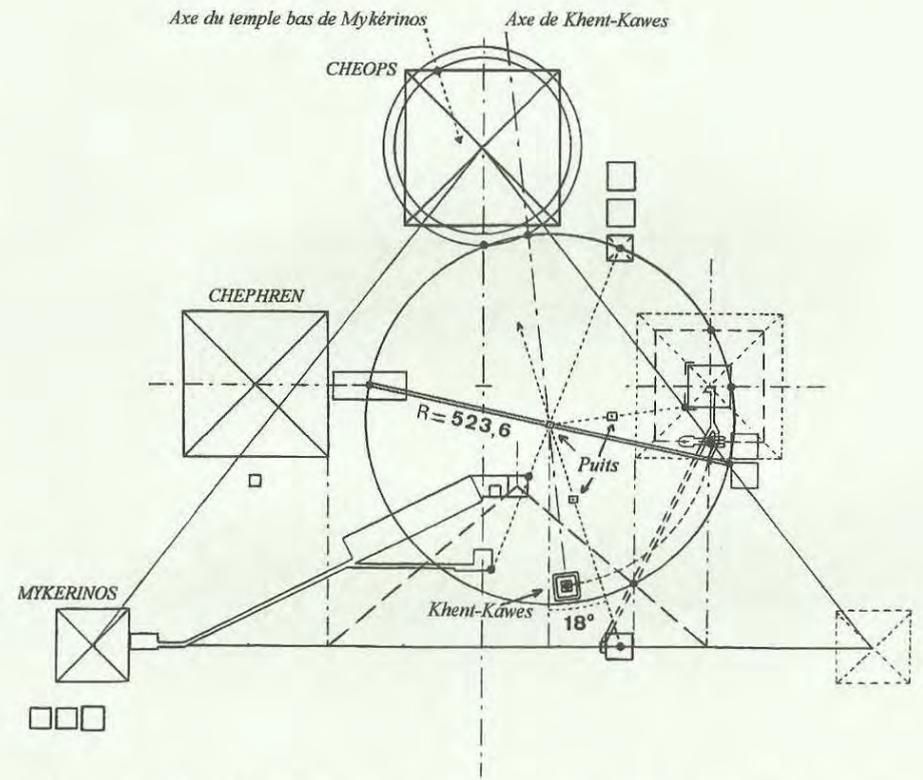
Annexe IV : L'apport horizontal de l'Atalante complète la géométrie de Khent-Kawes et de Mykérinos bis. Comme le Sphinx dans le cas de l'Atalante verticale, la pyramide de Khent-Kawes recoupe le triangle de 45° de l'Atalante horizontale.



Annexe V : Deuxième exemple de rotation des polygones donnant 24 points de correspondance géométrique.



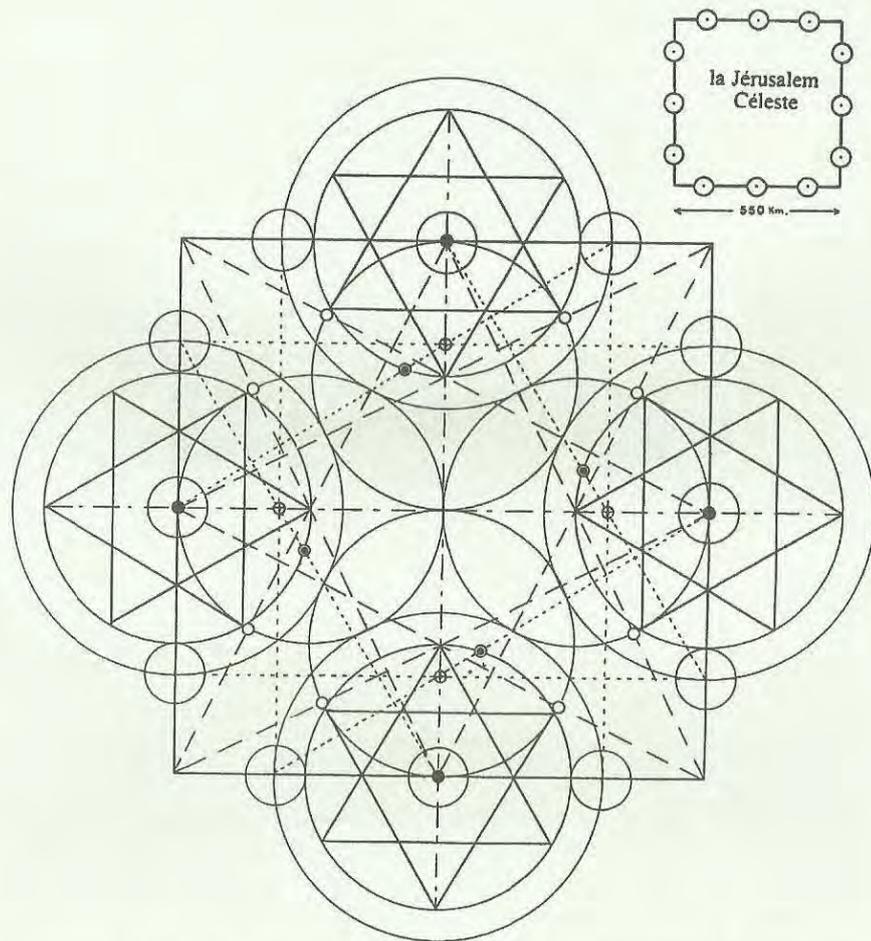
Annexe VI : Les cercles tracés à partir des rayons du polygone donnent des recouvrements précis. Il en va de même avec les diagonales et les côtés, pris en rayon, qui peuvent prolonger cette démonstration.



Annexe VII : Le puits central de l'allée de Chephren se situe au centre d'un cercle dont le rayon est un multiple de la coudée initiale : 523,6 coudées ! Il recoupe de nombreux points géométriques.

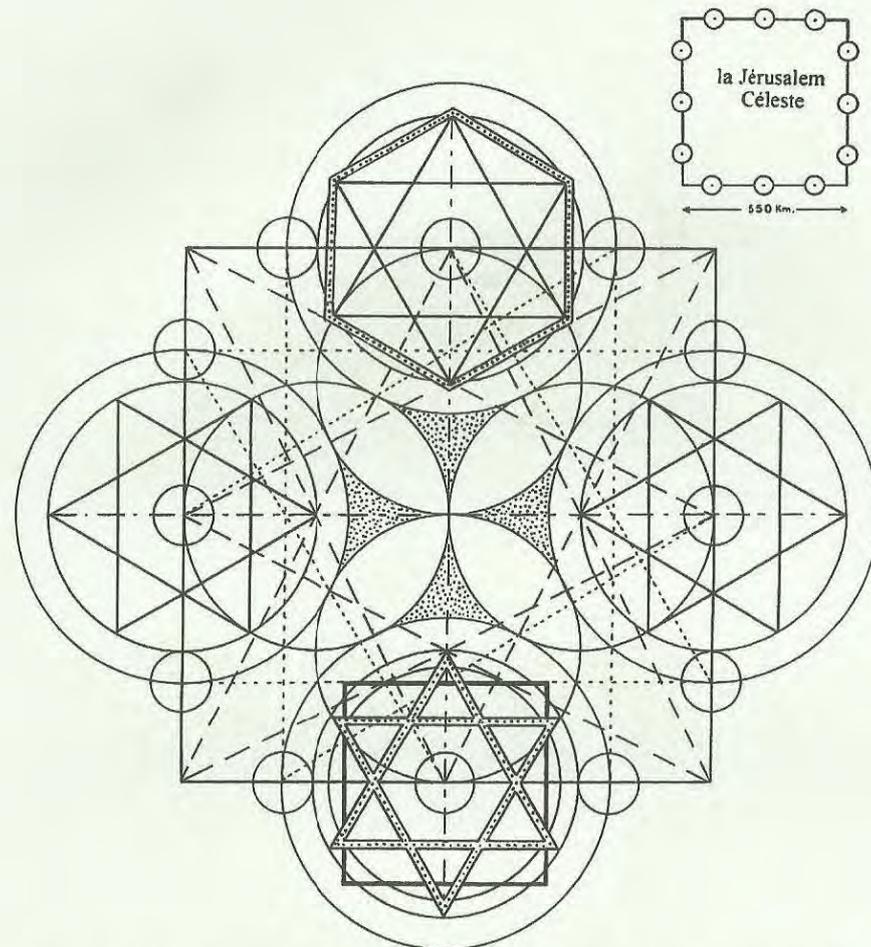
Son diamètre et les rayons constituent de multiples axes :

- axe de Khent-Khawes,
- axe du temple bas de Mykérinos, avec le puits n° 2 et le cercle de quadrature de Chéops,
- axe des coins des chambres souterraines de « la Reine » et « du Roi » ainsi qu'avec la pyramide satellite (surface) de Chéops,
- axe coin de la pyramide fictive 132, avec le puits n° 1, etc.



Annexe VIII : La même figure permet de faire émerger des points essentiels se rattachant à la géométrie dorée :

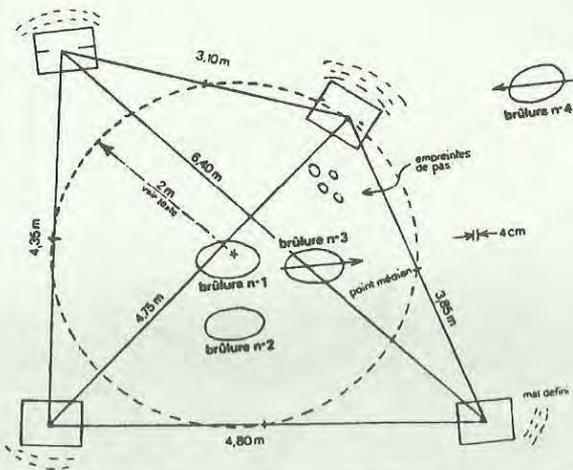
- Points de la Section dorée (exemple : Jérusalem).
- Points dits harmoniques (exemple : Pétra).
- ⊕ Points de rectangles d'or (exemple : Mont Sināï).
- Points cardinaux (exemple : Guizeh).



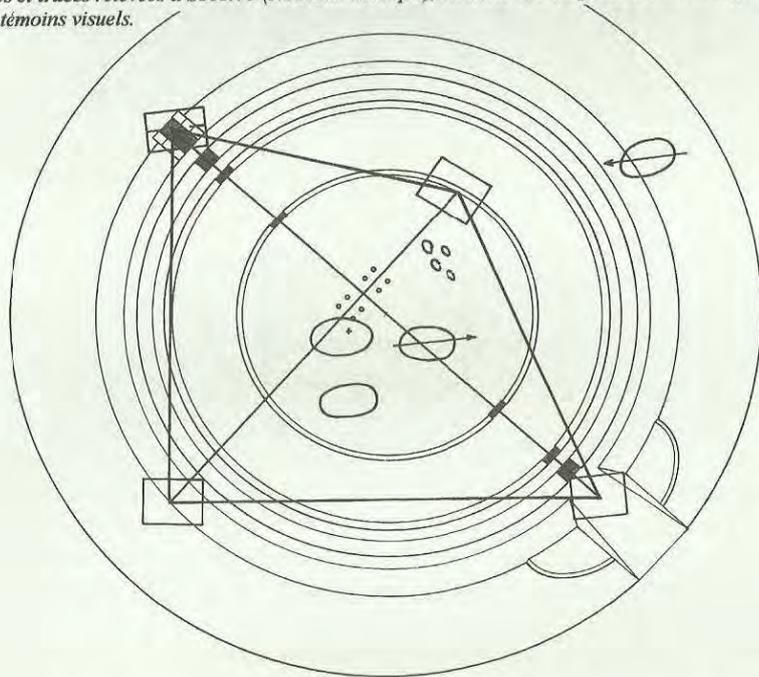
Annexe IX : Partant du cercle inter-portes d'en haut, on voit qu'on peut y inscrire un hexagone suggéré par le petit segment de la diagonale du carré long supérieur (Guizeh-Jérusalem, si l'on veut plaquer sur le Proche-Orient). L'hexagone permet de passer à l'étoile à six branches.

En bas, la partie du carré de la Jérusalem Céleste, laissée libre par le rectangle d'or vertical, permet de dresser un carré dont les cercles de périmètre et de quadrature conduisent au dessin de l'Étoile de David, à trait doublé.

On note la superbe **Croix de Malte** qui apparaît au centre du dispositif.

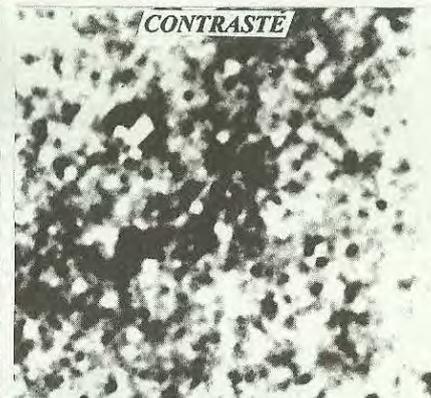
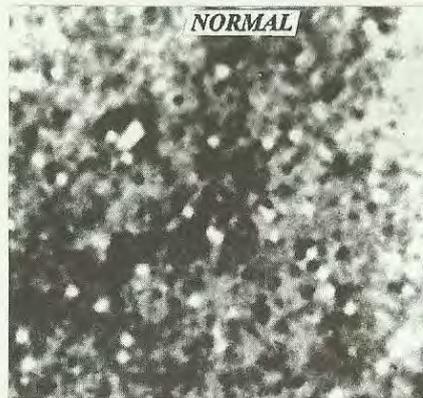
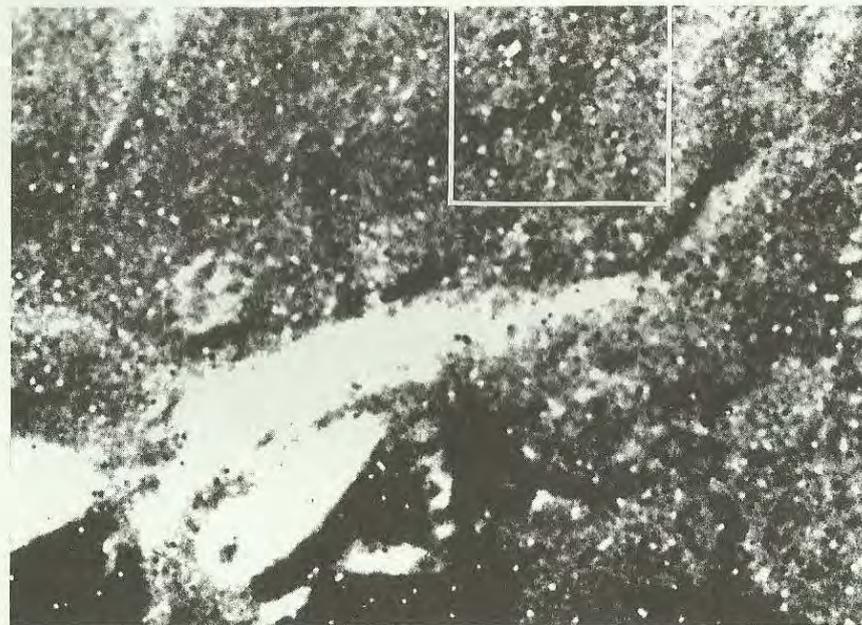


Mesures et traces relevées à Socorro (Nouveau Mexique), en avril 1954, après un atterrissage qui a eu des témoins visuels.

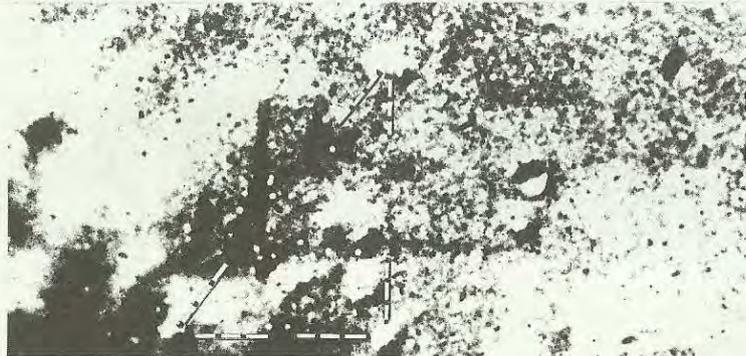
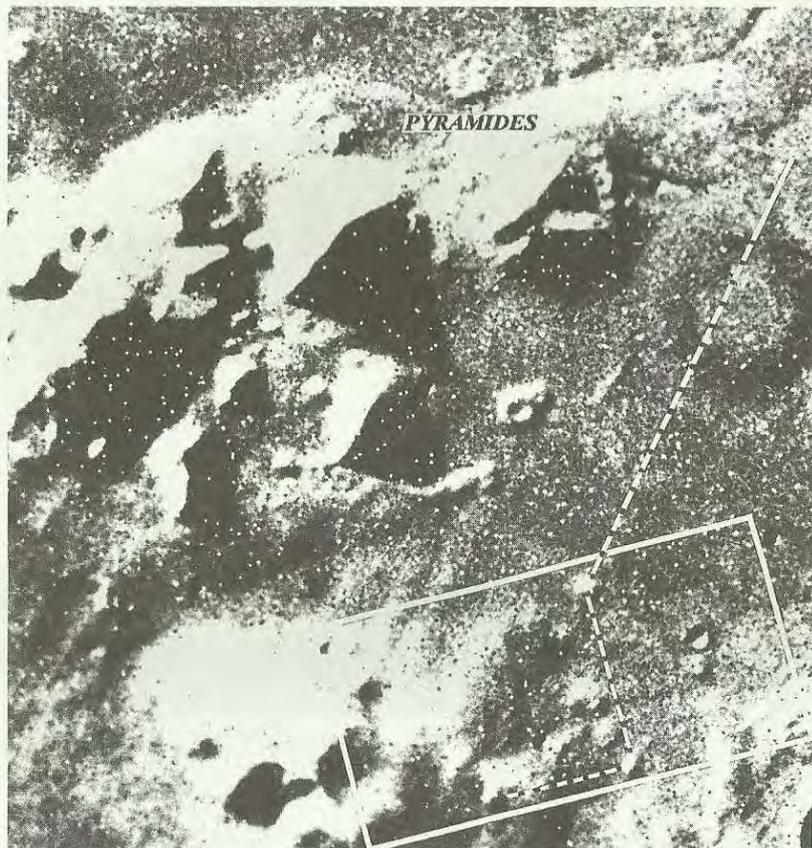


Annexe X : Rapprochement avec le monument de Cuicuilco. Le tracé reprenant le vrai centre du dispositif est en parfaite correspondance avec les dimensions de l'engin circulaire de Socorro. Le diamètre précis de celui-ci est de 7,85 m (15 coudées), donc au rapport 22 de la « maquette Cuicuilco » qui fait 330 coudées, rampe circulaire comprise.

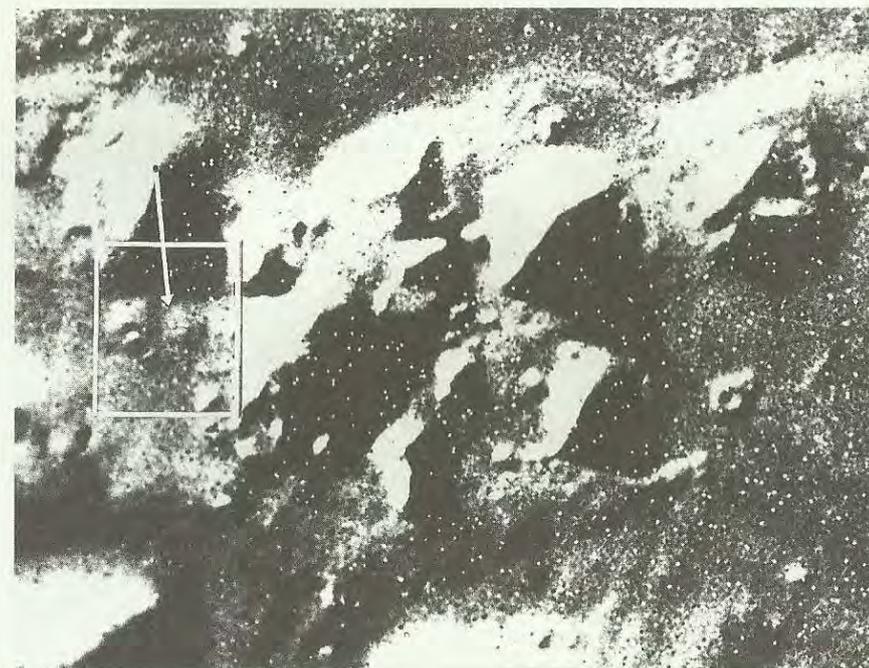
POUR INFO : Quelques vues supplémentaires décryptées *a posteriori* (ann. A, B et C)



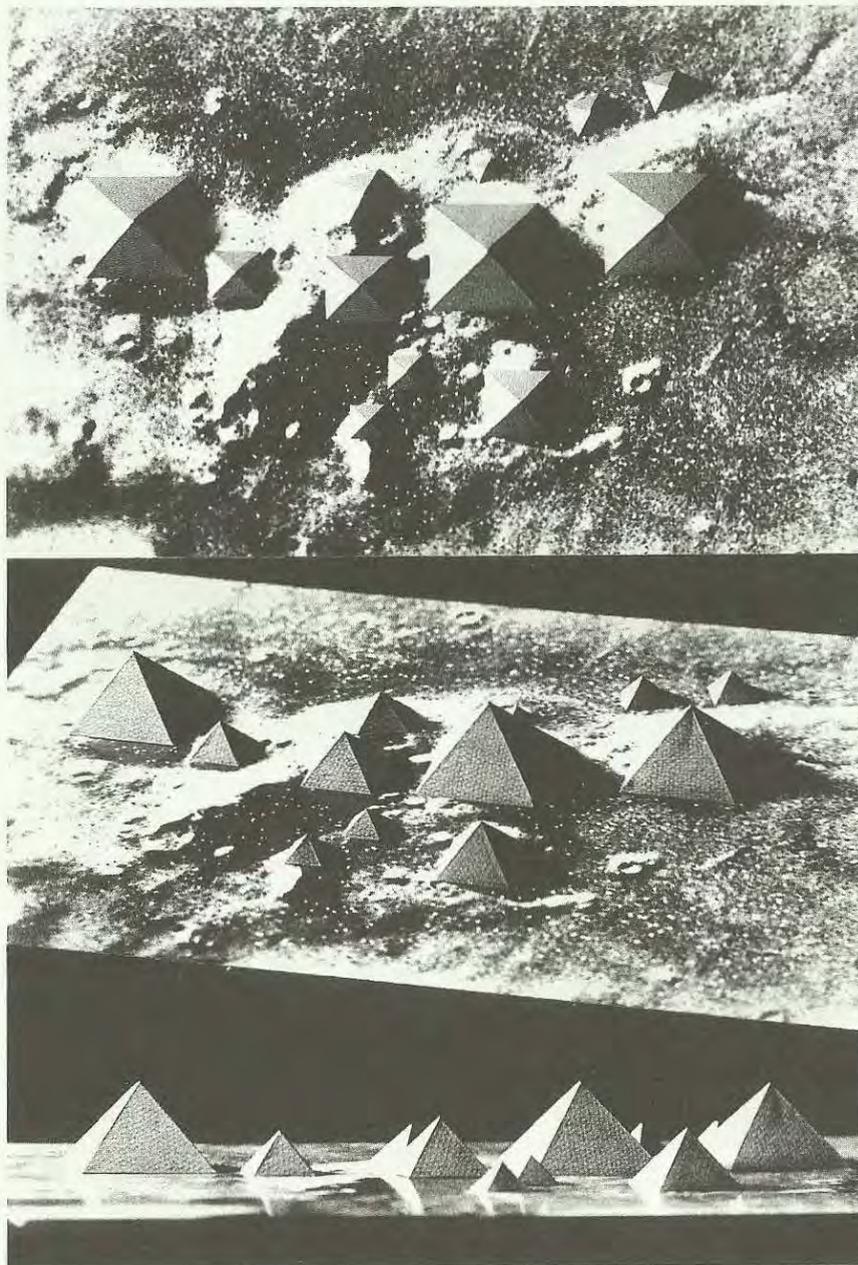
Annexe XI : En observant la zone située au nord de la pyramide éventrée, on voit apparaître une curieuse structure tubulaire en S. Elle semble étrangère à tout mouvement sismique de l'environnement et est d'une harmonieuse régularité.



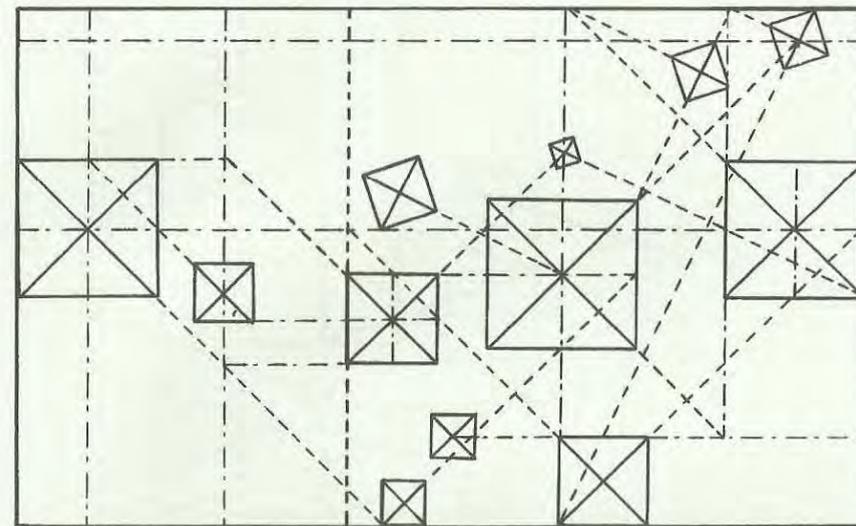
Annexe XII : Traces géométriques confirmées par un bornage en triangle aligné sur le rectangle déjà cité, en direction du nord. Ce bornage, multiple sur le site, a été découvert par le professeur Stanley V. Mc Daniel de Santa Rosa. Il forme des triangles aux proportions de racine de 2 ou, plus précisément, des triangles sacrés de 36° et 54° .



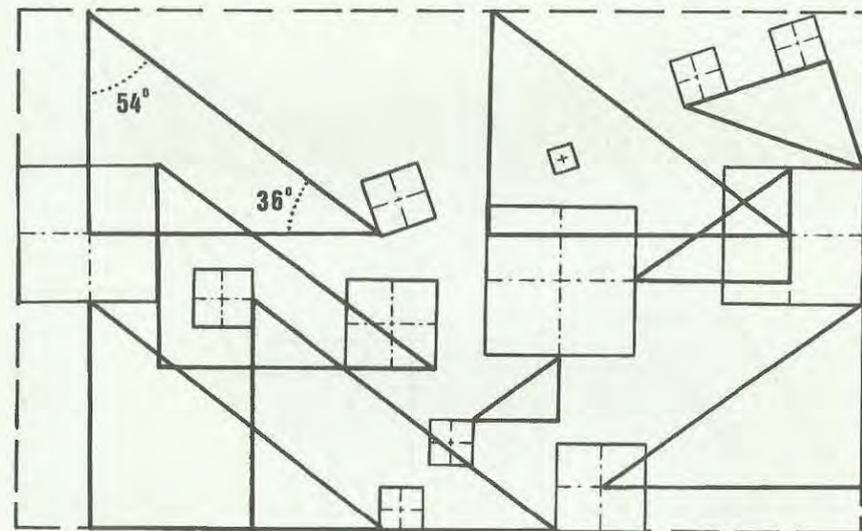
Annexe XIII : Au sud de la pyramide n° 12 se dessine la forme d'un bâtiment hexagonal compartimenté. La trace d'un triangle parfait s'y accole. Le centre de cette remarquable rosace se trouve juste dans l'axe vertical du sommet de la pyramide.



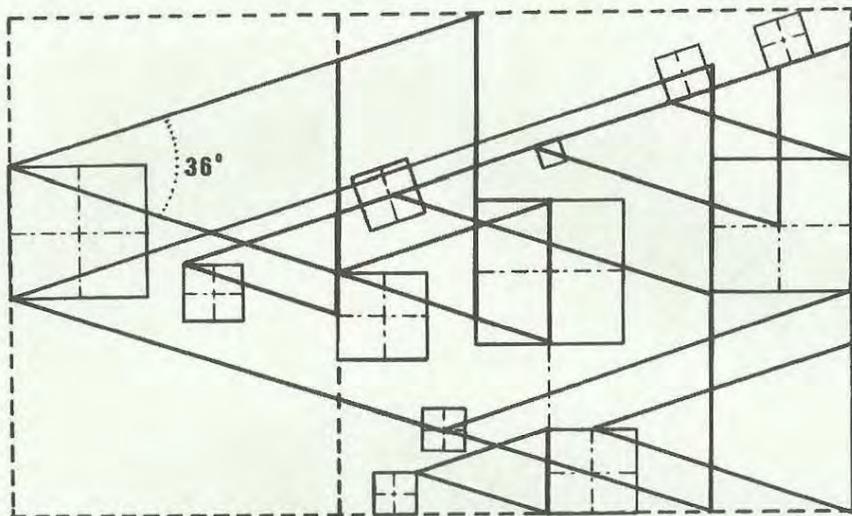
Annexe XIV : Pour mieux appréhender la matérialisation des vraisemblables pyramides du site de Cydonia, une maquette a été construite, dont voici trois aspects (Maquette et Photo des auteurs).



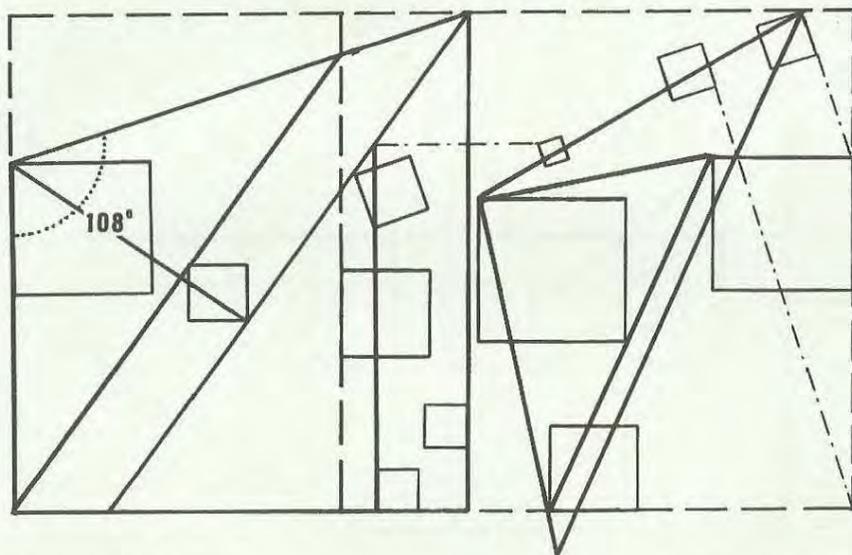
L'implantation des pyramides dans le rectangle Phi montre, par leurs diagonales, une correspondance géométrique à 45°.



Annexe XV : Partant des angles, centres ou moitiés de pyramides, une volée de triangles sacrés (de 36° et 54°) se tracent avec une remarquable facilité.



Une autre démonstration cohérente, avec de multiples triangles sublimes de 36° . Ils se génèrent dans les deux sens, vers l'ouest et l'est.



Annexe XVI: Complément logique à cette géométrie sacrée, les triangles lumineux de 108° s'introduisent dans cette répartition pyramidale.

BIBLIOGRAPHIE

Avec une méthode très novatrice et inspirée, nos résultats se distinguent d'une simple compilation d'écrits ultérieurs. Néanmoins, nous avons apprécié certaines références, mesures ou philosophies qui nous ont aidés dans notre travail et nous n'avons pas manqué, à chaque évocation, de citer leurs auteurs.

Pour en connaître davantage et compléter ce développement, nous présentons une liste (non limitative) d'ouvrages particulièrement intéressants.

Le Grand Louvre, du donjon à la pyramide, de C. Chaine et J.-P. Verdet, Éditions Hatier.

Les Talatats, de Brian M. Fagan, Éditions Bordas.

Histoire mondiale de l'Architecture, de Gendrop et Doris Heyden, Éditions Berger-Levrault.

L'Égypte de Jean-François Champollion, d'Hervé Champollion, 1989.

Animaux du Nil, animaux de Dieu, de F.-X. Héry et T. Enel, Éditions Édisud.

Mexique ancien, de Henri Stierlin, Éditions Office du Livre, 1964.

The Mc Daniel Report : Setting mission priorities for NASA's Mars exploration program, de Stanley V. Mc Daniel, Éditions North Atlantic Books, Berkeley, California, 1993.

Les Symboles dans la Bible : une lecture de la Bible à travers les principaux symboles de la tradition juive, d'Albert Soued, Éditions J. Grancher.

666, *l'Antéchrist*, de Marc Dem, Éditions du Rocher, 1996.
La Bible à l'aube de l'ère du Verseau, de Gilles Sorgel, Éditions du Rocher, 1996.
La Géométrie sacrée ou la magie des formes, de Roger Begey, Éditions du Rocher, 1995.
La Géométrie évangélique de l'Évangile et de l'Apocalypse de Jean, d'André Deghaye, Éditions Dervy.
L'Atlantide des Géants, de Jean-Louis Bernard, Éditions Albin Michel, 1980.
En quête des Humanoïdes, de Charles Bowen, Éditions J'ai lu.
Les Messagers du Cosmos, de Maurice Chatelain, Éditions Robert Laffont, 1980.
Les OVNIS en U.R.S.S. et dans les pays de l'Est, de Ion Hobana et J. Weverberh, Éditions Robert Laffont, 1976.
L'Homme et les extraterrestres, de Gérard Demarcq, Éditions ARPPAM, Lyon.
Revue Science Frontières, 8 bis, rue du Chemin-de-Fer, 94110 Arcueil.
Revue Groupe Sentinelle, 17, rue de Taissy, 51100 Reims.
Revue Parasciences et Transcommunication, 8, rue de la Mare, Agnières, 80290 Poix-de-Picardie.

LU DANS V.S.D...

Le numéro 984 du 4 juillet 1996 a consacré une mention de couverture et trois pages intérieures sur nos théories martiennes.

Sans nous cautionner – ce qui est parfaitement logique – la revue a présenté un digest de nos observations et a légendé « DEUX FRANÇAIS ONT DÉCOUVERT DES STRUCTURES INSOLITES EN ANALYSANT LES PHOTOS PRISES EN 1976 PAR LA SONDE VIKING... ».

De manière objective et intelligente, le journaliste Éric Giacometti a traqué les informations pour dépecer notre travail et le soumettre à des observateurs qualifiés. Un des premiers résultats a permis à *V.S.D.* de sous-titrer « DES EXPERTS ÉCARTENT L'HYPOTHÈSE D'UN TRUCAGE ». Bien sûr, nous le savions, mais le public avait besoin d'être éclairé sur ce point. Il était donc du plus haut intérêt

de voir publiée cette information provenant du Laboratoire Fleximage, leader européen d'analyse de photos satellites.

Le lecteur aura pu lire dans ce reportage (diffusé à près de 500 000 exemplaires) divers avis, prudents mais plutôt favorables. Nous manquerions à nos devoirs si nous ne mentionnions pas la position inverse et narquoise de Daniel Mège, chercheur post-doctoral à la faculté d'Orsay. Il trouve normal tout ce qui, au contraire, nous a interpellés (et que nous avons fait progresser dans l'analyse). Sa boutade (« *d'autres farfelus trouveront les reliefs du repas d'un brontosauve martien ou le garage de la soucoupe volante de Cléopâtre...* ») ne nous fait pas sourire du tout et nous rend perplexes sur le sort de la vraie recherche en France.

À ce jeu-là il n'est donc pas surprenant que les Français n'aient pratiquement jamais entendu parler de cette vue – même contestée – de pyramides martiennes. Il n'en va pas de même aux États-Unis où le débat est engagé. É. Giacometti et F. Decloquement développent à grands traits, dans un encadré précis, l'histoire du conflit NASA/Chercheurs américains, qui a commencé en 1979 ! On y découvre les atermoiements de la NASA et apprend ainsi l'ampleur du conflit.

C'était peut-être cela le vrai second scoop de *V.S.D.*, et des lecteurs ne s'y sont pas trompés en nous joignant pour nous inciter à poursuivre. Plus particulièrement, des amis ou assidus de nos conférences sur l'Égypte ont découvert, grâce à la revue, le ricochet « martien » de nos travaux. Ils ont bien traduit, en exprimant à peu près tous, que : « *ces deux Français-là avaient une avance sur les Américains, la piste égyptienne !* »

Dans un tel contexte, il n'y a pas à être surpris de l'annonce, par la NASA, un mois après, d'une affaire déjà relativement connue : la découverte de traces de bactérie fossilisée dans une météorite d'origine martienne, vieille de 3 ou 4 milliards d'années, tombée dans l'Antarctique il y aurait 13 000 ans ! Il n'y a évidemment pas de lien entre une hypothèse de début de vie martienne, poursuivie ou interrompue, et un aussi éventuel passage de « visiteurs-construc-teurs », mais si la NASA avait craint, après l'article de *V.S.D.*, de se voir doublée d'une manière quelconque par les deux Français, elle ne s'y serait certainement pas prise autrement.

Nous n'avons d'ailleurs pas manqué de le dire dans une émission télévisée régionale... et n'avons pas reçu le moindre « papier bleu »...

TABLE DES MATIÈRES

<i>Préface</i>	9
<i>Avertissement des auteurs</i>	13
<i>Prologue</i>	17
1. Devant le miroir (la chiralité)	21
2. Les reflets de l'Histoire	29
3. À travers le miroir (les strates de l'Histoire)	37
4. La coudée, telle qu'elle se présente	45
5. La coudée – au-delà du bras... la balle !	51
6. Histoire d'eau... ..	59
7. Perspectives	69
8. Les pyramides de France	77
9. Une géométrie mondiale	85
10. Une géométrie sacrée sur la France	95
11. L'œil d'Osiris	103
12. Un hiéroglyphe insolent : le Dy	111
13. Le Dy : un hiéroglyphe évolutif	117
14. Le silence des planeurs	125
15. Une pyramide en biais	131
16. Un triangle d'énergie	139
17. De la Seine à la scène	147
18. Ainsi parlait Sekhmet	157
19. Le onze... de France ?	167
20. Une pyramide... immergée !	173
21. Le centre de recherches de Saint-Cloud	181

22.	La géométrie mondiale prend de l'ampleur	189
23.	Les archives mondiales	197
24.	Dieppe... méridien zéro	207
25.	Des mesures bibliques	219
26.	De Guizeh à Jérusalem par la Bible	229
27.	La Jérusalem Céleste	237
28.	Ce qui est en bas... Hermès	249
29.	Pétra : un cocktail explosif !	255
30.	Sinus et Cosinus : les enfants du triangle sacré	269
31.	Du Mexique aux Mayas	281
	I – Réflexions d'un soir d'été	281
	II – Réflexions d'un matin d'été	292
32.	Parlons un peu de Mars	301
33.	Après le poids des mots... le choc des photos !	309
34.	Après les photos, l'art royal	323
35.	Qui, de la poule ou de l'œuf... ?	335
36.	Prenons de l'altitude... ..	349
	<i>Conclusion</i>	357
	<i>Planches annexes</i>	369
	<i>Bibliographie</i>	387